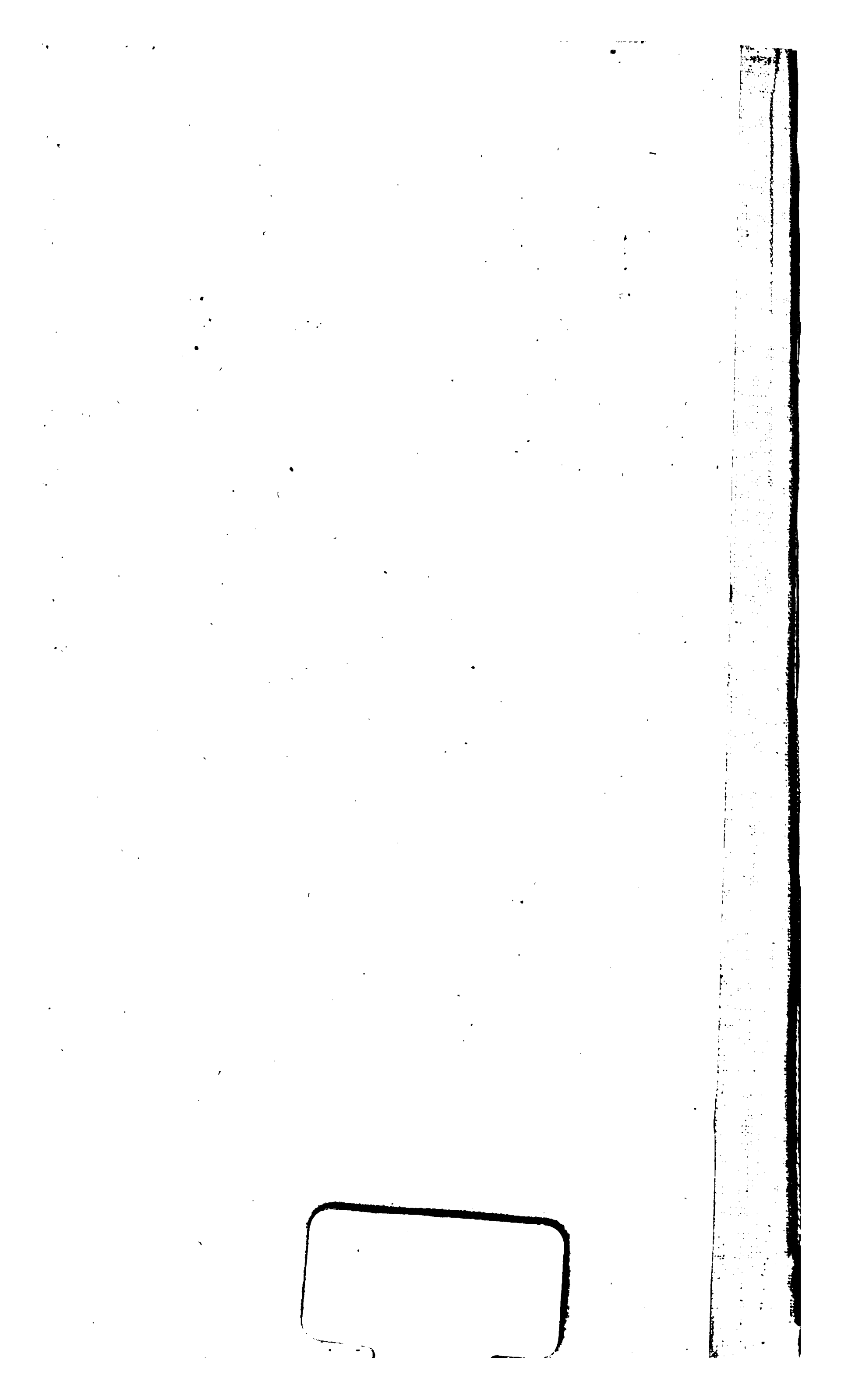
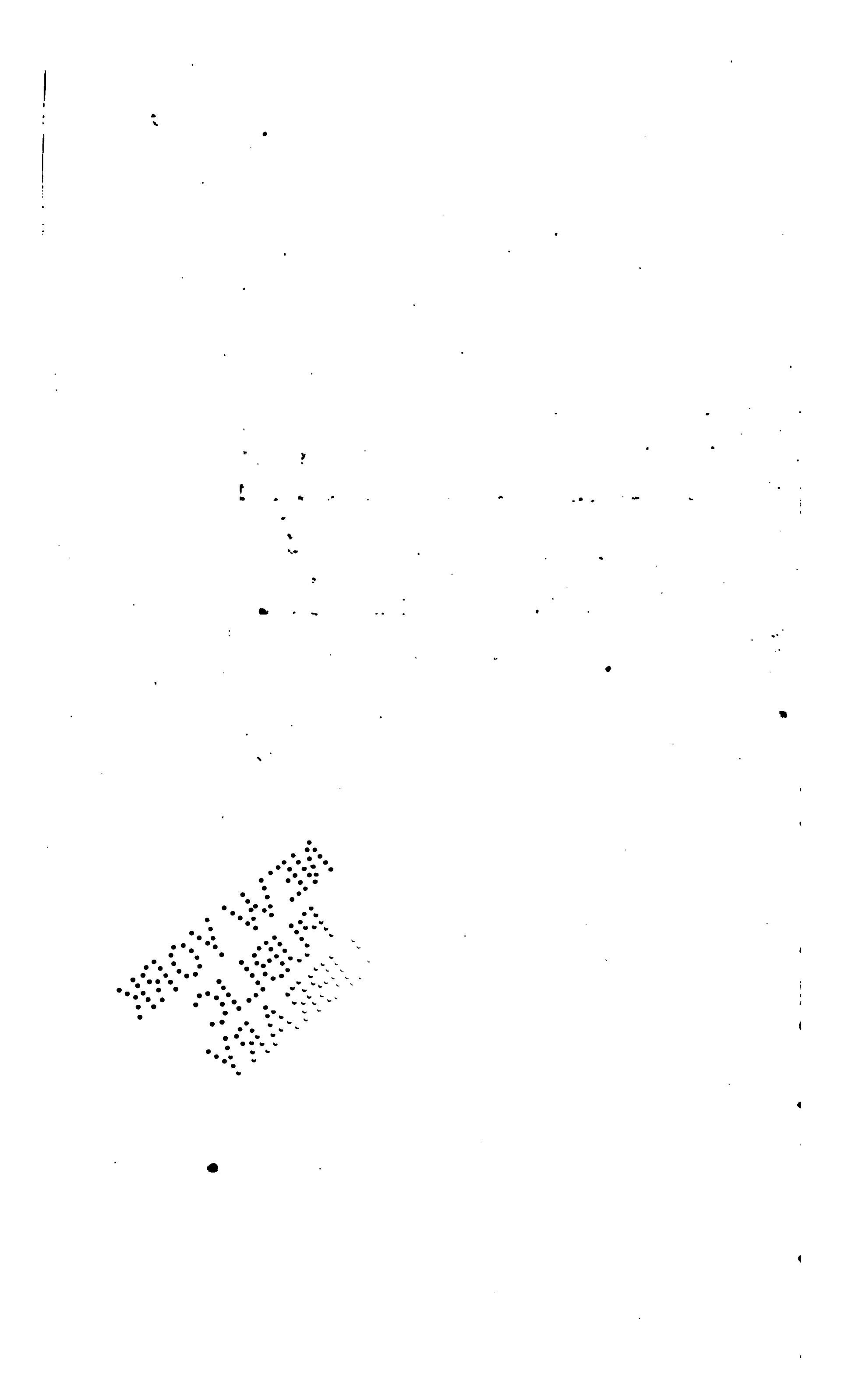


[illegible]

[illegible]

LA FRANCE

SOUS SES ROIS.



LA FRANCE

SOUS SES ROIS;

ESSAI HISTORIQUE

SUR LES CAUSES qui ont préparé et consommé la chute des trois premières dynasties;

PAR A. H. DAMPMARTIN.

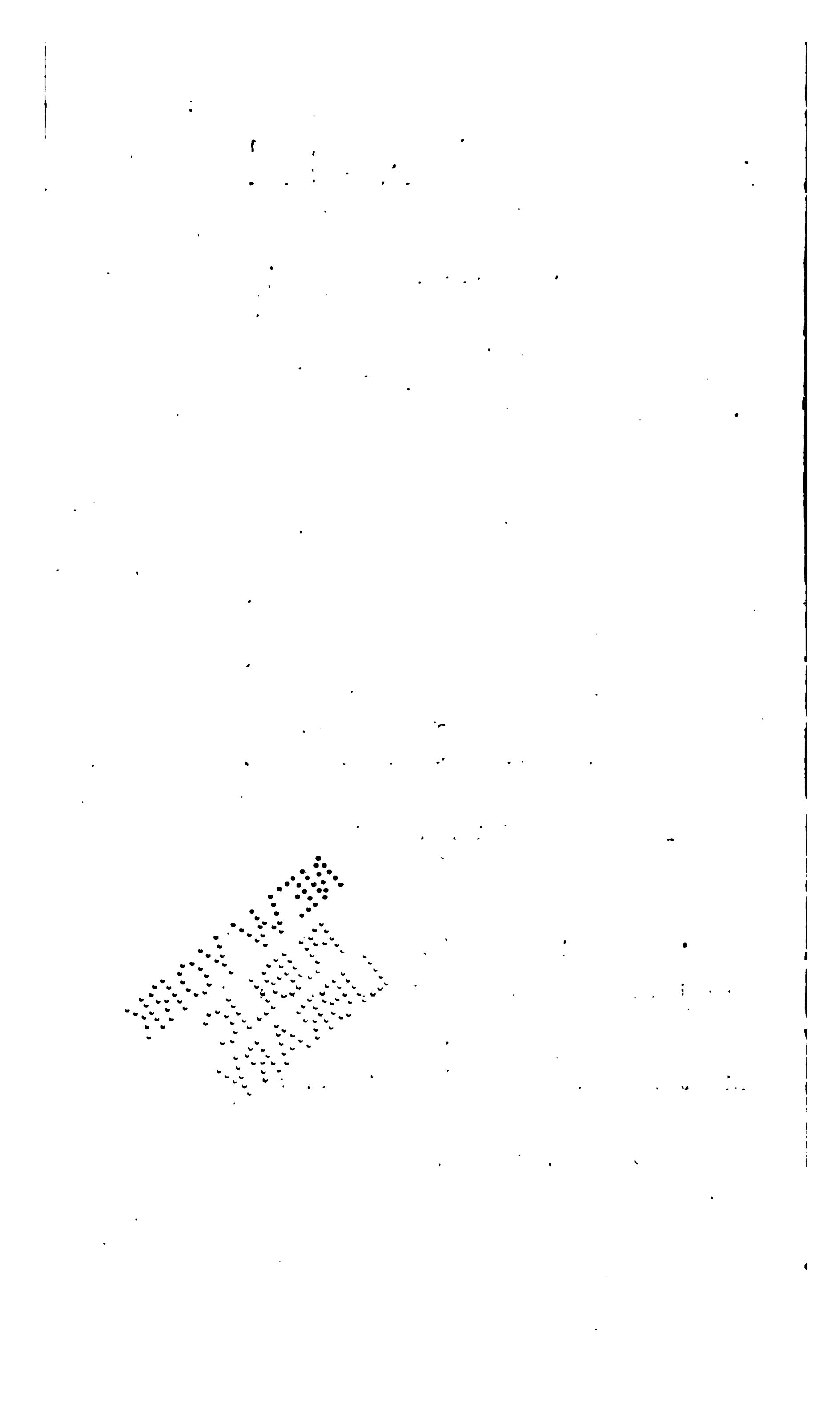
« Du haut de son immutabilité, Dieu semble
» se jouer des choses humaines, en les laissant
» dans une révolution éternelle. »

MASSILLON.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,
Chez LE NORMANT, Imprimeur-Libraire;
LYON,
M.me J. BUYNAND née BRUYSET, Libraire.

1810.



ESSAI HISTORIQUE

SUR LES CAUSES

QUI ONT PRÉPARÉ ET CONSOMMÉ

LA CHUTE DES

TROIS PREMIÈRES DYNASTIES

EN FRANCE.

SUITE DE LA TROISIÈME DYNASTIE.

Louis voulut recevoir à sa cour les deux grands hommes qui venoient d'augmenter si magnifiquement les trophées de son règne : il développa dans cette occasion le don qu'il possédoit si bien de dire de ces mots délicats, qui deviennent la récompense la plus digne des cœurs généreux. Louis XIV. 1675.

Averti de l'approche de Condé, il vint au devant de lui au haut du grand escalier de Versailles. Le prince que sa goutte forçoit à monter lentement, s'écria : « Sire, je demande

Louis XIV. 1675 » pardon à votre majesté, si je la fais attendre. — Mon cousin, ne vous pressez pas; » on ne sauroit marcher bien vîte quand » on est aussi chargé de lauriers que vous » l'êtes. »

Turenne ne put malgré sa modestie se dérober aux hommages dont l'enthousiasme public marqua chacun de ses pas dans le royaume. Des spectateurs de tout âge, de tout sexe et de tout rang, vinrent à sa rencontre, bordèrent les chemins, remplirent les villes, les villages, allumèrent des feux de joie et firent retentir les airs de leurs acclamations. « A la cour tout le monde trouva » qu'il étoit un peu plus honteux qu'il n'avoit » accoutumé de l'être. » Sa conversation simple et lumineuse plut infiniment à Louis XIV, qui lui dit un jour : « Vous » vous plaignez sans cesse de ce que le ministre vous a laissé avec dix-huit mille » hommes en opposition à soixante mille, qui » marchoient sous les ordres de généraux » très-habiles. Apprenez que Louvois vous » compte pour plus de vingt mille hommes » d'augmentation, et que moi, je ne mets » pas de bornes à ma confiance. »

Deux hommes de mer avoient trouvé dans leurs talens et leur génie assez de ressources pour sortir les Hollandais de la réserve qui les caractérise. Tromp hasarde une descente sur les côtes de Bretagne; mais il est repoussé dans ses bâtimens par le comte Coëtlogon.

Ruyter exécute une tentative du même genre au fort Royal de la Martinique. Loin d'obtenir quelque succès, il se rembarque en regrettant douze cents hommes, détruits par le feu d'un vaisseau que le chevalier d'Amblemont commandoit. Durant le cours de ces avantages, le chevalier de Vallette parvint à favoriser à Messine, la révolte des habitans contre les Espagnols. Louis XIV. 1675

Les fêtes de l'hiver furent troublées par une conjuration qui excita plutôt le mépris que la crainte. Les chefs étoient le chevalier de Rohan, d'une ineptie reconnue ; la Truaumont, gentilhomme d'une ancienne famille, que la débauche et le défaut d'ordre avoient rendu un aventurier ; Prévot, neveu de la Truaumont ; une dame de Villers, la maîtresse de ce jeune homme, et Van-Deneyde, maître d'école qui avoit compté au nombre de ses disciples le trop fameux Spinosa et qui demeuroit pour lors à Picpus, au faubourg Saint-Antoine.

Ces personnages sans crédit et sans considération, avoient promis aux Hollandais de leur livrer Quillebœuf, et de faire soulever la Normandie. Leur projet fut promptement découvert.

Un garde-du-corps tua la Truaumont, comme il tiroit un coup de pistolet au chevalier de Brissac qui venoit pour l'arrêter. Le maître d'école s'évada et fut pendu en effigie. Prévot et la dame Villers ne purent être con-

Louis XIV. damnés à défaut de preuves. Le conseiller
1675 d'état Beson s'avilit, en employant de trompeuses caresses pour arracher de la bouche de Rohan l'aveu qui motiva l'arrêt de sa condamnation. La veille de l'exécution, le duc de Charost fit représenter Cinna. Le roi parut extrêmement touché, mais il ne proféra pas une seule parole. Dans la suite il se plaignit de ce que personne de la famille, et pas même la mère du chevalier, n'eussent demandé sa grâce. Cet oubli des sentimens de la nature et de l'amour maternel, dut d'autant plus affliger le monarque, qu'il paroissoit prouver que son cœur gardoit le souvenir d'un manquement de respect dont le chevalier de Rohan s'étoit autrefois rendu coupable. Jeune, cité pour la rare beauté de sa figure et de sa taille, rendu présomptueux par les femmes, et l'un des adorateurs de la séduisante Hortense de Mazarin, son audace ne connoissoit aucun frein. Aux jeux de la cour il voulut payer une perte considérable que le roi refusa d'accepter, sous le prétexte de la condition reçue de n'employer pour les payemens que des louis d'or. Le chevalier s'y soumit ; prenant ensuite les cinq cents louis d'or qu'il avoit posé sur la table, il les jeta par la fenêtre et dit : « Cela n'est bon à rien, puisqu'on » les refuse. » Louis garda le silence, mais éloigna de son intimité un homme si peu maître de ses passions.

Turenne, loin d'être ébloui par les hon-

neurs ou même par la gloire, soupiroit après Louis XIV.
l'instant où les circonstances le laisseroient 1675
libre de se livrer aux douceurs de la retraite. Mais les prières de son souverain et les besoins de sa patrie, lui firent un devoir de marcher encore une fois à la tête des armées. Il dit au cardinal de Retz, qui partoit pour Commercy dans la résolutiou de terminer dans des exercices de vertu et de piété, une vie commencée au sein du tumulte : « Monsieur, je » vous donne ma parole que si j'en reviens, » je ne mourrai pas sur le souffre, et je » mettrai, à votre exemple, quelque inter» valle entre la vie et la mort. »

Il assembla son armée à Schlestadt et vint au devant deMontécuculli, qu'il regardoit comme l'adversaire le plus digne de le combattre. Folard, juge irrécusable dans les objets qui touchent à l'art de la guerre, dit : « Que cette » campagne fut le chef-d'œuvre de ces deux » grands généraux. Il n'y en a point de si » belle dans l'antiquité ; il n'y a que les experts » dans le métier qui en puissent juger. »

Turenne se rend maître de Wilstadt, chasse les ennemis de Grunshunn, s'empare d'Acheneim, et tient en respect Strasbourg qui violoit à toute heure l'engagement de sa neutralité. Après avoir pressé par d'habiles manœuvres Montécuculli, il l'adosse au village Salsebach, rend la bataille inévitable et l'annonce au roi par son courrier qui part à midi. Sur les deux heures, il visite de nouveau sa po-

Louis XIV. sition ; Saint-Hilaire, officier d'artillerie, 1675 s'avance à sa rencontre : « Monsieur, jetez, » je vous prie, les yeux sur une batterie que » je viens de placer. » Par égard pour cette invitation, il monte sur une colline, parcourt des yeux l'armée des ennemis, et, pour la première fois de sa vie, prend le ton de l'assurance : « Je tiens M.r de Montécuculli. » Au moment où il proféroit ces mots, un boulet le frappe dans la poitrine. Mort désastreuse pour l'état, mais le plus grand des bienfaits dont le Tout-Puissant ait daigné récompenser tant de vertus. Le héros s'applaudissoit d'une prochaine victoire, et goûtoit le calme qui naît de l'accomplissement des devoirs de la religion, lorsqu'il expire avant qu'aucun nuage obscurcît de si précieuses jouissances.

Le boulet qui tua Turenne blessa le duc de Vendôme, et emporta le bras de Saint-Hilaire. Le fils de cet officier tomba aux pieds de son père, qui, d'après un oubli sublime de lui-même, s'écria : « Mon enfant, ce n'est » pas sur moi qu'il faut pleurer, c'est sur ce » grand homme que la France vient de » perdre. »

Le trouble et la désolation se répandirent dans l'armée. Les soldats appeloient à grands cris leur protecteur et leur père. Leurs gémissemens parvinrent à Montécuculli, qui, à l'instant même, changea ses dispositions. Les événemens prirent un autre cours. L'homme qui les dirigeoit avoit emporté son secret dans

la tombe, quoiqu'un cri s'élevât dans le camp : Louis XIV.
« Lâchez la Pie (1), nous le suivrons, et 1675
» nous vengerons la mort de notre général. »
Le conseil de guerre se soumit à la nécessité de reculer devant la même armée qui, quelques jours auparavant, étoit poursuivie. Le comte de Lorges exécuta la retraite d'Attenheim avec assez d'habileté pour obtenir de la part de Condé cet éloge flatteur : « Je donnerois volontiers plusieurs de mes actions » pour une si belle retraite. »

A l'arrivée du courrier qui portoit la funeste nouvelle de la perte de Turenne, Louis saisi de douleur, répéta plusieurs fois en présence de ses courtisans : « Tout est perdu ; » M.r de Turenne est mort; c'étoit l'homme » le plus sage de mon royaume, et le plus » grand de mes capitaines. » Les plaisirs de Versailles demeurèrent interrompus. Paris, les villes des provinces et les campagnes furent plongées dans la désolation. Jamais deuil si sincère, si profond, si général, ne couvrit la surface d'une vaste contrée. Le monarque

---

(1) La Pie étoit le cheval sur lequel M. de Turenne montoit de préférence les jours d'affaires. J'ai remarqué que, quoique les Français rendent un tribut d'éloges à ce grand homme, ils sont vagues et paroissent moins sentis que ceux que reçoivent plusieurs autres généraux. Cette différence ne proviendroit-elle pas de la difficulté de prononcer les noms de tous les lieux qui furent les théâtres des exploits de ce général? Rocroi, Nerwinde, Fleurus et Fontenoi se gravent bien plus facilement dans la mémoire, que Sintzheim, Mullhausen, Ensisheim, etc.

Louis XIV. chercha à soulager ses regrets et ceux de ses
1675 peuples, par les honneurs rendus à la dépouille mortelle de Turenne, que l'on déposa dans l'église de St. Denis au pied des monumens des rois et près des cendres de Duguesclin.

Le prince de Condé partit pour prendre le commandement de l'armée de l'Alsace ; en recevant les ordres du roi, il exprima une pensée qui montroit la justesse de son esprit et l'élévation de son ame. « Pour servir votre » majesté selon mes désirs, il faudroit que » je pusse converser un quart-d'heure avec » l'ombre de M.r de Turenne. »

Le roi s'empara de Dinan ; le duc d'Enghien, de Limbourg, et le marquis de Rochefort, de Huy.

Au départ du roi pour Versailles, le duc de Luxembourg resta dans la Flandre.

Le maréchal de Créqui forma le projet de délivrer Trèves, qui étoit assiégé par une armée d'Allemands que le prince de Lunebourg commandoit. L'audacieux Français, étranger à la crainte comme à la prudence, fondit avec huit mille hommes sur un ennemi qui étoit sorti de ses lignes à la tête de dix-huit mille combattans, et qui l'attendoit dans une position avantageuse près de Consabruck. L'action extrêmement vive, ne fut décidée que par la fuite de la cavalerie française. Créqui désespéré d'avoir perdu deux mille soldats, son artillerie et ses bagages, se jeta lui quatrième dans Trèves. Il résolut ou d'effacer le

souvenir de ce revers, par la conservation de Louis XIV.
la place, ou de s'ensevelir sous ses remparts. 1675
Une défense obstinée porta les habitans et les troupes à la rebellion. Bois-Jourdan, capitaine de cavalerie, eut l'audace de capituler sur la brèche avec les ennemis. Le maréchal accompagné d'un petit nombre de braves, se jeta dans une église et se remit à discrétion au prince de Limbourg, dont les respectueux égards rendirent hommage à la bravoure et au malheur.

Le misérable Bois-Jourdan reçut bientôt la punition de son crime sur l'échafaud, qu'il avoit, plusieurs années auparavant, mérité pour un meurtre, et auquel il n'avoit échappé que par la faveur de l'évêque de Munster.

Du-Quesne posa les bases de sa brillante réputation. Avec Vivonne, ils cherchèrent la flotte espagnole devant Messine, la combattirent et la dispersèrent. La prise d'Accosta fut le fruit de cette victoire. Dans la vue d'exciter l'émulation des officiers-généraux, le roi nomma huit maréchaux de France, Vivonne, Luxembourg, Duras, La-Feuillade, d'Estrades, Navailles, Schomberg et Rochefort. Une promotion si nombreuse fut un sujet de raillerie pour les gens frivoles, et de plaintes pour les hommes véritablement animés de l'amour du bien public. Les premiers appelèrent les nouveaux élus, *la petite monnaie de M. de Turenne*. Les seconds gémirent de l'influence de M.me de Maintenon, qui élevoit

Louis XIV. 1675 son frère au moment même où le peu d'activité de ce général faisoit échouer les conquêtes de Saragosse et de Catane. Mais l'indignation générale ne garda point de ménagement pour Louvois : on lui reprocha de sacrifier la justice à ses passions. Rochefort son ami recevoit le bâton de maréchal pour prix de la faute qui avoit arrêté les progrès des Français en Hollande. De Lorges, en sauvant une armée, n'avoit pu effacer le tort bien grave aux yeux du ministre, d'être le neveu de Turenne.

A cette époque, une ordonnance extrêmement sage, fit cesser la confusion qui résultoit de la coutume que les maréchaux de France maintenoient pour le commandement qui doit dans le même grade, appartenir à l'ancienneté. Les maréchaux de France prirent rang entr'eux, du jour de la date de leurs lettres de lieutenans-généraux ; mais Vivonne eut le pas comme étant général des Galères.

Dans la même campagne, l'Europe admira les derniers exploits des trois plus grands généraux que leur siècle ait produits. Turenne mourut au sein des illusions de la victoire. Condé sentant ses forces s'affoiblir par les infirmités, chercha dans le séjour de Chantilly, une retraite à laquelle son esprit, sa magnificence et sa vaste renommée surent donner une imposante grandeur. Montécuculli, par une généreuse émulation, écrivit à l'empereur pour remettre entre ses mains

le commandement des troupes. « Un homme Louis XIV.
» qui a eu l'honneur de se mesurer avec Ma- 1675
» homet-Coprogli, le prince de Condé et le
» vicomte de Turenne, ne doit pas compro-
» mettre sa gloire contre des gens qui ne
» font que commencer à commander les
» armées. »

Ces trois hommes se sont rendus immortels par des qualités et des talens distingués par des nuances bien caractérisées.

Condé, que l'imagination peut à peine suivre dans son cours impétueux, et qu'un artiste célèbre a représenté traînant avec violence la victoire à sa suite, conservoit le calme le plus parfait au milieu des combats. Le sang-froid et même la gaieté de ses discours, inspiroient l'assurance. Le feu des ennemis lui donnoit une présence d'esprit dont il ne conservoit que de foibles traces dans les délibérations du conseil, et qui s'évanouissoient dans les intrigues de la cour, ou dans les événemens de la vie privée.

Turenne, réservé, modeste et pensif, passoit dans l'opinion publique pour timide, incertain et lent, quoiqu'il apportât de la hardiesse, de la constance et de la promptitude dès l'instant où sa résolution étoit déterminée. « Il livroit une bataille avec autant de faci-
» lité, que Gassion alloit à une escarmouche. »

Montécuculli, d'un esprit fertile en ressources, fit faire à la guerre défensive des progrès qui n'ont pas été surpassés. L'intelli-

Louis XIV. gence, la mesure et la finesse qui se font admirer dans ses manœuvres, le rendoient moins propre à l'attaque. Seroit-ce une erreur de penser que sa réputation militaire ne seroit point établie sur d'aussi solides fondemens, si, au lieu de résister à de grands hommes, il n'eût eu à combattre que des guerriers ordinaires? Sa belle ame se montre dans l'éloge que lui dicta la mort de Turenne. « Je ne » puis m'empêcher de regretter un homme » qui faisoit tant d'honneur à l'humanité. »

1675

Le maréchal de Schomberg s'étoit rendu maître en Catalogne, de Figuières, de Bescara et de Bellegarde, lorsqu'il remit le commandement de son armée au maréchal de Navailles.

1676 Les conférences ouvertes à Nimègue, ne suspendirent pas les hostilités, mais influèrent sur les opérations. Les vues profondes du prince d'Orange et les projets ambitieux de Louvois, tendoient également à la durée de la guerre. Dès-lors, les batailles propres à presser la conclusion de la paix, furent évitées. On se borna de part et d'autre à faire des siéges.

Le roi se rendit en Flandre : *Monsieur*, les maréchaux d'Humières, de Schomberg et le duc de Lorges, étoient ses lieutenans-généraux. Cette armée s'empara de Condé, d'Orchie, de Bouchain et de quelques autres places; fit sauter la citadelle de Liége, et manqua, par les intelligences de Louvois,

l'occasion de combattre le prince d'Orange Louis XIV.
près de Valenciennes. Louis ne se consola 1676
jamais de n'avoir pas cueilli un si beau laurier que plusieurs dispositions savantes avoient préparé.

Le maréchal de Créqui emporta le château de Bouillon.

Le maréchal de Luxembourg couvrit l'Alsace.

Le maréchal de Rochefort se rendit maître de quelques postes entre Sambre et Meuse.

Le maréchal de Navailles se borna dans le Roussillon, à différens mouvemens qui ne produisirent aucun résultat.

Cette campagne eût été, sur tous les points, peu remarquable, si deux gouverneurs n'avoient acquis des titres brillans de gloire.

Les alliés forment avec soixante mille hommes le siége de Maestricht. Calvo, ancien capitaine de cavalerie, rassemble les officiers de sa garnison, et, en leur présence, adresse la parole au célèbre ingénieur Choisi: « Monsieur, je n'entends rien à la défense d'une » place : tout ce que je sais, c'est que je ne » veux pas me rendre. » Cette généreuse résolution se soutient avec vigueur. Quoique le prince d'Orange partage toutes les fatigues, reste parmi les troupes malgré une blessure grave, et couche dans la tranchée pour accélérer les travaux, quarante jours se passent sans aucun avantage. A l'approche du maréchal de Schomberg, que Montal, le célèbre

Louis XIV. défenseur de Charleroi, précédoit avec huit
1676 mille grenadiers, le prince d'Orange abandonne ses lignes; mais, par un mouvement audacieux, il déploie un front si formidable, que le maréchal, loin de l'attaquer, s'applaudit de son adresse à regagner Charleroi.

Le prince Charles de Lorraine, l'un des premiers généraux de l'Empire, rassemble des forces considérables et les porte contre Philisbourg. Duffay, par son courage et sa fermeté, prépare le plus beau modèle d'une défense. Le maréchal de Luxembourg s'avance, et ne parvient point à forcer les lignes des ennemis, quoiqu'il les attaque avec cinquante mille hommes. Des forces si considérables sembloient étonner ce général dont le génie militaire n'avoit point encore atteint sa maturité. Un aide-de-camp du prince Charles remet à Duffay des lettres du roi, par lesquelles ce prince le laisse maître de se rendre à la sommation du général ennemi. Pour unique réponse, l'intrépide gouverneur fait parcourir à cet officier les fortifications de la place, lui montre la garnison sous les armes, exécute une sortie, brûle les galeries des mines, et repousse plusieurs attaques combinées. Long-temps après il n'accepta une capitulation honorable, que sur des ordres réitérés de la cour et d'après l'entier épuisement de ses ressources.

Quoique la perte de Philisbourg affectât Louis et qu'elle lui parût la preuve que *ses*

affaires alloient mal, il répéta plusieurs fois Louis XIV.
devant ses courtisans : « J'ai quatre hommes 1676
» que mes ennemis respecteront dans mes
» places, Montal, Chamilli, Calvo et Duf-
» fay. »

Si le roi fut peu satisfait de ses armées, il se sentit flatté de l'éclat que son pavillon acquéroit. Du-Quesne remporta trois victoires sur les flottes réunies de la Hollande et de l'Espagne. La première action avoit été si désavantageuse aux ennemis, que Ruyter vouloit sortir de la Méditerranée; mais, d'après un ordre positif des États-généraux, il donna une seconde bataille qui lui coûta la vie. La république pleura un amiral à qui sa marine avoit dû tant de triomphes. Louis s'honora par les témoignages d'un sincère regret. Des courtisans, trop éloignés de ce sentiment magnanime pour le concevoir, observèrent que « Sa majesté auroit de moins un ennemi fort » dangereux. — Ah ! reprit le monarque avec » chaleur, aucun intérêt ne pourra jamais » m'empêcher d'être sensible à la mort d'un » grand homme. »

Les flottes vaincues et affoiblies par la mort de Ruyter, cherchèrent un abri sous les batteries de Palerme, y furent attaquées et perdirent douze vaisseaux de guerre, six brûlots et cinq mille hommes.

Le maréchal de Vivonne, maître de Messine, battit sept mille Espagnols qui s'approchoient de cette place, étouffa plusieurs conspirations et s'empara de Scaletto.

Louis XIV. Le comte d'Estrées emporta le fort de
1676 Cayenne, et chassa les Hollandais de l'île dont ils avoient, peu de mois auparavant, fait la conquête.

Le duc de Lorges reçut en même temps le bâton de maréchal de France et une compagnie des Gardes-du-corps. Par cette double grâce, Louis voulut réparer les injustices de son ministre.

L'infanterie exprima une vive reconnoissance de la création du corps des grenadiers à cheval, qui devint l'un des plus beaux ornemens et l'une des plus redoutables troupes de cette maison du roi, à laquelle l'honneur de fixer le sort des batailles fut si souvent réservé.

Les rigueurs de l'hiver n'étoient pas encore
1677 adoucies, lorsque Louis ouvrit la campagne. Monsieur, cinq maréchaux de France, Vauban et Louvois, formoient son conseil de guerre. Il résolut de faire la conquête des places les plus fortes de la Flandre.

Le premier de ces siéges fut celui de Valenciennes. Vauban eut à faire des efforts réitérés avant d'obtenir la suppression de l'ancien usage de faire les attaques de nuit. Ce grand homme, dont les lumières, le génie et l'ame veilloient sans cesse à la gloire de la France, motivoit le changement qu'il préparoit sur des réflexions bien sages : « Vous » voulez ménager le sang du soldat, vous » l'épargnerez quand il combattra de jour

» sans confusion, sans tumulte et sans crainte Louis XIV.
» qu'une partie de nos gens tire sur l'autre. En 1677.
» outre, la nuit favorise la timidité des lâches,
» tandis que le regard des généraux retient
» dans le devoir, et que l'exemple des bons
» inspire souvent la valeur. »

Les mousquetaires avec un héroïsme presque surnaturel, forcent des ouvrages avancés, s'emparent d'une demi-lune, emportent un pâté, passent à la nage un bras de l'Escaut, baissent le pont qui conduit au corps de la place, chassent les assiégés des remparts et se fortifient dans les maisons, avant que le roi soit instruit d'un si bel exploit. Massiac, Cornette, et Labart maréchal-des-logis, recueillent le principal honneur de l'entreprise. Une jeunesse peu nombreuse et à peine sortie de l'enfance, repousse trois fois la garnison. Saint-Foix, digne d'avoir compté parmi les membres de cette élite distinguée, termine le récit animé d'une si brillante action par des hommages éloquens : « Cette action fut
» heureuse par le sang-froid et la prudence
» qui achevèrent ce que l'ardeur et le feu
» du courage avoient commencé. Tout y ca-
» ractérise la vraie valeur ; cette valeur qui
» élève l'homme au-dessus de lui-même et
» qui souvent le fait triompher contre toute
» apparence, malgré le danger évident où
» il semble s'être précipité. »

De Valenciennes, Louis s'avance sur Cambrai. Prévenu que les alliés venoient au secours de

Louis XIV. 1677 cette place, il envoya quarante mille hommes à leur rencontre. Monsieur eut le commandement de ce corps détaché, combattit le prince d'Orange sous Cassel, et remporta une victoire signalée. Le vainqueur montra une valeur brillante, et déploya des vues que peu de personnes lui soupçonnoient. Il s'étoit réservé le centre de son armée, avoit confié l'aile droite au maréchal d'Humières et la gauche au maréchal de Luxembourg.

L'enlèvement de Valenciennes, répandoit parmi les troupes une témérité dont Vauban tâcha de modérer la fougue. Sur la proposition du comte de Metz de brusquer l'attaque d'une demi-lune, l'illustre ingénieur dit au roi : « Sire, vous perdrez tel homme qui vaudra » mieux que le ravelin. » La voix du sage ne fut écoutée que lorsque quelques regrets eurent forcé de se soumettre à sa méthode lumineuse. Cambrai et son château capitulèrent le troisième jour, sans avoir coûté beaucoup de perte aux Français. Louis se tourna vers Vauban : « Une autrefois je vous croirai. »

Après avoir fait son entrée dans sa nouvelle conquête, le roi parut à Saint-Omer, dont la victoire de Cassel venoit de décider la reddition : il visita le canal de Bourbourg, et ordonna les travaux du port de Dunkerque. Ce voyage utile, glorieux et si rapide, que, selon l'expression de Racine, « Sa majesté » n'avoit pas donné à ses historiographes le » temps de faire faire leurs habits », laissa

percer dans les discours et plus encore dans Louis XIV.
la gêne de Louis des mouvemens de jalousie 1677
contre son frère. Les courtisans consommés prévirent que ce prince avoit paru pour la dernière fois à la tête des armées. Les chemins furent bordés d'un peuple qui, peu politique dans les transports de sa joie, répétoit à grands cris: « Vive le roi et Monsieur » qui a gagné la bataille. »

Le maréchal de Créqui attendit sur les bords de la Sarre le duc Charles de Lorraine, qui avoit conçu l'espérance de recouvrer ses états. Après des succès obtenus sur une armée fort supérieure à la sienne, et l'avoir empêchée de passer la Meuse, le maréchal la poursuivit en Alsace, où Monclar soutenoit avec vigueur les attaques du prince de Saxe : il battit si complètement ce prince près de Strasbourg, que ses troupes, d'après une capitulation, reçurent des passe-ports pour gagner Rastadt. Le maréchal remporta ensuite à Kochersberg, un avantage considérable sur le corps du duc Charles de Lorraine. Villars, dans la fleur de la jeunesse, se distingua dans ce dernier combat. Enfin, la prise de Fribourg couronna une si belle campagne.

Le roi quitta de bonne heure l'armée, et fit au moment de son départ, le partage de ses forces entre les maréchaux de Luxembourg et d'Humières.

Luxembourg contraignit à la levée du siége de Charleroi, le prince d'Orange qui,

Louis XIV. pour son malheur, avoit une seconde fois
1677 rencontré dans cette place l'intrépide Montal.

D'Humières forma le projet de prendre Saint-Guillain, et pour mieux assurer le succès de son entreprise, il rechercha le secours du premier ingénieur de son siècle. Louis lui manda : « Je vous envoie Vauban, je vous » recommande fort sa conservation ; empê- » chez qu'il ne s'expose : usez s'il le faut de » votre autorité pour prévenir tout accident » dont j'aurois un déplaisir extrême. »

Le maréchal de Navailles, plein d'une noble émulation, battit dans le Lanpourdan le comte de Monterai, qui étoit fils de don Louis de Haro.

Les armes victorieuses de Louis acquirent, à cette époque, de la gloire dans des contrées éloignées de l'Europe. Le comte d'Estrées remporta une victoire considérable sur l'amiral Bink, et se rendit maître de Tabago.

1678 Un voyage d'apparat dans la Lorraine, fit un instant naître la sécurité chez les ennemis, dont les inquiétudes se fixèrent bientôt sur Charlemont, Namur et Luxembourg, qui furent investis au même instant.

Le roi quitte les bords de la Moselle, passe avec une extrême rapidité aux rives de l'Escaut et fond sur Gand. Cette place, le dépôt des approvisionnemens des Espagnols, avoit été dégarnie de troupes par l'imprudence du duc de Villa-Herrera. Le vainqueur, sans prendre aucun repos, attaque Ypres : la

bonté de ses fortifications ; la force de sa Louis XIV.
garnison et la bravoure renommée du mar- 1678
quis de Conflans son gouverneur, ne retardent sa chûte que de sept jours. Deux assauts donnés au même moment, et dirigés par le maréchal de Luxembourg, déterminent la reddition de la place et de la citadelle.

Pendant que deux maréchaux de France s'empressoient de cueillir des lauriers sous les yeux du roi, un colonel de dragons obtint l'honneur d'augmenter leurs trophées. Les conquêtes des Français demeuroient exposées, tant que les Espagnols étoient les maîtres de Leuve qui, par sa position, ses ouvrages avancés et ses écluses, dominoit sur toute la contrée. La Bretèche, avec une promptitude qui ne laissa point aux soupçons le temps de naître, rassembla des bateaux de joncs, s'embarqua avec ses dragons, vogua par une nuit extrêmement obscure, parvint aux palissades et les força. Cette ardeur héroïque étonna la garnison, qui dès la pointe du jour posa les armes devant des hommes dont la marche n'étoit retardée par aucun obstacle.

Le maréchal de Navailles se rendit maître de Puycerda.

Le maréchal de Créqui continua dans cette campagne à développer les talens qui avoient illustré la précédente, et qui les ont rendues toutes deux des objets dignes de l'étude des militaires. Il sauva Fribourg, dispersa les troupes de Bade près du pont de Rheinsfeld,

Louis XIV. 1678 et détruisit la garde du duc de Lorraine sous Gegenbach. La maison du roi eut le principal honneur de cette journée. Le duc éprouva la plus vive douleur de la retraite à laquelle le força l'opposition de tous les membres du conseil de guerre à son désir de livrer une bataille générale. Enfin, Créqui enleva Luxembourg.

Deux contradictions répandirent quelques nuages sur de si belles destinées, mais furent à l'abri des reproches. Les Messinois, enhardis par la nonchalante foiblesse du maréchal de Vivonne, se livroient à leur penchant pour la révolte. Le roi fatigué d'une si longue suite de désordres, ordonna que la Sicile fût abandonnée. Le duc de la Feuillade exécuta cette commission avec autant d'adresse que de prudence.

En Amérique, une tempête violente tourmenta la flotte française près de l'île de Saint-Domingue. Onze gros vaisseaux furent fracassés; mais, grâce à la vigilante activité du comte d'Estrées, ce désastre ne coûta la vie qu'à trois cents hommes.

Quoique, d'après les conseils du chevalier Temple, le prince d'Orange eût épousé Marie fille du duc d'Yorck, et détaché Charles II de ses rapports secrets avec la France, les alliés n'en soupiroient pas avec moins d'ardeur après la fin d'une guerre qui leur étoit si désavantageuse. Sous l'apparente médiation des ambassadeurs d'Angleterre, Louis dicta les

conditions de la paix de Nimègue, qui comprit trois traités. Louis XIV. 1678

Celui avec la Hollande, n'offrit d'article essentiel que la reddition faite par la France de Maestricht. Le prince d'Orange, choqué d'un repos si défavorable à ses vues ambitieuses, se rendit coupable d'une violation du droit des gens, qui tourna toute à sa honte. Il attaqua les Français dans le poste de Saint-Denis, près de Mons. Le maréchal de Luxembourg, plein de confiance dans la signature de la paix, se livroit à une parfaite sécurité; ses troupes furent à la première attaque mises en désordre, et leur entière déroute parut inévitable. Dans ce danger imminent, on vit Luxembourg développer un génie que jusqu'à ce jour on avoit tout au plus soupçonné; il rétablit bientôt l'égalité dans le combat, et remporta, au bout de quelques heures, une victoire d'autant plus glorieuse, qu'elle n'avoit été ni prévue, ni préparée.

Quant à l'Espagne, elle céda la Franche-Comté, recouvra les places des Pays-Bas, celles de la Catalogne, et promit d'obtenir de l'évêque de Liége, le sacrifice du château de Dinan, ou, sur le refus de ce prélat, d'ajouter Charlemont aux Pays-Bas français.

La paix avec l'Empire se posa sur le traité de Westphalie. Le roi, pour prix de la cession de Philisbourg à l'empereur, exigea Fribourg. Le duc de Lorraine trouva plus de grandeur à vivre dépouillé de ses états, que de les re-

Louis XIV. couvrer sous la condition de laisser la France
1678 en possession de Nancy et des quatre grands chemins qui traversoient la Lorraine. L'évêché de Toul lui fut pourtant offert en dédommagement de ces sacrifices. L'électeur de Brandebourg exprima une forte répugnance; mais l'invasion de la Westphalie par le maréchal de Créqui et par le marquis de Sourdis, le contraignit à rendre ses conquêtes sur la
1679 Suède. Le roi de Danemarck ne se détermina qu'à la suite de plusieurs mois d'hésitation.

Les Etats-généraux trouvèrent la satisfaction de leur orgueil, dans l'honneur que les premiers officiers de la république obtinrent de traiter de pair avec le plus puissant monarque de la terre.

Le roi de France et le stathouder de Hollande, parurent comme des souverains égaux qui agréoient la garantie de leurs hautes puissances, au sujet de la principauté d'Orange.

Dans les épanchemens de sa tendresse paternelle, Louis reconnoît que cette guerre a fait couler à grands flots le sang de ses sujets, et consommé des sommes exorbitantes. Mais du moins sa magnanimité rend-elle un tribut d'estime et de reconnoissance: « Tous mes » sujets ont secondé mes intentions de tout » leur pouvoir, dans les armées par leur cou» rage, dans mon royaume par leur zèle, » dans les pays étrangers par leur industrie » et par leur capacité. Pour tout dire, la » France fait voir la différence qu'il y a des » autres nations, à celle qu'elle produit. »

L'exil d'un ministre des affaires étrangères, à l'heure où il vient de terminer des négociations avantageuses, ressemble à la disgrâce d'un général dont la victoire vient de couronner les travaux. La surprise et les regrets du renvoi de M. de Pompone, furent d'autant plus vivement exprimés, qu'il étoit bien connu que le roi partageoit à son égard l'opinion publique. Une foule de conjectures s'élevèrent : « On dit qu'il y avoit près de deux » ans qu'il étoit gâté près du roi; qu'il étoit » opiniâtre dans le conseil; qu'il alloit trop » souvent à Pompone ; que cela lui ôtoit » l'exactitude, et qu'en dernier lieu, ce cour- » rier de Bavière qui étoit arrivé le jeudi soir, » et dont il ne vint rendre compte que le sa- » medi à cinq heures du soir, a été la der- » nière goutte qui a fait répandre le verre. » Louis XIV. 1679

Des griefs aussi légers pouvoient produire la froideur, et inspirer même des regrets sur l'élévation du ministre, mais n'étoient pas suffisans pour entraîner sa chûte. Il existoit donc des motifs d'un poids plus déterminant : Louis avoit eu lieu d'acquérir, dans cette circonstance, la certitude que l'esprit et la vertu ne forment pas l'homme d'état, lorsque le caractère ne vivifie pas ces précieuses qualités. Rien de plus vrai et de mieux senti que la justification sur laquelle le monarque appuie sa conduite. « Il a fallu que j'ordonnasse à M.r de Pom- » ponne de se retirer, parce que tout ce qui » passoit par lui, perdoit de la grandeur et

Louis XIV. » de la force que l'on doit avoir en exécutant
1679. » les ordres d'un roi de France. » Une maxime profonde termine cette espèce de compte motivé : « Il n'y a pas d'état si puissant au monde, » qui ne fût bientôt renversé, si celui qui le » gouverne étoit résolu de tout donner aux » gens de mérite. »

Louis devenu l'objet de la crainte, de la jalousie et de la haine de tous les potentats de l'Europe, s'attira l'admiration de ses su-
1680 jets, par la splendeur dont il entoura le trône, et par sa magnificence. Le Dauphin épousa une princesse de la maison de Bavière ; le prince de Conti donna le premier exemple des mésalliances avec lesquelles les Français furent bientôt forcés de se familiariser. Prince du sang, il épousa une fille naturelle, M.lle de Blois, le fruit des amours du roi avec M.lle de la Vallière. Dans l'ivresse des superbes fêtes qui ornèrent la célébration de ces deux mariages, l'hôtel-de-ville de Paris déféra solennellement à Louis le surnom de Grand : la nation y applaudit ; l'Europe y consentit malgré sa répugnance, et la postérité n'a cessé de le confirmer. Les cris, les reproches, les déclamations et les outrages d'une cabale puissante, ont pendant quelques jours répandu des nuages, du sein desquels la réputation du monarque n'est ressortie qu'avec plus d'éclat.

Les trésors disparoissoient dans la lutte inégale de la prodigalité, contre la nature. Louis a craint de calculer les sommes qui furent ab-

sorbées pour la construction de Versailles, Louis XIV.
dont les richesses éblouissent un instant, mais 1680
amènent à leur suite l'ennui et le vide du cœur.

Les dépenses de représentation et de faste, ne ralentissoient point la marche des travaux utiles à la prospérité de l'état. La ville de Pondichéri acquit une grande importance dans les Indes : le Fort-Louis ferma l'entrée de l'Alsace. Huningue domina Bâle. Les ateliers furent vivifiés, et les arsenaux enrichis. La marine prit un essor étonnant.

Louis, au faîte de la grandeur, abusa de sa puissance. Les Espagnols reçurent l'ordre de baisser en tous lieux leur pavillon devant celui des Français.

D'après une prétention aussi hardie que peu fondée, le conseil de Brissac et le parlement de Metz, réunirent au domaine tous les fiefs démembrés, soit de l'Alsace, soit des Trois-Evêchés. Les troupes marchèrent pour soutenir l'exécution des arrêts de ces deux tribunaux, qui dépouilloient le landgrave et plusieurs évêques, des fiefs dont ils jouissoient depuis un temps immémorial, à titre de vassaux de l'Empire. L'électeur Palatin et le prince de Veldins sauvèrent quelques-unes de leurs terres, par un hommage que la frayeur leur arracha. Sur le refus du roi de Suède de tenir le duché de Deux-Ponts comme fief de la France, Louis en donna l'investiture à un agnat. L'électeur de Trèves, le comte d'Arau,

Louis XIV. 1680 les abbés de Pruyné et de Stablan, apprirent qu'ils étoient condamnés. L'indignation devint générale. Des plaintes énergiques furent reçues avec hauteur. Cependant, sur l'appui que la cour d'Espagne donna aux remontrances de la diète de Ratisbonne, des conférences s'ouvrirent à Francfort, et il y fut convenu que des commissaires se rendroient à Courtrai pour régler les limites.

A l'heure même où le superbe monarque étaloit avec le plus de dignité sa grandeur et sa puissance, les chagrins vinrent l'assiéger. Sa cour si renommée pour le goût, la politesse et la galanterie, retentit d'accusations de sortiléges, et d'horribles empoisonnemens. La Voisin, à la fois empoisonneuse et prétendue devineresse, expira dans les flammes, après avoir déclaré pour ses complices plusieurs personnes d'un rang élevé.

La comtesse de Soissons se sauva en Flandre; la duchesse de Bouillon parut devant les juges; le maréchal de Luxembourg n'évita point un sanglant affront. Louis eut la rigueur de répondre à ses dénégations : « Que s'il étoit in- » nocent, il n'avoit qu'à s'aller mettre en pri- » son, et qu'il avoit nommé de si bons juges » pour examiner ces sortes d'affaires, qu'il » leur en laissoit toute la conduite. »

La Renaudie, vil instrument de la haine de Louvois, aggrava pour le maréchal les maux de sa captivité : sans égard pour ses services, au mépris de sa naissance, et par un outrage

sanglant à la pairie, Luxembourg fut retenu quatre mois captif dans un cachot de six pas et demi de surface. Se respectant toujours lui-même, il répondit lorsqu'on lui demanda « s'il n'avoit pas fait un pacte avec le démon » pour marier son fils avec la fille de M.r de » Louvois. — Quand Matthieu de Montmo» renci épousa une reine de France, il ne » s'adressa point au diable, mais aux États» généraux, qui déclarèrent que pour ac» quérir au jeune roi l'appui des Montmo» renci, il falloit faire ce mariage. » Faute de preuves, le maréchal sortit de prison, évita la présence de son ennemi, rentra dans son service de capitaine des Gardes, mais ne reçut du roi aucun mot de consolation sur la cruelle persécution dont il venoit d'être la victime.

Louis XIV. 1680

Luxembourg auroit dû naturellement rencontrer des défenseurs dans les chefs de l'ordre de la noblesse; mais que pouvoient ces pairs de France, jadis si redoutés, lorsque l'on regardoit comme téméraire la conduite du duc d'Uzès, qui, à la réception au parlement, de M.r de Noailles, évêque de Châlon, « opina couvert et sans saluer le pre» mier président. » Nulle grandeur réelle ne reste à un corps dont le premier membre encourt le blâme, pour maintenir des prérogatives si frivoles. Louis condamna comme un manquement de respect la défense d'un point d'honneur.

Louis XIV. 1681 A cette époque, les ministres se disputèrent l'avantage de contribuer à la gloire du monarque : Colbert porta les établissemens maritimes de Brest et de Toulon, à ce point d'élévation qui fit dire aux étrangers : « Que » le roi de France n'étoit nulle part plus » grand que dans ces deux villes. » Les différens ports du royaume comptèrent plus de deux cent cinquante bâtimens. La marine reçut une augmentation de soixante mille matelots, et fut soumise à une ordonnance « que » les Anglais ont regardée comme un chef- » d'œuvre, et qu'ils ont copiée. » Trois compagnies se formèrent, l'une pour les Indes Orientales, la seconde pour les Indes Occidentales, et la troisième pour les Côtes de l'Afrique.

Du Quesne détruisit vingt vaisseaux de Tripoli qui s'étoient réfugiés dans le port de Chio, et arrêta pour quelque temps le cours des pirateries.

Louvois se proposa la satisfaction de surprendre et le monarque, et les autres souverains de l'Europe, par deux conquêtes importantes, qui furent consommées le même jour ; l'argent, l'adresse et la force y furent employés avec un art infini. La ville de Strasbourg entourée par vingt mille hommes, menacée par des batteries formidables, et renfermant dans ses murs plusieurs hommes vendus, accepta une capitulation, en apparence honorable, mais qui la dépouilloit de

sa liberté. Le roi y fit une entrée triomphale. Louis XIV.
La tolérance du culte luthérien, adoucit un 1681
peu l'amertume des regrets de la bourgeoisie, dont les membres les plus distingués chérissoient leur ancien gouvernement. François de Furstemberg conserva un grand lustre à la dignité d'évêque et au chapitre des *chanoines princes*. Chamilli, l'intrépide défenseur de Gravé, eut le gouvernement de la ville que Vauban se chargea de rendre l'un des plus respectables boulevarts de la France.

Tandis que le roi voyoit s'ouvrir les portes de Strasbourg, le maréchal deBoufflers prenoit possession de Casal: une somme d'argent avoit déterminé le duc de Mantoue à faire le sacrifice de cette capitale du Montferrat, sans attendre l'aveu de la diète de l'Empire.

Le roi fatigué de la lenteur des commissaires assemblés à Courtrai, mécontent du refus des Espagnols pour le duché d'Alost, et indigné de l'insolence des pirates d'Alger, résolut d'ajouter encore à ses moyens de puissance. Louvois demanda une augmentation de soixante millions; Colbert représenta l'impossibilité de fournir cette somme; le roi lui répliqua que différentes personnes venoient d'offrir de faire les fonds. Le ministre eut un instant de foiblesse, satisfit sa vanité, conserva
sa place, mais eut recours à des moyens 1682
forcés qui commencèrent à creuser le gouffre dans lequel les finances se sont abîmées.

Le maréchal de Créqui bloqua Luxembourg.

Louis XIV. Du Quesne foudroya Alger : pour la pre-
1682 mière fois on fit usage des galiotes à bombes. Ce terrible instrument de destruction fut inventé par le languedocien Renaud.

Au bruit de ces deux expéditions, le prince d'Orange proposa aux Etats-généraux d'envoyer dix-huit mille hommes pour secourir les Espagnols. Le cabinet de Versailles conçut des alarmes et forma des plaintes. D'après un abus dangereux, Louvois mettoit sa gloire à tenir dans une dépendance absolue les généraux et les ambassadeurs. Le même esprit qui avoit eu la prétention de tracer les plans de campagne de Turenne, prétendit à cette époque régler la marche du plus habile négociateur de son siècle. Le comte d'Avaux connoissoit si peu les intentions de son souverain, qu'il lui écrivit : « Votre majesté » veut-elle pousser cette affaire ? »

Le bruit répandu que le grand-seigneur préparoit un armement considérable pour fondre sur la Hongrie, flatta le roi de l'espérance que la levée du blocus de Luxembourg tourneroit à son honneur. Le prince d'Orange publia au contraire qu'il seroit insensé d'attribuer, soit à la modération, soit à la générosité du monarque français, une démarche qui provenoit de la crainte que la place ne fût délivrée par dix-huit mille Hollandais et dix-huit mille Hanovriens.

La jactance du stathouder offensa Louis; mais il en remit la punition à un autre temps,

d'autant que ses regards étoient pour lors fixés sur la cour de Rome. Innocent XI avoit commis la faute d'adresser aux évêques de France, des brefs « qui renfermoient des » maximes contraires à celles qui étoient con» tenues dans l'édit sur l'étendue de la régale.» Louis XIV. 1682.

Par un ordre exprès du roi, le clergé posa lui-même, dans quatre propositions, des bornes aux entreprises ultramontaines. « 1° Le » pape n'a aucune autorité sur le temporel » des rois. 2° Le concile est au-dessus du » pape. 3° L'usage de la puissance apostoli» que doit être réglée par les canons. 4° Il » appartient principalement au pape de dé» cider en matière de foi, mais ses décisions » ne sont irréformables que lorsque l'église » les a reçues. »

Les projets ambitieux du roi furent interrompus par de bien douces et bien flatteuses jouissances. La Dauphine accoucha d'un fils, et cet événement produisit dans la nation l'ivresse d'une joie générale. Les Français virent dans le duc de Bourgogne un gage de la prospérité du royaume. Louis, pour l'unique fois de sa vie, s'écarta de sa majestueuse dignité. « Il se laissoit embrasser à qui vou» loit. » Les porteurs de chaise firent un feu de joie dans la cour de Versailles. Lorsque le bois leur manqua pour l'alimenter, ils y jetèrent les lambris et les parquets qu'on avoit préparés pour la grande galerie. Bontems, serviteur fidèle et désintéressé, vint faire ses

Louis XIV. plaintes au roi qui sourit de la vivacité de sa
1682 colère et lui dit avec bonté : Mon enfant, » laisse-les faire. Nous aurons d'autres par» quets. » A Paris, les boutiques demeurèrent fermées pendant trois jours, et les rues furent remplies de tables auxquelles les passans étoient invités à boire et à manger. Les provinces firent à l'envi éclater leurs transports.

Louis voulant donner au Dauphin une marque personnelle de satisfaction, l'appela au conseil des dépêches.

Pendant le tumulte des fêtes, personne ne remarqua les avantages qui furent prodigués à l'aîné des fils que Louis avoit de madame de Montespan. « Le roi déclare qu'en faveur » du duc du Maine, il reconnoît et tient » pour souveraineté sous sa protection, la » seigneurie de Dombes, et défend au par» lement de Paris de comprendre désormais le » pays de Dombes dans les rôles des provinces » du Lyonnais. »

Les étrangers accoururent pour voir la machine de Marly. Dans ce siècle, où la science de la mécanique étoit encore éloignée des étonnans progrès qu'elle a faits de nos jours, ce superbe ouvrage parut un phénomène. L'admiration étouffa les murmures qui auroient pu s'élever sur tant d'efforts et de dépenses consacrés à fournir les eaux d'un jardin. On apprend avec une pénible surprise, que le chevalier de Ville, pour prix de cette belle idée et de son heureuse exécution, ne reçut qu'une pension de huit mille livres.

L'amour des lettres, l'étude des sciences, Louis XIV.
en un mot les lumières, le plus doux des 1682
bienfaits de la sociabilité, commencoient à refluer de Paris sur les provinces qu'elles vivifioient. Des lettres du roi fondèrent l'académie de Nîmes. Cette association nourrit dans son sein plus d'un homme illustre, et à cette heure même on y voit fleurir à la fois le talent, le goût et l'ardeur du bien public.

Le roi parcouroit la Bourgogne et l'Alsace,
lorsqu'il perdit la reine. Cette princesse re- 1683
commandable par la décence de ses mœurs et par l'élévation de ses sentimens, mérita de la part de son auguste époux un bien glorieux hommage : « La reine ne m'a jamais donné » d'autre sujet de chagrin que sa mort. » Touchée de la tendre émotion de Louis, elle eut à ses derniers instans la force de prononcer : « Je meurs sans regrets, puisque » j'apprends à ce prix que vous m'aimez » encore. » Tirant alors l'anneau qui étoit à son doigt, elle l'offrit à madame de Maintenon.

La femme que nous venons de nommer, étonna ses contemporains par sa fortune, dont les revers, les incertitudes et l'élévation surpassent toutes les merveilles enfantées par l'imagination des plus fertiles romanciers. L'intérêt de la postérité s'est accru depuis que des expériences gravées en caractères de feu et de sang, ont ramené les Français à la confiance en la religion, à l'amour du souverain

Louis XIV. et au respect pour les mœurs. Durant trente
1683 années la compagne de Louis, témoin de quelques-uns de ses jours de grandeur et la consolatrice de ses longues années de tristesse, elle a encore partagé les diverses révolutions de sa renommée. Idole encensée par la flatterie, puis exposée aux outrages de la haine, elle excite de nos jours le zèle d'une foule de partisans et d'adversaires.

Françoise d'Aubigné, issue d'un sang illustre, naquit au sein de l'indigence et de la douleur, dans les prisons de Niort. Conduite en Amérique à l'âge de trois ans, elle fut durant quelques heures abandonnée sur le rivage, où un énorme serpent faillit la dévorer. De retour en France, jeune, jolie, spirituelle, mais orpheline et pauvre, elle reçut avec reconnoissance la main de Scarron, homme peu riche, en proie à de cruelles infirmités, attirant chez lui la meilleure compagnie par l'agrément de son esprit et la gaiété de son humeur; tandis que sa tournure burlesque, objet des plaisanteries, le dépouilloit de considération. Devenue veuve, elle employa sans succès ses nombreux amis pour obtenir, à la faveur de quelque grâce, une honnête indépendance. Quelques personnes ont attribué ce défaut de succès, à l'impression qu'avoit laissé dans la mémoire de Louis, la violente *Mazarinade*, dans laquelle le poète burlesque s'étoit permis d'outrager et la cour et le ministre. Quel que pût en être le motif, le roi se livrant à une

impatience fort éloignée de son caractère et de sa politesse, répéta plusieurs fois : « N'en- » tendrai-je jamais parler que de la veuve » Scarron ? » Elle se préparoit à chercher encore une fois un asile en Amérique, lorsque le regret d'abandonner une société dont elle faisoit les délices, la conduisit chez madame de Montespan. « Je n'ai pas voulu, lui dit- » elle, avoir à me reprocher de quitter la » France sans en connoître la merveille. » La marquise fut sensible à cet hommage, qu'elle fit récompenser par une pension de deux mille livres.

Louis XIV. 1683

Louis voulut réparer la longueur de ses refus et en adoucir l'amertume ; avec sa grâce accoutumée, il dit à la veuve qui le remercioit : « Madame, je vous ai fait attendre » long-temps ; mais vous avez tant d'amis que » j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de » vous. »

Madame Scarron vivoit sans que son ambition se nourrît d'aucune espérance, lorsqu'elle reçut l'offre de surveiller l'éducation du duc du Maine. Elle répondit : « Si l'enfant » est au roi, je le veux bien ; car je ne me » chargerois pas sans scrupule de ceux de » madame de Montespan ; ainsi il faut que » le roi me l'ordonne. » Des soins assujétissans par eux-mêmes, devinrent encore plus pénibles d'après la répugnance du roi qui reprochoit à la nouvelle gouvernante, « d'être » prude et d'avoir des prétentions au bel » esprit. »

Louis XIV. Le duc du Maine, né avec un pied difforme,
1683 eut besoin de recourir aux bains de Barrége. Ce voyage établit une correspondance entre Louis et M.me Scarron dont les lettres firent succéder l'intérêt à la prévention. Ce changement favorable se développa, grâce aux soins du jeune duc qui s'empressoit à témoigner sa reconnoissance : « Il faut bien que je sois » raisonnable, j'ai une gouvernante qui est » la raison même. »

Louis, fatigué des hommages de l'adulation, tourmenté par ses maîtresses, et affligé de n'avoir rencontré que des intrigans dans la recherche d'un ami, éprouvoit le besoin d'épancher ses pensées, ses jouissances et ses peines dans le sein d'une personne spirituelle, honnête et sensible. Il honora de ce choix flatteur madame Scarron; mais il pensa que le nom qu'elle tenoit de son époux répondoit mal à l'habitude de décence qui l'accompagnoit dans sa vie privée comme dans sa représentation : lui-même annonça que son amie étoit devenue marquise de Maintenon. Les courtisans suivirent d'un œil inquiet les progrès d'une faveur qui paroissoit parvenue au comble, lorsque la nouvelle marquise obtint « la distinction bien agréable et bien » marquée » d'aller, avec Bossuet, à la rencontre de madame la Dauphine dont elle fut dame d'atours.

Les caprices, les hauteurs et les emportemens de madame de Montespan, amenoient

sans cesse de fâcheux orages ; mais ses grâces séduisantes, le charme irrésistible de sa conversation, le titre de mère et les chaînes si fortes de l'habitude, eussent à jamais subjugué Louis sans l'imprudence de la maîtresse, qui, dans un accès de colère, fit à l'amour-propre une de ces blessures pour lesquelles il n'existe pas de remède. Louis XIV. 1683

La mort moissonna M.lle de Fontanges dans son printemps, et prévint l'heure où son esprit commun auroit éteint la passion que sa beauté angélique avoit allumée.

Le cœur de Louis ne chercha plus le repos et le bonheur que près de la femme à qui le dernier vœu de la reine Marie-Thérèse avoit rendu un hommage touchant. Madame de Maintenon eut la sagesse de diriger vers les devoirs et les douceurs de la religion, l'excès de sensibilité qu'elle pensoit bien ne pouvoir occuper tout entier.

A la vue des disgrâces du monarque, des misères du peuple et de l'humiliation de l'état, mille et mille voix se sont élevées contre la mémoire de madame de Maintenon ; tandis que ses vertus, ses bienfaits et sa piété, lui ont valu des partisans qui se sont réunis pour élever des monumens à sa gloire. Les accusations de ses détracteurs perdent chaque jour de leur autorité. Les éloges de ses panégyristes inspirent en général l'estime, mais ne font que rarement naître l'affection. Une résistance à des armes si bien préparées, provient,

Louis XIV. 1683 si l'on en veut croire ceux qui les employent, de la jalousie dont un être parfait pénètre la foiblesse humaine. Ce vice si commun doit certainement avoir de l'influence, mais l'éloignement ne seroit-il pas entretenu par le souvenir de quelques défauts réels ? Madame de Maintenon, trop rabaissée par la haine et trop célébrée par l'enthousiasme, ne pourroit-elle pas être réduite par l'impartialité à une proportion plus rapprochée de la nature ? Quelle que soit l'opinion que les préjugés, les passions ou les principes déterminent à embrasser, madame de Maintenon conservera des droits à la pitié. Près du trône et toute puissante, elle vécut malheureuse. Ses plaintes portent un caractère de vérité qui ne laisse ni soupçon ni doute, et qui les présente comme la leçon la plus frappante que les ambitieux pussent recevoir s'ils en étoient susceptibles. « Ne voyez-vous pas que je meurs » de tristesse dans une fortune qu'on auroit » eu peine à imaginer, et qu'il n'y a que le » secours de Dieu qui m'empêche d'y suc- » comber. J'ai été jeune, j'ai goûté les plai- » sirs, j'ai été aimée, j'ai passé des années » dans le commerce de l'esprit; je suis venue » à la faveur, et je vous proteste, ma chère » fille, que tous les états laissent un vide af- » freux, une inquiétude, une lassitude, une » envie de connoître autre chose, parce qu'en » tout cela rien ne satisfait entièrement..... » Ah ! quel supplice d'amuser un homme

» qui n'est plus amusable ! (1) » Ailleurs, Louis XIV.
cette femme extraordinaire proteste que ses 1683
vœux ambitieux n'ont point préparé son élévation : « Je ne me suis pas mise où je suis, » je ne l'aurois ni pu ni voulu...... On ne » me croira pas, mais je suis où vous me » voyez sans l'avoir espéré et sans l'avoir » prévu. »

Les subtilités de l'esprit et les richesses de l'éloquence ne parviendront jamais à persuader que l'ame angélique de Fénélon fut ouverte, soit à la haine, soit à la vengeance. Ce prélat a porté un jugement que peu de lecteurs se trouveront disposés à rejeter. « M.me de Maintenon, livrée à des jalousies, » à des délicatesses, à des aversions, à des » dépits, à des finesses de femme ; ne proposant que des partis foibles, superficiels, » flatteurs, pour endormir le roi et éblouir » le public, sans aucune proportion avec les » besoins du moment.

Le respect, l'admiration et la crainte que les Français avoient voués depuis tant d'années à leur monarque, les mirent aux pieds d'une femme qui avoit sur lui un énorme

(1) Après les détails d'une journée consommée en travaux, en courses, en affaires, en complaisances, depuis six heures du matin, Mad. de Maintenon termine son récit : « A dix » heures et un quart, tout le monde sort ; alors je suis seule » et prends les soulagemens dont j'ai besoin ; mais souvent les » fatigues de la journée m'empêchent de dormir. Or, dites-» moi, si le sort de Jeanne Brindelet-Duson n'est pas préfé-» rable au mien. »

Louis XIV. 1683 crédit, et à laquelle il prodiguoit en public des attentions recherchées, même respectueuses, que ni ses maîtresses, ni son épouse n'avoient obtenues. *Madame*, avec cette franchise qui plaît et qui persuade, nous assure que « toute la cour révéroit M.me de » Maintenon comme une divinité. Elle étoit » si redoutée, qu'on auroit plutôt offensé » Dieu qu'elle. » Valaincourt, jaloux de la flatter, lui dit du ton du badinage, que son empire sur l'opinion publique ne se resserroit pas dans Versailles. « Je ne suis bien servi » par mes valets, que depuis le jour qu'ils » m'ont vu entrer chez vous. »

A peine les Français s'étoient-ils revêtus des signes d'un deuil d'appareil, qu'ils eurent à déplorer une perte irréparable : Colbert mourut. Ce ministre éclairé, laborieux, et si recommandable par sa probité, porta le royaume à un haut point de prospérité. Plus penseur qu'homme de génie, il parloit peu et d'une manière assez commune : il n'étoit jamais parvenu à atteindre la représentation qui convenoit à sa place. Un mot ingénieux de Louis le caractérise : « Colbert conserve à » la cour l'air d'un bourgeois de Paris. » Son convoi fut insulté, et sa mémoire attaquée par des libelles. Cet excès d'ingratitude a révolté les hommes honnêtes, et lui a suscité de nombreux défenseurs. Un zèle digne d'éloges dans son principe, ne s'est pas toujours contenu dans de justes bornes. Tout ministre

des finances, animé du désir de s'élever au-dessus des reproches, n'atteindra ce but que lorsqu'aux sollicitudes paternelles de Sully en faveur de l'agriculture, il réunira la vigilante activité de Colbert, pour faire fleurir l'industrie et le commerce. Louis XIV. 1683

Les protestans eurent des regrets vifs et profonds, de la perte d'un constant défenseur. Colbert avoit employé plusieurs d'entr'eux, soit dans les ateliers, soit dans les spéculations, soit dans les fabriques. Il rendoit hommage à leur intelligence, à leur zèle et à leur probité. Son énergie avoit contrarié les desseins de Louvois, qui, délivré de cet importun surveillant, commença dès-lors à se livrer à des attaques d'abord trop modérées pour éveiller l'inquiétude.

« Si l'application, l'intégrité, le désir de » conserver l'ordre établi, eussent suffi pour » réparer la mort de Colbert, il est constant » que M.r Lepelletier eût rempli le vœu pu- » blic. » Ce respectable magistrat faisoit oublier de si précieux avantages par son caractère incertain et timide. Quelques membres du conseil, ou peu éclairés ou peu sensibles, objectèrent que M.r Lepelletier étoit peu propre au ministère des finances, parce qu'il n'étoit pas assez dur. Louis reprit avec beaucoup de noblesse : « Ce reproche me détermine en sa faveur ; je n'entends pas que » l'on traite durement mes sujets. »

Sur quelques infractions des Espagnols au

Louis XIV. traité de Nimègue, le maréchal d'Humières
1683 prit Courtrai, à la suite d'un siége assez meurtrier, et enleva Dixmude, pendant que le maréchal de Créqui bombardoit Luxembourg.

Du-Quesne fit encore une fois éprouver aux Algériens les effets de la colère du roi de France. Il les força au respect et à la soumission.

1684 Le maréchal de Bellefonds battit le duc de Bournonville, à Ponte-Mayor en Catalogne, et n'essuya l'affront de la levée du siége de Gironne, que d'après le ressentiment de Louvois, dont l'humeur altière ne pardonnoit pas au maréchal, l'éminente vertu qui le plaçoit fort au-dessus des soins et des flatteries que le vulgaire des courtisans prodigue au crédit.

Après vingt-trois jours de tranchée ouverte, le maréchal de Créqui eut l'honneur de prendre Luxembourg sous les yeux de Louis, qui avoit amené une cour brillante pour ajouter à l'éclat de ce triomphe.

Les Génois qui avoient donné des secours aux Espagnols, même aux Algériens, rejetoient la demande d'une juste réparation. Du-Quesne bombarda leur ville. Ils supportèrent d'abord avec énergie la ruine de leurs superbes palais.

L'Empire et l'Espagne cédèrent Luxembourg, Bouvines et Chimay, pour obtenir une trève qui fut signée à Ratisbonne.

Les principaux membres du divan d'Alger

vinrent à Paris, s'humilièrent devant le roi, Louis XIV.
et sollicitèrent la ratification du traité de paix 1684
que Tourville leur avoit accordée.

Une ambassade du roi de Siam annonça dans sa pompe, que la gloire du souverain des Français s'étoit répandue sur toutes les parties de la terre.

Louis détourna ses regards de cette situation brillante, pour porter aux protestans des atteintes cruelles. Les chambres de justice mi-parties furent supprimées. Plus de sept cents temples furent fermés sous différens prétextes.

Gènes touchoit à l'heure de son anéantissement, lorsque l'intervention du pape obtint une grâce qui fut achetée par plus d'un 1685
sacrifice. Sans égard pour une loi fondamentale de la république, qui portoit « que le » doge perdroit sa dignité, dès qu'il s'éloignoit de la ville; » le doge Francesco Maria-Imperiali, accompagné de quatre sénateurs, vint apporter des assurances de soumission de la république. Louis, par ses prévenances recherchées et flatteuses, adoucit l'amertume de cette démarche. Le doge, homme spirituel et délicat, dit à plusieurs reprises : « Le roi » captive nos cœurs, mais ses ministres nous » rendent la liberté. » Sa réponse si connue sur la merveille de Versailles, qui lui avoit causé le plus de surprise, « c'est de m'y voir, » montre la marche imposante et rapide des événemens.

La crainte inspirée à des ennemis puissans,

Louis XIV. les hommages des peuples de toutes les ré-
1685 gions, l'encens offert par des milliers d'adorateurs, et les suggestions d'une foule de courtisans profondément habiles dans l'art de la flatterie, égarèrent l'imagination de Louis. « Persuadé qu'un état ne doit avoir qu'un » Dieu, qu'un roi et qu'une religion ; » ébloui de sa propre grandeur, il pensa que, semblable à l'Être-Suprême, le droit de commander aux consciences ne dépendoit que de lui. L'édit de Nantes fut révoqué.

Un homme digne de toute confiance (1) termine la description éloquente d'une crise si désastreuse, par ce résumé : « Plus de cinquante mille familles s'expatrièrent ; plus de » deux cent mille fugitifs de tout ordre, de » tout rang et de tout état, allèrent porter » dans les pays étrangers leurs forces, leurs » talens, leur industrie, les débris de leur » fortune et leur haine contre Louis XIV..... » La Suisse, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, s'empressèrent d'accueillir les » colons intelligens et laborieux, qui naturalisèrent sur un sol étranger des branches » nouvelles d'industrie, et transplantèrent » des productions et des procédés dont la » France avoit eu seule le secret, et dont » elle avoit seule recueilli les fruits. »

Le Tellier, l'un des auteurs de cet acte

(1) Ancillon, *Tableau du système politique de l'Europe*, t. 3, p. 301, éd. de Berlin, in-8°.

d'inhumanité, profana les paroles saintes d'un juste (1), pour épancher une joie féroce, dans les transports de laquelle il expira. Louvois son fils, n'apporta que plus d'ardeur à la poursuite de la persécution. Il écrivit de sa propre main aux gouverneurs des provinces : « Sa majesté » veut qu'on fasse éprouver les dernières ri- » gueurs à ceux qui ne voudront pas se faire de » sa religion, et ceux qui auront la sotte gloire » de vouloir demeurer les derniers, doivent » être poussés jusqu'à la dernière extrémité. » On ne garda plus de ménagemens ; la résolution fut prise d'assurer par la force le retour des calvinistes dans le giron de l'église catholique. Les missionnaires firent place aux dragons.

Louis XIV. 1685

A l'approche des troupes, les conversions s'effectuent avec une extrême rapidité. Une semaine suffit pour apprendre à la cour, que les habitans de Nîmes, d'Uzès et d'Alais font tous des actes de catholicisme. Le maréchal de Noailles, d'un esprit juste et d'un caractère humain, ignoroit la plus grande partie des excès auxquels les dragons s'abandonnoient. Un inexplicable aveuglement le porte à mander au ministre : « J'espère qu'avant la » fin du mois, il ne restera pas un huguenot. »

Il répond sur sa tête de cette révolution subite ; son jugement naturel l'éclaire. Ce-

(1) Le Tellier s'écria : « *Nunc dimittis servum tuum Domine*, etc. ».

Louis XIV. pendant, sur une partie des illusions où le
1685 plonge sa crédule ardeur : « Nous n'avons » rien fait que d'inutile, si le roi n'oblige les » évêques d'envoyer de bons prêtres pour » instruire les peuples qui veulent être prêchés » et recevoir de bons exemples. »

Tel est l'empire qu'exercent sur l'esprit de l'homme l'habitude, et sur son cœur l'amour de la patrie, que des milliers d'infortunés se résignoient à une hypocrisie aussi pénible qu'humiliante, lorsque la nature fut indignement outragée, par l'ordre d'enlever aux pères et aux mères, leurs enfans depuis l'âge de douze ans jusqu'à celui de seize accomplis. On les enleva sans pitié ; on n'écouta point leurs cris ; on repoussa leurs bras qui s'efforçoient de les retenir ; on plaça ces orphelins *par violence* chez des parens catholiques, qui le plus souvent se plaignoient de la charge d'un importun fardeau. Les colléges, les couvens et les hôpitaux retentissoient des gémissemens d'une foule de victimes ; tandis que les foyers domestiques, dépouillés de leurs plus précieux ornemens et presque solitaires, étoient arrosés de pleurs, ou retentissoient des plaintes sourdes du désespoir.

La vérité, dont la voix ne doit jamais être méconnue, s'élève pour disculper Louis d'une partie des reproches que des hommes persécutés lui ont adressés : il ignoroit des horreurs que sa magnanimité naturelle eût repoussées, et se faisoit illusion d'après les faux

rapports de Louvois : « Sire, les gens se convertissent en foule comme je l'avois prédit à votre majesté. » Ses yeux ne furent dessillés que long-temps après. Pour lors, il éprouva des regrets tardifs qu'il eut la noblesse de confier au Dauphin : « Je reconnois, mon fils, que le meilleur moyen pour réduire peu à peu les Huguenots dans le royaume, étoit de ne point les presser par aucune nouvelle rigueur contr'eux. » Louis XIV. 1685.

M.me de Maintenon, née protestante, éprouvoit un vif intérêt en faveur des malheureux qui avoient été ses frères ; mais ce noble penchant ne lui donna pas la force de supporter plus d'une fois le reproche de Louis : « Madame, je crains bien qu'il ne reste au fond de votre cœur des foiblesses pour votre ancienne secte. »

La splendeur qui entouroit le monarque d'un si majestueux éclat, ne le défendoit pas contre les infirmités auxquelles l'homme est soumis. Affligé de la fistule, il en soutint avec courage l'opération, encore trop peu connue 1686. à cette époque, pour ne pas entraîner à sa suite l'incertitude et les dangers. Le risque qu'il avoit couru, et les soins que M.me de Maintenon lui avoit prodigués, parlèrent à sa conscience et à sa sensibilité. Il surmonta sa hauteur, au point de se familiariser avec l'idée de sanctionner son union par les liens du mariage.

Deux hommes lui parurent dignes de l'hon-

Louis XIV. 1686 neur qu'il leur fit de les consulter. Louvois s'acquit des titres d'estime et même de gloire, par sa courageuse fermeté. Pour détourner le souverain son bienfaiteur d'une honteuse condescendance, il eut recours aux prières les plus pressantes, embrassa ses genoux et lui dit avec une chaleur impétueuse : « Le plus grand » roi du monde, épouser la veuve de Scarron ! » la gouvernante de son fils naturel ! Dépouil- » lez-moi de mes biens, de mes charges, de » mes dignités ; envoyez-moi à l'échafaud, » plutôt que de me rendre témoin d'une telle » indignité. »

Louis extrêmement ému, lui commanda de se relever, et répéta plusieurs fois : « Êtes- » vous fou ? »

Fénélon n'opposa point un tel emportement. Son état et son caractère lui imposoient des formes plus douces, et dès-lors plus persuasives. L'ami de la favorite, il sacrifia et ses affections et son intérêt, à la gloire de son maître. Sa touchante éloquence enleva la promesse solennelle que cet étonnant mariage ne seroit jamais publié.

Louis assura ses deux confidens que leurs représentations resteroient ensevelies dans le secret. L'air contraint et cérémonieux de M.me de Maintenon, apprit à Louvois que des aveux indiscrets le menaçoient de la vengeance d'une ennemie implacable. Il aperçut même dès-lors les approches de sa chûte, et passionné pour les emplois, il ne porta plus ses regards que sur son tombeau. . . .

Les engagemens du monarque avec Fénélon Louis XIV.
furent remplis avec plus de fidélité. Son géné- 1686
reux et salutaire conseil ne fut puni que dans la suite.. Plusieurs années s'écoulèrent avant que l'Europe, ou pour mieux dire, l'humanité eût à gémir sur les disgrâces du prélat « dont » l'éclat le plus doux nous représente, autant » qu'il est donné à un mortel, la divine dou- » ceur et l'onction céleste de l'Homme-Dieu. »

Louis fut marié avec M.me de Maintenon par Harlai de Chanvalon, archevêque de Paris. La cérémonie eut lieu dans une chapelle de Versailles, et n'eut pour témoins que le père Lachaise, confesseur du roi; le marquis de Montchevreuil, le plus ancien ami de M.me de Maintenon, et Bontems, valet-de-chambre de confiance (1).

M.me de Maintenon, sans avoir le titre de reine, jouit de plusieurs distinctions qui annonçoient à quel point elle se trouvoit approchée de ce haut rang. A la messe, elle occupoit la tribune destinée à l'usage de la reine. Dans l'intérieur, Louis la désignoit par le seul nom de Madame, et les princes du sang ne la voyoient que d'après des audiences qu'ils avoient obtenues, ou lorsqu'elle les mandoit

(1) Louis étoit encore dans sa quarante-huitième année. Sa belle figure et la force de son tempérament lui conservoient les apparences et les avantages de l'homme dans son plus beau moment. Mad. de Maintenon avoit près de 51 ans révolus, étant née le 27 septembre 1635, et le mariage ayant eu lieu le 21 de juillet 1686.

Louis XIV. pour leur adresser quelques remontrances.
1686 C'étoit dans son appartement que les ministres travailloient avec le roi : elle feignoit de filer sa quenouille, et savoit que son époux l'interpelleroit souvent par cette question : « Eh » bien, que pense là-dessus votre solidité ? » Lorsque le monarque ne trouvoit pas que ses idées fussent d'accord avec celles que l'on avançoit, il disoit : « Consultons la raison » même. »

Instruite par l'infortune à plaindre les malheureux, elle conçut le désir d'en soulager un grand nombre, parvint à ce précieux avantage, mérita la reconnoissance de la noblesse, et s'assura un titre incontestable de gloire. A une lieue de Versailles, dans l'abbaye de Saint-Cyr, elle fonda une maison où trente-six religieuses étoient chargées d'élever deux cent cinquante demoiselles pauvres. Ces jeunes personnes, admises dès l'âge de sept ans, entretenues, instruites et soignées jusqu'à vingt ans, touchoient mille écus au jour de leur sortie. Louis dota la maison de Saint-Cyr d'un revenu de quarante mille écus, y joignit la masse abbatiale de Saint-Denis, qui étoit du même rapport, et réserva aux rois et aux reines de France, l'honneur d'enrichir cette maison par de nouveaux bienfaits. L'installation de ce superbe établissement fut accompagnée d'une pompe touchante. « On se rendit » dans la salle de communauté, et là, M.me de » Maintenon présentant au roi un livre blanc

» dans lequel elle se proposoit d'écrire une Louis XIV.
» espèce de journal, elle le supplia de tracer 1686
» quelques lignes sur le premier feuillet. Le
» roi y mit ces paroles remarquables : *Choisir*
» *de bons sujets et maintenir la règle, est*
» *toute la science de tout bon gouverne-*
» *ment* (1). »

Le voyage que la cour faisoit régulièrement à Fontainebleau, fut cette année l'époque de la mort du grand Condé. Ses inquiétudes sur la petite vérole de M.me la duchesse sa belle-fille, et les soins qu'il rendit à cette princesse, hâtèrent la destruction d'un corps usé par les fatigues de la guerre, les travaux de l'esprit et les souffrances de la goutte. Le héros si long-temps la terreur des ennemis de la France, mourut en humble chrétien dans les bras du père Deschamps, jésuite, et régla les intérêts de sa maison avec autant de sagesse que de calme. Le roi qui avoit eu de la peine à lui accorder l'affection dont le rendoient si digne un retour sincère et un dévouement sans réserve, s'écria à la nouvelle de sa mort : « J'ai perdu le plus grand homme » du royaume. »

Louis fatiguoit trop du poids de sa supériorité les souverains de l'Europe, pour qu'ils ne soupirassent pas après son abaissement. Le

---

(1) J'ai tiré cette citation de l'intéressant et bel ouvrage, intitulé *Madame de Maintenon*. Son auteur, Mad. de Genlis, assure que c'est un trait historique, et cette assertion ne laisse aucun doute à la confiance.

Louis XIV. génie pénétrant, sombre et haineux du prince
1686 d'Orange, ourdit dans un profond silence, une célèbre et redoutable trame. La ligue
1687 d'Augsbourg compta parmi ses membres, l'empereur, le roi d'Espagne, l'Angleterre, la Hollande, le duc de Savoie, les électeurs de Mayence, de Trèves, de Bavière, de Brandebourg, et le duc de Neubourg, devenu électeur Palatin. Ces princes de culte différent, affectèrent cependant de reconnoître le pape pour le chef de leur entreprise. Odescalchi, placé sur le trône pontifical sous le nom d'Innocent XI, « avoit peu de génie » et de savoir, une fierté repoussante et une » opiniâtreté insurmontable. » Il se tenoit fort offensé par la cour et par le clergé de France, qui lui faisoient souvent essuyer des mortifications, d'après les intrigues sourdes des Jésuites, dont il bravoit l'inimitié.

Louis occupé de l'achèvement de Versailles, sembla ne pas s'apercevoir de l'orage menaçant qui grondoit sur sa tête. A peine partagea-t-il les regrets que la France donna au maréchal de Créqui. Ce petit-fils de Lesdiguières avoit été, dans sa jeunesse, « capable » des actions les plus belles et les plus téméraires, dangereuses à sa patrie autant qu'aux » ennemis. » Mais il auroit pu remplacer Turenne, si la fougue de ses passions se fût entièrement appaisée. Condé qui ne l'aimoit pas, écrivit au roi après la bataille de Consarbrick : « Votre majesté doit être d'autant

» moins sensible à l'échec que ses armes ont Louis XIV.
» essuyé, qu'elle vient d'acquérir le plus 1687
» grand homme de guerre qu'elle ait jamais
» eu. »

Les projets menaçans des puissances se dévoilent aux yeux du monarque : intrépide et superbe, il brave l'Europe conjurée ; lance des manifestes contre le pape, l'empereur, le roi d'Espagne, l'Angleterre, la Hollande, les princes de l'Empire ; en un mot, ambitionne le dangereux honneur de soutenir une guerre générale. 1688

La France avoit pourtant éprouvé des secousses et des pertes qui ne lui laissoient que l'apparence des forces, que seize années auparavant, elle avoit si majestueusement développées. La Porte et l'aventurier Tékéli étoient ses seuls alliés. Les armées regrettoient Condé, Turenne et Créqui. Le faste du monarque et la mort de Colbert avoient réduit les finances à un état de détresse dont le vertueux Lepelletier n'avoit point réussi à les relever. La France se voyoit réduite à la dure nécessité de combattre contre ses propres richesses et contre ses propres enfans. Les trésors échappés du royaume depuis la révocation de l'édit de Nantes, s'élevoient à des sommes si considérables, qu'on jeta en fonte dans la monnoie de Londres, un million de louis d'or, et que les Hollandais se plaignirent d'une surabondance de numéraire qui avoit fait tomber à deux pour cent le taux de l'intérêt

Louis XIV. 1688 de l'argent. Les militaires arrachés à leurs anciens drapeaux, furent assez nombreux pour fournir à l'électeur de Brandebourg et au prince d'Orange, des régimens que l'indignation, la haine, la soif de la vengeance et l'esprit de secte rendoient redoutables.

Boufflers ouvrit la campagne par les prises de Keyserslautern, de Creutznach et d'Oppenheim. Dans le même temps, le marquis d'Huxelles s'empara de Neustadt, d'Heilsbrunn, d'Heidelberg et de Mayence. Sur la nouvelle que le fameux Montclar investissoit Philisbourg, le roi voulut que Monseigneur recueillît l'honneur du siége de cette importante place. « Mon fils, lui dit-il au moment de son départ, en vous envoyant commander mes armées, je vous donne l'occasion de faire connoître votre mérite : allez le montrer à toute l'Europe, afin que quand je viendrai à mourir, on ne s'aperçoive pas que le roi est mort. »

Le Dauphin reçut pour guide de ses démarches, le maréchal de Duras et Vauban. Le prince de Conti, le duc du Maine et une foule de jeunes seigneurs, accoururent comme volontaires. Des préparatifs faits à l'avance, étoient les garans que l'héritier du trône ne marqueroit pas ses premières armes par un affront.

Monseigneur exerçoit la représentation du commandement dont le maréchal de Duras conservoit l'autorité. Des camps avancés cou-

vroient les lignes : l'un près de Cologne, étoit sous les ordres du maréchal d'Humières, et le second sous ceux de Boufflers, se trouvoit en face de Coblentz. Vauban dirigeoit les travaux, et se trouvoit heureux d'être secondé par Catinat, que tant de rapports, soit de talens et de caractère, soit de vertus, lui faisoient chérir. Après vingt-quatre jours de tranchée ouverte, le comte de Staremberg rendit la place. Louis XIV. 1688

La conquête de Philisbourg remplit la nation de joie et d'espérance. Le Dauphin venoit de montrer de la valeur sans témérité. Montausier donna des éloges à son auguste élève : « Je me réjouis avec vous de ce que vous êtes » libéral et humain, et faisant valoir les ser- » vices de ceux qui font bien. » Louis goûta les jouissances réservées à l'amour paternel. Dans son bonheur, il écrivit à Vauban : « Si » vous êtes aussi content de mon fils, je vous » crois fort bien ensemble, car il me paroît » qu'il vous connoît et vous estime autant que » moi. Je ne saurois finir sans vous recom- » mander absolument de vous conserver pour » le bien de mon service. »

Manheim, Frankendal, Trèves, Spire et Worms cédèrent aux attaques des Français, et leur conquête illustra la campagne de Monseigneur.

Louis, habile dans l'art de graduer les grâces qu'il répandoit, décida que son fils opineroit désormais dans le conseil des finances,

Louis XIV. où il n'avoit jusqu'à ce jour fait qu'as-
1688 sister.

Les avantages des armées de la France furent rehaussés par l'empire que ses flottes exercèrent sur la mer. A la suite d'un combat de trois heures, Tourville contraignit Papachin, vice-amiral d'Espagne, à saluer le pavillon français de neuf coups de canon. Le maréchal d'Estrées bombarda Alger, et coula à fond ou brûla six vaisseaux de ces corsaires. Le corps de la marine, élevé par tant de triomphes, donna des larmes à la perte de l'officier qui les avoit le plus préparés. Du-Quesne mourut au sein de sa patrie, où, par une exception unique, le roi avoit voulu que ses services et que sa gloire le plaçassent au-dessus des arrêts lancés contre les calvinistes.

Plus le monarque avoit de droits à l'admiration générale, et plus ses sujets furent attristés, lorsqu'il ternit cette splendeur par une condescendance blâmable. A la promotion
1689 des cordons-bleus, la maison de Lorraine obtint le rang sur les familles françaises. Cette insulte aux descendans des antiques et fidèles défenseurs de la monarchie, fut pour le chevalier de Lorraine, le prix des soins qu'il se donna pour la réussite du projet de mariage du fils de Monsieur, avec une des filles naturelles de Louis.

L'amour paternel excuseroit-il le tort d'avoir investi d'éclatantes prérogatives, un homme dont la faveur étoit un sujet de scandale, que

le roi savoit être coupable d'un crime, et qui, Louis XIV.
dans cette circonstance, s'engageoit à sacrifier 1689
l'honneur de son bienfaiteur, pour obtenir quelques avantages personnels.

Tandis que la France et l'Allemagne fixoient leurs regards sur le siége de Philisbourg, le prince d'Orange avoit consommé le plan que depuis vingt mois il mûrissoit. Dès l'année précédente, d'Avaux s'étoit, à plusieurs reprises, occupé du soin d'éclairer le cabinet de Versailles sur la marche tortueuse de Guillaume, impatient de chasser du trône le roi Jacques, son beau-père, pour régner à sa place. L'habile Français ajoutoit qu'il ne craignoit pas de prédire le succès de l'entreprise, si le débarquement s'exécutoit. On lui avoit répondu « que le stathouder ne songeoit qu'à l'assujet- » tissement de la république. »

L'erreur naissoit de la sécurité du roi Jacques et de celle de Barillon, ambassadeur de France, qui ne trouva jamais d'excuse capable de le justifier.

Les doutes de tous les cabinets s'évanouirent, lorsque le prince d'Orange fit voile vers l'Angleterre. Sa nombreuse flotte fut assaillie par les vents, et forcée de rentrer dans les ports de la Hollande.

Le roi se trouva combattu par les différentes opinions qui divisoient les personnes auxquelles il accordoit une part dans sa confiance. Madame de Maintenon plaidoit la cause de Jacques, dont elle vantoit le zèle pour le culte

Louis XIV. catholique. D'après l'impulsion de sa com-
1689 pagnie, le père Lachaise servoit les mêmes intérêts, dans la vue de le mettre en opposition avec Innocent XI, que les Jésuites haïssoient à cause de sa prédilection pour les Jansénistes, et qu'ils accusoient d'avoir lâchement abandonné les fidèles de l'Angleterre. En effet, chose étrange à dire et difficile à croire! Le chef de l'église fournit un million de ducats à Guillaume, usurpateur et protestant, pour le seconder dans l'entière violation du droit des gens et des devoirs de la nature. Le chef visible de l'église ajoutoit aux ressources qu'un prince hérétique, un gendre ambitieux assembloit pour la perte d'un souverain légitime, qui, selon l'expression de Le Tellier archevêque de Rheims, sacrifioit trois royaumes à une messe. Quelques membres du conseil ouvrirent l'avis d'opposer une ligue catholique à la ligue protestante, qui favorisoit les vues du prince d'Orange. Le marquis de Seignelay offrit quarante vaisseaux pour combattre la flotte des Hollandais. Louvois livré à la passion de tout rapporter à son ministère, soutint que l'invasion de la Hollande étoit le meilleur secours que le roi Jacques pût recevoir. Cet avis l'emporta.

Une armée marcha sous les ordres du maréchal d'Humières, et parut avoir le dessein d'investir Maestricht; mais les efforts consacrés à la guerre d'Allemage, détournèrent de celle des Pays-Bas. A peine le maréchal se

fut-il montré au-delà des frontières, qu'il se replia pour prendre des quartiers d'hiver. « Ces » troupes sembloient n'avoir été mises en » mouvement, que pour avertir les Hollan» dais de se préparer pour le printemps. » Louis XIV. 1689

Le roi chargea Barillon de faire l'offre d'un secours de trente mille hommes : Jacques répondit par un refus, d'après son éloignement pour une nation qu'il regardoit comme la rivale de la sienne, et d'après les conseils de lord Sunderland, qui entretenoit son obstination à penser que le plus grand des dangers qu'il pût courir, étoit d'offenser le peuple anglais, par une alliance avec les Français.

Guillaume passa devant la flotte anglaise qui demeura immobile, et dont plusieurs capitaines se détachèrent pour se ranger sous son pavillon. Il débarqua quinze mille hommes et renvoya ses vaisseaux. Malgré le mécontentement général, peu d'habitans se joignirent à lui.

Jacques rassembla vingt-cinq mille hommes. En présence de son ennemi, il se flattoit de le combattre avec des forces supérieures, lorsqu'une perfidie odieuse fit avorter ses desseins.

Lord Sunderland, le chef de son conseil, se rendit près du prince d'Orange, qui récompensa sa trahison par une place de ministre. Churchill son favori lui proposa de visiter les postes avancés : un accès de fièvre le retint et le préserva du malheur de tomber entre les mains de Guillaume. Churchill hon-

Louis XIV. 1689 teux de voir son complot échoué, le consigna dans une lettre apologétique de sa désertion, qui a répandu sur lui une flétrissure dont la tache n'a jamais été effacée par ses éclatans et nombreux services sous le nom de Marlborough. Le roi persécuté apprit au même instant que son gendre le prince de Danemarck, et la princesse Anne sa fille de prédilection, s'étoient éloignés. Les yeux pleins de larmes et le cœur brisé de douleur, il s'écria : « Dieu !
» sois à mon aide, mes propres enfans m'ont
» abandonné.

» Il assembla le petit nombre de gentils-
» hommes qui restoient encore attachés à ses
» intérêts, et leur demanda leurs conseils et
» leurs secours. S'adressant au comte de Bed-
» fort, père de lord Russel, à qui ses intri-
» gues, pendant qu'il étoit duc d'Yorck,
» avoient fait couper la tête sous le règne pré-
» cédent : « *Milord*, lui dit-il, *vous êtes un*
» *homme d'honneur, vous avez un grand*
» *crédit, et vous pouvez me rendre des ser-*
» *vices signalés.* — *Ah !* répliqua le comte,
» *je suis vieux et foible, mais j'avois un fils*
» *qui vous auroit défendu ; hélas ! il n'est*
» *plus.* Jacques se sentit tellement atterré par
» cette réponse, qu'il ne put reprendre la pa-
» role de quelques minutes.

La fuite lui parut son unique ressource. Lauzun, conduit en Angleterre par son inquiétude chevaleresque, donna des preuves d'une grande bravoure : il conduisit dans un

port de France la reine avec le prince de Galles. Peu de jours après, Jacques aborda sur les mêmes côtes avec le duc de Berwick, son fils naturel. Louis XIV. 1689

Jamais monarque ne déploya une magnanimité plus généreuse et plus noble, que celle qui accompagna les procédés de Louis pour cette auguste et malheureuse famille. La magnificence, les égards et les recherches parurent embellis par une politesse à la fois délicate et soutenue. En terminant sa première visite, il dit à son hôte infortuné : « Saint-» Germain est votre maison, quand j'y vien-» drai, vous m'en ferez les honneurs, et je » vous les ferai quand vous viendrez à Ver-» sailles. »

Le roi ne se borna pas à des protestations stériles, il fit poursuivre avec activité les préparatifs d'un armement assez formidable pour replacer sur son trône le souverain dont il se déclaroit l'ami, et dont il étoit devenu le protecteur. Dès que le maréchal d'Estrées eut annoncé que les vaisseaux et les frégates étoient prêts à mettre à la voile, Louis se sépara de Jacques, le combla de présens, « lui » donna ses propres armes, » et termina ses adieux par ces paroles, qu'un bien noble sentiment dictoit : « Mon frère, je vous vois » partir avec douleur, cependant je souhaite » de ne jamais vous revoir ; mais si vous » revenez, soyez persuadé que vous me retrou-» verez tel que vous me laissez. »

Louis XIV. 1689 Jacques arrivé à Brest, y reçut du maréchal d'Estrées quatre mille hommes, des armes pour dix mille, et deux millions. Ces superbes secours acquéroient encore plus de valeur par la présence de d'Avaux, qui se montroit le seul négociateur capable de réparer les désastres qu'une juste confiance dans ses avis auroit prévenus.

Le chef d'escadre Gabaret débarqua l'infortuné Stuart sur les côtes de l'Irlande, où il fut accueilli par lord Tyrconnel, vice-roi de cette île.

Deux mois ne s'étoient pas écoulés, lorsque Château-Renaud conduisit en Irlande un renfort considérable de troupes et de munitions. A son retour il battit Herbert, vice-amiral d'Angleterre, enleva ses vaisseaux richement chargés, et rentra triomphant dans le port de Brest.

Le roi, entraîné par la violence de Louvois, renouvela le spectacle révoltant de la désolation du Palatinat. Worms, Spire, Heidelberg, et les villages qui enrichissent cette fertile contrée, disparurent de la surface de la terre, dont les entrailles furent fouillées avec rigueur, sans que les églises obtinssent aucun ménagement. Les tombeaux des électeurs ne protégèrent pas leurs cendres. Le maréchal de Duras, exécuteur de ces barbaries, y mit le comble par la défense d'ensemencer à quatre lieues en-deçà et en-delà de la Meuse. Ainsi le fer et la flamme concoururent à former

en avant des frontières un horrible désert Louis XIV.
que couvroient des tas de ruines, des mon- 1689
ceaux de cendres, des cadavres dispersés et qu'arrosoient des ruisseaux de sang. Les armées ennemies puisèrent une nouvelle audace dans leur indignation et dans la soif de la vengeance.

Le maréchal d'Humières souffrit le premier de cette exaltation. A Valcourt, le prince de Waldeck lui tua douze cents hommes et lui enleva son artillerie. Louvois, ami du maréchal, mais jaloux de le tenir dans sa dépendance, l'accusa auprès du monarque. Par une punition juste, et trop peu commune, les ruses tournent quelquefois au désavantage de leurs auteurs. Le ministre éprouva le double chagrin, du rappel du maréchal d'Humières et de la nomination de Luxembourg qu'il avoit trop outragé pour ne pas lui porter une haine implacable.

Les forces des Français parurent être affoiblies, lorsque leur roi si redouté eut laissé prendre deux places importantes et défendues avec une obstination héroïque. Le prince de Lorraine, à qui l'Europe devoit le salut de l'Empire, vint avec une armée victorieuse des Turcs, assiéger Mayence. Le marquis d'Uxelles y soutint durant cinquante-six jours des attaques opiniâtres et multipliées; l'ardeur étoit de part et d'autre si vive, que cinq mille hommes périrent dans la seule insulte qui fut faite au chemin couvert. Les retranchemens

Louis XIV. permettoient une plus longue résistance, mais
1689 le défaut de poudre força à une capitulation dont le gouverneur dicta les articles. « Cet » homme à qui tous les bons officiers don- » noient de justes éloges, s'étant montré, au » retour de la campagne, sur le théâtre (1), » reçut les huées du public. » Les reproches que Voltaire adresse à cet égard au peuple, sont un peu rigoureux : certainement le peuple est en général « mauvais estimateur du mé- » rite, » mais il se rendoit coupable de grossiéreté et ne paroissoit point avoir *si peu d'yeux*. D'Uxelles avoit manqué au devoir qui assujettissoit les gouverneurs des villes à soutenir pour le moins un assaut au corps de la place. D'un seul mot il auroit pu se justifier ; mais trop habile courtisan, et, selon l'expression de Villars, *trop bonne caboche* pour sacrifier les intérêts de sa fortune, il préféra l'amitié de Louvois aux jouissances de sa gloire. Louis, si digne d'apprécier les

(1) C'étoit alors la place des hommes les plus brillans de la société. Leur cohue souvent bruyante interrompoit les acteurs, attiroit plus les regards des spectateurs que la scène, et détruisoit toute illusion. Voltaire qui avoit fait lui-même plus d'une étourderie avec les jeunes gens de son âge, reconnut l'énormité de cet abus ; il devoit sur-tout indisposer un poète qui, comme lui, attachoit une grande valeur aux situations et à la pompe du spectacle. Il avoit préparé à cet égard une heureuse réforme ; mais elle eût été long-temps différée, sans la magnificence du comte de Lauraguais, qui mérite à cet égard d'occuper une place honorable dans l'histoire des progrès des arts.

belles actions et si habile à les récompenser, Louis XIV.
dédommagea le gouverneur de Mayence des 1689
outrages que les Parisiens lui avoient fait essuyer. A la première audience, il lui dit avec bonté : « M.r le marquis, vous avez défendu » la place en homme de cœur, et capitulé » en homme d'esprit. »

Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, réunit contre Bonn une telle quantité d'instrumens de destruction, qu'après vingt-sept jours de tranchée ouverte, il ne resta au baron d'Asfeld ni maison, ni dehors, ni espérance de secours. Ce chef intrépide sortit avec les honneurs de la guerre, et mourut bientôt après, bien plus de ses regrets que des suites de ses blessures.

Les ressources du maréchal de Noailles pour attaquer l'Espagne se réduisirent à neuf bataillons, dix-sept escadrons, douze pièces de canon et douze cents bêtes de somme pour le transport de l'artillerie, des munitions et des équipages. Ces forces médiocres, devinrent un instant redoutables entre les mains d'un général consommé. Il s'empara de Campredon; mais l'excès des chaleurs et les maladies le forcèrent à la retraite. Depuis, il soutint contre les Miquelets une guerre plus sanglante que glorieuse.

Tourville partit du port de Toulon avec vingt vaisseaux. Malgré la surveillance de soixante-dix vaisseaux anglais ou hollandais qui croisoient dans la Manche, il se réunit à

Louis XIV. Brest à l'escadre que Château-Renaud comman-
1689. doit. La flotte française chercha les ennemis, et leur présenta le combat, qu'ils évitèrent. Le chevalier de Mène paya de sa vie l'honneur d'enlever avec un vaisseau de cinquante-huit canons, un vaisseau anglais de quatre-vingt. Le baron de Combez, capitaine en second du vainqueur, se vit entouré par dix bâtimens anglais ou hollandais, retira l'équipage prisonnier, fit sauter la prise et rejoignit la flotte.

Une campagne si peu honorable aux armes françaises, ranima la confiance des alliés, étonna la nation et affligea le monarque. D'une voix unanime, le manque de succès fut attribué à l'épuisement du trésor royal. Le vertueux Lepelletier, « à qui ses talens auroient » donné plus de facilité pour la chancellerie » qu'au maniement des finances, » prouva son amour pour la patrie par la démission de sa charge, malgré les instances du roi, et par la désignation de Pontchartrain pour être son successeur.

La vigilante sollicitude de Vauban pour le bien de l'état, lui fit penser que les talens du nouveau contrôleur-général et l'exemple donné par le roi, du sacrifice de sa vaisselle pour être portée à la monnoie, ne fourniroient que des remèdes insuffisans. Les spéculations oisives ou les regrets stériles ne pouvant satisfaire sa belle ame, il eut l'énergie de tracer un tableau éloquent des avantages

qui suivroient le rappel des infortunés que la révocation de l'édit avoit arrachés du sein de la France. « Cent mille agriculteurs ou fa-
» bricans, neuf mille matelots exercés, six
» cents officiers et douze mille soldats rappor-
» teroient avec empressement soixante mil-
» lions. » Ces résultats, que la sensibilité ornoit peut-être de trop d'attraits, furent repoussés par le conseil intime.

Louis XIV. 1689

Trois grands hommes enflammés d'une émulation héroïque, ramenèrent la France à son attitude menaçante.

Luxembourg gagne, dans les plaines de Fleurus, une bataille qui annonce à l'Europe 1690
que Condé avoit initié son élève dans les secrets du grand art de la guerre. La présence d'esprit du prince de Waldeck, général des troupes hollandaises, et l'intrépide résistance de ces mêmes troupes, accrurent la gloire du vainqueur. Les ennemis, forcés à prendre la fuite, laissèrent pour gage de la victoire six mille morts, parmi lesquels huit cents officiers; huit mille prisonniers, deux cents drapeaux, leur artillerie et leur bagage.

Catinat part avec la commission de châtier le duc de Savoie d'une trahison, dont l'intérêt étoit le mobile, et à laquelle le peu d'égard du roi servoit de prétexte. Pour la première fois se montre dans un poste digne de sa supériorité, ce sage si justement célèbre, investi de tant de gloire, l'objet d'une foule d'hommages, et dont les éloges nombreux se

Louis XIV. résument dans ce seul trait : *Il fut l'ami de*
1690 *Vauban et de Fénélon.* Le duc de la Feuillade, qui avoit le malheur de lui porter de la haine, dit un jour au roi : « Sire, votre » majesté peut faire de M. de Catinat un chan-» celier, un ministre, un ambassadeur, un » général d'armée, mais non un major des » gardes. »

Ce général bat près de l'abbaye de Staffarde le duc de Savoie, ne perd que trois cents hommes et en tue plus de quatre mille aux ennemis. Sa simplicité rend sa gloire aimable. Après avoir donné des soins touchans aux blessés, il va remercier les différens corps de leurs services, embrasse le colonel du régiment de Grancei et accepte l'offre des officiers de se mêler à leur récréation. Un officier-général s'écrie : « Certes, il est extraor-» dinaire de voir un général d'armée jouer » aux quilles après une bataille gagnée. — » Vous vous trompez, lui dit Catinat en souriant, « cela seroit étonnant s'il l'avoit » perdue. » Lorsque la relation qu'il adressoit au roi fut publiée dans Paris, on se demanda : « M.r de Catinat étoit-il à cette » bataille ? »

La victoire de Staffarde valut aux Français Saluces, Suze avec son château et la Savoie, dont le chevalier de Saint-Ruth se rendit maître.

Aux yeux de Louvois, les lauriers de Catinat parurent se flétrir par son refus de

ravager les états du duc de Savoie, et par ses égards pour trois cents hommes qui venoient de défendre courageusement le château de Suze. Le héros reçut de l'impérieux ministre cette lettre outrageante : « Quoique vous ayiez » fort mal servi le roi cette campagne, sa » majesté veut bien vous continuer votre » gratification ordinaire. » Louis XIV. 1690

A la hauteur de Dieppe, Tourville remporte sur les flottes anglaise et hollandaise une victoire complète. Il poursuit les vaincus et leur brûle dans la baie de Teing-Mouth, près de Torbay, vingt vaisseaux, dont douze de guerre et huit marchands ; tandis que le comte d'Estrées exécute une descente, bat six mille anglais placés derrière des retranchemens, et s'empare de plusieurs pièces de canon.

D'après des circonstances impérieuses, le maréchal de Noailles mit sous ses ordres des troupes de nouvelle levée, et se trouva dans l'impossibilité de réaliser son dessein du siége de Castelfollit. Mais sa position fut toujours si respectable que les ennemis n'osèrent l'entamer, et qu'il rasa sous leurs yeux Saint-Jean-de-Luz, Bandras et Ripouille.

Monseigneur, campé sur les bords du Rhin et ayant sous ses ordres le maréchal de Lorges, resta spectateur de cette superbe révolution dans l'emploi des forces de la France.

Louis eût encore mieux joui de ce retour

Louis XIV. de son ancienne grandeur, sans les disgrâces
1690 du roi Jacques. L'arrivée de huit mille Français sous les ordres de Lauzun, lui avoit acquis une prépondérance que sa pusillanimité l'empêcha de conserver. Il perdit même ses derniers motifs d'espoir sur les bords de la Boine. La conduite différente que les deux rivaux tinrent dans cette journée, annonça auquel la couronne devoit appartenir. Jacques vit la bataille du sommet d'une colline. Quelques escadrons de cavalerie lui servoient d'escorte, et plusieurs fois on l'entendit s'écrier, lorsque ses troupes avoient de l'avantage : « Oh ! épargnez mes sujets anglais. » Guillaume, blessé dans une reconnoissance, se fit panser à la tête de ses troupes, et combattit aux postes les plus périlleux. Jacques prit la fuite, sans songer à la sûreté de ses soldats. Guillaume parcourut le champ de bataille, et ordonna de panser avec un soin égal les blessés des deux armées. « O'Regoert, » vieux capitaine irlandais, s'écria : *Que les » Anglais consentent à changer de général, » et nous recommencerons la bataille.* » Ces Irlandais toujours intrépides, avoient perdu quinze cents de leurs compatriotes. Les Anglais ne comptoient que neuf cents morts, mais ils eurent à pleurer Schomberg que son zèle religieux avoit fait perdre à la France : général renommé dans ce siècle si fécond en officiers d'un talent supérieur, respecté pour son honneur et fameux par son courage, il avoit

combattu dans presque toutes les parties de l'Europe. Les soldats aimoient à dire que ce général s'étoit trouvé à autant de batailles qu'il comptoit d'années, et il venoit d'entrer dans sa quatre-vingt-troisième lorsque le coup mortel l'atteignit. Schomberg à cette époque dans les bataillons ennemis du roi Jacques, avoit autrefois été son lieutenant dans la compagnie des gendarmes écossais. Par un hommage rendu à la supériorité du trône de France, les princes de la maison royale d'Ecosse se montrèrent long-temps jaloux d'être les capitaines de cette troupe d'élite. Charles I.er fut remplacé par son fils Jacques, et le renversement des Stuart rompit seul la suite des capitaines d'une si noble origine. Louis XIV. 1690.

Guillaume admira l'indomptable courage des Français, lorsqu'il se vit contraint à la levée du siége de Limerick, que Boisseleau capitaine aux gardes défendit avec deux cents de ses compatriotes et douze cents Irlandais.

Jacques abandonna des hommes qui vouloient encore verser leur sang pour ses intérêts, conseilla aux habitans de Dublin d'obtenir du vainqueur les conditions les moins défavorables, s'embarqua au port de Waterford, et vint, sans pudeur comme sans délicatesse, traîner ses jours à Saint-Germain. Les bienfaits de Louis, les dons de quelques-uns de ses partisans en Angleterre et les secours humilians de sa fille, pourvurent abondamment à son existence.

Louis XIV. Luxembourg ouvrit la campagne par le
1691 siége de Mons. Le roi voulut être témoin de cette expédition. L'armée le vit arriver avec le Dauphin, le duc de Bourgogne et entouré de son auguste famille. Les soins de Louvois firent régner l'abondance dans le camp et regorger les magasins de munitions de guerre. Des services de cette importance furent effacés par un acte de simple étourderie. Le ministre, d'après son habitude de commander impérieusement, changea la position d'une garde de cavalerie que le roi avoit lui-même placée. Louis fut d'autant plus choqué de ce manque d'égard, qu'il attendoit une confiance aveugle à ses moindres volontés, et qu'il se formoit une haute idée de ses talens comme général. On l'entendit répéter souvent avec un ton d'humeur : « Cet homme se rend » insupportable par son orgueil; il s'imagine » entendre la guerre mieux que moi. »

Dès que le roi eut fait son entrée dans Mons, il revint à Paris et laissa Luxembourg soutenir en Flandre la gloire des armes françaises, dont Catinat maintenoit l'honneur en Italie. Les Barbets (1) poursuivis avec cha-

(1) Ce sont les habitans des vallées du Piémont, de Lucerne, d'Angrone, de Pérouse et de Saint-Martin, qui faisoient la guerre sans former de corps et sans connoître aucune discipline; mais qui incommodoient beaucoup par leur activité, leur bravoure et la grande connoissance du pays. Le nom de *Barbets* venoit de celui de leurs prêtres qu'ils appeloient *Barbes*. Le plus grand nombre d'entr'eux admettoit la confession helvétique. Ils reconnoissoient la souveraineté du duc de Savoie;

leur par le marquis de Feuquières, laissèrent Louis XIV.
les routes des vallées libres jusqu'à Briançon. 1691
Catinat se rend maître de Villefranche, de Nice, de Velliane et de Carmagnole. Il chargea le chevalier de Bulonde de faire le siége de Coni. Cet officier, respecté pour sa sagesse, connu par sa bravoure, et pouvant s'éclairer d'une longue expérience, avoit une foiblesse de caractère dont l'âge accroissoit les inconvéniens. Cédant aux conseils du marquis de Feuquières, il ordonna une attaque qui fut faite à la pointe du jour, et, quoique poussée avec vigueur, elle causa des pertes considérables. Les troupes, persuadées qu'elles avoient été victimes d'une entreprise téméraire, exprimèrent leur mécontentement. Cette disposition détermina une honteuse retraite à l'approche du prince Eugène. Le malheureux Bulonde expia son erreur par une assez longue captivité dans la citadelle de Pignerol.

Quoique Catinat adoucît le plus possible la force de cet échec, « l'attaque n'a pas eu tout » le succès qu'on auroit pu en attendre, si » elle avoit été menée méthodiquement. » Louvois en conçut un profond chagrin. Louis s'étonna des signes de son désespoir : « Vous » êtes abattu de peu de chose, on voit bien » que vous êtes trop accoutumé aux succès.

---

mais n'ayant ni villes ni villages, ils ne payoient que de foibles contributions.

Louis XIV. 1691 » Pour moi, je me souviens d'avoir vu les » troupes espagnoles dans Paris, et je ne m'a- » bats pas si aisément. »

D'après une générosité mal entendue, Louis s'obstinoit à défendre les intérêts d'un roi qui les trahissoit lui-même. Ce ne sera jamais que par sa valeur, qu'un prince proscrit recouvrera le rang de ses aïeux. Les efforts des étrangers deviennent un reproche à sa mémoire. Jacques peu digne du trône, puisqu'il ne hasardoit pas sa vie pour s'en assurer la possession, discutoit avec des ecclésiastiques, et défendoit les droits d'une pointilleuse étiquette, pendant qu'une poignée de Français et une foule d'Irlandais combattoient en sa faveur. Le chevalier de Saint-Ruth, appelé de la Savoie pour être général en Irlande, donna la bataille de Kirkwell, la perdit et fut tué dans la déroute.

D'après cette journée, le brave Boisseleau ayant ouvert les portes de Limerick et de l'Irlande, reconnut l'autorité de Guillaume.

Le maréchal de Noailles se fraya la route de l'Arragon, par la prise de la place d'Urgel. Les succès de ce général honoroient d'autant plus ses talens, qu'il commandoit à des troupes qui n'avoient ni instruction ni discipline, ni habitude du danger. Le roi entretenoit cette généreuse émulation, et la récompensoit par des lettres qui renfermoient les assurances d'une estime flatteuse. « J'espère que mes » troupes deviendront bonnes par vos soins.

» Vous vous appliquerez à les mettre sur un Louis XIV.
» bon pied; personne ne le peut mieux faire 1691
» que vous, et je serois bien aise que vous y
» réussissiez. » Les éloges acquéroient quelquefois un prix intéressant par ses sentimens de bienveillance pour les soldats. « Comptez
» que vous me rendrez un service considé-
» rable, en me conservant des soldats qui
» seront meilleurs l'année prochaine. »

La mer offrit des avantages médiocres. Tourville n'eut que l'honneur d'inspirer de la crainte aux flottes ennemies, et de prendre onze vaisseaux marchands; le bombardement de Barcelone par le comte d'Estrées, ne produisit aucun résultat avantageux.

Les soins d'une guerre acharnée remplissoient l'attention du monarque, mais ne l'empêchoient pas de reporter ses pensées souvent sur ses ministres. L'intérêt de sa gloire prenoit la défense de l'un des principaux instrumens de ses succès, que les passions de la haine et de la vengeance poursuivoient. En un mot, « Louvois ne tenoit qu'à un fil. » Son emportement accoutumé hâta l'heure de sa catastrophe. Un jour il proposa l'incendie de Trèves. Le roi qui se reprochoit les horribles dévastations du Palatinat, ne vouloit point accéder à ce nouvel acte de cruauté. Une discussion s'élève, et ne parvient point à vaincre une bien juste répugnance. Au travail suivant, le ministre dit que, bien convaincu qu'un scrupule empêchoit sa majesté de prononcer la

Louis XIV. punition de Trèves, il avoit expédié un cour-
1691 rier qui portoit l'ordre de mettre sur-le-champ le feu à la ville. Louis hors de lui n'écoute que sa colère, se saisit des pincettes et touche au moment de se dégrader. M.me de Maintenon le retient : « Ah ! Sire, qu'allez-vous » faire ? » Louvois effrayé balbutie qu'il va sur l'heure dépêcher un second courrier pour porter un contre-ordre. Le roi reprend d'une voix tonnante : « Faites qu'il arrive à temps, » car votre tête en répond. »

Louvois n'eut pas besoin de prendre cette nouvelle mesure, aucun courrier n'étoit parti. Mais l'explosion du courroux d'un souverain entouré de tant de grandeur et de majesté, l'avoit frappé d'épouvante. Succombant à son effroi et à sa douleur, il ne tarda pas à rendre le dernier soupir. Son cœur desséché attesta la cause de cette mort précipitée que plusieurs personnes attribuèrent au poison. Ces bruits de nature à flatter le goût général pour le merveilleux, s'alimentèrent par une circonstance particulière. Servin, médecin de ce ministre, s'écria plusieurs fois dans les accès d'une fièvre chaude dont il périt : « Je meurs » empoisonné, je l'ai bien mérité pour avoir » empoisonné M.r de Louvois, et cela dans » l'espérance de devenir médecin du roi. »

Les généraux donnèrent à Louis des preuves réitérées que, selon ses désirs, « la mort de » Louvois n'apportoit aucun préjudice à ses » affaires. »

Le maréchal de Luxembourg poursuivit Louis XIV. l'armée des Hollandais, et l'atteignit près de 1691 Leuse, sur les bords de la Denn. N'ayant sous ses ordres que vingt-huit escadrons, il ne balança point à foudre sur soixante et quinze qui formoient l'arrière-garde des ennemis. La charge savamment combinée et vigoureusement conduite, valut une pleine victoire. La maison du roi et la gendarmerie ajoutèrent à leur haute réputation. Le jeune duc de Chartres montra la valeur la plus aimable et la plus brillante. Le prince de Waldeck, par la promptitude de sa fuite, prévint l'arrivée de l'infanterie française.

De son côté, Catinat se rendit maître de Montmélian, après trente-trois jours de tranchée ouverte. Ce siége est célébré avec honneur dans les annales de la guerre. « Jamais » on ne montra plus de courage et d'habileté » que le général français, et jamais aussi l'on » ne montra plus de prudence, de génie et de » bravoure que le marquis de Bagnasque, » gouverneur de la forteresse. »

La campagne suivante s'ouvrit par le siége de Namur. Cet événement est mémorable à 1692 plus d'un titre. Louis y parut pour la dernière fois à la tête de ses armées. Vauban eut la gloire de *lutter corps à corps* contre Cohorn, et de fixer sans retour une supériorité que l'envie s'efforçoit de méconnoître. L'illustre Hollandais avoit dirigé les fortifications de la place, et les défendit avec autant d'intelligence que de bravoure.

Louis XIV. 1692 Le roi exerçoit le commandement. Luxembourg son lieutenant déployoit autant de promptitude que de vigueur. Louis accompagnoit Vauban dans ses reconnoissances. A la seconde, un trompette vint lui demander des passe-ports pour les dames de la ville. Sa longue habitude de galanterie ne retarda que de quelques instans ses refus. « Mais tout-à-coup » on vit s'avancer vers le camp un cortége à » la fois bizarre et touchant.. C'étoient les » dames de Namur accompagnées de leurs » enfans, que des soldats français tenoient » dans leurs bras. D'autres soldats portoient » le peu d'effets qu'elles avoient pris à la hâte : » quelques-uns aidoient celles qui, âgées ou » malades, avoient peine à marcher sur un » terrain pierreux et difficile (1). Toutes embrassèrent les genoux du roi ; il se sentit touché des larmes de tant de personnes innocentes, et fier de la générosité de ses troupes, il fit distribuer des consolations et des secours à ces femmes éplorées. Une escorte les conduisit à l'abbaye de Valogne.

Sept jours de tranchée ouverte suffirent pour

(1) J'ai emprunté ce passage de l'Histoire du Génie par M. Allert, lieutenant-colonel dans ce corps. Cet ouvrage à la fois plein d'érudition, d'une exactitude précieuse et d'une raison parée des grâces de l'éloquence, m'a été plus d'une fois utile dans mon travail. Peut-être l'idée qu'il porte uniquement sur le corps du génie, a-t-elle diminué le nombre de ses lecteurs, et par conséquent celui de ses partisans. Il est impossible qu'une production de ce mérite n'augmente chaque jour de réputation.

emporter la place ; mais le château résista trois semaines. Cohorn se distingua par les ressources d'un talent supérieur, et par des traits d'une rare intrépidité. Le gouverneur n'ordonna de battre la chamade que lorsqu'il fut atteint d'une blessure mortelle, et que le savant ingénieur eut lui-même reconnu qu'on ne pouvoit hasarder une plus longue défense.

Louis XIV. 1692

Vauban, avec l'affabilité modeste dont sa belle ame ornoit toutes ses démarches, courut à la rencontre de Cohorn, le combla de prévenances, et lui prodigua les témoignages d'une haute considération. Cohorn rougit, baissa les yeux et garda le silence. Il n'eut pas assez de grandeur pour serrer contre son sein l'homme dont il étoit *le rival sans en être jamais l'égal.*

Le monarque s'éloignant de son armée, laissa entre les mains de ses généraux une instruction dont plusieurs passages méritent des éloges. Nous ne citerons qu'une réflexion qui ajoute aux nombreux exemples de l'excellent esprit de ce souverain. « Il vaut mieux re-
» prendre des coutumes anciennes, si on les
» croit bonnes, que de hasarder, pour un
» faux point d'honneur, ce qu'on feroit passer
» par un moyen sage. »

Louis cédant à cette noble chaleur qu'inspire la vue d'une grande infortune, voulut que sa présence donnât plus d'activité aux préparatifs d'une expédition qui se faisoit en faveur de Jacques. Ce prince, à peine digne

Louis XIV. d'un sentiment de pitié, demeuroit tranquille
1692 en Normandie, et attendoit que la flotte française lui eût ouvert la route de l'Angleterre, où le maréchal de Bellefonds devoit le conduire avec seize mille hommes.

L'illusion qu'on s'étoit faite en pensant que plusieurs capitaines n'attendoient que le moment favorable pour abandonner la cause du prince d'Orange, suggéra l'ordre imprudent et précis de combattre les flottes combinées. Tourville s'éleva contre la témérité de cette entreprise; mais il se soumit à de nouvelles injonctions, attaqua quatre-vingt-dix vaisseaux avec quarante-quatre, et se couvrit d'une gloire immortelle. Deux fois il fut au moment d'enlever l'amiral anglais, que ses *deux matelots* de cent canons chacun, ne parvinrent qu'avec peine à dégager. Le héros français soutint l'action égale durant le jour entier et une grande partie de la nuit : il se retiroit en bon ordre, lorsque le vent dispersa sa flotte et favorisa la poursuite des Anglais. Quatorze vaisseaux du premier rang furent brûlés à la vue de Cherbourg et de la Hogue, qui a donné son nom à cette funeste bataille. La marine française reçut un choc assez violent, pour que plus d'un siècle d'efforts n'en ait point effacé les résultats.

Au douloureux récit de ce désastre, Louis demeura calme. « Je ne commande pas aux » vents; j'ai fait ce qui dépendoit de moi, » Dieu a fait le reste; rendons-lui grâce de

» ce que Tourville est sauvé ; car, pour des Louis XIV.
» vaisseaux, on peut en trouver, tandis qu'on 1692
» ne trouve pas aisément un officier comme
» lui. » Lorsque l'amiral parut à la cour, son souverain le récompensa par ce mot flatteur : « Comte de Tourville, j'ai eu plus de joie » d'apprendre qu'avec quarante-quatre vais» seaux, vous en ayiez battu quatre-vingt-dix » de ceux de mes ennemis, pendant un jour » entier, que je ne me sens de chagrin de la » perte que j'ai faite. » Les amiraux anglais et hollandais se firent un honneur d'exprimer dans des lettres rendues publiques ; l'estime et l'admiration dont ils étoient pénétrés pour les talens et l'intrépidité que leur redoutable adversaire venoit de déployer dans cette journée glorieuse, malgré sa terrible catastrophe.

Luxembourg fatigué par une maladie grave, et trompé par les rapports d'un espion, voit tout-à-coup le prince d'Orange enlever ses postes avancés et fondre sur son camp. Un danger si imminent réveille à l'instant ses forces physiques, et fait prendre à son génie un essor rapide. Il rétablit l'ordre par une action mémorable ; l'armée change sa position, et une manœuvre savante lui donne l'avantage du terrain. Les princes, les officiers et les soldats deviennent autant de héros. Le prince d'Orange étoit déjà réduit à la défensive, lorsque l'arrivée de Boufflers à la tête des dragons, acheva de décider la victoire.

Les ennemis firent leur retraite en bon

Louis XIV. 1692 ordre, mais laissèrent sur le champ de bataille sept mille morts, cinq mille prisonniers et cinquante pièces de canon. Jamais l'ivresse des Français ne s'étoit exprimée par des transports aussi tumultueux. « Leurs acclamations et leur » joie alloient jusqu'à la démence. Un jeune » homme qui s'étoit trouvé à cette bataille, » étoit regardé avec empressement. » Ne découvre-t-on pas les traces de cette humeur aimable, mais frivole, qui long-temps orna les Français du don de plaire, sans leur assurer la considération à laquelle ils avoient droit de prétendre.

Le nom d'une si sanglante journée devint celui d'une parure de femmes ; « toutes » les bijouteries nouvelles furent à *la Stein-* » *kerk.* »

Catinat ne disposoit que de forces extrêmement médiocres, et eut la douleur de ne pouvoir arrêter la marche du duc de Savoie. Ce prince pénétra en France, répandit sur le Dauphiné les fléaux dont les armées françaises avoient affligé le Palatinat, s'empara d'Embrun après dix jours de tranchée ouverte, et réduisit Gap en cendres. Cette irruption menaçoit de prolonger un cours désastreux, lorsqu'une maladie grave mit en danger les jours du duc, et le ramena au-delà des Alpes.

Le maréchal de Noailles resta dans l'inaction en présence des Espagnols, et se borna au soin d'éviter le combat. Cette réserve pénible provenoit de la crainte qu'avoit Louis de voir

les ennemis tenter quelque descente dans les provinces méridionales. Il ne se dissimula plus que les persécutions avoient peuplé de mécontens ces belles contrées ; sa défiance ne se bornoit pas aux seuls protestans, elle atteignoit encore les hommes qui avoient fait le sacrifice de leurs opinions religieuses. Dans une de ses lettres, on remarque ce passage : « Donnez à » la noblesse de Guyenne, du Poitou, du » Béarn et du Haut-Languedoc, l'ordre de » monter à cheval, afin qu'il ne reste dans ces » provinces aucun nouveau converti qui puisse » se mettre à la tête de ceux qui voudroient » prendre les armes. » Louis XIV. 1692

Le nord du royaume ne cessa de présenter des circonstances plus satisfaisantes. Le maréchal de Lorges attaqua près de Phurtsheim six mille Allemands, leur tua deux cents hommes, leur fit cinq cents prisonniers, et mit le reste en pleine déroute. Dans leur fuite, ils perdirent leur général, le duc de Wurtemberg, qui fut tué par un dragon français. Cette journée força le landgrave de Hesse à lever le siége d'Ebernbourg.

Dans le même temps, le marquis de Feuquières battit plusieurs détachemens proche la Petite-Hollande : le comte d'Harcourt dispersa quatre mille Allemands sous Chinei, et Boufflers bombarda Charleroi.

La foiblesse de Louis pour ses enfans naturels, porta atteinte à la majesté de la famille royale. Deux mariages furent un objet de re-

Louis XIV. gret pour les hommes véritablement jaloux de
1692 la grandeur des chefs de la monarchie. Le duc de Chartres épousa M.lle de Blois. Monsieur, vif, léger, et séduit en outre de longue main par le chevalier de Lorraine, ne montra aucune répugnance. « Madame crut voir les électeurs ses ancêtres frémir, dans la tombe, » d'une telle indignité. » Ses plaintes énergiques furent sans succès ; mais elles affligèrent le roi qui estimoit cette princesse. Le jeune duc fut entraîné par les insinuations du vil Dubois, avec qui M.me de Maintenon ne dédaigna point d'avoir plusieurs conférences.

Madame écrivoit : « Mon fils étoit un petit » garçon de dix-sept ans ; si on ne l'avoit me- » nacé de l'enfermer dans un vieux château » appelé Villers-Cotterets, et si on ne lui eût » fait espérer qu'il verroit tous les jours ma- » dame la duchesse, on ne l'auroit jamais dé- » terminé à ce mariage. » Quant à la jeune personne, éblouie par la splendeur répandue sur tous les objets qui tenoient au grand monarque, elle nourrissoit l'illusion que la main d'une fille naturelle de Louis XIV honoroit le premier prince du sang, arrière petit-fils de Henri IV.

Le duc du Maine épousa la fille de Mr. le prince. Lorsque Louis répandoit des larmes d'attendrissement sur cette seconde alliance, il eût repoussé l'homme prévoyant qui lui auroit annoncé qu'il venoit de semer les germes

des disgrâces dont son fils de prédilection seroit abreuvé. Louis XIV. 1692

Louis voulut encore une fois exciter par sa présence la confiance de ses troupes; mais une maladie grave l'arrêta au Quesnoi, et le 1693
contraignit à reprendre la route de Versailles. Les bienfaits et les honneurs répandus avec une magnificence éclairée, remplirent les cœurs d'une héroïque émulation. Ce sentiment marqua la campagne par une foule de prodiges.

Sept officiers généraux reçurent la dignité de maréchal de France; Choiseuil, Villeroi, Joyeuse, Bouflers, Tourville, Noailles et Catinat. Entendant ce dernier nom, Louis rendit hommage à la vérité par ces mots: « C'est bien la vertu couronnée. »

La croix de St. Louis récompensa tout officier qui avoit eu l'honneur de faire une action d'éclat. Dans ce temps où les guerres étoient fréquentes, et où l'on ne demeuroit le plus souvent dans les corps que pour faire des campagnes, dix années de service, soit sur terre, soit sur mer, parurent être un titre suffisant. Les distinctions de grand'croix, de commandeurs et de chevaliers, introduisirent dans l'ordre, des degrés qui ajoutèrent à sa splendeur. Le roi s'étoit réservé la satisfaction de recevoir les divers membres qui, à la première promotion, furent au nombre de cent vingt-huit.

Dans le principe, toutes les personnes atta-

Louis XIV. chées à l'ordre de Saint-Louis reçurent des
1693 pensions (1). Les princes du sang et le maréchal de Bellefonds furent seuls décorés sans recevoir de traitemens. Bientôt les simples chevaliers perdirent les pensions, mais gardèrent en entier leur considération sous le règne d'un souverain attentif à exciter les sentimens généreux. Un officier étant présenté au roi par le ministre de la guerre, comme distingué par une conduite et une bravoure recommandables, pour faire ses remercîmens d'une pension de mille livres, ajouta que la croix de St.-Louis seroit à ses yeux d'une plus grande valeur. Le monarque répliqua : « Vraiment, je le crois bien. » Le duc de Chartres

(1) « Les pensions des chevaliers devoient être depuis deux » cents livres, jusqu'à deux mille. La classe des commandeurs » avoit huit pensions de quatre mille livres pour les plus » anciens, et seize de trois mille pour les derniers. Les pen» sions des grand'-croix étoient toutes de six mille livres. Un » chancelier touchoit quatre mille livres, un trésorier trois » mille, et un huissier quatre cents. Les fonds affectés à » l'ordre n'étoient que de cent mille écus de rente payés par » le trésorier de l'extraordinaire des guerres. Les chevaliers » portoient la croix suspendue à un petit ruban de soie ondé, » couleur de feu, et attachée à la boutonnière. Les comman» deurs portoient la croix suspendue à un large ruban de » soie ondé, couleur de feu, en écharpe de droite à gauche. » Les grand'-croix portoient en outre une large croix en » broderie d'or, sur le justaucorps et le manteau. La croix » étoit à huit pointes émaillées de blanc, cantonnées de fleurs » de lis d'or. Elle représentoit, d'un côté, St. Louis entouré » d'une bordure d'azur, avec ces mots écrits en lettres d'or : » *Ludovicus magnus restituit*, 1693 ; de l'autre, une épée » flamboyante, avec cette devise : *Virtutis bellicæ præmium.* »

sourit à cette réponse de son oncle, qui lui Louis XIV. dit après l'audience : « Mon neveu, quand 1693
» je dis de ces choses là, je vous prie de ne
» pas rire ; elles sont plus importantes que
» vous ne pensez. »

Le zèle enflammé par ces récompenses, présageoit des triomphes.

Boufflers enlève Furnes, et y fait quatre mille prisonniers.

Le maréchal de Lorges s'empare d'Heidelberg, mais souffre que les cruautés de ses troupes ternissent l'éclat de ses succès.

Luxembourg fier de ses victoires, cherche Guillaume qui, de son côté, brûle du désir de tirer vengeance des divers échecs que ses armes ont essuyés. Ces émules si savans dans l'art de la guerre, trouvent dans la plaine qui s'étend depuis Elixem et Wang jusqu'à Nerwinde, un théâtre propre à vider leurs querelles. Les deux armées sont déployées avec une égale habileté. L'Europe n'avoit jamais vu se mesurer entr'elles des forces aussi considérables. Les Français comptoient soixante-quinze bataillons et cent cinquante-cinq escadrons de troupes éprouvées, qui s'énorgueillissoient de compter au nombre de leurs chefs trois princes du sang, le duc de Chartres, le duc de Bourbon et le prince de Conti. Les alliés opposoient cent douze bataillons et cinquante-cinq escadrons qui, formés d'hommes d'élite, puisoient encore un nouveau degré de confiance dans la foule de

Louis XIV. 1693 princes et de capitaines renommés, avec lesquels Guillaume partageoit les honneurs du commandement, dont il se réservoit les travaux.

La lutte entre ces troupes ne pouvoit être que terrible. Deux fois les Anglais s'emparèrent du château de Wang et se crurent certains de la victoire : les trois princes du sang et le maréchal de Villeroi eurent l'honneur de fixer le sort de la journée par une dernière tentative exécutée à la tête des gardes-françaises et du régiment de la Sarre. Guillaume dissimule peu son désespoir, mais n'en effectue pas moins sa retraite avec une admirable présence d'esprit. Vingt-six mille morts couvrent le champ de bataille, seize mille des alliés et dix mille des Français. Trois mille prisonniers, quatre-vingt-cinq drapeaux ou étendards, soixante pièces de canon, huit mortiers et douze paires de timbales satisfont la fierté nationale, sans néanmoins aveugler sur l'étendue des pertes. On se disoit qu'il seroit plus à propos de chanter des *De profundis*, que des *Te Deum*.

Luxembourg, que le prince de Conti nommoit gaiement *le grand tapissier de Notre-Dame*, écrivoit au roi : « Sire, monsieur » d'Artagnan dira à votre majesté comme » tout s'est passé. Les ennemis ont fait des » merveilles ; mais vos troupes ont encore » mieux fait. Les princes de votre sang se » sont surpassés. Pour moi, toute la part que

» j'ai dans cette journée, c'est d'avoir donné Louis XIV.
» le combat au prince d'Orange, et de l'avoir 1693
» battu, ainsi que votre majesté me l'avoit
» expressément ordonné. »

La prise de Charleroi couronna les trophées de Nerwinde. Le maréchal de Villeroi eut le commandement du siége dont Vauban dirigea les attaques, et que Luxembourg défendit de toute interruption de la part des alliés.

Les voûtes des temples retentissoient encore des hymnes offertes par la reconnoissance à l'Être-suprême, lorsque l'archevêque de Paris reçut ce billet de la main du roi : « Rendons de
» nouvelles actions de grâces à Dieu, pour la
» journée de Marsaille : dix mille ennemis
» tués sur la place, deux mille faits prison-
» niers, trente-quatre pièces de canon et cent
» six drapeaux ou étendards pris sur eux ; le
» désordre avec lequel les restes de leur armée
» dispersée se sont retirés en divers endroits,
» ne laissent rien à désirer à l'éclat de cette
» victoire. »

Catinat s'étoit avancé avec le dessein de forcer le duc de Savoie à la levée du siége de Pignerol. Depuis trois jours les armées manœuvroient avec une extrême habileté, lorsque l'arrivée de la gendarmerie fournit au général français les moyens de déterminer une affaire que son ennemi s'efforçoit d'éviter. Dans cette journée, comme dans toutes celles qui ont marqué sa belle vie, Catinat combattit en soldat intrépide, après avoir fait ses préparatifs en grand homme.

Louis XIV. 1693 Le roi charmé d'une victoire inattendue, et touché du compte modeste qu'il en recevoit, promit sur-le-champ d'accorder toutes les grâces que le général pourroit avoir à demander, soit pour lui, soit pour son armée. Il fut satisfait des éloges donnés au duc de Vendôme et à son frère. Il vit des récompenses sollicitées en faveur d'officiers de différens grades, et de soldats qui devoient déjà regarder comme un honneur que le souverain apprît leur existence : il chercha sans le rencontrer le nom de Catinat, et montra de l'étonnement au chevalier de Clairambaux qui avoit apporté à la cour la nouvelle de ces heureux événemens : « Sire, répliqua le chevalier, » M.r le maréchal m'a dit d'assurer votre » majesté qu'il se trouvoit si comblé de ses » grâces, qu'il étoit plus occupé de s'en » rendre digne, que d'en demander de nou- » velles. »

Le duc de Savoie eut beaucoup à souffrir des suites de sa défaite : il s'éloigna de Pignerol, perdit de nouveau le fort Sainte-Brigitte, fut contraint à rompre le blocus de Casal, et expia les ravages du Dauphiné par des représailles barbares, au nombre desquelles se firent plus péniblement sentir la dévastation de la campagne de Turin, et l'incendie de la Vénerie.

Le maréchal de Noailles suppléa par son zèle et par ses talens à la foiblesse de ses ressources : il se rendit maître de Roses dont la

forte résistance se seroit encore prolongée, Louis XIV.
si le comte d'Estrées ne l'eût attaqué du 1693
côté de la mer.

Tourville combattit le vice-amiral Rook, entre Lagos et Cadix, lui brûla huit vaisseaux de guerre, et lui prit ou lui coula à fond plus de quatre-vingt des bâtimens qui composoient la flotte de Smyrne, et qui portoient de riches cargaisons. La voix publique accusa Tourville de n'avoir point assez profité de son avantage : il attribua cette erreur à Gabaret, commandant l'arrière-garde ; mais peu satisfait de cette justification, il répondit aux hommes jaloux de sa gloire par un succès éclatant : neuf vaisseaux de guerre anglais ou hollandais furent brûlés dans le port de Malaga, et vingt-quatre vaisseaux marchands de ces deux nations portèrent l'abondance à Toulon.

Les Anglais jurèrent d'assouvir la soif de vengeance qui les dévoroit. Les préparatifs de la ruine de Saint-Malo coûtèrent des frais énormes. *Une machine infernale* vint pour vomir l'incendie et le meurtre ; elle éclata avec un bruit épouvantable, mais ne produisit que des dommages peu importans.

Cette campagne offrit aux regards tant de faisceaux de lauriers, qu'à peine deux taches légères furent aperçues. Le maréchal de Tallard leva le siége de Rheinfeld, et les Hollandais s'emparèrent de Pondichéry.

La France épuisée par une si longue suite

Louis XIV. d'efforts, avoit trop à gémir sur ses maux
1693 intérieurs pour goûter les charmes de la gloire. La terre privée de bras pour sa culture, ne fournissoit plus des récoltes suffisantes aux besoins de la nation. Le gouvernement se voyoit dans la nécessité de remplir ses magasins avec des blés qu'il faisoit acheter sur les côtes de la Barbarie, ou vers le nord de l'Europe. Le convoi qui venoit de la mer Baltique, sous l'escorte de trois vaisseaux sué-
1694 dois, fut enlevé par les Hollandais. Jean Bart, qui de simple pêcheur de Dunkerque étoit devenu un grand officier de marine, joignit les républicains le lendemain du jour où ils avoient fait une si précieuse capture, et au moment où ils se préparoient à la mettre en sûreté dans le Texel. Quoique le Français n'eût que six vaisseaux, dont le plus considérable portoit soixante canons, il attaqua sans balancer le contre-amiral Hill qui commandoit huit vaisseaux du premier rang. Malgré la grande disproportion établie par le nombre des vaisseaux, sur-tout par le calibre de l'artillerie, Bart enleva le contre-amiral et deux autres de ses plus gros vaisseaux, reprit le convoi et rentra dans les ports de France avec des bâtimens chargés de vivres. La croix de St. Louis et des lettres de noblesse devinrent la récompense d'une si mémorable action.

Les différentes armées se ressentirent de la détresse du royaume. En Flandre, le génie

de Luxembourg compensa l'inégalité des forces. Monseigneur, jaloux de se former sous un si grand maître, fut témoin de cette fameuse marche que les militaires ne se lassoient pas d'étudier et d'admirer, avant que tous les modèles tombassent effacés. En présence d'une armée deux fois plus forte que la sienne, Luxembourg se porta de Vignamont au pont d'Espierre sur l'Escaut, fit quarante lieues en quatre jours, couvrit les frontières depuis la Lys jusqu'à l'Océan, et mit hors d'insulte les places maritimes. Louis XIV. 1694

Le prince d'Orange ne dut à un très-formidable armement, que la prise de Hui.

Les troupes françaises en Allemagne et en Italie languirent inactives.

Le maréchal de Noailles nourrissoit l'émulation et entretenoit des restes de discipline dans une armée, où les soldats ne touchoient aucune paye et dont les officiers subalternes souffroient d'un entier dénuement. Il attaqua néanmoins Palamos par terre, pendant que Tourville la foudroyoit avec son escadre. Lorsque le maréchal de Noailles rendit compte au roi de la prise de cette place, il rendit un tribut d'éloges à l'illustre marin qui l'avoit secondé : « Si je lui disois de débarquer avec » mille hommes, il le feroit comme s'il » n'étoit pas maréchal de France. »

Maître de Palamos, le maréchal de Noailles investit Gironne et eut l'honneur d'enlever, après cinq jours de tranchée ouverte, une

Louis XIV. place qui portoit le surnom de *pucelle*, pour
1694 avoir soutenu vingt-deux siéges sans être prise. Le bruit de cet exploit amena la reddition d'Ostalric et de Castelfollit.

Les Anglais furent repoussés dans une descente qu'ils osèrent tenter près de Brest. La frayeur des habitans de Dieppe, entraîna les maux qui suivirent le bombardement. Deux machines semblables à celle qui l'année précédente avoit été dirigée contre Saint-Malo, menacèrent Dunkerque. L'une fit son explosion sans produire aucun effet, pendant que l'autre, d'après une erreur de calcul, dévora les hommes qu'elle portoit.

Duguay-Trouin tira quelque vengeance de l'acharnement qui faisoit violer à un implacable ennemi les droits respectés chez les peuples civilisés. L'illustre Malouin enleva dans la Manche trois vaisseaux anglais ; le premier de soixante-douze canons, le second de soixante et le troisième de quarante.

Dans une situation où tous les esprits étoient affectés des maux actuels, et des pressentimens sur l'avenir, la perte du maréchal de Luxembourg répandit un deuil général. Ce grand homme mourut avec la touchante résignation d'un chrétien. Le célèbre Bourdaloue, témoin de ses derniers momens, ne se lassoit point de répéter : « Je n'ai pas » vécu comme monsieur de Luxembourg, » mais je voudrois mourir comme lui. » Les militaires qui le pleuroient, remarquèrent

qu'aucun général n'avoit encore fait mouvoir des armées aussi considérables. Les éloges prodigués à sa mémoire semblèrent d'abord excessifs, et parurent trop foibles lorsque les troupes victorieuses sous ses ordres, suivirent avec dégoût et sans nulle confiance, des généraux aussi présomptueux qu'ignorans. Louis XIV. 1694.

Louis sentit avec d'autant plus d'amertume la fin de ses succès, qu'elle parut au premier moment être l'ouvrage de deux objets de son 1695. affection. Le maréchal de Villeroi, le plus cher de ses favoris, avoit reçu en dépôt le duc du Maine, l'idole de M.me de Maintenon, et dès-lors adoré par son père.

En vain Montal s'empara de Dixmude dans vingt-quatre heures, le maréchal de Villeroi laissa échapper le prince de Vaudemont, qu'il auroit pu battre dans différentes positions : il aggrava cette première faute par celle de bombarder Bruxelles, au lieu de sauver Namur.

La vie militaire de Guillaume n'offre pas d'action plus mémorable que ce siége. La place forte de tous les temps, avoit acquis, pendant le cours de trois années, plusieurs ouvrages qui étoient dus au génie de Vauban. Boufiers accouru à la tête de sept régimens de dragons, venoit de porter la garnison à seize mille hommes d'excellentes troupes. Lui-même intelligent, actif et valeureux, il rencontroit dans le comte de Guiscard, gouverneur de la place, un officier

Louis XIV. digne de le seconder. La tendre sollicitude
1695 de Louis avoit poussé l'armée du maréchal de Villeroi à cent mille hommes, et ses lettres portoient l'ordre de secourir Namur. Tant d'efforts réunis, des prodiges de courage et une dépense énorme, ne purent sauver la ville du malheur d'être emportée d'assaut le vingt-sixième jour de tranchée ouverte. Le château foudroyé par cent cinquante pièces de canon et par trente-cinq mortiers, n'offroit qu'un tas de ruines, et ses souterrains ne fournissoient plus d'asiles, lorsque Bouflers consentit à signer les articles d'une capitulation. Il avoit perdu dix mille de ses hommes. Par un attentat au droit des gens et aux sentimens de l'humanité, on le retint prisonnier sous le prétexte que les capitulations de Dixmude et de Deinse n'avoient pas été fidèlement observées. Guillaume rougit bientôt de cet acte d'injustice. Ne se bornant point à relâcher Bouflers, il le combla d'attentions et de prévenances que sa froideur habituelle rendit plus remarquables.

Le maréchal de Lorges et le prince de Bade se trouvèrent en opposition dans l'Allemagne. Tous deux furent malades, et laissèrent leurs troupes dans l'inactivité.

Les négociations de Chanlei à Turin, arrêtèrent les progrès des troupes de l'Italie.

Le maréchal de Noailles succomboit sous le poids de ses travaux et de ses chagrins. Ce général vertueux avoit le cœur déchiré par

lès excès criminels que les intendans d'armées Louis XIV.
et les autres employés se permettoient à la 1695
faveur de l'appui de l'indolent Barbesieux. Le marquis de Castelnagas disoit : « Quand » le roi mon maître m'auroit envoyé trente » millions, je n'aurois pu lui rendre d'aussi » grands services que l'ont fait ceux qui sont » chargés de l'entretien des troupes fran- » çaises. »

L'approvisionnement des places étoit à tel point négligé, que les commandans d'Ostalric et de Castelfollit écrivoient : « Il y a deux » mois que les soldats, les officiers et nous- » mêmes ne vivons que de pain de munition » et d'eau. Le sel manque. Il n'y a pas de » lumière pour les corps-de-garde. »

La maladie du maréchal de Noailles parut pendant plusieurs mois un motif insuffisant pour lui donner un successeur. Enfin, le roi cédant à des lettres pressantes et réitérées, nomma le duc de Vendôme. On ne remarque pas sans une surprise mêlée de peine, que le petit-fils du grand Henri, et l'héritier de ses talens pour la guerre, ainsi que du don précieux d'embrâser l'ardeur du soldat, fut parvenu à sa quarante-deuxième année avant d'obtenir un commandement en chef. « Lors- » qu'il parut à la tête d'une armée, il avoit » passé par tous les grades, comme un simple » officier, » et dans le cours de onze campagnes, s'étoit distingué par des traits d'intrépidité.

Louis XIV. Le maréchal de Noailles remit avec joie
1695 l'autorité entre les mains d'un prince qui s'empressoit à lui témoigner des égards dans toutes les occasions, et qu'il avoit éclairé dans plusieurs conférences.

Vendôme s'empara d'une supériorité qui dut faire regretter le retard de son avancement. Les fortifications d'Ostalric et de Castelfollit furent rasées. Le marquis de Castelnagas se vit contraint à lever le siége de Palamos.

La foiblesse des tentatives que les alliés hasardèrent sur les côtes de France, fut une preuve de leur épuisement.

La mort de Harlai, archevêque de Paris, valut au roi une circonstance favorable pour récompenser le maréchal de Noailles dans la personne de son frère. L'inquiétude qui commençoit à le tourmenter se décela ; mais aussi on eut un nouvel exemple de son talent pour dire des mots heureux. Le maréchal mêloit à ses remercîmens quelques craintes que son frère refusât ; le roi répliqua vivement : « S'il refuse, j'ai bien peur qu'il n'y » ait quelque chose qui tende à la nou» veauté. » Une fois assuré que le prélat acceptoit, il dit devant un cercle nombreux : « Si » j'avois connu un homme plus digne de » cette place que lui, il ne l'auroit pas eue. »

1696 Le comte de Tessé signa le traité de paix entre la France et la Savoie. Le duc recouvra les différentes villes qu'il avoit perdues, dont aucune ne lui étoit aussi importante que

Pignerol qui laissoit libre l'entrée de l'Italie. Louis XIV.
Le gage de cette réunion fut le mariage du 1696
duc de Bourgogne avec la princesse Marie-Adélaïde de Savoie. Le duc n'eut à répondre à des conditions si avantageuses, que par quelques hommages frivoles. « Le traité spé» cifioit que le roi reprenoit les mêmes sen» timens de bonté qu'il avoit auparavant pour » son altesse royale, comme elle l'en sup» plioit. »

L'inaction de toutes les armées auroit été absolue, si Vendôme n'avoit dans un combat de cavalerie, près d'Ostalric, battu le prince de Bade.

Les forces de mer déployèrent plus de vigueur. Deux hommes qui devoient tout à eux-mêmes, accrurent leur renommée. Le farouche Jean Bart s'empara de cinq vaisseaux de guerre anglais et de cinquante vaisseaux marchands. Le modeste Duguay-Trouin, après un combat sanglant, se rendit maître de trois vaisseaux de guerre hollandais qu'il amena au Port-Louis, avec cinq bâtimens qui portoient de très-riches cargaisons. Les Anglais bombardèrent sans beaucoup d'effet Calais, l'île de Ré et les sables d'Olone.

L'ame du roi fut-elle froissée par l'impérieux besoin qui lui dicta une loi déshonorante à la noblesse, dont elle fixoit l'achat à la modique somme de mille écus ?

Les murmures de ses sujets et l'épuisement de son trésor, contraignirent Louis à poser les armes.

Louis XIV. En même temps la défection du duc de
1696 Savoie, fit disparoître la confiance des alliés. Le seul Guillaume sembloit puiser dans sa haine profonde, une nouvelle ardeur, mais ne parvenoit point à la communiquer. Les puissances belligérantes se trouvant ainsi disposées à ouvrir des négociations, messieurs de Harlai, de Créci et de Callières se rendirent à Ryswick.

1697 Le roi sentit la nécessité de forcer de moyens pour aplanir les difficultés qui entravoient les premiers pas des négociateurs. Une secousse violente lui paroissoit être inévitable avant de donner le repos à l'Europe. La France, que ses ennemis estimoient hors d'état de tenter des entreprises importantes, causa un étonnement général, et pénétra de respect.

La Flandre parut inondée de soldats français. Le maréchal de Villeroi se tint en avant de la Dendre. Catinat s'avança sur Ath. Boufflers occupa les bords de la Sambre. Outre ces trois armées, le duc d'Harcourt eut un camp au-delà de la Meuse. Le marquis de Montrevel veilla sur un poste essentiel entre la Lys et l'Escaut. Enfin, le comte de la Mothe commanda un camp volant près de Furnes.

De ces différens généraux, le seul maréchal de Villeroi se rencontra incapable de seconder les projets du souverain, qui persistoit dans son obstination à l'affaisser sous le poids du commandement. Des entreprises que ce chef

peu habile tenta contre Bruxelles et contre la Louis XIV.
forteresse des Trois-Trous, furent facilement 1697
rendues inutiles par Guillaume.

Mais bientôt ce prince eut en tête des ennemis plus redoutables. En vain fortifié par sa jonction avec l'électeur de Bavière, il veut contraindre les Français à la levée du siége d'Ath. Ses efforts sont infructueux. Catinat jouit dans cette circonstance du bonheur si doux pour une belle ame de partager sa gloire avec son ami : Vauban dirigeoit les attaques et pressoit la destruction de ses propres travaux. Lui seul avoit paru capable de se vaincre. D'après une combinaison singulière, ce grand homme rencontroit un double sujet de gloire dans la résistance des assiégés et dans les progrès des assiégeans. Catinat, observateur scrupuleux des lois de l'humanité, jusque dans les jours de destruction, « défend aux officiers » d'artillerie de tirer sur les maisons, et ne » souffre pas que les batteries soient pointées » ailleurs que sur les ouvrages. » Après trois jours d'une défense courageuse, le comte de Roeux, privé d'espoir de secours et réduit à la dernière extrémité, obtient les honneurs de la guerre.

Grâces à son génie, Vendôme venoit de créer une armée de cinquante-trois bataillons et de cinquante-cinq escadrons, avec laquelle il forma le siége de Barcelone. Malade, et ne pouvant ni marcher, ni même monter à cheval, il se faisoit porter sur une chaise par-

Louis XIV. tout où sa présence lui paroissoit nécessaire.
1697 Les troupes redoubloient d'ardeur et d'audace, à la vue d'un général adoré, et dont les souffrances ne diminuoient pas l'intrépidité. Le comte de Velasco voulut donner du secours à la place, et fut battu. Les attaques se succédèrent avec une telle rapidité, que le prince d'Armstadt ne put, au bout de cinquante-deux jours de tranchée ouverte, refuser une capitulation pour sa garnison réduite au tiers et entièrement harassée.

Des prisons de la Bastille, l'armateur Petit trouva moyen de faire présenter au maréchal de Tourville, un plan pour la prise de Carthagène. Le chef d'escadre Pointis fut chargé de cette expédition, porta au commerce de l'Espagne une plaie douloureuse, « et revint » avec des richesses énormes en barres d'ar- » gent, poudre d'or et pierres précieuses. » A son retour, il combattit sept vaisseaux anglais, et rentra triomphant dans le port de Brest.

Le chef d'escadre Nesmond enleva trois vaisseaux anglais, dont la prise fut évaluée à plusieurs millions.

Le baron d'Iberville reprit le fort Nelson dans la Nouvelle-France, après s'être rendu maître de deux vaisseaux anglais, et en avoir coulé à fond un troisième.

Le chevalier de Saint-Pol prit trois vaisseaux anglais et quatre hollandais.

Duguay-Trouin s'empara de la flotte hollandaise qui venoit de Bilbao.

Durant le cours de tant de succès variés, Louis protégea un prince de son sang qui disputoit à l'électeur de Saxe le trône de Pologne que la mort de Sobieski laissoit vacant. L'abbé de Polignac, avec le talent de plaire, même en contredisant, avoit préparé ce grand événement. L'art de séduire du négociateur ne parvint point à surmonter une foule de contre-temps que la fortune vint opposer aux calculs de l'adresse et de la politique. Louis XIV. 1697

Le prince de Conti, peu riche, ne put consacrer que deux cent mille écus à l'achat des suffrages. Cette somme d'une insuffisance frappante, ne se trouva point assez augmentée par quatre millions que le roi fit parvenir. Le nonce du pape et l'ambassadeur de l'empereur firent pencher la balance. Le prince de Conti essuya l'affront d'avoir fait un voyage inutile, et l'abbé de Polignac fut dans l'abbaye de Bois-Pont regretter son défaut de succès.

La mort du roi de Suède, qui, par son caractère, s'étoit assuré le rôle de médiateur général, suspendit peu la marche des négociations, d'autant que Charles XII remplaça son père. Quatre traités furent signés.

Celui avec la Hollande rappela la paix de Nimègue, et rendit Pondichéry à la France.

L'Espagne recouvra les villes qu'elle avoit perdues dans la Calabre et dans la Flandre. Elle eut le duché de Luxembourg avec le comté de Chinei. Les arrêts des chambres de

Louis XIV. 1697 réunion furent annullés. L'évêque de Liége rentra dans la ville de Dinan, et le duc de Parme dans l'île de Ponzéda.

Le roi se soumit à la condescendance, « non-seulement de reconnoître Guillaume » roi de la Grande-Bretagne, mais encore » de lui promettre une vraie et sincère amitié ; » il lui fallut s'engager de faire tout ce qui » pourroit contribuer à son honneur, à son » avantage et au bien de ses successeurs et » héritiers : il lui fallut jurer que jamais il » ne le troubleroit dans la possession des trois » royaumes ; qu'il n'assisteroit ni directe- » ment ni indirectement aucun de leurs en- » nemis ; qu'il ne favoriseroit ni en Angle- » terre, ni ailleurs, les conspirations, menées » secrètes ou mécontentement contr'eux. » Jacques éprouva cet abandon général auquel est réduit tout prince assez aveugle pour attendre des secours des liens du sang ou des relations de l'amitié, lorsque lui-même laisse son épée dans le fourreau. Ce monarque détrôné devint l'objet d'une offensante et stérile pitié ; mais connut peu le malheur, s'il faut en croire l'anecdote qui rapporte « qu'il se » félicita d'une paix qui remettoit les chevaux » anglais à bon marché. »

Le traité avec l'empereur coûta moins à l'amour-propre du roi, mais blessa davantage les intérêts de l'état. Fribourg fut rendu. Le duc de Lorraine recouvra ses terres. Les prétentions de *Madame* sur le Palatinat furent

renvoyées devant des commissaires, pour qu'ils les jugeassent d'après les lois de l'Empire. « Il » fallut outre cela raser les fortifications de » Strasbourg, de Mont-Royal, le château de » Traerbach, le Fort-Louis, les fortifications » de Huningue sur la droite et dans l'île du » Rhin, ouvrage où Vauban avoit épuisé son » art, et le roi ses finances. » Louis XIV. 1697.

Pendant neuf campagnes de suite, les armées françaises n'avoient livré aucune bataille sans la gagner; et après tant de sang répandu, tant de trophées, le monarque souffroit que ses ennemis lui dictassent des conditions extrêmement dures. La surprise fut générale. Les flatteurs de Louis célébrèrent sa modération. Guillaume se glorifia d'avoir dompté un orgueil outrageant pour les rois de la terre. Quelques politiques crurent voir les indices de vues secrètes sur la succession d'Espagne. L'observateur impartial reconnut le délabrement affreux des finances, que les frais de la guerre, l'élévation de somptueux édifices et l'appareil d'une cour magnifique, avoient entraîné. Des emprunts usuraires, des ventes d'offices et la capitation, impôt nouvellement créé, ne suffisoient pas pour combler l'abîme qui menaçoit d'engloutir le royaume.

La misère publique et la licence des armées, faisoient pulluler dans Paris des hordes d'hommes dangereux qui demandoient à être réprimés par une main ferme. D'Argenson fut

Louis XIV. nommé lieutenant de police. D'après l'espèce
1697 de subordination à laquelle le chef de la police étoit soumis envers la cour du parlement, le nouveau magistrat se présenta chez le premier président du Harlay, qui l'écouta sans l'interrompre, et lui répondit ces trois seuls mots : « Sûreté, netteté, abondance. »

Jamais choix ne fut plus heureux dans ses résultats. D'Argenson, homme de génie, terrible dans ses regards, juste par principes et bon par sentiment, organisa cette fameuse police qui excite la surprise de l'Europe entière. Ses ressorts furent relâchés par des hommes qui méditoient de loin un entier bouleversement : elle succomba durant les jours désastreux, mais elle s'est relevée avec honneur. Maintenant éclairée, vigilante et ferme, elle mérite véritablement ce bel éloge. « L'ordre d'une police ressemble, dans son » uniformité, à celui des corps célestes. »

1698 Louis parvenu à soixante ans, désabusé de l'ivresse de sa grandeur, refroidi sur les charmes de l'ambition et supérieur aux foiblesses de l'amour, se reprochoit l'énormité de ses dépenses. Souvent il déposoit dans le sein de M.me de Maintenon ses regrets touchans : « Louvois et la Feuillade m'ont donné » bien des chagrins par leur désir de faire » quelque chose qui leur fît honneur près de » la postérité. Je veux me les épargner désormais, et qu'on ne me propose rien d'ap» prochant ; que mon peuple soit bien nourri, » je serai toujours bien logé. »

Les ennuis du monarque étoient encore aigris par le vide qu'avoient, en s'éteignant, laissé dans son ame le goût de la représentation, la soif de la renommée et l'habitude de tendresse qui vivifioient ses belles années. Une sombre mélancolie sembloit s'emparer de lui, lorque la religion lui offrit ses inappréciables consolations. Par malheur cette disposition d'ailleurs si intéressante et si respectable chez les souverains, répand autour d'elle les semences empoisonnées de l'hypocrisie, le plus odieux de tous les vices, le seul qui ne donne aucune espérance d'un retour salutaire. « Pour » un courtisan qui se résolut de plaire au roi » par un véritable changement, il y en eut » mille qui crurent que ce leur seroit assez » de faire les hypocrites. »

Louis XIV. 1698

L'activité des négociations remplaça les travaux de la guerre. Guillaume, au nom de la Grande-Bretagne et des États-généraux, signa à la Haye, avec le maréchal de Tallard ambassadeur de France, un premier traité de partage de la succession d'Espagne. « Le prince » électoral de Bavière y est désigné roi d'Es- » pagne. Monseig.r le Dauphin a pour sa part » les royaumes de Naples et de Sicile; et les » places dépendantes de la monarchie d'Es- » pagne, situées sur la côte de Toscane ou » îles adjacentes; la ville et le marquisat de » Final; la province de Piscoa, nommément » les villes de Fontarabie et Saint-Sébastien » situées dans cette province, et le port du

Louis XIV. » Passage : on donne à l'archiduc Charles
1698 » d'Autriche le duché de Milan. »

Charles II fut justement indigné de la cupidité qui faisoit de son vivant le partage de ses dépouilles. Ses plaintes et ses reproches retentirent dans toute l'Europe contre l'ingratitude du roi d'Angleterre, « qui disposoit de » l'Espagne après qu'elle s'étoit sacrifiée en » soutenant une guerre de dix années, com- » mencée et continuée pour l'établir et pour » le maintenir sur le trône d'Angleterre. »

Le souverain offensé ne se contenta pas
1699 d'un vain éclat; il reconnut par un testament l'électeur de Bavière, pour héritier des royaumes d'Espagne et de l'Italie, ainsi que des souverainetés dans les Deux-Indes. La mort de ce jeune prince dans sa septième année, donna
1700 lieu à un nouveau traité de partage. « Il ne » changeoit rien au premier, par rapport à » Monseig.r le Dauphin, sinon que l'on y » ajoutoit la Lorraine ; et en dédommage- » ment, le duc Léopold avoit le Milanais que » l'on ôtoit à l'archiduc pour lui donner le » reste de la monarchie d'Espagne. Les deux » conditions fondamentales de ce traité fu- » rent que l'empereur accepteroit dans trois » mois les conventions qu'il contenoit, et que » jamais la couronne d'Espagne ne pourroit » être réunie à l'Empire sur une même » tête. »

La crainte et la jalousie n'étant plus éveillées contre la France, elle jouit chez les étran-

gers, d'une considération que ses maux inté- Louis XIV.
rieurs menaçoient d'une ruine prochaine. 1700.

L'éloquent et vertueux Fénélon succomba sous les atteintes préparées de longue main par ses ennemis, et devint victime de la franchise de ses anciens conseils. La sublime rétractation de quelques erreurs que sa sensibilité avoit surprise à ses lumières, ne détourna pas la foudre qui grondoit sur sa tête. On envoya en exil, on livra à la persécution le prélat pieux, mais tolérant, qui avoit toujours fait entendre un langage d'indulgence en faveur des protestans : « Ramenez-les par la persua- » sion, sur-tout par des exemples; mais point » de gêne, point d'empressement indiscret. » On peignit sous les traits d'un satirique qui se voiloit sous le manteau de l'allégorie, l'auteur de *Télémaque*. Louis et les personnes qui avoient eu part à sa faveur, crurent se reconnoître dans ce superbe ouvrage, qui, sous le titre modeste d'Aventures, « est un livre » presque divin, présent inappréciable fait à » l'humanité par le génie et par la vertu. »

Les finances étoient dans le plus grand désordre; le commerce ne se relevoit pas des atteintes que la révocation de l'édit de Nantes lui avoit portées, et l'agriculture souffroit de la dépopulation occasionnée par la guerre. Dans cet état critique, la volonté du roi Charles de se nommer un successeur, détermina deux concurrens qui se disputèrent cette riche proie, le duc d'Anjou et l'archiduc

Louis XIV. 1700 Charles. Les fautes de la cour de Vienne et les talens du duc d'Harcourt l'emportèrent sur l'influence de la reine et sur le penchant personnel du roi. Le nouveau testament « déclara Philippe duc d'Anjou, second fils du » Dauphin, pour successeur de Charles II. » Au cas que le duc de Bourgogne vint à » mourir sans enfant, la couronne d'Espagne » passeroit au duc de Berry, troisième fils » du Dauphin, et après ce prince il appeloit » l'archiduc Charles d'Autriche, et à son » défaut, le duc de Savoie et ses enfans. »

Le roi dans l'incertitude de la réussite de ses démarches à Madrid, préféra un instant de ne pas mettre au hasard les avantages que sa famille avoit droit de se promettre du partage. Villars, ambassadeur à Vienne, reçut l'ordre de déclarer à l'empereur qu'il n'avoit de choix qu'entre la signature du traité ou la guerre, et de l'instruire que les troupes françaises se rassembloient déjà sur les frontières de l'Espagne.

Le comte de Jarguier, principal ministre de la cour de Vienne, détermina le choix de son souverain : « En faisant la guerre il y a » tout ensemble, de la dignité et des res- » sources. »

Cette résolution ferme et les démarches soutenues de la reine, devinrent infructueuses par la hauteur absurde de Léopold, qui se persuada que la dignité de la maison d'Autriche seroit compromise, s'il accédoit au

désir du roi d'Espagne d'avoir à sa cour l'archiduc Charles. La seconde demande que le roi mourant fit d'un corps de douze mille hommes, fut accordée; mais les préparatifs s'exécutèrent avec tant de lenteur, que le dernier rejeton de la race de Charles-Quint avoit terminé sa triste carrière avant que le secours se fut mis en chemin.

Louis XIV. 1700

A la nouvelle de la mort de Charles, Louis assembla son conseil pour délibérer s'il devoit accepter le testament. Les opinions se partagèrent. Le duc de Bourgogne eut, pour la première fois, la permission de porter la parole. Ce jeune prince se prononça pour le refus. Le Dauphin ferma les avis : il montra en faveur de l'acceptation un feu qui paroissoit lui être étranger, et termina un discours éloquent par cette phrase heureuse : « Je souhaite pouvoir dire toute ma vie : le roi mon père et le roi mon fils. »

Le roi avoit paru extrêmement attentif et gardoit un profond silence; mais prenant alors la parole, il dit avec une grande noblesse : « Quelque parti que je prenne, je sais bien que je serai blâmé. D'après ma propre conviction, et d'après celle de mon fils, j'accepte le testament. »

Le duc d'Anjou reçut dès ce jour les honneurs de roi, et les préparatifs de son voyage furent ordonnés. Le roi accompagna jusqu'à Sceaux le jeune prince, à qui il avoit remis des instructions qui sont un monument de

Louis XIV. lumières, de sagesse et de prévoyance. L'ins-
1700 tant de leur séparation offrit le spectacle touchant de la tendresse de l'aïeul qui prévalut quelque temps sur la gravité du monarque. « Le roi pleura amèrement ; il y eut » tant de larmes répandues dans le salon, qu'on » pouvoit à peine y demeurer. » Mais le caractère de souverain reprit bientôt le dessus, et lui suggéra ces mots prononcés d'un accent solennel : « Mon fils, vous devez être bon Es» pagnol ; mais n'oubliez pas que vous êtes » né Français. Dès ce jour, il n'y a plus de » Pyrénées. »

L'Angleterre et la Hollande reconnurent le nouveau roi d'Espagne. Le duc de Savoie et l'électeur de Bavière lui offrirent des secours ; les autres états déclarèrent leur neutralité.

Cependant un orage se formoit et menaçoit le repos de l'Europe. Plusieurs puissances faisoient des préparatifs secrets. Guillaume machinoit avec une profonde politique une attaque contre la France. Louis entouré de dangers eut la présomptueuse assurance de les braver et de hasarder le salut de l'état. Dans cette circonstance critique, il commit trois fautes qui entraînèrent trop de malheurs pour ne pas inculper à jamais sa mémoire.

Des lettres patentes conservèrent au roi
1701 d'Espagne et à ses enfans le droit de succession à la couronne de France. Les esprits prévenus crurent entrevoir dans le lointain,

l'ombre de cette monarchie universelle dont la pensée avoit répandu tant de terreur. Louis XIV. 1701

Un conseiller au parlement, recommandable par sa probité, qui passoit dans sa compagnie pour un magistrat peu éclairé, mais qu'on citoit généralement comme un habile joueur au billard, s'introduisit à la cour à la faveur de ce frivole talent : sa modestie éloigna les alarmes des courtisans et sa douceur captiva la bienveillance du maître. Le suffrage de madame de Maintenon ajoutoit chaque jour à sa faveur : élevé par l'orgueil de Louis au ministère, son honnêteté le porta d'abord à refuser ; mais il fut forcé au silence lorsque le roi répondit à ses scrupules en lui disant : « Je serai votre second ; » sa timidité ajoutant à la confiance qu'il inspiroit, il succomba sous le fardeau des charges qui séparées fatiguoient deux hommes supérieurs, Colbert et Louvois. Aussi le pauvre Chamillard se trouva-t-il à tel point accablé par une suite de travaux si peu proportionnés à ses forces et à ses connoissances acquises, que son esprit et sa santé tardèrent peu à s'altérer. »

Le roi Jacques termina dans Saint-Germain une vie dont il avoit adouci la tristesse par des exercices de piété. « Quelques personnes » ont assuré que des miracles illustrèrent sa » tombe : nous avons vu, ajoute l'auteur anglais, peu de rois déposés qui ne soient pas » morts avec une réputation de sainteté. »

Les mouvemens d'une délicatesse romanes-

Louis XIV. 1701 que, et plus encore les conseils de madame de Maintenon, trop flattée d'être l'amie de la reine d'Angleterre, donnèrent lieu à l'imprudence de reconnoître le prince de Galles comme roi de la Grande-Bretagne. Cette fausse démarche devint funeste à la France, sans être d'aucune utilité au prince en faveur de qui elle avoit été hasardée. Guillaume en étant instruit, s'écria : « Il n'y a ni bonne foi, » ni bon sens à la cour de France. »

Ce monarque offensé par le cabinet de Versailles, conservoit toujours une ame active dans un corps épuisé par les méditations, les fatigues et les infirmités. Dans sa haine implacable contre Louis, il forma cette ligue menaçante dans laquelle l'Angleterre, la Hollande, le Danemarck et quelques alliés moins considérables, se promirent d'envahir plusieurs démembremens de la monarchie espagnole. La France entra dans cette lutte terrible sous un roi qui ne conservoit qu'un honorable souvenir de son antique vigueur, dont le trésor étoit épuisé et dont l'armée n'avoit plus cette confiance magnanime qui seule l'avoit rendue invincible.

La mort de Tourville renouvela les regrets que la perte de tant de grands hommes avoit coûtés. Cet illustre marin joignoit à de rares talens les qualités les plus précieuses, l'amour de la justice, le respect pour la subordination et l'exercice constant de la vertu. Ses longues études l'avoient amené au point « de réunir

» toutes les connoissances de son état, depuis » celles de charpentier jusqu'à celles d'amiral.» Louis XIV. 1701

Durant le cours de la guerre qui va s'ouvrir, deux hommes nous paroîtront être nés pour porter à la famille des Bourbon, des coups désastreux. Le prince Eugène et lord Marlborough forcèrent leurs ennemis à les redouter et même à les admirer. Le premier ternit le lustre de ses lauriers par des mouvemens de haine. Le général vengea trop souvent le manque d'égard que Louis avoit eu pour l'*abbé de Savoie*. Son ressentiment s'étendit jusque sur les prisonniers de guerre qui eurent à se plaindre de traitemens rigoureux et s'entendirent répéter : « Le roi a repoussé ma de-» mande d'un régiment, il est le maître ; » mais on n'est pas fâché quelquefois de faire » repentir du mépris. »

Marlborough se plaçant, sous ce rapport, fort au-dessus de son émule de gloire, se montra constamment plus noble et plus généreux dans ses procédés. Sa mémoire mérite d'être à jamais célèbre, moins encore par la suite imposante de ses triomphes, que par l'inappréciable bienfait d'avoir le premier adouci les horreurs de la guerre. Les exemples qu'il ne se lassa point de donner, introduisirent cette humanité qui distingue le caractère des nations modernes d'avec celui des peuples les plus renommés parmi les anciens.

Pendant que Boufflers couvroit la Flandre, Catinat soutenoit en Italie une guerre désa-

Louis XIV. vantageuse. Vu froidement à la cour, en-
1701 touré de subalternes corrompus, gêné par les ordres du ministre et trahi par le duc de Savoie, il essaya un échec à Carpi, céda l'entrée du Mantouan et se retira derrière l'Oglio.

1702 Guillaume mourut avant que l'incendie qu'il venoit d'allumer fût dans toute sa violence. Peut-être même ce fameux politique n'avoit-il pas prévu quelle devoit être l'étendue de ses ravages. D'après une singularité remarquable, *ce stathouder de l'Angleterre et ce roi de la Hollande* fut presque toujours battu, leva une foule de siéges et jouit du titre d'habile général.

Catinat trop assuré de la trahison du duc de Savoie, la dénonça dans un conseil de guerre en présence même de ce prince perfide. « Non-seulement le prince Eugène est instruit » à point de tous les mouvemens de l'armée, » de la force des détachemens qui en partent, » de leur objet, mais il l'est encore de tous » les projets qui sont discutés ici. » Plusieurs lettres du général portèrent le détail de ce complot. Une telle bassesse répugnoit trop à la magnanimité de Louis pour qu'il crût l'accusation, qui dès-lors tourna toute à l'avantage des ennemis de Catinat. L'homme de bien ne pouvoit que succomber dans une lutte où le talent, la vérité et la vertu devenoient ses uniques et inutiles défenseurs.

Le comte de Tessé ne trouvant à se sou-

lager du poids des bienfaits de Catinat que Louis XIV. par une odieuse ingratitude, manda : « Je 1702
» suis au désespoir, je suis fou de tout ceci.
» Le maréchal n'y est plus, il n'y a plus
» personne au logis. Envoyez-nous un autre
» général quel qu'il soit, et nous lui ferons
» faire une belle campagne. »

Le duc de Savoie, animé du désir de se délivrer d'un si redoutable surveillant, écrivit à la duchesse de Bourgogne : « Ma fille, le
» maréchal a été tellement affecté de la mort
» de son frère, que la tête lui a tourné. » Chamillard se respecta assez peu pour dire tout haut : « J'ai plusieurs fois répété au maréchal
» de Catinat, qu'il seroit bien temps de prendre
» l'air de la supériorité, et pour le piquer
» d'émulation je viens de lui marquer : *Vous*
» *avez établi dans les troupes beaucoup de*
» *sagesse et de valeur. Conduisez-vous par*
» *l'une et déterminez-vous par l'autre.* »

La duchesse de Bourgogne, jalouse de complaire à l'auteur de ses jours, fit usage de son entraînante séduction. M.me de Maintenon posa dans la balance son irrésistible suffrage : « Le maréchal de Catinat sait son
» métier, mais il ne connoît pas Dieu. » Accusation trop délicate pour ne pas être condamnable, funeste à l'état dont elle blessoit les intérêts, et outrageante pour la religion qu'elle dépouilloit du plus beau de ses triomphes, la soumission d'un homme vertueux. Le roi vaincu par les efforts réitérés de l'intrigue,

Louis XIV. mit Catinat sous les ordres du maréchal de
1702 Villeroi.

Louis se faisoit une espèce de point d'honneur à demeurer constant dans son amitié pour un homme dont la présomption l'offensoit et dont l'incapacité le faisoit rougir. Les courtisans se portèrent en foule chez le maréchal pour le féliciter de cette nouvelle marque de faveur. Le duc de Duras eut la prévoyante hardiesse de lui dire : « Je garde mon com» pliment pour votre retour. »

Le maréchal de Villeroi déplut au duc de Savoie par sa jactance, fit de vains efforts pour humilier Catinat, et malgré toutes les représentations, se laissa battre à Chiari. Peu à près, le prince Eugène le surprit et l'enleva dans Crémone. Les Français, revenus de leur premier effroi, se défendirent avec une héroïque intrépidité. A la suite d'un combat de cinq heures, dans lequel le régiment royal de vaisseaux et la brigade irlandaise firent des prodiges, les ennemis abandonnèrent la place, mais en emmenant le général qu'ils eurent bientôt après l'adresse de renvoyer.

Malgré les plaintes de l'armée, Louis maintint dans son poste le maréchal de Villeroi, qui eut l'absurde entêtement d'accepter cette grâce. Ses amis et ses parens s'accordèrent en vain à lui conseiller de préférer le personnage d'habile courtisan, à celui de détestable général.

Vendôme recouvra en partie l'honneur des

armées françaises, par la victoire que, près Louis XIV.
de Santa-Vittoria au-delà du Crostolo, il rem- 1702
porta sur le général Visconti; peu de jours après, la bataille de Luzzara accrut la réputation de Vendôme. Cette journée, dont les ennemis prétendirent d'abord s'attribuer l'honneur, leur coûta Luzzara et Guastalla.

Boufiers dirigea dans les plaines de Flandre, le début militaire du duc de Bourgogne. Aucun avantage ne distingua sa marche. Les ennemis poussés d'abord sous le canon de Nimègue, reprirent de l'assurance et s'emparèrent de Venlo, de Ruremonde et de la citadelle de Liége. Le prince destiné à devenir l'objet de l'amour des Français et de l'admiration de tous les peuples, laissoit encore échapper quelques traces des nombreux défauts dont la nature sembloit l'avoir affligé, dans l'unique dessein de rendre plus brillant le triomphe de la vertu. Le prétendant, sous le nom de chevalier de Saint-George, faisoit sous lui la campagne. Loin de lui rendre ces témoignages de prévenance et même de respect que le malheur inspire aux belles ames, il affligea par une humiliante indifférence un prince qui l'honoroit assez pour se ranger au nombre de ses subalternes. Le bonheur du duc de Bourgogne voulut que, parmi les courtisans qui l'encensoient, le comte de Gamache, l'un de ses menins, eut la noblesse d'un brave chevalier, et lui dit avec une franchise militaire: « Votre procédé avec le chevalier de Saint-

Louis XIV. 1702 » George est sans doute une gageure. Si cela » est, vous l'avez gagnée : ainsi, traitez-le » mieux à l'avenir. » Cette leçon ne fut pas la seule qui assigna à Gamache l'honneur de voir son nom cité avec ceux de Fénélon et de Beauvilliers.

En Allemagne, quelques officiers ajoutèrent à leur réputation, sans que ni leur courage ni leurs talens sauvassent à la patrie des pertes sensibles. Le chevalier de Blainville ne rendit Kaysersberg qu'après cinquante-neuf jours de tranchée ouverte, et le comte de Mélac ne signa les articles d'une capitulation honorable, que lorsque Landau eut durant quatre mois et demi, été foudroyé par une immense artillerie. Le gouverneur d'Ulm se laissa surprendre par l'électeur de Bavière.

Catinat reçut l'ordre de quitter l'Italie, de se rendre en Alsace pour y commander les troupes qui occupoient cette province, et qui furent bientôt grossies par celles que le marquis de Villars emmena de la Lorraine. La réserve et la modestie naturelles chez Catinat, dégénérèrent dans cette timidité qui, dans les ames sensibles, accompagne l'effrayante certitude d'être jugé avec une défavorable prévention. Se renfermant dans Strasbourg, il remit à son second la plus grande partie de ses forces.

L'impétueux Villars traverse le Rhin, enlève Neubourg, hasarde un mouvement que tous les anciens officiers condamnent comme

téméraire, et bat à Friedlingen le prince de Louis XIV.
Bade. Le bâton de maréchal de France n'est 1702
pas le prix le plus flatteur de cette victoire : le général qui l'a remportée devient dès ce jour le principal espoir du salut de l'état.

Les destinées d'un royaume naguères si puissant, se trouvent en grande partie déposées dans les mains d'un homme qui, sans nul doute, s'acquit des droits nombreux à l'admiration et même à la reconnoissance de son souverain et de ses compatriotes ; mais qui, par ses extraordinaires fanfaronnades, descendit souvent de la dignité du héros à la jactance d'un aventurier. Capable de plans vastes, bouillant dans l'action, heureux dans ses réparties, adoré du soldat, envié par ses rivaux, sa conduite et ses paroles n'eurent que trop souvent le caractère d'une indiscrète confiance.

Catinat sentit que la course brillante et rapide d'un tel émule, obscurcissoit les opérations combinées du *père de la pensée* (1). Il demanda son rappel, donna pour dernier mot d'ordre *Paris et St. Gratien*, quitta sans regret la carrière de l'ambition, et vint terminer ses jours dans la retraite. Loin d'être ébloui par les honneurs, il renouvela l'exemple que Fabert avoit donné par rapport au cordon-bleu. Ses parens eurent l'imprudence de lui reprocher un refus *qui leur feroit tort*

(1) C'étoit le surnom que les soldats avoient donné à Catinat.

Louis XIV. 1702 *à jamais*. Le grand homme s'élevant à sa hauteur, leur répliqua : « Si je vous fais tort, » rayez-moi de votre généalogie. » Au-dessus des fantaisies du luxe, il se trouva dans un état si voisin du besoin, qu'une extrême modération pouvoit seule le lui faire supporter sans murmure. Les demandes réitérées de Louis, dont aucun rapport n'avoit pu lui enlever l'estime, arrachèrent de sa bouche cet aveu : « Il est vrai, je jouis d'un patrimoine » de sept mille livres de rente ; mais, pour les » bienfaits de votre majesté, il y a plusieurs » années que je n'en suis pas payé. » La fin de sa vie eût été le soir d'un beau jour, si sa pénétration ne lui avoit fait apercevoir trop sûrement les symptômes du dépérissement d'un état à la gloire duquel il s'étoit consacré. « Il voyoit tous les signes de destruction, et » il disoit qu'il n'y avoit que le comble affreux » et dangereux du désordre, qui pût enfin rap» peler l'ordre dans ce royaume. » La sagesse humaine, privée des secours surnaturels, ne dicta jamais une prédiction que les événemens aient justifiée avec une plus frappante évidence.

Château-Renaud venoit d'escorter les gallions d'Espagne dans le port de Vigo. Les Anglais et les Hollandais, sous les ordres du duc d'Ormond, forcèrent l'entrée du port, prirent, coulèrent à fond ou brûlèrent tous les vaisseaux qui s'y étoient réfugiés. Douze appartenoient à l'Espagne, et quinze à la France.

Quoique l'activité de Château-Renaud parvînt Louis XIV.
à débarquer une grande partie de marchan- 1702
dises ; quoique les gouffres de la mer engloutissent des richesses énormes, et que les flammes de l'incendie dévorassent une immense proie, les vainqueurs se partagèrent plus de douze millions. Louis donna l'exemple d'une courageuse résolution, dans la lettre qu'il écrivit à la reine d'Espagne : « Les événemens » sont entre les mains de Dieu. Souvent il tire » le bien de ce que nous regardons comme des » malheurs. Il faut songer à prévenir les suites » de celui qui vient d'arriver. »

Le désir de répandre l'émulation dans l'ar-
mée, créa de nouveaux maréchaux de France; 1703
Chamilli, d'Estrées, Château-Renaud, Rosen, d'Huxelles, Tessé, Montrevel, Tallard, d'Harcourt et Vauban. Ce dernier nom éclipsa tous ceux qui le précédoient. Cet ingénieur qui n'eut point de rivaux, ce citoyen généreux, ce général avare du sang de ses soldats, « avoit fait cinquante-trois siéges, dont vingt » en présence du roi, lorsqu'il fut élevé au » comble des dignités militaires. » Un sentiment magnanime lui inspira le refus d'un honneur dans lequel son zèle craignoit de rencontrer des obstacles pour être employé ; mais il se soumit à la plus flatteuse instance : « Je » dois, lui dit Louis, ce rang à vos vertus et » à vos services ; d'ailleurs, je vous destine à » servir de maître à mon petit-fils dans l'art » de la guerre. »

Louis XIV. 1703 Le duc de Bourgogne se rendit sous les murs de Brisach, dans l'espérance de réparer le peu d'éclat de sa première campagne. Le jeune prince adressa une plaisanterie aimable à Vauban : « M.r le maréchal, il faut que vous » perdiez votre réputation devant cette place ; » ou nous la prendrons, et l'on dira que vous » l'avez mal fortifiée ; ou nous échouerons, » et l'on dira que vous m'avez mal secondé. » — Monseig.r, on sait comme j'ai fortifié Bri- » sach ; mais on ignore et l'on saura bientôt » comment vous prenez les villes que j'ai for- » tifiées. »

Brisach fut emporté dans quinze jours. Cette conquête couronna les exploits de Vauban. Tel que les guerriers de l'antiquité qui suspendoient aux voûtes des temples leurs armures comme le gage de leur reconnoissance, et comme un objet d'émulation pour les guerriers qui les remplaçoient, Vauban adressa au duc de Bourgogne l'hommage de son *Traité de l'attaque des places*.

Dès l'ouverture de la campagne, Villars s'étoit rendu maître d'Offenbourg, de Rastadt et des redoutes sur la Kinche : il avoit ensuite insulté les lignes de Stolhoffen, traversé la Forêt-Noire, et venoit de se réunir au duc de Bavière à Dutlingen. Louis frappé de l'exécution rapide d'un plan dont il apercevoit l'importance, en fit l'éloge devant sa cour assemblée : « Le maréchal de Villars a joint » M.r l'électeur de Bavière, malgré bien des

» obstacles qu'il a su surmonter, et s'est acquis par là une gloire qui m'est plus sensible que trois batailles qu'il eût gagnées. » Louis XIV. 1703

Un courtisan, trop peu maître des mouvemens de sa jalousie, se permit d'observer que « le maréchal de Villars avoit sous lui de » bons officiers généraux qui l'avoient bien » secondé. » Louis répliqua d'un ton sévère : « Dites, Monsieur, ils ont bien exécuté ses » ordres. »

Les premiers succès de Villars lui ouvrent la route à de nouveaux triomphes ; il entraîne le duc de Bavière au-delà du Danube, et démontre la nécessité de prévenir la jonction du comte de Styrum, général de l'Empire, avec le prince Louis de Bade. L'électeur hésite, montre de l'inquiétude sur le danger de ses états, veut au moins obtenir les délais nécessaires pour consulter ses ministres et ses généraux. Villars impatient du moindre retard, s'écrie : « Je suis votre ministre, votre » général. Vous faut-il d'autres conseils que » moi quand il s'agit de donner une bataille? » Si votre altesse électorale ne veut pas saisir » l'occasion avec ses Bavarois, je vais combattre avec les Français. » Sur-le-champ il ordonne l'attaque ; le duc le suit à regret dans la plaine d'Hochstet. Un mouvement précipité du marquis d'Usson compromet un instant le sort de la journée. Villars développe une présence d'esprit que ses partisans eux-mêmes n'osoient lui attribuer. Sa voix rallie les sol-

Louis XIV. 1703 dats, et son exemple les ramène sur un ennemi déjà fier de son succès. Sept heures d'un combat acharné valent aux Français une victoire qui coûte aux Impériaux quatre mille morts, cinq mille prisonniers, quarante-huit drapeaux ou étendards, trente-trois pièces de canon et un énorme bagage.

Le maréchal savoura le bonheur de distinguer son frère le chevalier de Villars, parmi les principaux instrumens de sa gloire. MM. de Lévi, de Conflans, de Bousols, de Massenbach, d'Heudicourt, de Choiseul, de Tresseman et de Beaujeu, se firent remarquer. L'intrépide Kercadeuc pénétra seul au centre des bataillons ennemis.

Pendant que Villars anéantissoit les forces du comte de Styrum, le maréchal de Tallard attaquoit Landau. Instruit que le prince de Bade s'approchoit avec la résolution de le forcer à la levée du siége, il laissa au chevalier de Laubanie la garde des lignes, se porta sur Spire, et avec des troupes inférieures en nombre, il battit les ennemis. Du champ de bataille, il manda au roi : « Nous avons pris » plus de drapeaux et d'étendards, que votre » majesté n'a perdu de soldats. »

Dans la Flandre, le maréchal de Villeroi s'énorgueillissoit de la prise de Tongres, lorsque s'élança sur le théâtre de la guerre un rival contre lequel il étoit peu digne de se mesurer. « Marlborough vint prendre le com» mandement de l'armée anglaise, et les alliés

» le nommèrent généralissime de leurs forces. Louis XIV.
» Jamais homme ne fut doué de plus grandes 1703
» qualités pour le conseil et pour l'exécution.
» Serein au milieu des dangers et calme dans
» la fureur du combat ; guerrier infatigable
» dans les camps et politique habile dans les
» cours, il devint l'ennemi le plus fatal que
» l'Angleterre ait produit contre la France,
» depuis l'époque des journées de Créci et de
» Poitiers. Ce général avoit étudié l'art de la
» guerre sous le fameux maréchal de Turenne,
» ayant servi comme volontaire dans ses ar-
» mées. On ne le désigna d'abord que sous le
» titre *du bel Anglais;* mais Turenne prédit
» sa future grandeur. »

Marlborough signala son début par la prise de Bonn, malgré la vigoureuse résistance du marquis d'Alègre. Il enleva de vive force Huy: maîtrisant ensuite les manœuvres de la nombreuse armée dont le maréchal de Villeroi étoit embarrassé, il ordonna trois attaques pour la même nuit. Le général Cohorn pénétra dans les retranchemens des Français, sous Cologne ; le baron de Sparr força, près de Stecken, les lignes qui couvroient le pays de Waes, et le baron d'Obdam se saisit du poste avantageux d'Eckeren qui dominoit Anvers.

Bouflers surmonte avec peine la répugnance du maréchal de Villeroi à lui confier un détachement de huit bataillons et de huit escadrons. Le marquis de Bedmar s'empresse de

Louis XIV. le joindre avec un corps de troupes d'élite.
1703 Ces deux chefs réunis investissent les retranchemens d'Eckeren et les attaquent avec impétuosité. Le combat se soutient depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à la nuit. Le baron d'Obdam s'échappe par une fuite honteuse. Le comte de Tilli et le général de Slangenbeng raniment leurs soldats, rompent les postes qui les enfermoient et gagnent Lillo.

Cette affaire extrêmement brillante coûta la vie à quinze cents Français et à mille Espagnols. Les alliés abandonnèrent quatre mille morts, trois mille blessés, « avec les tentes, » les bagages, six pièces de canon, quarante- » quatre mortiers, des munitions de guerre » et de bouche, cent cinquante chariots d'ar- » tillerie et un grand nombre de drapeaux » et de timbales. »

En Italie, Vendôme força le passage des montagnes du Tarentin, et fit sauter les fortifications de Verceil qui venoit de se rendre au marquis de Vaubecourt, après une année de blocus. La prise du château de Noga et de la ville d'Acqui, annonçoit d'autres conquêtes, lorsque la jonction du duc de Savoie à la ligue, ramena le vainqueur dans le camp de San-Benedetto, où il fit désarmer les troupes piémontaises. Il dispersa ensuite quinze cents cavaliers que le général Visconti menoit au duc; mais ne put empêcher l'arrivée du comte de Staremberg. L'activité de ce général valut au duc de Savoie, un secours assez considé-

rable pour lui adoucir la perte d'une grande Louis XIV.
partie de la Savoie, qui tomba au pouvoir du 1703
duc de la Feuillade.

Le roi de Portugal promit de se ranger au nombre des membres de la grande alliance, du jour où l'empereur et son fils Joseph, roi des Romains, auroient publié la renonciation de leurs droits à la couronne d'Espagne en faveur de l'archiduc Charles.

Le pavillon français se montra d'une manière honorable dans plusieurs rencontres. Le chef d'escadre Coetlogon combattit cinq vaisseaux de guerre, dont quatre furent pris et un périt dans les flots. Le chevalier de Saint-Pol dispersa l'escorte d'une flotte marchande et s'empara de plusieurs bâtimens. Duguay-Trouin ramena d'une croisière sur les côtes du Spitzberg quinze bâtimens anglais ou hollandais. Du Casse, capitaine de vaisseau, apporta trois millions d'écus de la Havane. Du-Quesne fit brûler la ville d'Aquilée par Beaucaire, capitaine de frégate.

La France engagée dans une lutte si terrible, eut encore à souffrir les maux d'un déchirement intérieur. Quelques réfugiés devenus les criminels émissaires des Anglais, rentrèrent dans leur patrie pour y répandre l'or et la séduction parmi une branche obscure de la secte calviniste. Les montagnes des Cévennes furent choisies pour le théâtre de cette nouvelle insurrection. Des lieux d'un aspect sauvage et d'une approche difficile, l'ignorance

Louis XIV. 1703 des habitans et leur vivacité, fournirent à la fois les moyens de soutenir une guerre défensive et d'enflammer les esprits. Sur les enseignes des révoltés on lisoit : « Point d'impôt et » liberté de conscience. » Autour d'eux on vit se rassembler des hommes de différentes contrées et de divers états. Tous professoient la religion qu'un petit nombre d'entr'eux pensoient servir, tandis que la masse obéissoit aux impulsions de la misère, de la paresse et de la cupidité. Combien un tel amas différoit de cette secte redoutable qui, aux plaines de Jarnac, de Moncontour et de Coutras, sous les remparts de Paris, dans les murs de Montauban, de la Rochelle, en un mot, sur une foule de points, avoit déployé tant de valeur, de constance et de ressources ! Les Condé, les Châtillon, les Rohan, les Montgomméry et les d'Assier, avoient pour successeurs des hommes sortis d'entre la populace : un Cavalier, un Bertrand, un Catinat. Ce dernier ne regardoit qu'avec mépris ses autres compagnons, d'après l'honneur qu'il avoit eu de faire quelques campagnes dans l'armée du général dont il s'arrogeoit insolemment le nom. Le zèle religieux étoit remplacé par une superstition aussi absurde que barbare. D'après une de ces inconséquences qui doivent rappeler l'étendue d'une foiblesse qui devroit abaisser les fumées de l'orgueil, ces mêmes hommes dont la douloureuse séparation d'avec l'église, étoit due en partie à leur

éloignement pour les cérémonies d'un culte Louis XIV.
qu'ils taxoient d'idolâtrie, accordoient une 1703
confiance insensée à des devins et à des devineresses.

Le maréchal de Montrevel marcha contre les révoltés, qui furent désignés par le nom de *Camisards*. L'origine de cette expression se rencontre dans l'usage qu'ils adoptèrent de mettre, en signe de reconnoissance, des chemises sur leurs habillemens.

A la même époque, une passion honteuse vomit sur la France les maux dont elle s'étoit jusqu'à ce jour préservée. L'orgueil du duc de Bavière ne pardonnoit point à Villars de l'avoir, malgré lui, forcé à vaincre ses ennemis. La division éclata bientôt entre le prince et le général français. Louis eut la foiblesse d'interrompre le cours des succès de ses armes, et de substituer le maréchal de
Marsin à un chef habile. 1704

De faux mouvemens et des escarmouches malheureuses, furent les avant-coureurs de la fatale journée d'Hochstet. Sur le théâtre du triomphe de Villars, le maréchal de Tallard amena un renfort considérable, et porta dans l'armée cette présomptueuse médiocrité qui ne recueille de la valeur que le triste avantage d'entraîner des résultats plus funestes.

Les fautes furent multipliées; Folard ayant eu la constance de les rechercher, en a distingué douze. Eloignés d'une telle impassibilité, nous supprimons des récits affligeans,

Louis XIV. dont plusieurs circonstances ne sauroient être
1704 expliquées. Parvient-on à se persuader que vingt-sept bataillons et quatre régimens de dragons mirent bas les armes dans Bleinheim sans opposer de résistance? Ces vieilles bandes devoient-elles donc se borner à *frémir ?* Pourquoi Navarre déchira-t-il et enterra-t-il ses drapeaux qu'il tenoit de la main du grand Henri, et qu'il avoit surchargé de lauriers ? Combien le désespoir ne présentoit-il pas de plus nobles chances à des soldats renommés pour leur vaillance ! Le rétablissement de la victoire, un chemin à travers des ennemis, ou une mort digne des guerriers français.

Les vaincus entendent cependant, de la bouche de leurs ennemis, des éloges accordés à leur bravoure individuelle. Marlborough reconnoît parmi les blessés un grenadier dont il avoit eu occasion de remarquer l'intrépidité durant le combat; il l'approche et lui dit : « Brave homme, si ton maître avoit beaucoup » de soldats comme toi, il seroit invincible.— » Ce ne sont pas les soldats comme moi qui » lui manquent, c'est un général comme » vous. »

Le maréchal de Tallard eut son fils tué à ses côtés. La foiblesse de sa vue le jeta dans un escadron anglais, comme il se portoit sur le village de Bleinheim, quoiqu'une balle de mousquet lui eut fait une blessure. Prisonnier, il se vit comblé des égards de Marlborough.

Une suite de procédés nobles, ne calmant pas son humeur, il marqua ses discours d'une teinte d'amertume : « Milord, vous avez » battu les meilleures troupes de la terre. — » Je suppose que votre excellence excepte » celles qui les ont vaincues. » Louis XIV. 1704

La seconde bataille d'Hochstet coûta aux Français quatre-vingt lieues de pays. Les débris de leur armée revinrent des bords du Danube passer le Rhin. Le maréchal de Marsin mérita pourtant de l'estime, dans sa manière d'exécuter une si fâcheuse retraite.

Le généreux Laubanie s'immortalisa par la défense de Landau, qu'il eut la douleur de ne pouvoir sauver, après dix jours d'attaques extrêmement vives ; le roi des Romains fit sommer le gouverneur de se rendre et reçut pour réponse : « Nous désirons passionnément » l'estime de votre majesté qu'elle n'accorde » que difficilement, et notre conduite sera » réglée en conséquence. »

Le trentième jour du siége, une bombe éclate aux pieds de Laubanie, le blesse dans l'estomac et le prive de la vue : aveugle et souffrant des douleurs cruelles, il ne cède point de sa résolution ; ses ordres dirigent une défense de six semaines ; lorsque Joseph accorde une capitulation honorable, il s'écrie : « Il y » a bien de la gloire à vaincre de pareils » ennemis. »

En Italie, Vendôme s'empara du duché de Modène, de Verceil et d'Yvrée. Son

Louis XIV. frère, le grand-prieur, se rendit maître
1704 de la Rovère et de Sainsano. Le duc de la Feuillade emporta le château de Suze et Pignerol.

La Flandre ne vit que le bombardement de Namur par le général Wenkerque.

Philippe V, dont la cause faisoit couler le sang à grands flots, maintenoit une supériorité due en grande partie aux sages conseils du maréchal de Berwick, lorsqu'il se vit attaqué dans le cœur de ses états. L'archiduc Charles parut avec un corps de dix-huit mille Anglais ou Hollandais, et prit le titre de roi d'Espagne.

L'honneur qui rejaillit sur Duguay-Trouin de la prise de Coventry et de douze vaisseaux richement chargés, ne fut qu'une foible compensation de la perte de Gibraltar, dont l'amiral Roock se rendit maître. Le désir bien naturel de recouvrer cette place d'une haute importance, fit tenter divers efforts. Le vice-amiral Pointis et le marquis de Villa d'Arias furent chargés d'une attaque par terre, qu'un combat sur mer favorisoit. Le comte de Toulouse, soutenu des lumières du maréchal de Cœuvres, commandoit la flotte française qui obtint un avantage et qui eût remporté une victoire complète, si l'engagement s'étoit repris le lendemain, comme le capitaine Redeling l'avoit conseillé au moment où il mouroit de ses blessures. Gibraltar demeura entre les mains des Anglais et favorisa leur orgueilleuse

ambition, qui dès ce jour s'enivra de la maxime emphatique : Louis XIV. 1704

« Le trident de Neptune est le sceptre du monde. »

A l'heure où se portoient ces coups décisifs, on ne peut voir qu'avec douleur l'un des plus habiles généraux de son siècle, et le plus entreprenant, languir en présence de quelques misérables bandes. Lorsque Louis prit le parti, pour le moins extraordinaire, d'envoyer Villars au fond du Languedoc, les camisards venoient de battre M.r de Joncquières. Quoique Cavalier eût déployé dans cette rencontre beaucoup de bravoure et une rare intelligence, il n'en reconnoissoit pas moins l'affoiblissement de ses forces, et les alarmes que le seul nom de Villars répandoit parmi ses gens.

Un heureux emploi de douceur et de fermeté ouvrit les voies à un accommodement. Le baron d'Aiguilliers, habitant d'Uzès, obtint par ses vertus l'ascendant nécessaire pour remplir les fonctions honorables de médiateur.

Lacombe, propriétaire à Vezenobre, se trouva dans l'heureuse position de donner les preuves de son zèle. Il avoit quelque influence sur Cavalier, qui avoit été parmi les gardiens de ses troupeaux.

Le colonel Lalande eut avec ce chef une première conférence, dans laquelle il lui présenta une bourse pleine d'or qui fut refusée

Louis XIV. avec dignité. Lalande en tira cent louis et les
1704 jeta aux camisards. Ces hommes demi-nus restèrent immobiles jusqu'au moment où Cavalier leur dit : « Prenez cet argent pour boire » à la santé du roi, la paix est faite. »

Combien n'est-on pas frappé de voir le plus fier des guerriers du plus superbe des potentats, consentir à une entrevue avec le chef des camisards ! Cavalier se rend au couvent des récolets de Nîmes : il s'avance d'un air audacieux. Daniel Guy, son prophète, marche à sa droite ; Catinat, commandant de sa cavalerie, à sa gauche, et douze cavaliers forment son escorte. Les spectateurs accourus en foule regardent avec surprise un jeune homme de vingt-trois ans, d'une taille petite, d'une figure commune, couvert d'habits chamarrés d'or, et portant un chapeau surmonté de hautes plumes. Sous cet extérieur bas, le chef des rebelles recéloit sans doute quelques-uns des talens qui pouvoient justifier son audace.

Villars attendoit Cavalier dans le jardin des récolets : il l'empêcha de se mettre à genoux et refusa de prendre son épée. A la suite d'un assez long entretien, il lui présenta au nom du roi un brevet de colonel, avec le pouvoir de nommer aux emplois de son régiment et l'assurance d'une pension de douze cents livres.

Les troubles des Cévennes n'étoient que palliés au moment où Villars se vit rappelé de ce théâtre obscur, et proclamé le seul des

généraux qui pût retarder l'invasion menaçante Louis XIV.
de Marlborough. Il trouva sur les bords de la 1705
Moselle une armée composée de quelques bataillons échappés au désastre d'Hochstet, et de plusieurs corps de milice. Des troupes intimidées par les revers et des recrues sans expérience ne se trouvoient guère propres à se mesurer avec un vainqueur redoutable. Villars eut la sagesse de le sentir et l'habileté de poser à Sirk un camp qui couvroit Sarre-Louis et Thionville, et qui fermoit l'entrée de la Champagne.

Marlborough eût bien désiré de forcer un poste qui faisoit échouer le plan de sa campagne ; mais toutes ses reconnoissances lui persuadèrent que les tentatives, à cet égard, seroient des actes de témérité. Il espéra de cacher le dépit que cette contradiction lui causoit, en se plaignant de la lenteur des manœuvres du prince de Bade. Par un mouvement digne de la délicatesse des anciens chevaliers, il écrivit à Villars pour lui exprimer sa haute estime et pour s'excuser à ses yeux, « S'il n'avoit pas eu l'honneur d'attaquer son » excellence. »

Villars délivré de la présence de son puissant ennemi, se consacra aux soins de ranimer l'audace des anciens régimens et de donner de l'instruction aux milices. Après quelques mois consacrés à ces détails fastidieux, mais essentiels, il hasarda plusieurs expéditions, reprit Trèves et força les lignes de Weissem-

Louis XIV. bourg. Bientôt affoibli par deux détachemens,
1705 l'un envoyé dans la Flandre à l'électeur de Bavière, et le second au marquis de Conflans pour le siége de Hombourg, il ne put défendre les lignes de Haguenau. Le prince de Bade s'en rendit maître ainsi que de la ville, qui lui fut livrée par la fuite du colonel de Péri avec sa garnison.

Marlborough rencontra dans la Flandre peu d'obstacles à surmonter. L'électeur de Bavière et le maréchal de Villeroi, après s'être rendus maîtres de Huy et après avoir été contraints à la levée du siége de la citadelle de Liége, occupèrent des lignes si prodigieusement étendues que les ennemis se saisirent de deux postes importans, de Neichespein et d'Ilescheim, avant que le duc de Roquelaure qui commandoit l'avant-garde française, en fut informé. Il se hâta d'arriver avec vingt-un bataillons et vingt-six escadrons. Des charges vigoureuses dispersèrent sa cavalerie et maltraitèrent son infanterie. Le marquis de Caraman, secondé par l'expérience de Stekenberg, lieutenant-colonel du régiment d'Alsace, forma un bataillon carré à la tête duquel il exécuta une superbe retraite, sans que les ennemis osassent l'entamer.

L'électeur et le maréchal de Villeroi concentrèrent leurs forces dans le camp avantageux de Posk sous Louvain: Marlborough ne pensa point à les y attaquer, et préféra de s'emparer de Tillemont et de Lewes.

Le roi d'Espagne ne rencontroit pas la fortune plus favorable. Le maréchal de Tessé fut contraint de lever le siége de Gibraltar. Gironne et Barcelonne ouvrirent leurs portes à l'archiduc. Louis XIV. 1705

Grâces aux talens de Vendôme, l'honneur des armes françaises étoit soutenu dans l'Italie. Maître de la Vérue à la suite d'un siége difficile, il campe sur le bord de l'Adda, poste son aile gauche au pont de Cassano et appuie sa droite sur Rivalta. Il est attaqué par le prince Eugène dans son centre et à sa gauche; d'abord à onze heures du soir, ensuite à la pointe du jour. A deux reprises il repousse les Impériaux, et après quatre heures d'une mêlée sanglante, il fixe la victoire. Peu de chefs d'armée se sont illustrés par autant de traits de valeur. Douze officiers-généraux périrent à ses côtés et cinq coups de mousquet l'atteignirent.

Le prince Eugène n'abandonna le champ de bataille, qu'après avoir reçu une blessure à la jambe; quoique la plupart de ses officiers fussent mis hors de combat, ses troupes se retirèrent en bon ordre, sans que les Français pussent les entourer en les poursuivant jusqu'au Naviglio.

Les vainqueurs eurent à regretter deux mille sept cent huit hommes, tandis que les vaincus perdirent « six mille cinq cent quarante-trois morts, quatre mille trois cents » prisonniers et dix-neuf cent cinquante

Louis XIV. » blessés. » La conquête de Sancino attesta
1705 le gain de la bataille de Cassano que le prince Eugène annonçoit comme indécise.

Le duc de la Feuillade, animé d'une généreuse émulation, enleva Villefranche d'assaut, reçut Nice à discrétion et contraignit Chivas à capituler. Ces progrès soutenus, sembloient annoncer un brillant avenir. La France attachoit avec satisfaction ses regards sur une contrée qui lui retraçoit d'anciens triomphes, et ne prévoyoit pas les revers qui l'attendoient. A peine Montmélian venoit de se rendre, que Vendôme par une marche bril-
1706 lante, étonne les Impériaux qui, sous les ordres du comte de Reventlau, officier danois, occupoient de forts retranchemens entre Montechiaro et Calcinato. Les Français se soumettent à l'ordre de ne point tirer. « Ils montent par » des endroits assez rudes de la côte qui les » séparoit des Impériaux, et se rangent sur le » plateau, vis-à-vis des ennemis. Les Impé» riaux les laissent approcher vingt ou vingt» cinq pas, présentent les armes, tirent bien » de sang-froid et avec toutes les précautions » que l'on peut prendre ; mais ils sont rom» pus avant que la fumée soit dissipée. Beau» coup d'Impériaux sont tués à coups de » sabre et de baïonnette ; en un mot, le dé» sordre est général. Les Français ne perdent » que huit cents des leurs, tuent trois mille » ennemis, font quatre mille prisonniers, » prennent mille chevaux, six pièces de canon » et presque tout le bagage. »

Vendôme s'avançoit pour couvrir le siége Louis XIV.
de Turin, lorsque des cris d'alarmes et de 1706
douleur l'appelèrent au secours de la patrie. La bataille de Ramillies, résolue sans nécessité, préparée avec étourderie et livrée contre toutes les règles de l'art, couvrit le royaume d'un deuil profond. Dans cette journée funeste, les Français « perdirent vingt mille hommes, » l'honneur de la nation et l'espoir de re» prendre l'avantage. » Les troupes éperdues ne se rassurèrent que sous les remparts des places de la Flandre. Les ennemis crurent à peine leur succès, lorsque Louvain, Malines, Lière, Bruxelles, Gand, Bruges, Oudenarde, Menin, Dendermonde et Ath se rendirent à la première sommation, et qu'Anvers n'opposa qu'une foible résistance.

Vauban accourut pour sauver les restes de la frontière. Sa seule présence opposa une digue contre laquelle Marlborough ne tarda point à se briser, et qui le détourna du bassin de l'Yper pour agir dans celui de la Lys. L'indiscrète condescendance du comte de la Mothe pour les bourgeois d'Ostende, décida de la perte de cette ville.

Le maréchal de Villeroi fut terrassé par sa disgrâce, pendant cinq jours n'osa expédier de courrier, sollicita l'ordre de son rappel, enfin parut à la cour accablé de désespoir et de confusion. Louis sensible à la douleur d'un homme qui avoit été le compagnon de ses plaisirs, le dépositaire de ses secrets et le témoin de ses

Louis XIV. 1706 campagnes, le rassura par des paroles consolantes qui firent expirer le sarcasme sur les lèvres des courtisans : « M.r le maréchal, on » n'est pas heureux à notre âge ; mais si la for- » tune nous traite avec rigueur, l'estime et la » constance de nos amis soulagent nos re- » grets. »

Le duc de la Feuillade attendoit de la prise de Turin, le bâton de maréchal de France. Les bontés de Louis et la tendresse de Chamillard son beau-père, accumulèrent les ressources propres à garantir un plein succès. Le duc d'Orléans remplaça Vendôme, et le maréchal de Marsin fut chargé de servir de guide à son inexpérience.

Ces moyens réunis ne hâtant point la prise de la place, et ne retardant pas la marche du prince Eugène, le conseil éprouva quelques regrets sur l'énormité de la dépense, et quelques craintes de ne pas réussir. Le roi confia ses inquiétudes à Vauban, qui fit sur-le-champ l'offre de se rendre à Turin, d'y servir comme simple volontaire, et de seconder de tout son pouvoir les assiégeans. Louis, scrupuleux observateur des convenances, répliqua: « Songez- » vous que cet emploi est au-dessous de votre » dignité ? — Sire, ma dignité est de servir » l'état. Je laisserai le bâton de maréchal de » France à la porte, et j'aiderai peut-être le » duc de la Feuillade à prendre la ville. » Le monarque sentit que l'unique réponse digne de cet homme vertueux, étoit de le serrer

dans ses bras avec les étreintes de l'amitié. Le duc aveuglé par la coupable frayeur de partager la gloire qu'il se promettoit, substitua aux expressions de la reconnoissance une sanglante raillerie : « J'espère prendre Turin » à la Cohorn. » Louis XIV. 1706

Juste châtiment de sa présomption et de son ingratitude ! il se vit trompé dans son attente. Le duc de Savoie et le prince Eugène paroissent en présence de l'armée. Un conseil de guerre s'assemble, et la pluralité des voix s'accorde sur l'avantage de marcher à la rencontre de l'ennemi, et sur le danger de l'attendre dans des lignes si resserrées, que huit mille hommes ne sauroient y être mis en bataille. Le maréchal de Marsin montre un ordre du roi de suivre son avis, et il le donne pour défendre la ville. On obéit à une disposition que tous les officiers trouvent cruelle, et qui outrage le duc d'Orléans. Le prince Eugène passe sans obstacle la Doire, attaque les retranchemens des Français avec huit colonnes, et les emporte après deux heures de combat.

Le maréchal de Marsin chercha la mort comme seule capable de mettre fin à son désespoir. Atteint d'un coup de feu dont peu de jours après il mourut entre les mains des chirurgiens, il répéta souvent aux personnes qui l'approchoient : « Croyez que c'est contre mon » avis, si nous avons attendu les ennemis dans » nos lignes. » Position bien cruelle qui condamnoit un officier reconnu médiocre général,

Louis XIV. mais d'une expérience et d'une valeur recommandables, à perdre l'estime de l'armée, à compromettre les intérêts du royaume, par une conduite qui blessoit son propre sentiment.
1706

Chamillard qui joignoit à une timidité accrue par les revers de la France, le désir de ne point obscurcir par le gain d'une bataille, l'éclat du siége, et la crainte que le duc d'Orléans n'acquît trop de droits à l'affection de son oncle, avoit, par le secours de M.me de Maintenon, surpris au roi cet ordre d'où devoit découler tant de maux. Très-certainement l'honneur et la délicatesse prescrivoient le refus d'un si honteux emploi; mais, pour le malheur du maréchal de Marsin, il étoit courbé sous le joug pesant que le désordre des affaires ne manque jamais d'imposer.

Le duc d'Orléans fit des prodiges de valeur, et ne fut écarté du champ de bataille, que lorsque deux blessures l'eurent mis hors de combat. Sa retraite devint le signal d'une entière dispersion. Dans sa lettre au roi, il peignit avec chaleur sa peine de la défaite des troupes et de la levée du siége. Il termina par cette phrase: « Si je l'ose dire, le chagrin » d'avoir commandé une armée qui avoit » ordre d'obéir à Marsin, m'en fait encore » plus. » Dix mille Français périrent. Le reste de l'armée prit la fuite, et laissa les ennemis maîtres de s'emparer « du Milanais, du Pié» mont, du Mantouan et du royaume de » Naples. »

En Espagne, la valeur de Philippe V, les talens du maréchal de Berwick et la constance des Castillans, ne parvinrent point à tenir la balance égale. L'archiduc Charles maître d'Alicante et de Salamanque, fit une entrée triomphale dans Madrid, et fut proclamé roi. Bientôt forcé par Philippe à l'abandon de la capitale, il se dédommagea de ce sacrifice par la prise d'Alcantara, quoique le chevalier de Mahoni défendît cette place avec une extrême vigueur. Les succès que les alliés obtenoient contre le petit-fils du roi de France, étoient dus à un homme qui les ternissoit par son ingratitude.

Louis XIV. 1706

Le comte de Ruvigni, que nous avons vu ambassadeur de France à la cour d'Angleterre, avoit quitté sa patrie à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, et s'étoit dévoué à l'Angleterre sous le titre de lord Galloway. Quelle passion fut assez effrénée pour l'armer contre un bienfaiteur généreux et délicat, avec lequel il avoit eu un dialogue qui reste à jamais le plus touchant éloge du monarque. « Sire, j'ai acheté la terre de Rayneval, mais il me manque dix mille écus pour achever mon payement; je viens demander cette somme à votre majesté, comme à mon meilleur ami. — Vous ne vous trompez pas, je vous la donne de tout mon cœur. » On ne quitte pas un tel souverain; et s'il nous retire ses bontés, s'il nous ravit la satisfaction de lui consacrer notre existence, on meurt de douleur à ses pieds.

Louis XIV. 1707 L'aspect de l'abîme qui s'entr'ouvroit chaque jour de plus en plus sous les pas de Chamillard, remplit de terreur un homme naturellement honnête, mais d'une excessive foiblesse. Ses demandes réitérées pour obtenir sa retraite lui valurent ce billet écrit de la main du roi : « Eh bien, nous périrons ensemble. »

M.me de Maintenon applaudit un instant à l'idée de déposer les destinées de l'état entre les mains d'un premier ministre. Elle désigna le cardinal de Janson ; mais le roi rejetta cette proposition. « Lorsqu'à la mort du car» dinal de Mazarin, j'ai pris le timon des af» faires, j'ai été en grande connoissance des » choses, résolu de n'admettre aucun ecclé» siastique dans mon conseil, encore moins » un cardinal que les autres. Je m'en suis » trop bien trouvé pour y rien changer. »

Les maux s'accumulant sans cesse, ne laissoient pas à Louis le temps de respirer : il compta parmi les plus cruelles rigueurs de la fortune, la mort de Vauban. Un état nourrit de justes sujets d'espérance, tant qu'il conserve des hommes en qui les lumières, le génie et la vertu sont vivifiés par le feu sacré de l'amour de la patrie. Loin de rencontrer des serviteurs éclairés et généreux qui se consacrassent à la tâche honorable d'alléger le fardeau de ses infortunes, le monarque n'arrêtoit ses regards que sur un peuple en proie à la misère, sur sa famille affligée, sur des ministres troublés, sur une cour glacée d'effroi

et sur les guerriers découragés. Villars inaccessible à toute crainte, vint de l'armée pour régler les plans de campagne : il parla au roi avec une assurance que l'abattement général rendoit héroïque, et que ses triomphes auroient dû sauver du reproche insultant de fanfaronnade. « J'ose promettre à votre majesté, » que par-tout où je la servirai, j'aurai tou- » jours le dessus sur ses ennemis, je les bat- » trai toutes les fois qu'il me sera possible de » les joindre. » Louis XIV. 1707

Fidèle à ses engagemens, Villars força les redoutables lignes de Stolhoffen, et fit subsister son armée aux dépens du duché de Wirtemberg, des principautés de Bade, de Dourlach et du Palatinat. Par des courses en avant de plus de quarante lieues, il jeta l'épouvante dans le cœur de l'Allemagne, battit près de l'abbaye de Lorch, le général Janus qu'il fit prisonnier avec deux mille hommes, mit à contribution les provinces qui s'étendent jusqu'à Marienthal, et couronna ces faits brillans par l'honneur de recouvrer les drapeaux français qui avoient été pris à la seconde bataille d'Hochstet, et qui fournissoient des trophées à plus de soixante villes.

La victoire d'Almanza produisit un changement total dans la situation de l'Espagne. Cette mémorable journée présente plusieurs circonstances dignes de remarque. Les deux généraux y laissèrent percer des signes d'une animosité personnelle. Le maréchal de Ber-

Louis XIV. wick, exilé de l'Angleterre par le renverse-
1707 ment du roi Jacques, commandoit les Français, et les Anglais avoient à leur tête lord Galloway, l'un de ces réfugiés que la France regrettoit. Des deux princes qui aspiroient au trône, Philippe se livroit à l'inquiétude dans Pampelune, et Charles représentoit à Madrid, tandis que leurs partisans s'immoloient sur le champ de bataille. « Le comte de Petersbo-
» rough qui soutenoit la guerre d'Espagne
» presque toute à ses frais, et qui ne l'avoit
» entreprise que d'après son affection pour
» l'archiduc Charles, s'écria : *Ah! qu'on est*
» *bon de se battre pour eux !* »

Le duc d'Orléans affligé de n'être, malgré son extrême diligence, arrivé que le lendemain de la bataille, se hâta de recueillir les fruits d'une journée dont il regrettoit de n'avoir point partagé la gloire. Le royaume de Valence et celui d'Aragon furent soumis. De Saragosse, le prince envoya le chevalier de Mahoni prendre Alcira, Mequinença et Monçon; le marquis du Bai, se rendre maître de Ciudad-Rodrigo; enfin, le comte d'Asfeld, s'emparer de plusieurs places d'un rang inférieur.

Bientôt il rassembla quatre-vingt mille hommes, et se proposa l'honneur de détruire l'opinion qui présentoit Lérida comme l'écueil des plus grands capitaines. Après douze jours de tranchée ouverte, deux bataillons d'Auvergne, un de Bresse et un d'Angoumois empor-

tèrent la place dans un assaut de nuit. Tous les hommes en état de porter les armes se jetèrent dans le château. Les vieillards, les femmes et les enfans cherchèrent au pied des autels un asile que le vainqueur respecta. Les moines poussés par un zèle, au moins indiscret, avoient paru les armes à la main sur les remparts; ils ne furent punis que par quelques jours de jeûne. Le prince de Hesse-Darmstadt qui avoit, dans la place, animé les soldats et les habitans par des exemples de valeur, ne livra le château qu'à la suite de deux mois d'attaques fort vives, et au moment où le jeu d'une mine étoit prêt à garantir le succès d'un assaut. Louis XIV. 1707

Le maréchal de Noailles prit Puycerda, soumit la Cerdagne, et ajouta par ces deux conquêtes à la solidité des fondemens du trône de Philippe.

L'Italie entièrement évacuée par les troupes françaises, laissoit la Provence ouverte. Le duc de Savoie et le prince Eugène franchirent le Var et s'avancèrent sur Toulon. Cette ville dont la défense du côté de la terre se bornoit à une foible enceinte, sembloit devoir bientôt succomber sous les efforts de deux généraux qui se montroient également actifs, qui étoient conduits par des intérêts puissans, et secondés par le bombardement de l'amiral Showel; mais Saint-Pater, gouverneur de la ville, enflamma d'un zèle ardent les individus de toutes les classes. Les troupes de la

Louis XIV. 1707 garnison et les employés de la marine signalèrent à l'envi leur dévouement. Ceux que le devoir écartoient de la défense des remparts, sollicitèrent l'honneur de faire le sacrifice de leur fortune. L'intendant M.r Lebret envoya son argenterie, ses bijoux et sa vaisselle. Cet exemple que le directeur des fortifications Niquet imita le premier, acquit en peu de jours la force d'une résolution générale.

Le maréchal de Tessé laissa le pas de Suze sous la garde de quelques troupes; détacha le comte de Guébriant avec un corps de chasseurs et le suivit de près à la tête de son armée. Guébriant montra une rare intrépidité dans la prise des hauteurs de Sainte-Catherine. Bientôt chassé de ce poste comme de ceux de Feron, de la Malgue et de Sainte-Catherine, il forma un camp retranché à Sainte-Anne. Le maréchal de Tessé recouvra toutes les hauteurs. Les ennemis se proposoient de réparer ces mortifians échecs, lorsque l'approche rapide du duc de Bourgogne et du duc de Berri les réduisit à la honte de ne remporter, pour fruit de leurs immenses préparatifs, que le médiocre avantage d'avoir, par les bombes de l'amiral anglais, endommagé quelques édifices publics et plusieurs maisons des particuliers.

Une foule de voix s'élevèrent pour condamner le maréchal de Tessé de n'avoir pas harcelé un ennemi que la nature du pays rendoit facile de couper, même d'écraser

dans sa retraite ; au lieu qu'il se consola par Louis XIV.
la prise de Suze, de son peu de succès 1707
sur Toulon. Ce jugement, que l'histoire a plus d'une fois confirmé, ne pécheroit-il pas par trop de rigueur ? On n'étoit plus à cette époque où les Français portoient l'étonnement, l'admiration et la crainte parmi les différens peuples de l'Europe. Les défaites de la campagne précédente avoient affoibli dans les cœurs cette généreuse confiance qui élève au-dessus de l'humanité. Peut-être le maréchal montra-t-il plus de prévoyance que de foiblesse. Quelles profondes et douloureuses impressions ne laissoient pas les désastres de Turin et de Ramillies, puisque l'entreprenant Vendôme se réduisit à une guerre défensive! Il ne tenta pas même de tirer avantage de l'éloignement de Marlborough, qui remplissoit à la cour de Saxe le rôle de négociateur, et qui, animant le génie belliqueux de Charles XII, flattoit la résolution de ce monarque de chercher des périls innombrables dans le sein de la Russie, au moment où la fortune lui offroit l'occasion de se rendre l'arbitre des souverains de l'Europe.

Pendant la stagnation des armées, Guetten, français autrefois attaché au prince de Conti, et devenu partisan chez les Hollandais, conçut le dessein de se saisir d'un prince de la famille royale. Dans l'avenue de Versailles, près du pont de Sèves, il enleva M.r de Béringhen, premier écuyer, que la livrée du roi lui persuadoit être le Dauphin.

Louis XIV. 1708 des plus grands capitaines de son siècle : « Je » savois bien que dans le courant du service » il n'étoit nullement général, sans prévoyance, » sans arrangement, sans se mettre en peine de » savoir des nouvelles de l'ennemi qu'il mé- » prise toujours ; mais je le croyois tout autre » dans l'action, que je ne l'ai vu avant-hier. »

Sur les plaintes de son petit-fils, le roi envoya le maréchal de Berwick, dans l'espérance qu'un homme à la fois éclairé, vigilant et réfléchi tempéreroit les inconvéniens produits par un génie qui s'élançoit aux plus sublimes conceptions, pour retomber soudain dans l'excès de la nonchalance. Ces généraux trop émules de gloire, pour ne pas ressentir les aiguillons d'une secrète jalousie, avoient en outre trop d'opposition dans leur caractère, pour qu'il fût permis d'attendre que les mêmes principes les conduisissent. Vendôme dédaignoit comme un signe de médiocrité la marche réservée du maréchal : celui-ci de son côté ne voyoit que les boutades du caprice, jusque dans les inspirations qui reproduisoient par fois le grand Henri. « Ils épou- » sèrent des avis différens et les soutinrent, » l'un avec emportement, l'autre avec une » froide opiniâtreté. »

Le prince Eugène laissa l'électeur de Brandebourg aux prises avec l'électeur de Bavière, et vint se joindre à Marlborough. Quoique ces deux grands hommes remplissent l'Europe du bruit de leur renommée, ils n'en parurent

pas moins coupables d'un acte de témérité, Louis XIV.
lorsqu'ils annoncèrent le dessein d'assiéger 1708
Lille. Une place qu'avoit fortifiée Vauban, défendue par huit mille hommes sous les ordres d'un général de haute réputation, approvisionnée abondamment et protégée par une armée de plus de cent vingt mille hommes, depuis que le maréchal de Berwick avoit amené des bords de la Moselle trente-six bataillons et soixante-sept escadrons : cette place opposoit des difficultés insurmontables. Une si superbe expédition attira pour témoins le roi Auguste, le landgrave de Hesse et une foule de volontaires des plus illustres maisons de l'Allemagne.

L'armée française étoit campée sous Tournai. Vendôme voulut fondre sur les assiégeans et forcer leurs lignes. Le maréchal de Berwick proposa de les fatiguer par des alarmes continuelles, qui les contraindroient sans cesse à se dégarnir et par conséquent à retarder leurs opérations. Le duc de Bourgogne se rangea de cet avis. Vendôme furieux, s'écria : « Qu'il combattroit malgré les généraux et » malgré l'armée elle-même. » On ne le soumit qu'avec peine à la condescendance d'attendre la décision du roi. Le monarque, pénétré dans sa jeunesse des maximes de Turenne, appuya le sentiment « de sauver une ville im- » portante par une bataille. » Mais lorsque Chamillard apporta les ordres, l'ennemi avoit profité d'un temps perdu en frivoles débats.

Louis XIV. 1708 Vendôme recueillit l'affligeant honneur que sa résolution auroit, selon toutes les apparences, produit de très-grands avantages ; mais il éprouva le chagrin de reconnoître que l'heure étoit passée, et eut la franchise d'avouer que les lignes lui paroissoient être devenues inattaquables.

Le maréchal de Bouflers abandonné à ses propres ressources, couronne l'édifice d'une réputation immortelle. Il aguerrit des troupes nouvellement levées : il se fait adorer par toutes les classes d'habitans. Les magistrats secondent son zèle ; les communautés lui ouvrent leurs magasins ; les bourgeois se chargent du service intérieur, et le peuple le comble de bénédictions. Son âge avancé ne l'empêche pas de partager les périls et les fatigues. Toujours habillé le premier, à toutes les attaques, il ne se jette sur son lit que par courts intervalles, et se nourrit avec plus de frugalité que les officiers subalternes, et que les moindres particuliers. Plusieurs blessures n'apportent aucun changement à sa conduite. Atteint d'un coup de pierre, on l'emporte privé de connoissance. Sa maison est aussitôt entourée d'une multitude de tout état, de tout sexe et de tout âge, qui le tient enfermé pour qu'il prenne quelques instans de repos. Des officiers et des soldats viennent lui annoncer que s'il ne s'occupe pas de sa guérison, les troupes seront pour la première fois rebelles à ses ordres et poseront les armes.

Au moment où l'aveu des chirurgiens lui permet de reparoître, la joie publique s'exprime par les plus touchans transports. Le premier, il se réduit à une ration de cheval. Son argent, sa vaisselle, ses bijoux et son crédit (1) se consomment en secours aux pauvres, en dons aux soldats, en gratifications aux employés. La simplicité qui accompagna toutes ses actions, y ajouta encore un nouveau prix.

Louis XIV. 1708

Le chevalier de Luxembourg a seul l'audace de se faire jour à travers de l'ennemi, de pénétrer dans la ville à la tête d'un corps de cavalerie et d'introduire cent cinquante milliers de poudre qui étoient divisés dans les portemanteaux.

Vendôme fait l'offre généreuse d'exécuter la commission difficile et décisive de couper un convoi de vivres, dont les ennemis éprouvoient un impérieux besoin. Le prétexte de son rang colore un refus, et la faveur du duc de Bourgogne arrête le choix sur le comte de la Mothe, courtisan aimable, homme honnête, mais officier médiocre. Il est battu près de Vinendal, se réfugie sous le feu de

(1) J'ai vu entre les mains de plusieurs habitans de Lille, des pièces de cuivre qui portoient la garantie du maréchal qu'on les recevroit pour une pièce du même poids en argent. La détresse des finances ne permit pas de retirer ces pièces mises en circulation. Bouflers dérangea sa fortune pour rembourser toutes celles qui lui furent présentées. Dans un grand nombre de familles, la reconnoissance les a fait conserver avec un respect religieux.

Louis XIV. 1708 Bruges, et détermine la chûte de Lille, dont le salut ne devoit point être confié à des mains inhabiles.

Après soixante-deux jours de tranchée ouverte, Boufiers annonça son dessein de capituler. Le prince Eugène, dans un billet également honorable pour les deux adversaires, félicita le maréchal sur sa belle défense, et le laissa maître de dicter les articles de sa capitulation. Boufiers se retira dans la citadelle, et malgré la disette des vivres, il s'y soutenoit contre des attaques fort pressantes, lorsqu'à la suite de soixante autres jours de résistance, il reçut un billet de la main du roi : « Sauvez par une capitulation les restes de » votre brave garnison, et sur-tout vous, que » je prise plus que vingt mille hommes. »

La perte de l'une des clefs du royaume répandit la consternation dans toutes les provinces. Pour tranquilliser les esprits, le roi fit disperser l'armée dans les garnisons. Au moment où ce quartier-général si désuni se séparoit, un courtisan du duc de Bourgogne dit à Vendôme : « Monsieur, voilà ce que c'est » de n'aller jamais à la messe. Aussi, vous » voyez quelles ont été nos disgrâces.—Croyez- » vous, Monsieur, que Marlborough y aille » plus souvent que moi ? »

Le duc de Bourgogne revint à la cour avec le maréchal de Berwick. Vendôme fut, dans Anet, ensevelir son chagrin qui s'aigrit par la conviction intérieure que ses droits à former

des plaintes, ne le déroboient point au malheur d'avoir mérité des reproches. » Louis XIV. 1708

La fermeté que les rigueurs de la fortune transformèrent plusieurs fois en obstination dans Louis, le porta à charger le comte de la Mothe de défendre Gand avec trente-sept bataillons. Des forces aussi considérables et des magasins abondamment pourvus, ne défendirent la place que cinq jours. Cet exemple devint contagieux pour les troupes, qui évacuèrent Bruges et plusieurs autres postes.

En Espagne, le duc d'Orléans, après dix jours d'attaque, prit Tortose, et tint ensuite le comte de Stahremberg tellement en échec, que Mahoni s'empara d'Alicante, et le chevalier d'Asfeld, de Dénia.

La prise d'Oran par les Africains, fournit un reproche sanglant contre le machiavélisme qui étouffe dans trop de cabinets les scrupules de l'honneur et de la délicatesse. Des ennemis de la religion chrétienne, des violateurs de la foi publique, reçurent de la part de l'Angleterre, « des ingénieurs, des officiers, de » l'artillerie et des munitions. » L'Espagne et l'Europe avec elle, sentirent l'étendue d'une perte qui centuploit l'audace des Maures.

Dans l'impossibilité de rassembler les forces nécessaires pour combattre avec avantage le duc de Savoie, le roi pensa que Villars auroit en lui-même assez de ressources pour tenir la balance égale ; il lui écrivit : « Je » vous remets le commandement de mon

Louis XIV. 1708

» armée en Italie. L'habileté du général sup» plée souvent au nombre ; c'est aussi en la » vôtre que j'ai une grande confiance. »

Ce témoignage flatteur redoubla l'activité de Villars. Sous les yeux du duc de Savoie, il enleva les deux Sézannes : la valeur et l'habileté ne peuvent néanmoins réparer que jusqu'à un certain point le manque de troupes ; le duc s'empara des forts de Fenestrelle et de Pérouse.

Le royaume sembloit affaissé sous le poids de ses disgrâces ; mais ce corps vigoureux renfermoit dans son sein un fonds inépuisable de ressources. Les rapports incertains de quelques seigneurs anglais, les plaintes exagérées des Ecossais contre l'arrêt d'union, les prières instantes de l'épouse du prétendant, et la magnanimité du roi, produisirent un armement considérable.

Le comte de Gacé commanda six mille hommes destinés au débarquement. Le chevalier de Forbin reçut l'ordre de replacer sur son trône un prince que la reine Anne n'appeloit que le *prétendu prince de Galles*. L'expédition partit de Dunkerque, « fut malheu» reuse, » et coûta, outre quelques bâtimens de transport, un vaisseau que le chevalier de Nangis montoit. Le seul comte de Gacé put s'applaudir, à moins qu'une entreprise échouée ne diminuât à ses yeux l'honneur d'être revêtu de la dignité de maréchal de France.

Dans le récit que le chevalier de Forbin Louis XIV.
publia pour justifier sa conduite, plusieurs 1708
motifs de son défaut de succès paroissent circonstanciés ; trois se font particulièrement remarquer. Les vents contraires que le chevalier avoit annoncés, l'immobilité des Ecossais à la vue de l'escadre française ; et, le plus difficile à concevoir, le peu d'empressement du prétendant qui arriva deux jours plus tard qu'il n'étoit attendu.

Pendant que les vaisseaux français fatigués par la grosse mer, se ravitailloient à Dunkerque, ceux des Anglais passèrent le détroit de Gibraltar, firent la conquête de la Sardaigne et s'emparèrent du fort Mahon.

Les fléaux de la nature s'appesantirent sur la France, aggravèrent la désolation sous le poids de laquelle la nation entière gémissoit. Un froid au-delà des rigueurs connues, accompagné de circonstances dévastatrices, et dont après un siècle, les profondes impressions laissent un souvenir douloureux, porta la 1709
famine, le désespoir et la mort dans les villes et dans les campagnes. L'active et ferme vigilance de d'Argenson comprima dans Paris des explosions qui eussent été funestes. A Cambrai, Fénélon fit allumer des feux, distribua des vivres et soigna lui-même les malades. Cet acte de charité devint un exemple que le plus grand nombre de prélats s'empressèrent d'imiter.

Les richesses de la terre périrent dans ses

Louis XIV. 1709 entrailles. Desmarets annonça que la détresse des finances ne permettoit plus de subvenir aux frais de la guerre, et que le peuple ne pouvoit supporter de nouveaux impôts.

Le cœur navré de cette horrible position, Louis étouffa les derniers mouvemens de son antique fierté : il envoya d'abord à la Haye le président Roullé, bientôt après le marquis de Torci. Ces deux ministres annoncèrent le vœu du monarque, d'acquérir la paix au prix de grands sacrifices. La négociation fut infructueuse; mais mit à découvert aux yeux de toutes les nations, l'orgueil et la dureté des républicains.

Louis, retenu dans l'état de guerre par l'injustice de ses ennemis, attendoit quelques consolations de l'honneur que son petit-fils pourroit acquérir à la tête des armées : il applaudit donc à sa demande de faire la campagne; mais au moment du départ de ce prince, le contrôleur-général annonça qu'il n'avoit point d'argent à lui donner, et qu'il devenoit fort à craindre que les troupes manquassent souvent des objets de première nécessité. Le duc de Bourgogne mit dans sa réponse une noble chaleur : « Puisque l'argent » nous manque, j'irai sans suite, je vivrai en » simple officier; je mangerai, s'il le faut, » du pain du soldat, et personne ne se plain» dra de manquer des commodités de la vie, » quand il verra que j'aurai à peine le néces» saire. » Louis cédant à l'empire qu'exerçoit

sur son ame le désir d'environner sa famille d'une pompeuse représentation, n'accéda point à ce mouvement généreux. Louis XIV. 1709

Pendant qu'Eugène et Marlborough faisoient des blessures profondes à la France et se berçoient de l'attente du déchirement de cette monarchie, le général Merci s'avançoit pour seconder l'exécution de leurs vastes projets. Déjà son armée occupoit la Haute-Alsace, et d'anciens partisans de la maison d'Autriche l'appeloient dans la Franche-Comté, lorsque le comte du Bourg arrêta sa marche, le battit et sauva cette frontière.

Villars fut rappelé d'un théâtre trop resserré pour ses talens, et courut avec son audace accoutumée lutter contre deux adversaires qui répandoient au loin la terreur. Une position savamment établie entre Courrière et Béthune, couvrit Arras et Douai. De ce poste qui gênoit les alliés, le comte d'Artagnan partit pour Varneton sur la Lys, enleva cette ville et rasa ses fortifications.

Eugène et Marlborough consommèrent vingt-un jours devant Tournai, que le brave Surville n'abandonna qu'après une vigoureuse résistance, et pour se jeter dans la citadelle. Ils laissèrent un détachement pour en faire le blocus, franchirent l'Escaut et parurent déterminés au siége de Mons. Le général français forma la résolution de tout hasarder pour s'opposer à une si importante conquête.

Le roi ne dissimula point son inquiétude

Louis XIV. de voir que l'armée, unique et dernière espé-
1709 rance du royaume, fut remise au seul Villars. Boufflers ajouta encore à sa gloire par un de ces traits de grandeur d'ame qu'une foiblesse trop long-temps en vogue indiquoit par le titre de *dignes des Romains*, tandis qu'ils appartiennent bien plus au caractère français. Il réclama comme une faveur la permission de servir sous les ordres de Villars, quoique ce général fût son cadet. Le roi voulut l'aveu de Villars, qui répondit : « Sire, l'offre du maréchal de » Boufflers est digne d'admiration, mais ne » me cause de sa part aucune surprise. J'ac- » cepte volontiers son association, mais non » sa générosité ; je me ferai l'honneur de lui » déférer le commandement, mais je le prie » de hâter son arrivée, car il n'y a pas un » instant à perdre. »

Un combat de procédés aussi nobles que délicats, s'établit entre les deux généraux qui finirent par livrer d'un commun accord la bataille de Malplaquet, dont la perte ne répandit aucun nuage, ni sur la réputation des généraux, ni sur l'honneur des troupes. Le reproche fait par des officiers habiles, et rendu grave par l'assentiment du maréchal de Saxe, d'avoir placé les soldats derrière des retranchemens, trouve une excuse dans l'infériorité des forces françaises, qui le cédoient à celles des alliés de quarante-deux bataillons et de soixante pièces de canon. Les Français avoient durant vingt-quatre heures manqué

de pain ; on venoit de le leur distribuer, Louis XIV.
quand le signal de la bataille fut donné : « Ils 1709
» en jettèrent la moitié pour courir plus légè-
» rement à l'ennemi. »

Trente mille morts restés sur le champ de bataille fournirent l'affligeante preuve, que dans le cours de cette guerre, aucune journée n'avoit été aussi disputée et aussi sanglante. Les alliés ne remportèrent la victoire qu'au moment où Villars fut mis hors de combat par un coup de feu qui l'atteignit au-dessus du genou.

Boufiers commanda une retraite qui est réputée comme l'une des plus belles leçons qu'un général puisse prendre dans l'art de la guerre.

Les vaincus emmenèrent leur artillerie jusqu'à une pièce qui avoit été démontée ; ils ne perdirent que trente prisonniers, et furent poursuivis jusqu'à un défilé sur la route du Quesnoi, sans que les vainqueurs osassent troubler leur marche imposante. L'arrière-garde étoit animée par la présence du jeune Luxembourg qui suivoit les traces du héros dont il tenoit le jour.

La maison du roi eut l'honneur d'exécuter quatre charges, qui renversèrent la cavalerie des alliés sur leur infanterie. Les mousquetaires recueillirent le rare avantage d'enlever plusieurs des étendards d'une armée victorieuse.

Boufiers écrivit au roi que l'armée pleine

Louis XIV. d'ardeur demandoit à recommencer l'engagement; mais le conseil, par une timidité dont il est si difficile de se défendre lorsqu'on est dans l'infortune, sollicita l'ordre de tenir les troupes sur la défensive. Cette mesure fit perdre Mons qui opposa une résistance de vingt-six jours, quoique ses magasins fussent mal approvisionnés.

1709

En Espagne, le marquis du Bay battit lord Galloway, le chevalier d'Asfeld se rendit maître d'Alicante, et le maréchal de Noailles détruisit deux régimens qui sortoient de Figuières.

Près de la Savoie, le comte de Dillon repoussa le général Rebinder qui étoit venu attaquer les retranchemens de Briançon.

Sur la mer, Duguay-Trouin après s'être emparé d'un vaisseau anglais et d'une frégate, protégea l'arrivée des bâtimens qui apportoient de la mer du Sud, des sommes d'or et d'argent que la détresse du royaume rendoit d'une inappréciable ressource.

Quelques changemens eurent lieu à la cour. Chamillard, qui l'année précédente s'étoit soulagé du fardeau des finances, fut entièrement éloigné des affaires. La clameur publique arracha ce sacrifice qui répugnoit au cœur de Louis. Le ministre justifia par sa dignité dans la disgrâce, une prédilection qui l'avoit aveuglé sur l'absence de ses talens. Le duc de Beauvilliers lui exprimant sa douleur de se voir chargé de l'annonce d'une nouvelle

malheureuse : « Quoi ! monsieur, le roi est- Louis XIV.
» il malade ? est-il survenu dans la famille 1709
» royale quelqu'événement ? — Non, mon-
» sieur. » Sans prononcer un seul mot de plainte il se retira dans sa terre de l'Etang, et y goûta ce calme qui, après la chûte des honneurs, ne peut qu'être le fruit d'une vertu éminente.

Le farouche Le Tellier remplaça le sage La Chaise. Ce nouveau confesseur abusa de l'ascendant que l'âge et la piété du monarque lui assuroient : il empoisonna les jours de son pénitent, répandit la tristesse au sein de la famille royale, fomenta le feu de la persécution, et fit regorger d'une foule de victimes les monastères, les citadelles et les prisons. Deux partis s'écartèrent dans leurs querelles des lois de la modération. Les hommes honnêtes gémissoient, les caractères légers s'amusoient, et les esprits prétendus forts triomphoient des dissentions qui régnoient entre les molinistes et les jansénistes. Ridicules et violentes dans leur effervescence, terribles dans leurs résultats, on doit les compter parmi les nombreuses sources qui ont enfanté la misère des peuples, l'ébranlement du trône et les outrages faits au culte.

Le roi vivement affecté du malheur de ses sujets, et trop certain de la perte totale de son ascendant en Europe, tourna tous ses vœux vers la paix qu'il résolut d'obtenir à des conditions bien affligeantes. Les alliés n'accordèrent que comme une faveur, des conférences

Louis XIV. qui s'ouvrirent à Gertruydenberg; le maréchal
1710 d'Huxelles et l'abbé de Polignac furent chargés d'une commission aussi difficile que délicate.

Les Hollandais révoltèrent par cette insolence grossière qui résulte quelquefois d'une fortune inattendue ; ils se rendirent semblables à des parvenus qui cherchent dans les torts dont ils se rendent coupables, l'oubli d'une obscurité dont le souvenir les humilie. L'abbé de Polignac leur témoigna son indignation par un reproche expressif : « Messieurs, » leur dit-il, vous parlez bien comme des gens » qui ne sont pas accoutumés à vaincre. »

Dans l'état de désolation où se trouvoit la France, le roi souscrivit aux conditions rigoureuses d'abandonner Philippe V, de céder à la Hollande plusieurs des places de la Flandre, de démolir Dunkerque et d'évacuer Strasbourg. Les Hollandais, loin d'être satisfaits, eurent encore l'audace de réclamer une démarche qui blessoit l'honneur et outrageoit la nature. Ils demandèrent que l'aïeul employât ses armes pour contraindre son petit-fils à céder le royaume d'Espagne et des Indes. Le monarque reprenant soudain sa dignité, s'écria : « Je voulois en faveur de mes sujets » acheter la paix à quelque prix que ce pût » être ; mais j'aime mieux soutenir la guerre » pour mes enfans que contr'eux. »

Un mouvement de générosité persuada le conseil de la nécessité de prolonger la guerre; mais de nombreux obstacles combattirent

cette résolution. Les finances étoient épuisées. Louis XIV. 1710
Les Français, aigris par une longue suite de disgrâces, perdoient avec leur insouciance ordinaire le souvenir de la splendeur que Louis, dans ses beaux jours, avoit répandu sur le royaume. Ils ne rougissoient pas de démentir l'admiration de l'Europe, et leur propre enthousiasme pour un monarque qui put quelquefois se laisser enivrer par les éloges qu'on lui prodiguoit, mais qui les avoit long-temps justifiés. Les plaintes de M.me de Maintenon, à cet égard, sont des accusations graves contre l'esprit public : « On voudroit » ôter au roi ses chevaux, ses chiens et ses » valets ; on attaque ses meubles ; en un mot, » on veut le dépouiller le premier. Ces mur» mures se font entendre à sa porte. Cepen» dant il a retranché *les voyages de Marly* » que l'on disoit être *la cause de la ruine* » *de l'état* : il a diminué sa table ; il a en» voyé sa vaisselle d'or à la monnoie ; il met » ses pierreries entre les mains de M.r Des» marets pour les engager, si on le peut ; mais » on ne veut compter que ce qu'il ne fait » pas. »

De semblables réformes devoient coûter infiniment à un prince magnifique ; mais sans doute il en eut bien moins à souffrir que de l'oubli passager de sa dignité. Il prodigua des distinctions recherchées à Samuel Bernard, le promena dans les jardins de Marly et l'éblouit par des caresses. Ces procédés nou-

Louis XIV. veaux surprirent généralement, et scandali-
1710 sèrent ceux qui savoient que Desmarets les avoit conseillés pour obtenir de l'argent du riche financier.

Dès que l'on aperçut des ressources qui permettoient d'ouvrir la campagne, le roi désira d'avoir une conférence avec Villars et se rendit chez ce général, encore retenu par la blessure à laquelle il ne cessoit d'attribuer la défaite de Malplaquet. Louis se coucha sur un lit de repos, voisin de celui sur lequel se tenoit Villars. D'un entretien long et plein d'intérêt, résulta le plan de rappeler la plus grande partie des troupes qui étoient en Espagne, et d'établir des lignes qui couvrissent les places de l'Escaut, Bouchain, Arras, Hesdin, Montreuil; et de laisser à la bravoure de leurs gouverneurs Douai, Béthune, Aire et Saint-Venant.

Malgré sa foiblesse, Villars se chargea de la conduite de cette guerre défensive. Lorsqu'il vint à Versailles prendre congé, le roi lui dit: « Monsieur le maréchal, je vous sou-
» haite une heureuse campagne; mais je vous
» prie de vous ménager. — Sire, je serai trop
» heureux de perdre la vie au service de
» votre majesté, en procurant la victoire à
» ses armes. Je vais me mettre à la tête de
» son armée pour chercher ses ennemis,
» dans le temps que je la laisse au milieu
» des miens. »

Eugène et Marlborough ne font que des

tentatives malheureuses pour forcer les redoutables positions que Villars a prises. Leurs efforts contre les places découvertes, obtiennent plus de succès. L'honneur du militaire français se conserve pourtant dans toute sa pureté. « Albergotti à Douai, et Guébriant à Aire, » soutiennent cinquante-deux jours de tranchée ouverte ; Saint-Venant, place en terre, » est défendue par de Selven pendant quatorze jours. Dans Béthune, ville petite et » défectueuse, Dupuy-Vauban avec une foible » garnison prolonge le siége jusqu'à sa trente- » septième nuit. » Louis XIV. 1710

L'éloignement des troupes françaises et la foiblesse de Philippe V favorisèrent les progrès de l'archiduc Charles. Déjà maître de Madrid et d'un grand nombre de provinces, il sembla fermement assis sur le trône par la victoire que le comte de Stahremberg remporta près de Saragosse, sur le marquis du Bay.

Le duc d'Orléans ne vit point avec indifférence le sceptre échapper d'entre les mains de Philippe. Son ambition s'enflamma ; les services qu'il avoit rendus au roi son parent, devinrent à ses yeux des titres en sa faveur. La noblesse et une foule d'hommes honnêtes détestoient l'élévation de la maison d'Autriche, qui animoit pour sa cause des moines turbulens et une populace superstitieuse. Le duc d'Orléans imposa silence à quelques scrupules, en protestant « de ne pas vouloir hâter » la chûte de Philippe, » et par la pensée que

Louis XIV. le premier intérêt de la France étoit de con-
1710 server le trône d'Espagne à un prince du sang de ses souverains.

La princesse des Ursins éventa ce projet, en instruisit le roi et l'aggrava par des rapports exagérés. L'accusation fut portée devant le conseil. Le Dauphin demanda que le procès du duc d'Orléans fût suivi sans aucun ménagement. Cet avis paroissoit entraîner les suffrages, lorsque le duc de Bourgogne prit la défense de l'accusé avec respect, mais avec fermeté. Cette démarche fut attribuée par quelques personnes, à l'intime conviction du jeune prince, et regardée plus généralement comme un effet de l'influence de la duchesse de Bourgogne, qui défendoit le frère de sa mère : quel qu'en fut le principe, elle préserva le duc d'Orléans d'un affront ineffaçable. Sa disgrâce cependant n'en auroit pas eu moins d'éclat, s'il n'eût rencontré un puissant défenseur dans M.me de Maintenon. Le chancelier rendit au roi le service de lui présenter sous le jour le moins défavorable les erreurs de son neveu.

Philippe V écrivit que puisque son aïeul paroissoit déterminé à ne lui accorder ni secours contre les armes de ses ennemis, ni justice contre leurs complots secrets, il réclamoit de son ancienne tendresse une grâce qui le dédommageroit de ses pertes et qui garantiroit le salut de sa couronne. Sur cette prière, Vendôme fut rappelé d'Anet, et quitta sa retraite pour prendre la défense d'une cause

désespérée. Louis lui montra la lettre flatteuse Louis XIV. de Philippe V, et lui annonça que cinquante 1710 mille écus étoient destinés aux frais de ses équipages ; mais le prince bien instruit de l'épuisement du trésor public, refusa cette somme : « Sire, je ne saurois être payé qu'en » paroles et en papier. »

Sur la route que Vendôme suivoit avec rapidité, on accouroit à sa rencontre pour lui dire « que tout étoit perdu en Espagne. » A ces avis alarmans, il répondoit : « Je n'ai » aucune inquiétude, pourvu que je trouve le » roi, la reine et le prince des Asturies en » bonne santé. »

La noble confiance de Vendôme fut partagée par un grand nombre d'Espagnols : sa réputation rassembla une armée. Les gentilshommes quittèrent leurs châteaux, les magistrats parurent sous des costumes guerriers, et les curés amenèrent les recrues. Le trésor se grossit des contributions volontaires. Les habitans des campagnes brûlèrent leurs provisions à l'approche de l'archiduc, et s'exposèrent eux-mêmes aux rigueurs de la famine qu'ils vouloient faire éprouver à leurs ennemis.

Philippe rentre dans Madrid aux acclamations de ses sujets, et soutenu par son nouveau défenseur dont il suit les pas au camp de Cotesado. Vendôme marche en Portugal, passe le Tage, enlève cinq mille Anglais que le général Stanhope commandoit dans Brihuega, et se trouve en présence du comte de

Louis XIV. Stahremberg, sous les murs de Villa-Viciosa.
1710 Il ne laisse pas refroidir l'ardeur dont Philippe et ses sujets sont embrâsés. Une attaque subite étonne les alliés. Le roi d'Espagne se place à la tête de l'aile droite et Vendôme à celle de la gauche ; la bataille commence à trois heures de l'après-midi, et n'est terminée que par la nuit à la faveur de laquelle le comte de Stahremberg se sauve avec les débris de ces mêmes bataillons si souvent victorieux.

Philippe maître du champ de bataille, et satisfait d'une journée dont il venoit de partager l'honneur, sentit le besoin de prendre quelques heures de repos. Les équipages étoient encore attendus : « Je vais, lui dit Vendôme, « vous faire dresser le plus beau » lit sur lequel jamais souverain ait couché. » Il donna l'ordre de rassembler les drapeaux et les étendards enlevés aux ennemis.

Un brouillard épais empêcha de poursuivre le comte de Stahremberg, et trompa l'espoir que l'on avoit de le joindre. Les dépouilles de son camp furent assez considérables, pour que leur partage enrichît les soldats et la plupart des paysans des environs.

Philippe V fit une entrée triomphale à Saragosse. Bientôt les provinces retentirent des cris : *Vive le roi, vive Vendôme!*

Pendant que Louis voyoit avec complaisance un de ses sujets régler les destinées de l'Espagne, il conçut de vives alarmes sur les dangers auxquels l'une de ses provinces étoit exposée.

Les Anglais firent une descente sur les côtes du Languedoc, s'emparèrent de Cette, d'Agde et s'avancèrent vers Béziers. Ces ennemis acharnés marchoient sous les ordres d'un ancien gentilhomme languedocien, que Chamillard, dans une boutade, avoit dégradé du rang de colonel : chef d'autant plus redoutable, que le désir de la vengeance se trouvoit réuni chez lui aux talens militaires, à la connoissance des lieux, et à une affabilité qui multiplioit ses partisans. Quelques protestans et plusieurs nouveaux convertis se préparèrent aussitôt à se rendre sous ses enseignes. Louis XIV. 1710.

Le maréchal de Noailles accourt du Roussillon, tourne les ennemis dans leurs postes, et les contraint à se rembarquer. Peu d'expéditions ont été faites avec autant de promptitude. Il y avoit plus de quarante lieues de distance ; la cavalerie les parcourut en trente heures, l'infanterie en quarante et l'artillerie en quarante-trois. Le peuple de Paris disoit *que le diable avoit porté les troupes*. Aussi M.me de Maintenon écrivit-elle au maréchal : « Vous voilà regardé comme sorcier, pendant » que nous vous admirons. »

Ces avantages partiels ne purent imposer silence au mécontentement général. La levée du dixième de tous les revenus, sembla mettre le comble à la misère publique. On souffre lorsque l'histoire apprend que Louis détourna son attention de ce spectacle douloureux, pour régler le rang et les honneurs

Louis XIV. que les fils du duc du Maine obtiendroient.
1710 Une inexcusable foiblesse les assimila aux petits-fils de France.

« Louis XIV, qui si long-temps avoit » nourri des projets de conquête, étoit alors » humilié à un tel point, qu'il excitoit la com- » passion de ses ennemis. » Ses ambassa-
1711 deurs reçurent des instructions pressantes pour obtenir la paix, sans s'arrêter à la grandeur des sacrifices. Lui-même, courbé sous le poids de ses revers, écrivoit. « Il est impossible que » la guerre finisse tant que Philippe restera » sur le trône d'Espagne. La déclaration est » dure à lui faire, mais il est nécessaire qu'il » soit informé de cette triste vérité. »

Le roi d'Espagne, que ses habitudes, ses foiblesses et ses qualités rendoient si semblable à Louis XIII, avoit l'ame trop élevée pour descendre d'un trône sur lequel Vendôme promettoit de le soutenir par la force des armes. Ses refus irritèrent plusieurs des membres du conseil, qui crurent que la guerre contre l'Espagne devenoit légitime par la *loi suprême du salut de l'état*. Quelques hommes délicats repoussèrent cette opinion. De ce nombre fut le maréchal de Noailles, dont M.me de Maintenon se hâta de dissiper les craintes : « Si nous faisons la guerre au roi » d'Espagne, vous n'en serez point chargé ; » vos remontrances ont été trouvées fort » justes, et je m'empresse de vous ôter les » inquiétudes que je vous ai vues. »

Louis renouvelle soudain ses protestations Louis XIV.
de ne pas souiller ses mains d'un sang que la 1711
nature lui rendoit sacré. Les ministres opposent à cette déclaration l'effrayant et trop fidèle tableau de la puissance des ennemis, de la détresse du fisc, de la misère de toutes les classes de la société, enfin d'un découragement bien étranger au caractère français. L'ancien arbitre des destinées de l'Europe, accablé de douleur, laisse échapper ces tristes paroles : « Je ne puis donc faire ni la » paix, ni la guerre ! »

Une campagne hasardée malgré les nombreuses difficultés qu'il falloit vaincre, ne pouvoit de la part de la France, qu'être défensive.

Villars établit entre les hauteurs de Cambrai et le ruisseau de Marquion, des lignes si imposantes, que Marlborough ne put ni s'approcher de Paris, ni livrer une bataille, et fut contraint de se contenter de la prise de Bouchain. Cette perte se trouva même en partie compensée par l'action brillante du maréchal de Montesquiou, qui s'empara du château d'Arleux, que dix bataillons et douze escadrons défendoient. Bientôt après, le marquis de Coigni dispersa un corps nombreux qui couvroit un fourrage.

Les maréchaux d'Harcourt et de Beson réduisirent en Allemagne, les ennemis à une entiére inaction.

Par la défense de Briançon, de Grenoble

Louis XIV. 1711 et du fort Barraux, le maréchal de Berwick sauva le Dauphiné que le duc de Savoie attaquoit avec toutes ses forces.

Les progrès de Vendôme en Espagne se soutinrent, mais furent obscurcis par l'éclat de la prise de Gironne. Le maréchal de Noailles emporta d'assaut la ville basse, dicta les articles de la capitulation de la ville haute, et força les habitans de la Catalogne à fournir des rafraîchissemens aux troupes françaises.

La confiance que Duguay-Trouin inspiroit, suppléa au défaut de fonds nécessaires pour l'entretien de la marine. Des armateurs s'associèrent, et l'état n'eut que des bâtimens à prêter. Ce grand homme mit à la voile avec cinq vaisseaux et six frégates; attaqua l'établissement de Rio-Janeiro, triompha de la vigoureuse résistance du gouverneur, fit aux Portugais un tort de plus de vingt-cinq millions, valut à ses associés un bénéfice de quatre-vingt-douze pour cent, et accrut sa renommée.

Un malheur domestique venoit d'aggraver les sollicitudes du roi et les chagrins des Français. Le Dauphin étoit mort de la petite-vérole. Ce prince, fils respectueux, membre éclairé du conseil et d'un accueil affable, ne jouissoit que de l'estime de son père, mais possédoit l'affection des peuples. On fondoit sur son règne des espérances qui probablement eussent été démenties. Une invincible

paresse rendoit inutiles ses talens naturels et ses connoissances acquises. Mademoiselle de Choin, fille peu favorisée des grâces de la figure, mais infiniment spirituelle et d'un désintéressement supérieur à son esprit, l'avoit amené jusqu'à contracter avec elle un mariage secret. Il demanda la permission de Louis, qui sut dans sa réponse satisfaire à la dignité de son rang, à la tendresse de père, et à l'indulgence que lui suggéroit sa position personnelle : « Mon fils, pensez-y bien » et ne m'en parlez jamais. » Le Dauphin habitoit Meudon, mademoiselle de Choin y parut être ce qu'étoit M.me de Maintenon à Versailles. La duchesse de Bourgogne, qui mettoit un art infini dans les ménagemens qu'elle avoit pour ces deux femmes, ne pouvoit cependant s'empêcher de dire quelquefois : « Dans cette famille ils ont une telle » fureur pour les mariages bourgeois, que si » je venois à mourir le duc de Bourgogne » épouseroit quelque sœur grise. »

Louis XIV. 1711.

Tout-à-coup l'horizon politique offrit un aspect un peu plus serein. Les Anglais gémissoient d'une guerre qui ne leur promettoit aucun résultat heureux. La situation difficile de leurs finances et la langueur de leur commerce cessèrent d'être palliés par des espérances spécieuses. La mort de l'empereur Joseph premier, substitua aux alarmes sur l'union incertaine de la France avec l'Espagne, le mal réel du rassemblement d'une puissance

Louis XIV. 1711 énorme sur la tête de l'archiduc qui s'étoit fait reconnoître empereur. Une guerre si sanglante et si coûteuse, avoit sa principale source dans les deux grandes passions de Marlborough ; l'amour de la gloire et la soif des richesses (1).

Des motifs d'un grand poids et des raisons puissantes agissoient sur la reine Anne ; mais ne l'eussent point déterminé, sans l'une de ces intrigues qui s'ourdissent dans les palais des rois, et qui n'ont que trop d'influence sur la destinée des nations. La duchesse de Marlborough accabloit et humilioit, par l'usage indiscret de son ascendant, la souveraine dont elle avoit captivé le cœur et subjugué l'esprit.

(1) On s'afflige, on est humilié de la foiblesse humaine, lorsque l'on voit les qualités héroïques d'un grand homme éclipsées par des taches nombreuses. Ce général si habile, si humain ; ce négociateur si adroit, si profond ; ce courtisan si séduisant, si aimable, étoit rongé par une avarice sordide. Lorsqu'à la suite de ses belles campagnes, Marlborough vint à Amsterdam, les magistrats résolurent de lui offrir une marque de la reconnoissance publique ; ils le reçurent avec une grande pompe dans l'hôtel-de-ville : au moment où il entroit dans la grande salle, le premier bourgmestre lui présenta un chapeau dont la gance et le bouton en diamans étoient d'une valeur très-considérable. Deux heures se passèrent à s'adresser de part et d'autre des complimens et à parcourir dans tous ses détails l'un des plus beaux édifices de l'Europe. Au moment de sortir, Marlborough se rappelant de son vieux chapeau, le demande d'une manière pressante : le bourgmestre l'avoit jeté sur une table où un huissier l'avoit pris. Il fallut pour le trouver quelques recherches. Mais Marlborough ne remonta dans sa voiture que lorsque son chapeau fut retrouvé.

Dans son orgueilleuse confiance, elle favorisa Louis XIV.
les vues de madame de Marsham; mais recon- 1711.
noissant trop tard les progrès de sa protégée, elle prétendit la faire punir de son ingratitude et succomba dans cette lutte. Elle expia ses emportemens, ses hauteurs et ses caprices par son propre exil et par la chûte de son époux.

Marlborough venoit de donner un grand lustre à sa réputation militaire, en s'emparant de Bouchain, sous les yeux de Villars et à la suite de plusieurs manœuvres savantes, lorsqu'il apprit que son crédit à la cour étoit prodigieusement baissé. Il ne conservoit même le commandement des troupes anglaises que par l'effet des sollicitations des alliés, qui s'étoient vus à regret forcés de le dépouiller du titre de généralissime.

Des conférences pour la paix s'ouvrirent à Londres, entre le célèbre Prior et Ménager député du commerce de Rouen. Cette mesure jeta l'alarme parmi les alliés, qui craignirent les conséquences de l'abandon de l'Angleterre, et qui crurent prudent d'ouvrir à Utrecht un congrès général : leur intention étoit de persévérer dans des demandes assez exorbitantes pour que le roi ne pût les accorder. Leur principal objet étoit de gagner du temps, d'après l'assurance que leur donnoient Eugène et Marlborough, que si les négociations traînoient quelques mois, Louis seroit abattu au point de recevoir avec soumission les lois les plus dures.

Louis XIV. 1712 Ce fut en ce moment que le poids de l'infortune pesa plus que jamais sur Louis. Un monarque, naguères l'objet de la terreur de ses ennemis, de la jalousie des souverains, de l'admiration des peuples et de l'idolâtrie de ses sujets; secondé par les plus habiles ministres et par les plus grands généraux dont l'histoire eut encore fait mention; célébré par des hommes qui disputoient à l'antiquité les palmes du génie; entouré des tributs des beaux-arts, des sciences et du luxe; étincelant de jeunesse, de force, de grâce et de beauté; assez comblé des faveurs des femmes, pour pouvoir se reconnoître dans ces vers de Racine :

« Il n'est point de Romaine
» Que mon amour n'honore et ne rende plus fière,
» Qui, dès qu'à ses regards elle ose se fier,
» Sur le cœur de César ne les vienne essayer. »

Ce même monarque survit aux instrumens de sa gloire, cherche en vain à détourner ses regards du tableau désolant que lui présentent une armée découragée, des campagnes en friche, des ateliers vides, des villes languissantes, des peuples accablés de misère, une cour déserte, les citadelles et les prisons encombrées des malheureuses victimes de l'intolérance. A tant de maux accumulés viennent se joindre encore les ravages que la mort exerçoit autour de lui. Le Dauphin n'étoit plus : la duchesse de Bourgogne expire dans la fleur de l'âge. Princesse vive et enjouée,

elle répandoit quelques fleurs sur les vieux Louis XIV.
jours de son aïeul. Elle avoit eu l'art de ga- 1712
gner la tendresse de Louis, et au même degré celle de M.me de Maintenon. Légère et même inconséquente en apparence, elle déroboit aux regards peu pénétrans une adresse consommée et un esprit rare que décéloient quelquefois des mots remarquables. Un jour le duc d'Antin fait, au signal d'un coup de sifflet, tomber un bois que le roi avoit accusé de gâter un point de vue : « Ah! Mesdames, » s'écria la duchesse de Bourgogne, si le roi » demandoit nos têtes, M.r d'Antin les feroit » tomber de même. » Idée affligeante, mais vraie, et qui ne seroit pas déplacée parmi les réflexions de nos moralistes les plus renommés.

Le duc de Bourgogne mourut six jours après l'épouse qu'il adoroit. Tous les arts et tous les talens se sont partagés l'honneur d'élever des monumens à la mémoire d'un prince dont la perte plongea la France dans la douleur et la consternation. L'élève de Fénélon et le bienfaiteur de La Fontaine, n'a plus d'éloges à recevoir. Son nom se transmet de bouche en bouche avec une émotion douce. Les pères transmettent à leurs enfans ce que leurs propres pères avoient eux-mêmes reçu par tradition sur les espérances du bonheur que les Français se promettoient du règne du duc de Bourgogne, qui paroissoit pénétré de cette grande maxime : « Que les sujets ne sont

Louis XIV. » assurés du nécessaire, que lorsque les rois
1712 » s'interdisent le superflu. » A la mort du Dauphin, on l'avoit vu refuser une augmentation dans ses revenus. « L'état est trop obéré, » disoit-il; je continuerai à vivre en duc de » Bourgogne. » Quelques courtisans lui représentèrent que l'augmentation des richesses procuroit à l'homme de bien l'avantage de soulager un plus grand nombre de malheureux. « Les princes, répondit-il, n'ont pas de » moyens plus sûrs de faire du bien aux peu» ples, que de retrancher de leur dépense. » Ils exercent par là deux vertus à la fois, » la *charité* et la *modestie*. »

Le duc de Bourgogne laissa deux fils dans la première enfance. L'aîné, duc de Bretagne, suivit au tombeau les auteurs de ses jours. Le cadet, foible et délicat, parut miné par un mal sans remède. Les regrets publics, plus aigris de jour en jour, se changèrent bientôt en fureur. Un cri d'indignation retentit de tous les coins du royaume. On accusa le duc d'Orléans d'être coupable de parricide. Les rapports des hommes de l'art confirmèrent les clameurs. *Maréchal*, premier chirurgien du roi, eut seul le courage de soutenir que ces trois morts devoient être attribuées à une fièvre d'une extrême malignité. Le duc d'Orléans demanda des juges, et, sur le refus du roi, il sollicita que Homberg son chimiste se constituât prisonnier. Cette demande irréfléchie fut au premier instant

accordée; mais les portes de la Bastille ne s'ou- Louis XIV.
vrirent point pour un homme qui n'auroit ja- 1712
mais pu être qu'un agent subalterne. Le duc du Maine, par ses émissaires, fomenta parmi le peuple les accusations que ses partisans portoient sans cesse aux pieds du trône. Louis se contenta de répéter : « Vous ne connoissez pas » mon neveu, c'est un fanfaron de crimes. »

La reine Anne fut touchée des disgrâces qui s'accumuloient sur la tête de son ancien ennemi. Un sentiment de générosité vint dès-lors à l'appui de résolutions qui n'avoient eu pour guide, dans le principe, que le caprice et quelquefois la politique. Indignée des obstacles que Marlborough opposoit à la marche des négociations, elle le punit de son ingratitude et de son égoïsme, par la perte de ses emplois de commandant d'armée, de grand maître de l'artillerie, et de colonel du premier régiment des Gardes. Le duc d'Ormond parut à la tête des troupes anglaises. L'ordre de ménager la puissance avec laquelle le cabinet de Londres vouloit se réconcilier, fut la première instruction donnée au successeur d'un grand homme. Le prince Eugène, constant dans son dessein de consommer la ruine de la France, proposa de menacer Paris par la conquête des places fortes et par la dispersion des armées affoiblies; mais le duc d'Ormond déclara que sa souveraine avoit fait la défense expresse de livrer aucune bataille, et d'entreprendre aucun siége. Après de longs

Louis XIV. 1712 débats qui n'obtinrent aucun succès, le prince expédia des courriers chez les différens alliés, pour les instruire de ce contre-temps, et forma seul le siége du Quesnoi.

Les Etats-généraux adressèrent à la reine Anne une lettre dans laquelle ils la prioient de donner à ses troupes l'ordre d'agir. La publication indiscrète de cet écrit, offensa la reine qui dit dans sa réponse : « C'est une » remontrance, au lieu d'une représentation, » et un appel aux peuples, au lieu d'une » adresse à leurs souverains. Nous la regar- » dons comme le signal de la rupture de nos » engagemens avec les alliés. »

La retraite des Anglais n'empêcha pas le prince Eugène de se rendre maître du Quesnoi, et d'investir Landrecies. Cette dernière place étoit trop foible pour opposer une longue résistance, et sa perte ouvroit la Picardie ainsi que la Champagne.

A l'aspect de ce péril, la nation entière parut consternée. Villars lui-même perdit sa confiance ordinaire. Louis justifia le surnom de Grand, en montrant l'audace d'un héros à la fleur de l'âge, tandis que plus de soixante-quatorze hivers pesoient sur sa tête vénérable. Il dit à Villars, qui partoit pour prendre le commandement d'une armée harassée par de longues fatigues, abattue par de nombreux revers, et cependant l'unique ressource de l'état : « Si vous ne pouvez arrêter les en- » nemis et avoir le dessus, voici le parti que

» je prendrai et que je vous confie sous le Louis XIV.
» secret. Je ferai venir la plus grande partie 1712
» de l'armée de l'Allemagne pour grossir
» celle de Flandre, où je ferai rendre toute
» la noblesse du royaume que je convoquerai.
» Je me mettrai à la tête de cette armée, je
» livrerai bataille aux ennemis, je périrai avec
» ma noblesse plutôt que de ne pas vaincre.»

Cette résolution magnanime qu'on a trop peu appréciée, se soutint avec une vive ardeur. Villars fut arraché à son inactivité par une lettre empreinte de ce caractère d'héroïsme qui fait tout entreprendre: « Vaincre ou périr, » lui marquoit le roi, il faut finir par un coup » d'éclat ; je n'exige pas que vous battiez » l'ennemi, mais j'exige que vous l'attaquiez. » Si la bataille est perdue, vous me l'écrirez » et à moi seul. Je monterai à cheval et votre » lettre à la main je traverserai Paris. Je » connois les Français, je vous mènerai » quatre cent mille hommes. Si la fortune » s'obstine à nous persécuter, je m'ensevelirai » sous les débris de la monarchie. »

Bien certainement, le long cours de l'Histoire de France présente des journées où se sont montrés plus de talens et plus de génie ; mais aucune n'a pu laisser d'aussi profonds souvenirs que celle de Denain : elle retira la France des bords de l'abîme, et rétablit l'honneur des armes françaises. Le général vainqueur s'étoit acquis trop de gloire et de droits à la reconnoissance, pour que la jalousie n'ait

Louis XIV. 1712

pas mis quelque industrie à chercher des prétextes pour motiver le refus d'un hommage si bien mérité.

Selon quelques écrivains, le Fèvre-Dorval, conseiller au parlement de Douai, et un curé des environs, imaginèrent en se promenant qu'il seroit facile d'enlever les quartiers de Denain et de Marchiennes. D'autres prétendent que le maréchal de Montesquiou conçut le plan de cette mémorable action, en fit part directement au roi, et obtint son aveu pour l'exécuter, mais avec assez d'adresse pour ne pas blesser l'amour-propre de son général. Le maréchal de Montesquiou fort de cet encouragement, partit à la tête de l'avant-garde et poussa les attaques avec une telle intrépidité, que les retranchemens de Denain étoient déjà forcés, lorsque Villars arrivant avec le gros de l'armée se trouva vainqueur à son insçu et même en dépit de ses ordres, enfonça son chapeau et s'applaudit de son triomphe. Le plus grand nombre s'accorde à dire que la téméraire confiance que donnoient à Eugène neuf années de succès, valut à son adversaire la victoire. Les esprits qui se plaisent à rechercher et à suivre l'influence des plus petites causes, adoptent l'anecdote qui se lit dans le président Hénaut : « On m'a assuré que » milord Marlborough étant à Aix-la-Chapelle » où il reçut une lettre du prince Eugène qui » lui envoyoit le plan de sa position, lui » dépêcha sur-le-champ un courrier pour

» lui mander le risque où il s'étoit mis par Louis XIV.
» cette position ; le courrier arriva trop tard. 1712
» A quoi tiennent les grands événemens ? »

De quelque intérêt qu'une bataille puisse paroître, nous ne pouvons entrer ici dans de longues discussions ; nous nous bornerons à observer que le passage de l'Escaut *à la barbe* du prince Eugène, fut une manœuvre savante qui étonne par l'excès de sa hardiesse ; que Villars masqua sa marche avec une telle habileté, que le prince l'observa long-temps sans y rien comprendre, et dit sur les onze heures : « Je crois qu'il vaut mieux aller dîner », et fit retirer ses troupes. A peine étoit-il à table que les aides-de-camp du duc d'Albermarle accoururent lui porter la nouvelle que les Français avoient passé l'Escaut et préparoient leur attaque. « Le prince se transporta à toutes jambes » à Denain, aperçut l'armée française et lui » vit faire ses dispositions pour attaquer, et » dans le moment il jugea le retranchement » perdu et forcé. Il examina l'ennemi pen» dant quelques minutes en mordant de dépit » son gant, et n'eut rien de plus pressé que » de dire que l'on retirât la cavalerie de ce » poste. »

A la portée du canon, Villars parcourut le front des différens corps et dit aux officiers : « Messieurs, les ennemis sont plus forts que » nous de vingt mille hommes ; ils sont même » retranchés ; mais nous sommes Français, » il y va de l'honneur de la nation, il faut

Louis XIV. 1712 » aujourd'hui vaincre ou périr, je vais moi-» même vous en donner l'exemple. »

Les résultats de la victoire de Denain furent inappréciables. Le prince Eugène leva le siége de Landrecies. Marchiennes n'opposa que trois jours de résistance. Douai et le Quesnoi ouvrirent leurs portes. Bouchain ne put soutenir que pendant deux semaines l'effet d'un feu terrible (1), et la France se relevant de son désespoir, proclama Villars le sauveur de la patrie.

La guerre fut purement d'observation du côté de l'Allemagne et de la Suisse. En Espagne, elle tournoit à l'avantage de Philippe V, lorsque ce monarque perdit Vendôme. Quelques militaires ont mis en parallèle ce prince et Catinat. Le premier, sous les apparences d'une excessive paresse, et le second, sous celles d'une grande lenteur, ne furent ni battus ni surpris, quand ils commandèrent les armées. D'ailleurs, on ne trouve aucun point de ressemblance entre deux hommes, dont l'un dégradoit ses talens par ses vices, et dont l'autre rehaussoit les siens par ses vertus. Leur

(1) La prise de Bouchain nous donne une preuve de l'opinion généralement reçue relativement à madame de Maintenon. La reine d'Espagne la félicita sur ce succès, comme si elle se fut adressée à la souveraine de France. « Je me réjouis avec » vous, ma chère Madame, de la réduction de Bouchain. » J'espère que je n'aurai plus de pareils complimens à vous » faire, et que la conclusion de la paix sera assez à temps » pour qu'il ne soit plus question de campagne l'année qui » vient. »

mort arriva la même année, et porta l'empreinte de la différence de leur vie. Vendôme périt des suites d'un excès d'intempérance, et ses valets enrichis par ses prodigalités, pillèrent ses effets avant qu'il eût rendu le dernier soupir. On ne trouva pas même un drap pour ensevelir le corps de celui qui venoit de sauver l'Espagne, de celui que la cour honoroit d'un deuil solennel, et dont les restes mortels furent déposés dans les tombes royales de l'Escurial. Louis XIV. 1712

Catinat mourut en sage au sein d'une famille qui le respectoit, et qui ne cessoit de lui rendre des soins touchans. Les militaires aimoient ces illustres chefs ; mais leurs sentimens pour Vendôme approchoient de l'idolâtrie, et ont laissé une impression aussi profonde que vive.

Du jour où la suspension d'armes fut publiée entre la France et l'Angleterre, la reine Anne se porta médiatrice et se rendit respectable par sa bonne foi, son zèle et sa modération. Elle demanda comme base fondamentale, que Philippe V prononçât le sacrifice de ses droits sur la couronne de France ; que le duc de Berri, héritier présomptif après la mort du Dauphin, renonçât à ses droits sur la couronne d'Espagne, s'il devenoit roi de France ; enfin, que le duc d'Orléans fît la même renonciation.

La paix tant désirée, et devenue si nécessaire au repos de l'Europe, fut sanctionnée

Louis XIV. 1713 par huit traités différens. Le duc de Savoie obtint la Sicile et le titre de roi. Ses états sur le continent s'augmentèrent de Fenestrelle et de plusieurs autres places qui furent détachées de la France. Les États-généraux obtinrent les frontières pour lesquelles ils avoient combattu durant de si longues années : on leur remit de plus en dépôt, pour la maison d'Autriche, les Pays-Bas espagnols, auxquels le roi ajouta Menin, Furnes, Furnebach, le fort de Kenocke, Dixmude, Loo, Ypres et Tournai. Ces sacrifices imposés à la maison Bourbon, furent adoucis par la restitution à la France de Lille, d'Aire, du fort Saint-François, de Béthune et de Saint-Venant.

Le Portugal ne reçut aucune augmentation de quelque importance.

L'électeur de Brandebourg joignit à l'honneur d'être reconnu roi de Prusse et prince souverain de Neuchâtel et Valangin, la possession de la Haute-Gueldre et de la ville de ce nom ; mais il abandonna ses droits sur la principauté d'Orange, promit de donner un équivalent aux héritiers du feu prince de Nassau, et de rendre la forteresse de Rheinbergen à l'électeur de Cologne.

L'Angleterre reçut de l'Espagne la cession de ses droits sur Gibraltar et sur Minorque ; elle exigea que la France détruisît le port et rasât les fortifications de Dunkerque, tant cette ville a été de tout temps le sujet de l'inquiétude jalouse de ces insulaires ! Le cabinet

de Londres prescrivit encore la cession de la baie et du détroit de Hudson, de l'île de Saint-Christophe, de l'Acadie et de l'île de Terre-Neuve; mais la pêche sur les bancs de Terre-Neuve fut conservée aux Français. Une condition qui honore la mémoire de la reine Anne, rendit la liberté aux infortunés qui gémissoient dans les prisons pour cause de calvinisme. Louis XIV. 1713

Quoique les intérêts de la maison d'Autriche eussent été soutenus avec tant de chaleur, qu'indépendamment du dépôt des Pays-Bas espagnols remis entre les mains des Hollandais, le royaume de Naples et le duché de Milan lui furent conservés, l'empereur n'accéda cependant pas à la paix; ses manifestes annoncèrent que ses vues hostiles n'avoient pas cessé. Il se plaignit du duc de Savoie, qui, « après avoir été préservé souvent d'une ruine » totale, par tant de sang allemand répandu » pour sa conservation, avoit abandonné les » intérêts de l'empereur et de l'empire en » faisant une paix particulière avec la France, » contre ses promesses et ses engagemens. »

Des ennemis nombreux du monarque français, un seul restoit à combattre. Villars le chercha et fut fidèle à sa parole de le vaincre; il emporta Spire, Worms et Kayserslautern. Le maréchal de Besons attaqua Landau, que le prince Alexandre de Wirtemberg défendoit. Durant cinquante-sept jours de tranchée ouverte, les assaillans se virent plusieurs fois repoussés; mais, vainqueurs à la fin, ils ren-

Louis XIV. dirent hommage à la valeur du prince alle-
1713 mand, et lui offrirent tous les honneurs de la guerre.

Villars qui avoit couvert les opérations du siége de Landau, rassembla ses troupes, franchit le Rhin, força les retranchemens des Impériaux et investit Fribourg. Le baron d'Arsch, gouverneur de cette ville, soutint le siége avec une constance héroïque. Les fortifications étoient sur le point de sauter, lorsque ce brave militaire obtint une suspension d'armes, qui lui laissa le temps d'envoyer un aide-de-camp pour recevoir les ordres de son général.

Le prince Eugène voyoit avec douleur le cours de ses victoires interrompu pour toujours. Nouvel Annibal, il donna le conseil de cesser une guerre à l'avenir inégale, marqua au baron d'Arsch d'évacuer la ville, ainsi que le château de Fribourg, demanda des conférences pour la paix, et se rendit à Rastadt.

L'empereur averti par l'expérience, que ses troupes abandonnées à elles-mêmes ne se ressaisiroient pas de la supériorité, se relâcha de ses premières prétentions. Eugène et Villars déposèrent leurs armes, prirent le caractère de pacificateurs et accrurent leur gloire. A
1714 leur première entrevue, ces deux illustres rivaux se regardèrent quelques instans avec une surprise mêlée d'admiration. Le vainqueur de Denain rompit le premier, le silence.

« Monsieur, nous nous estimons trop pour Louis XIV.
» être ennemis. Nos ennemis sont, les vôtres 1714
» à Vienne, et les miens à Versailles. »

Le traité de Rastadt confirma celui de Ryswick pour la partie de l'Allemagne, et celui d'Utrecht par rapport à la Flandre. Louis éprouva la douleur de se soumettre à des conditions pénibles pour son orgueil, et cruelles pour sa tendresse. L'empereur s'arrogea le titre de roi d'Espagne, et Philippe V ne fut rappelé dans aucuns des articles du traité; mais la loi d'une impérieuse nécessité commandoit la paix. Selon l'expression de M.me de Maintenon, « M.r Desmarets, chargé des finances, » ne la souhaitoit pas plus ardemment que le » maréchal de Villars, qui auroit eu tout » l'honneur de la guerre. »

A la suite de si longues et de si violentes secousses, l'Europe eût goûté la douceur d'un repos général, sans la résistance obstinée que les Catalans opposoient encore à l'autorité de Philippe V. Durant onze mois, les habitans de Barcelone défendirent l'entrée de leur ville. Les bourgeois, les vieillards, les femmes et les enfans parurent transformés en autant de soldats intrépides. Aucun état ne dispensa du devoir de défendre la patrie. Plus de cinq cent quarante ecclésiastiques séculiers ou réguliers, trouvèrent la mort sur les remparts. Les troupes françaises vinrent avec empressement seconder les attaques de l'armée espagnole, tandis que les flottes réunies fermoient

Louis XIV. 1714 l'entrée du port. Depuis soixante jours la tranchée étoit ouverte, lorsque le maréchal de Berwick donna un assaut général par sept brèches, défendues avec acharnement par une multitude embrâsée d'ardeur et de fanatisme. On combattit depuis quatre heures du matin jusqu'à onze, avant d'avoir pu contraindre les assiégés à se retirer dans la nouvelle ville, qui n'étoit protégée que par une simple muraille. Réduits à cette dernière extrémité, ils se rendirent à discrétion. Le duc de Populus annonça le projet insensé et féroce de venger par les horreurs du pillage, quelques insultes que sa femme avoit essuyées de la part des habitans de Barcelone. La sagesse du maréchal de Berwick parvint à l'en détourner.

Le chevalier d'Asfeld conduisit les vaisseaux français contre l'île de Minorque. La rebellion des habitans fut entièrement appaisée; et depuis ce jour, Philippe V ne trouva que de la soumission dans tous ses sujets.

La majesté d'un état tel que la France, éprouva à la suite de tant de revers un affront sensible. A la voix d'audacieux insulaires, les soldats français détruisirent de leurs propres mains les fortifications de Dunkerque. Pendant que dix bataillons y étoient employés, dix autres cherchoient du soulagement à cette tâche pénible, dans les travaux entrepris pour joindre par un canal de trois milles, Dunkerque à Mardick : un port fut creusé dans cette dernière ville.

Les Anglais se plaignirent de cette prétendue infraction du traité, comme si le honteux engagement de démolir une place, proscrivoit tout autre ouvrage sur l'étendue des côtes. L'électeur de Hanovre, qui venoit de parvenir au trône d'Angleterre sous le nom de George I.er, chargea lord Stairs des réclamations de ses nouveaux sujets. Cet Ecossais doué d'un esprit supérieur, mais fier par caractère et par principes, demanda une audience, et s'y exprima avec une hauteur qui réveilla dans l'ame de Louis le sentiment de sa grandeur. Sans qu'aucun signe trahît son émotion, le monarque lui répondit d'un ton calme et ferme : « M.r l'ambassadeur, j'ai » toujours été maître chez moi, quelquefois » chez les autres, ne m'en faites pas sou- » venir. » Lord Stairs, en racontant cette anecdote, ajoutoit : « J'avoue que la vieille » machine m'en imposa. » Louis XIV. 1714

Tels furent les derniers rayons de cet astre dont la splendeur avoit durant soixante années ébloui la terre, fixé les regards de l'Europe, l'amour et l'admiration de la France. Des jours tristes et humilians terminèrent ce beau règne. Une femme habile et toute puissante, un fils ambitieux et ingrat, un confesseur intolérant et dur, se partagèrent entre eux la disposition absolue des volontés du vieux monarque. Il sentoit sa chaîne, s'affligeoit de sa pesanteur, mais n'avoit plus la force de la rompre.

Louis XIV. 1714 L'état entier sembla déchoir en même temps que son souverain. Le parlement porta l'oubli de sa dignité jusqu'à enrégistrer l'édit qui appeloit à la couronne « les princes légitimés et » leurs descendans, au défaut des princes du » sang. » Les différens ordres parurent atterrés par la déclaration publiée peu de mois après, « qui confirmoit cet édit, et rendoit » l'état des princes légitimés égal en tout à » celui des princes du sang. » Les plus ardens panégyristes de Louis XIV, ne justifient pas sa mémoire des reproches que méritoient ces actes d'un despotisme aussi injuste qu'absurde. Rien ne peut excuser cette atteinte portée à la majesté nationale. Les droits sacrés du peuple, l'honneur de la couronne, le respect pour les mœurs, l'obéissance à la religion, tout fut impudemment violé, le jour où les fruits d'un adultère public, comblés de richesses et de dignités, se virent comptés parmi les prétendans à la puissance souveraine.

Pendant que M.me de Maintenon se dévouoit à la fortune de l'objet de sa prédilection, le Tellier poursuivoit avec un impitoyable acharnement les partisans d'une secte qu'il abhorroit. Sous le masque hypocrite d'un zèle religieux, les passions humaines ne cherchent qu'à s'assouvir. Le maréchal d'Harcourt disoit à ce sujet, avec autant d'esprit que de vérité : « Un janséniste n'est souvent autre chose » qu'un homme qu'on veut perdre à la cour. »

Des persécutions réitérées et pressantes arrachèrent à l'auguste vieillard un testament dont sa justesse d'esprit reconnoissoit le peu de valeur. Dans un entretien avec la reine d'Angleterre, il épancha ses regrets et ses inquiétudes. « Je l'ai fait ; du reste, il en sera » peut-être de ce testament comme de celui » de mon père. Tant que nous sommes, nous » pouvons ce que nous voulons ; et après notre » mort, moins que les particuliers. » Louis XIV. 1714

Des peines aussi cuisantes s'aigrirent encore par la mort du duc de Berry. Cet événement parut d'autant plus désastreux, que les soupçons s'accumulèrent sur le duc d'Orléans. Louis donna des larmes à son petit-fils, repoussa les accusations contre son neveu, mais n'eut pas le pouvoir de faire taire la calomnie.

Chaque jour ajouté à la longue carrière du roi, aggravoit le fardeau dont M.me de Maintenon avoit eu le courage de se charger. Trouvant dans ses succès mêmes la peine de son ambition, elle répétoit avec amertume : « Quel » supplice d'avoir à amuser un homme qui » n'est plus amusable ! » Le désir de le distraire un moment de ses ennuis, et d'alléger le poids de ses chagrins domestiques, firent naître l'idée de décorer un aventurier du caractère et des ornemens d'un ambassadeur du roi de Perse, qui venoit, au nom de son souverain, rendre hommage au plus illustre des potentats chrétiens. Le monarque parut envi- 1715

Louis XIV. 1715 ronné de toute la représentation royale, vêtu d'habits magnifiques et paré des diamans de la couronne. Sa vieillesse, sa pâleur, son regard triste, tout respiroit en lui la plus profonde mélancolie.

La sombre langueur du souverain répandit le mécontentement parmi toutes les classes de la société. Le triomphe et la mode de l'hypocrisie fatiguoient sur-tout une jeunesse impatiente. Les regards expirans de Louis furent douloureusement affectés par des lettres pleines de traits satiriques contre lui-même et contre M.me de Maintenon. Le marquis d'Alincourt, l'un de ces coupables correspondans, s'étoit peu embarrassé de l'intérieur du prince, et avoit dirigé ses sarcasmes contre la religion. Le maréchal de Villeroi donna, dans cette circonstance, la preuve que le cœur humain n'a point de mystère pour un vieux courtisan. « Au moins, mon petit-fils n'a parlé que de » Dieu; il pardonne, mais les hommes ne » pardonnent point. »

Peu après ce fâcheux éclat, « le roi se met» tant à table, trouva sous sa serviette un » billet qui contenoit ces mots : *Le roi est* » *debout sur la place des Victoires, à cheval* » *à la place Vendôme; quand sera-t-il couché* » *à St. Denis?* Il jeta le billet par-dessus la » tête, en disant froidement : *Quand il plaira* » *à Dieu.* »

Cependant une foule de glorieux souvenirs entouroient ce monarque, et des étincelles

du feu qui avoit embrâsé sa jeunesse, se ranimoient encore quelquefois dans sa grande ame. Quelques entretiens lui suffirent pour s'assurer un partisan et un admirateur dans Bolingbroke. Cet homme célèbre, l'un des instrumens le plus actif des infortunes de Louis, dont il avoit proposé l'humiliation comme un principe fondamental de politique, suggéra au même prince la pensée de renouveler la guerre contre les Anglais. « Six mois » encore les hostilités eussent commencé » avec une apparence raisonnable de proba- » bilité; » mais la mort du roi détruisit cette perspective.

Louis XIV.
1715

L'œil attentif des courtisans avoit prévu plusieurs mois d'avance la prochaine catastrophe. Le calme de la mort de Louis fut digne du cours majestueux de sa longue carrière. Il remplit cette dernière tâche sans orgueil et sans foiblesse. « Ce patriarche des rois » prit entre ses mains l'unique et foible rejeton de sa race, le leva vers le Ciel et implora pour lui sa bénédiction : il dicta pour cet enfant, l'idole des Français, une instruction sage, noble et touchante. S'adressant ensuite au cercle nombreux qui se pressoit dans son appartement, il prononça d'une voix émue, mais distincte, ces mots : « Messieurs, je vous » demande pardon des mauvais exemples que » je vous ai donnés. Je vous fais mes remer- » cîmens de l'amitié que vous m'avez tou- » jours marquée ; je vous demande pour mon

Louis XIV. 1715

» petit-fils la même fidélité. Je sens que je » m'attendris aussi : adieu, messieurs, sou- » venez-vous quelquefois de moi. »

Lorsque la foule écoulée eut laissé au roi mourant la liberté d'épancher son cœur dans celui de M.me de Maintenon, il dut la pénétrer de douleur, d'admiration et de respect. « J'avois toujours ouï-dire qu'il est difficile » de mourir. Je touche à ce dernier moment, » et je ne trouve pas cette résolution si pé- » nible. Mes uniques regrets sont de vous » quitter ; mais votre âge me devient le ga- » rant que vous ne tarderez guère à me suivre, » et nous serons alors réunis pour l'éternité. »

Soulagé par cette effusion de tendresse, son cœur reprit une sérénité parfaite, et il donna ses ordres comme pour les apprêts d'un voyage.

Au moment terrible de son agonie, les courtisans s'éloignèrent. Le duc du Maine, son fils chéri, ne s'occupa que de projets de grandeur; il fut abandonné par madame de Maintenon. L'indignation que produit cette démarche, en la colorant même des prétextes spécieux de crainte et de sensibilité, fournit des armes aux ennemis d'une femme qui joue un si grand rôle dans l'histoire. Plusieurs écrivains assurent, « que l'orgueilleuse prude » se retira parmi ses créatures et s'écria : *Cet* » *homme n'a jamais aimé que lui; il vient* » *de me donner un rendez-vous dans* » *l'autre monde!* »

Les domestiques de Louis demeurèrent seuls constans à lui rendre des soins : revenu à lui-même par un de ces efforts de la nature qui raniment les dernières étincelles d'une flamme prête à s'éteindre pour jamais, il prononça d'une voix touchante : « Mes enfans, » consolez-vous, il est temps que je finisse ; » m'avez-vous cru immortel (1)? » Louis XIV. 1715

Les reproches, les injures et les outrages de la populace troublèrent le convoi d'un monarque aux pieds duquel l'encens de la flatterie avoit fumé pendant plus de soixante ans. La plaine de Saint-Denis présenta le plus révoltant des spectales : des chants, des danses et des tables chargées de vivres, étalèrent une joie féroce.

Louis XIV ne s'offre à l'imagination qu'entouré de l'imposant cortége que lui forme un groupe d'hommes du premier ordre dans tous les genres, et qui dans le cours de leurs brillans succès, se disputoient l'honneur d'ajouter sans cesse à la gloire de leur auguste protecteur. Ses bienfaits allèrent chercher jusque dans les régions hyperborées des titres à la reconnoissance : il loua délicatement : il poussa jusqu'au suprême degré le talent de porter avec dignité la couronne; mais le poids de sa grandeur se fit sentir également sur toutes les conditions : les nuances marquées entre les

(1) Louis XIV mourut à l'âge de 77 ans, après avoir régné soixante-douze années.

Louis XIV. différentes classes de la société, s'évanouirent
1715 comme de vaines chimères. La faveur seule donna une véritable existence dont elle vendit souvent le partage à la richesse. Depuis cette époque, les monarques français élevèrent au faîte des honneurs, ou plongèrent dans l'obscurité d'un seul mot, et même d'un seul regard.

Une puissance sans bornes flattoit l'ame superbe de Louis XIV, sans toutefois en imposer à son jugement. Il eut l'étonnante pénétration de pressentir les dangers qui menaçoient ses successeurs; dans un éloge qui, sous des expressions pompeuses, recéloit un reproche, il rougit d'entendre le législateur du Parnasse français, Boileau, dire dans sa magnifique description du passage du Rhin:

. . . . Louis
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

Trop jaloux de sa dignité pour qu'un contraste saillant accusât aucune de ses démarches, il ne se rapprocha plus des périls de la guerre qu'avec circonspection. Ses discours flatteurs suppléèrent en partie à l'enthousiasme que sa valeur eût excité. Les troupes ne l'entendirent pas sans émotion, répéter avec cette grâce imposante et noble qui caractérisoit toutes ses paroles: « Je m'honore d'être le » plus ancien soldat de mon armée. »

Il établit dans cette armée des distinctions, que l'accroissement immodéré de la noblesse rendoient peut-être indispensables. Leur abus

a, de nos jours, contribué à ce monstrueux Louis XIV.
abandon du trône qui, durant quelques instans, 1715
a terni l'antique réputation du militaire français. Egarement passager dont la postérité cherchera en vain les traces, au milieu du plus étonnant foyer de gloire qui ait jamais brillé sur la terre.

Deux routes différentes conduisirent aux grades éminens de l'armée, avec plus ou moins de rapidité. L'une fut dévolue aux grands seigneurs, l'autre aux gentilshommes; mais elles demeurèrent également ouvertes au mérite reconnu et aux talens supérieurs.

Les louanges délicates de Louis XIV enivroient de reconnoissance, d'amour et d'enthousiasme les hommes qui avoient consacré leurs travaux ou employé leurs jours au service de la patrie. Les exemples de ce don précieux se sont fréquemment rencontrés dans le cours de notre récit, et nous laissent à regretter que notre plan ne nous permette pas d'en rappeler un plus grand nombre. Le marquis de Massieu, peu satisfait des grâces que la perte d'un bras venoit de lui valoir, dit au roi avec brusquerie : « Je voudrois avoir » perdu l'autre bras, et ne plus servir votre » majesté. — J'en serois bien fâché pour vous » et pour moi. » La duchesse de Bourgogne eut l'étourderie de s'écrier à la vue d'un officier qui se présentoit au grand couvert : « Grand Dieu, qu'il est laid ! » Le roi répliqua d'une voix haute : « Ma fille, je le

Louis XIV. » trouve un des plus beaux hommes de mon
1715 » royaume ; car c'est un des plus braves. »

Un monarque pénétré lui-même de respect pour le caractère de souverain, ajouta plus qu'aucun de ses prédécesseurs à l'autorité royale. Il voulut attacher à son règne l'honneur de l'exécution du plan suivi durant plusieurs siècles. Si les succès de Louis XIV sont devenus le signal de la chûte de ses descendans, du moins ne les obtint-il pas par des routes ensanglantées. Soixante-douze années, dont six furent agitées par une guerre civile, ne nous montrent sur l'échafaud qu'un grand seigneur, encore étoit-il chargé du mépris public.

L'édifice s'écroula, miné par une lente corruption. A la mort de Louis XIV, on comptoit quarante-cinq pairs de France, dont très-peu devoient leur dignité à des titres honorables. Distingué de la foule, Bouflers reçut dans la pairie le prix d'un grand nombre d'actions héroïques, et rehaussa encore son triomphe par la délicatesse d'en rapporter l'honneur à ses compagnons d'armes. Il parut au palais suivi des plus distingués d'entre les défenseurs de Lille, et d'une foule d'officiers de dragons. Aprés la cérémonie de sa réception, il leur adressa la parole : « Mes camarades, leur dit-il, c'est à vous que je dois les grâces dont on me comble. C'est à vous que je les renvoie, et je ne dois me louer que d'avoir été à la tête de si braves gens. »

Les ducs et pairs, affoiblis à leurs propres yeux et dégradés dans l'opinion publique, obtinrent quelques frivoles prérogatives pour les dédommager de la perte d'une grandeur depuis long-temps ébranlée. Leurs carrosses entrèrent dans les secondes cours de Versailles, leurs femmes eurent le tabouret ; mais ils furent assujettis à ne prendre séance au parlement qu'à la suite des présidens et du doyen des conseillers. La plus brillante de leurs fonctions resta purement conditionnelle : « Les » ducs et pairs représenteront au sacre les » anciens pairs, lorsqu'ils seront appelés au » défaut des princes du sang et des princes » légitimés qui auront des services. »

Louis XIV. 1715

Sous ce règne l'autorité essentielle fut confiée aux gens de robe, et ils achevèrent de dépouiller les grands seigneurs dont ils avoient, dans le principe, soulagé la fatigue. Quelquefois les services des pères et de grandes richesses suffisoient pour s'asseoir sur les bancs de la haute magistrature; mais il faut avouer que les hommes décorés de ces emplois éminens, se distinguoient en général plus par leurs lumières et par leurs vertus, que par l'éclat de leurs dignités. Peut-être les Lamoignon, les Molé, les d'Aguesseau, les Harlay, les Pelletier et quelques autres du même rang, ont-ils réalisé ces caractères sublimes que les historiens, les orateurs et les poètes donnent aux héros de Rome naissante. Ces noms illustres n'offroient que d'incertains avantages à

Louis XIV. Louis XIV, qui adopta un système que ses
1715 deux successeurs ont suivi : « Les roturiers » lui paroissoient préférables aux nobles pour » tout ce qui participe au gouvernement. »

Les grands seigneurs se précipitèrent au-devant du joug qui devoit les accabler. Peut-être se livrèrent-ils à la trompeuse illusion que la bassesse de leur servitude pourroit disparoître par les hommages excessifs qu'ils offroient à la majesté souveraine. Le maréchal de Grammont fit asseoir à la place d'honneur de sa table un valet de pied qui étoit venu faire une commission au nom du roi. « Un homme » de qualité maltraitoit un valet de pied de » Louis XIV. Ce prince entendant des cris » derrière son carrosse, demanda ce que » c'étoit ; *ce n'est rien, Sire, ce sont deux* » *de vos gens qui se battent*, répondit cet » homme de qualité. »

Louis s'attacha constamment à en imposer à tout ce qui l'environnoit. Un jour qu'il partoit pour Paris, son carrosse arrive à l'instant même où il mettoit le pied sur la dernière marche de l'escalier. Il se retourne et dit au premier écuyer : « Monsieur, j'ai failli at- » tendre. » Mais cette fierté de représentation n'altéroit en rien sa bonté, lorsque les individus des classes subalternes avoient recours à sa bienfaisance. « Un jour un Suisse, quoi- » que le passage fût assez large, crioit de faire » place et repoussoit plusieurs personnes. *Ne* » *voyez-vous pas*, lui dit Louis XIV d'un

» ton sévère, *que voilà une femme qui a* Louis XIV.
» *un placet à me présenter?* » 1715

Tant que ce monarque conserva ses facultés morales dans toute leur énergie, il eut pour le clergé des égards et des ménagemens; mais il ne le laissa point libre de se refuser à aucune des demandes qu'il jugeoit à propos de lui adresser. Une condescendance trop marquée ne parut que, lorsqu'à l'établissement du dixième (en 1710), une déclaration porta: « Voulons que tous les biens qui appartiennent à l'église en demeurent exempts à » perpétuité, tant pour le passé que pour » l'avenir, sans qu'ils puissent jamais y être » assujettis pour quelque cause et occasion » que ce soit ou puisse être, sans aucune » exception ni réserve, tel événement qu'il » puisse arriver....; mais qu'ils en demeu- » rent déchargés comme nous les en déchar- » geons, tant pour le passé que pour l'ave- » nir. »

Si nous suivons Louis XIV dans ses conseils, dans ses appartemens, dans ses jours d'apparat et dans l'intérieur de sa famille, on ne trouvera en lui que des sujets d'éloges. Depuis ses plus jeunes années jusqu'à l'âge le plus avancé, il ne cessa de penser avec justesse et de s'exprimer avec dignité. Convaincu de la valeur que les mots les plus indifférens en apparence, acquièrent dans la bouche des princes, il ne s'emporta jamais en reproches offensans, et s'interdit avec scrupule les rail-

Louis XIV. 1715 leries piquantes. Attentif aux délibérations des conseils, il répandoit sur tous les objets une grande clarté. Affable envers les étrangers, il étoit majestueux dans les audiences publiques. « Enfin, s'il falloit badiner, s'il » faisoit une plaisanterie, s'il daignoit faire » un conte, c'étoit avec des grâces infinies, » avec un tour à la fois fin et noble. »

Son cœur connoissoit le prix de la confiance, et apprécioit les charmes de l'amitié. Quelques personnes que le malheur ou l'étourderie mettoient dans la dépendance d'un secret délicat, trouvèrent auprès du roi un dépositaire fidèle. Des épreuves réitérées et douloureuses lui arrachèrent cette plainte : « J'ai » cherché des amis, et je n'ai trouvé que des » intrigans. Toutes les fois que je donne une » place, je fais cent mécontens et un ingrat. » Cette constance d'égoïsme dans ses courtisans comme parmi ses autres sujets, altéra sensiblement la bonté de son caractère. Il finit par se pénétrer d'une haine assez profondément gravée pour écarter la décence de ses actions et la mesure de ses discours. Les courtisans se livroient un jour à leurs flatteries habituelles, et répétoient devant lui avec emphase les traits de valeur qui, au siége de Mons, avoient distingué sa conduite. Tout-à-coup, à la surprise et à la confusion générale, il s'écria : « Cette année me fut heu» reuse, je fus défait de trois hommes que » je ne pouvois plus souffrir, Louvois, Sei» gnelai et la Feuillade. »

Les foiblesses auxquelles s'abandonna Louis XIV, parurent toujours atténuées par une piété sincère. Exact à en remplir les devoirs, il recherchoit les instructions religieuses, savoit les apprécier, et se montroit digne d'en profiter. Lorsque l'orateur des ames sensibles, l'éloquent Massillon, eut prêché son premier Avent à Versailles, Louis lui adressa cette louange ingénieuse : « Mon père, j'ai » entendu plusieurs grands orateurs dans ma » chapelle, j'en ai été fort content : pour » vous, toutes les fois que je vous ai en- » tendu, j'ai été fort mécontent de moi- » même. »

Louis XIV. 1715

Un penchant irrésistible l'entraînoit vers les idées de l'ancienne chevalerie, lors même que son système de gouvernement achevoit d'en détruire l'esprit. Aussi, les fraternités d'armes parurent-elles se ranimer. La cour applaudit à plusieurs de ces unions intéressantes. Madame de Sévigné, inspirée par cet élan généreux qui brille chez les femmes, a célébré « la valeur presque romanesque de » Barbantane, le frère d'armes de Bussi. »

La chasse fut un des goûts de Louis XIV : il y porta de l'audace et de la magnificence. Un penchant pour les choses inusitées jusqu'à lui, le détermina plus d'une fois à des entreprises qu'aucun chasseur n'avoit hasardées : il courut le cerf au clair de la lune. Cependant, inébranlable dans ses principes et fidèle à ses devoirs, il mérita que la voix publique

Louis XIV. 1715 lui rendît l'honorable témoignage : « Que ses » plaisirs n'alloient qu'après ses affaires. »

La haute élévation de maintien, de langage, de pensée et de sentiment qui distinguoit ce monarque, tourna d'autant plus à sa gloire, qu'elle fut le fruit d'une suite de réflexions profondes et d'efforts pénibles. Les alarmes qu'avoit conçues Mazarin le laissèrent dans sa jeunesse languir dans l'ignorance : n'ayant pu prendre le goût de la lecture, qui naît d'une habitude contractée de bonne heure, il gémit souvent sur les désavantages qu'une éducation négligée entraîne après elle, et voulut sauver à son fils les mêmes regrets. La reine et les seigneurs de la cour ne se lassoient pas de lui représenter que Montausier fatiguoit le Dauphin par trop d'études et d'exercices. L'austère et vertueux gouverneur fut encouragé à suivre la route dans laquelle il étoit entré, lorsque le roi lui adressa cette phrase qu'une prévoyance éclairée peut seule dicter à la tendresse paternelle : « Je n'ai » qu'un fils, mais j'aimerois mieux qu'il mourût, que de le voir sans lumières et sans » vertus, et de présager qu'il seroit un jour » funeste à ses sujets. » En même temps il écrivit à l'immortel Bossuet : « Pour ce qui » regarde mon fils, je vous recommande de » toujours cultiver son esprit avec le soin nécessaire pour lui faire bien comprendre ses » devoirs envers lui-même, envers moi, et » sur-tout envers Dieu. »

Cet imposant et magnifique assemblage de dons extérieurs, de qualités attachantes ; cet alliage heureux des talens du souverain et des vertus du héros, firent de Louis XIV, si je puis m'exprimer ainsi, un colosse de gloire trop imposant pour que des hommes passionnés n'aient pas reconnu le besoin d'atténuer sa réputation. La violence de leur haine ne les a pourtant pas aveuglés au point de ne pas convenir que quelques éloges devoient tempérer l'amertume de leurs reproches. Ils se plurent à répandre un mot qui fut accueilli avec transport : « Jamais homme au monde » n'a mieux que Louis XIV joué le rôle de » roi (1). Don Ustarits, l'un des premiers hommes d'état que l'Espagne ait produits, disoit de lui : « Louis XIV étoit un homme » prodigieux. » Louis XIV. 1715

Le dernier soupir des rois efface jusqu'aux dernières traces de leur autorité, tandis que le plus obscur des particuliers emporte en mourant la consolante idée que les lois protégeront ses dernières dispositions : cette différence si désavantageuse aux têtes couronnées, est fondée sur le principe fondamental du pacte social, qui veut que tout intérêt, tout droit, tout privilége cèdent au bien de l'état.

---

(1) Un Français répétoit devant Frédéric ce propos fort léger, lorsque l'on parle de l'un des plus grands rois qui aient paru dans les siècles modernes ; Frédéric répondit avec un sourire malin ; « Quoi ! monsieur le marquis, mieux » que *Baron ?* ».

Louis XIV. 1715 Les individus et les familles se dérobent aux injustices, à l'ombre des tribunaux; mais les nations n'atteignent le repos et le bonheur que par la stabilité de leurs constitutions. Louis XIV, bien convaincu de cette vérité, et ayant toujours présente à sa mémoire la conduite que l'on avoit tenue à la mort de son père, avoit prédit qu'on verroit échouer les projets ambitieux de ses alentours.

En effet, le vieux monarque avoit à peine rendu le dernier soupir, que le duc d'Or-
Louis XV. léans demanda la régence au parlement (1). Ce corps orgueilleux, fidèle à son système de se montrer entreprenant sous les rois foibles, et respectueux sous les rois fermes, accorda son appui au duc d'Orléans, qui crut néanmoins que la prudence exigeoit d'autres moyens de réussite. Le duc de Guiche, colonel des gardes-françaises, et le marquis de Contades son major, se rendirent garans du dévouement de cette troupe qui avoit tant d'influence dans les époques orageuses. Le colonel Reynold donna les gardes-suisses, et le chevalier de Saint-Hilaire, l'artillerie. Les maréchaux de Villars et de Villeroi offrirent leurs services : tous deux se manquèrent à eux-mêmes par cet empressement, et se montrèrent coupables envers la mémoire du roi défunt, qui avoit récompensé les grands services du premier par des richesses, des di-

(1) Louis XV monta sur le trône à l'âge de 5 ans.

gnités, des éloges, des témoignages de confiance, et qui ne s'étoit pas lassé de son affection, par les fautes du second.

L'espoir d'un brillant avenir égara les ducs et pairs.

Des promesses et des présens achetèrent la domesticité.

L'éloignement prononcé du premier président de Mesmes, donnoit quelques inquiétudes ; son pouvoir fut balancé par l'ascendant de deux hommes, l'un éloquent et vertueux, l'autre actif et habile. D'Aguesseau accepta l'assurance de la dignité de chancelier, à la mort de Voisin ; et Fleury s'estima heureux de l'expectative de la charge de procureur-général, lorsqu'elle viendroit à vaquer par l'avancement de d'Aguesseau.

Enfin, par une mesure offensante pour la dignité du peuple français, l'ambassadeur d'Angleterre eut l'audace de supposer que sa présence dans une des lanternes de la grand'-chambre, influeroit sur les opinions.

Le duc d'Orléans prononça un discours d'une éloquence recherchée, qu'il termina par la promesse de gouverner, *aidé des conseils et des sages* remontrances du parlement, qui, à ces mots, reprit encore une fois l'attitude d'un souverain. Il cassa le testament de Louis XIV, après en avoir, pour la forme, écouté une lecture rapide : il nomma le duc d'Orléans régent du royaume : il confia au duc du Maine l'éducation du roi, qui, à l'âge

Louis XV. 1715 Régence.

de cinq ans, étoit d'une délicatesse alarmante ; enfin il nomma le duc de Bourbon grand-maître de la maison du roi.

Le duc d'Orléans, aux mains de qui l'on remettoit les destinées de l'empire, mérite tout-à-la-fois les éloges et les reproches de la postérité. Spirituel, bon, généreux, brave et sensible, il devoit à la réunion des qualités les plus brillantes, le bonheur de posséder différens traits de ressemblance avec Henri IV. De si riches avantages furent par malheur éclipsés par l'oubli de toute décence. Un de ses instituteurs l'avoit corrompu dès sa plus tendre jeunesse. Avec un beau génie, son extrême légéreté le rendoit incapable de faire de grandes choses : avec une pénétration rare, son mépris pour les hommes l'entouroit de misérables, indignes de sa confiance : avec une ame noble, son indifférence pour l'opinion publique le plongea dans les excès les plus crapuleux : blasé de bonne heure sur tous les plaisirs, la débauche elle-même lui devint insipide, lorsque ses jouissances n'étoient pas relevées par l'éclat du scandale. Un mot d'un cynisme énergique, mais trop dur, a dévoilé à quel point il avoit porté l'oubli de toute pudeur : « Il eut les vices des deux » sexes ; dans l'un, (cruauté à part) il rap- » pela au genre humain la mémoire de Néron, » et dans l'autre, toutes les horreurs de Mes- » saline. »

La prodigalité de la nature en faveur du

duc d'Orléans, avoit été totalement éludée par l'art de l'infame et trop spirituel Dubois : fils d'un apothicaire de Brives-la-Gaillarde, la physionomie basse et la conduite dissolue de ce personnage, sembloient l'éloigner des places éminentes. Malgré toute sa finesse, il n'avoit point trouvé de ruses qui pussent en imposer au jugement solide de Madame. Cette princesse adoroit son fils, quoiqu'elle reconnût bien qu'il possédoit une foule d'excellentes qualités, sans avoir le talent de s'en servir. Le régent, au sortir de la fameuse séance qui venoit d'outrager la mémoire de Louis XIV, et de l'investir du pouvoir absolu, se présenta chez sa mère, qui lui dit en terminant ses félicitations : « Je ne désire, » mon fils, que le bien de l'état et que votre » gloire. Je n'ai qu'une chose à vous demander pour votre honneur, et j'en exige » votre parole. N'employez jamais ce fripon » d'abbé Dubois, le plus grand coquin qu'il » y ait au monde, et qui sacrifieroit vous et » le royaume au plus léger intérêt. » Le duc donna sa parole à laquelle, pour son malheur et pour l'humiliation de la France, il n'eut pas la force d'être fidèle.

Louis XV.
1715
Régence.

Les TARTUFFES, flétris d'un opprobre ineffaçable par l'immortel Molière, jetèrent le masque, et abandonnèrent les lieux saints pour hanter les repaires de la débauche. Le changement subit du genre de vie d'un grand nombre de courtisans se présentera mieux

Louis XV. 1715 Régence. sous son véritable jour dans le récit d'une anecdote, que dans les tableaux que nous chercherions à en tracer.

Rouiller, conseiller-d'état, justifioit la confiance du duc d'Orléans par une grande aptitude aux affaires. On ne mêloit au sentiment d'une estime générale, que quelques reproches sur son humeur brusque et son goût trop marqué pour la boisson. Un jour de conseil, dans le feu des discussions de l'intérêt le plus majeur, il fut si peu mesuré qu'un très-grand seigneur qu'il contredisoit, se permit de lui dire : « Monsieur, vos raisonnemens sentent » par trop la bouteille. — Monseigneur, reprit le chaud vieillard, « j'ignore si mes dis» cours sentent la bouteille ; mais ce dont je » suis très-certain, c'est que fort différent de » ceux de beaucoup de personnages impor» tans, ils ne sentiront jamais le *pot de vin*. » Du reste, j'ai toute ma vie aimé les plaisirs » bien franchement : on ne sauroit apperce» voir aucune nuance dans mes allures passées, » et dans celles d'aujourd'hui. Vous, monsei» gneur, naguères une des colonnes de l'é» glise et le vrai modèle de la continence ; » maintenant vous vous enyvrez, quoique vous » détestiez le vin, et vous entretenez avec » fracas une maîtresse, quoique vous n'aimiez » pas le moins du monde les femmes. »

Dans l'idée de s'attacher des partisans et de gagner la confiance publique, le régent rendit au parlement le droit usurpé d'adresser des

remontrances avant d'enregistrer les édits. Louis XV. 1715 Régence.
Jaloux de montrer une vénération respectueuse pour la mémoire du duc de Bourgogne, il annonça que, d'après un mémoire trouvé dans les papiers de cet illustre prince, il créoit pour l'administration générale sept conseils : 1.° de régence, présidé par le duc de Bourbon ; 2.° de conscience, par le cardinal de Noailles ; 3.° de guerre, par le maréchal de Villars ; 4.° des finances, par le duc de Noailles ; 5.° de la marine, par le maréchal d'Estrées ; 6.° des affaires étrangères, par le maréchal d'Huxelles ; 7.° de l'intérieur, par le duc d'Antin. Les membres de ces conseils furent la plupart des gens de la cour qui devoient être secondés par les lumières d'un certain nombre de magistrats, que le régent choisit dans le parlement. La robe prouva par ses acclamations la vivacité de sa satisfaction.

Dans des choix aussi nombreux, le duc d'Orléans s'honora par l'impartialité et même la générosité qu'il mit dans sa conduite. Il n'ignoroit pas que le maréchal de Villars avoit, dans le traité de Rastadt, fait insérer un article secret qui tendoit à l'exclure de la couronne. Il savoit, d'après des rapports certains, qu'au moment où la calomnie le dénonçoit comme un monstre qui accumuloit les parricides pour se frayer la route du trône, le duc de Noailles répétoit indécemment : « Si le » quatrième prince périt, je serai le Brutus » de la monarchie. »

Louis XV. 1715 Régence.

Le nouveau gouvernement venoit à peine de s'organiser, lorsque Desmarets dévoila les affligeantes et profondes blessures de l'état. Les villes étoient ruinées, les campagnes en friche et le commerce languissoit. La dette de l'état s'élevoit à huit cents millions; le trésor ne contenoit pas plus de huit cents mille livres d'argent comptant, et trois années de revenu se trouvoient absorbées par des obligations anticipées.

L'habile ministre ne se borna pas aux soins de justifier ses opérations, il rendit un hommage respectueux au feu roi, en vengeant sa mémoire de reproches aussi injurieux que mal fondés. « L'affreuse stérilité de l'année » 1709, la gelée des oliviers, des noyers, » des châtaigniers, et des autres arbres portant » fruit; la mortalité des bestiaux, les » maladies populaires et les débordemens des » rivières, avoient causé des pertes irréparables. » Ces accidens avoient mis les peuples » hors d'état d'acquitter les impositions ordinaires » et extraordinaires. »

L'ouvrage de Desmarets, qui est encore regardé comme un chef-d'œuvre, jeta l'alarme dans le royaume. Le régent effrayé de la seule idée d'une banqueroute, s'aveugla par la persuasion que les dettes étrangères au service public, ne devoient pas peser sur la nation. Une délicatesse mal entendue lui fit adopter des palliatifs qui commencèrent cet ébranlement, dont les suites terribles ont

ensevelî tant de victimes sous les ruines du trône. Louis XV. 1716 Régence.

La refonte générale des monnoies rapporta soixante millions; mais elle fut une source intarissable de difficultés dans les engagemens entre les particuliers, et produisit une excessive cherté dans le prix des objets de consommation.

Une chambre de justice fut instituée dans la vue d'enlever aux financiers une partie du fruit de leurs vexations. Les travaux de cet indécent tribunal se présentèrent d'abord sous un jour favorable. Un tableau de cent soixante-dix millions étoit déjà publié, lorsque des femmes impudentes, des courtisans corrompus et des juges sans principes, imaginèrent d'établir un trafic pour anéantir ou diminuer les taxes. Cette basse et criminelle intrigue s'ourdissoit même avec une telle effronterie, qu'un homme de la cour offrant à l'un des condamnés de le faire libérer au moyen d'un cadeau de trois cents mille livres, reçut pour réponse : « Monsieur le comte, vous venez trop tard, » j'ai fait mon marché avec M.me la comtesse » pour deux cents mille livres. »

Tous les ordres de l'état furent à cette époque douloureusement affectés. Le clergé se plaignit de l'affectation du régent à afficher une coupable impiété, et en montra les conséquences désastreuses. La noblesse protesta contre l'édit qui annulloit les anoblissemens créés depuis seize cent quatre-vingt-neuf;

Louis XV. 1716 Régence.

également injuste envers les hommes qui avoient quitté leur état et sacrifié leur industrie, et envers les anciens nobles qui, sur la garantie de la parole royale, avoient formé des alliances, dans lesquelles le père de famille ambitieux de voir son sang se propager chez des gentilshommes, embrassoit des petits-fils roturiers. Le peuple murmura contre le luxe de la cour, dont l'aspect lui rendoit sa misère plus sensible. On se récria de toutes parts contre l'inutilité des conseils que l'on avoit rapidement réduits à des fonctions de simple apparat.

La situation des esprits les ramenoit à regretter le dernier règne. Les craintes d'un attentat sur la personne du jeune roi, devinrent si vives, qu'elles contribuèrent à l'affectueuse tendresse que les Français sentirent pour lui. L'indignation que s'étoit attirée le régent s'envenima au récit de la dépense effrénée des plus vils favoris : le duc d'Orléans les flétrissoit lui-même du nom de *roués*, qualification étrange, que la légéreté s'est depuis efforcée de remettre en honneur, mais qui n'a jamais cessé de faire rougir ceux mêmes qui la méritoient. L'aigreur du moment empêchoit de rendre justice aux soins soutenus avec lesquels le duc d'Orléans écartoit les *roués* des affaires; circonstance que l'un d'entr'eux exprimoit avec une tournure piquante: « Je jouis d'une très-grande faveur; » mais je n'ai pas un brin de crédit. » Les

maîtresses renfermées dans le même cercle que les favoris, n'usurpèrent point un pouvoir, dont l'abus s'est fait sentir sous d'autres règnes et a produit tant de malheurs. Celle des femmes galantes qui lui inspira la plus violente passion, se permit une fois de hasarder quelques questions sur des objets importans; il la mena devant une glace et lui dit en souriant : « Vois cette tête charmante, elle a » été formée pour les caresses de l'amour, » et non pour le secret de l'état; » ces secrets n'échappoient point au duc dans les orgies les plus bruyantes; toujours on le vit commander à ses sens et à sa raison.

Albéroni résolut de faire tourner à l'avantage de l'Espagne, le mécontentement et les malheurs de la France. Ce turbulent ministre parvint aisément à exciter la jalousie de Philippe V contre le régent, qui de son côté chargea du soin de rétablir la bonne intelligence le marquis de Lourville, que son caractère inquiet rendoit peu capable d'une commission si délicate.

Pour le malheur du royaume, Law fut admis à tenter l'essai de son système chimérique, par l'établissement d'une banque composée de douze cents actions de mille écus chacune; des lettres patentes du roi autorisèrent les particuliers à prendre part à cette nouvelle opération.

Stairs, dérobant son adresse consommée sous le masque de l'audace, persuada au régent

Louis XV. que l'alliance de l'Angleterre pouvoit seule
1716 lui servir de sauve-garde contre l'inimitié de
Régence. la cour d'Espagne, et contre le mécontentement des Français. Dubois trouva à satisfaire son orgueil et son avidité, par les sommes immenses que le cabinet de Londres employa pour le gagner. Le misérable trahit sans scrupule son bienfaiteur et sa patrie : il signa dans
1717 Utrecht le traité d'une triple alliance entre la France, l'Angleterre et les Provinces-Unies. La destruction du port de Dunkerque et le comblement du canal de Mardick, furent encore moins pour la France un sujet de honte que la condition impérieusement exigée d'expulser du royaume le prétendant et les Anglais réfugiés, qui avoient fait aux Français l'honneur de chercher parmi eux un asile. Les complaisances du régent suggérèrent à l'ambassadeur anglais la pensée d'enlever le prétendant. Le complot échoua par les soins d'une femme obscure. Sans la générosité d'une aubergiste de Nonnancourt, des émissaires de lord Stairs eussent violé la sainteté du territoire français, envers un prince que ses malheurs seuls devoient rendre respectable. Dans cette circonstance, fut foulée aux pieds l'antique et célèbre coutume des rois de France, que Voltaire a si noblement exprimée :

« Et la cour de Louis, est l'asile des rois. »

Les Parisiens furent distraits de leurs chagrins, et suspendirent leurs plaintes à l'arrivée

du Czar. Dans un séjour de six semaines, Pierre-le-Grand visita les monumens, étudia les richesses de l'industrie, et s'éclaira auprès des artistes célèbres. L'admiration qu'inspiroient les qualités de cet homme étonnant, n'empêcha point de reconnoître que ses mœurs conservoient encore ce penchant à la barbarie, qu'il cherchoit à étouffer dans son peuple, sans pouvoir le vaincre dans lui-même. Il manqua d'égards pour M.me de Maintenon, que son mérite, son âge et son titre de veuve de Louis XIV entouroient de souvenirs respectables : il ne montra de la sensibilité que pour le jeune roi qu'il pressa contre son sein, et auquel il prodigua d'affectueuses caresses. Sous son costume simple, et même négligé, avec un abord facile, souvent familier, il laissoit entrevoir le sentiment de sa supériorité sur tous les potentats de la terre.

Louis XV.
1717
Régence.

Cependant Law cherchoit à hâter les progrès de son système. Cet Ecossais trop célèbre avoit reçu de la nature les avantages extérieurs et les dons de l'esprit. La fureur du jeu l'entraîna dans des calculs où son imagination trop ardente pour se borner aux intérêts particuliers, embrassa de vastes plans de finance. Sa patrie ne lui offrant point de ressources, il promena ses chimères dans différentes contrées. Ses premiers pas le conduisirent en France. Il y parut lorsque les malheurs de la guerre de la succession faisoient éprouver au gouvernement toutes les horreurs

Louis XV. de la détresse. Le conseil rejeta un projet qui
1717 lui fut présenté sous des couleurs séduisantes.
Régence. Cette conduite annonceroit une sagesse encore plus digne d'éloges, si Louis XIV n'avoit allégué pour motif, « que cet homme » n'étant pas catholique, on ne sauroit lui » accorder aucune confiance. » Amédée, duc de Savoie, répondit aux offres de Law: « Je » ne suis pas assez riche pour me ruiner. »

Dès que Louis XIV eut fermé les yeux, Law suspendit ses courses pour revenir en France, où il reçut l'accueil favorable que les ministres d'un nouveau roi ont en général la fausse politique de faire à ceux qui ont eu lieu de se plaindre du règne précédent.

Un arrêt du conseil ordonna « que tous » ceux qui avoient le maniement des deniers » royaux, recevroient et même accepteroient » sans escompte les billets. » Peu de mois après, on créa une compagnie du commerce *d'Occident ou du Mississipi*, pour une partie du payement des actions; on accepta au pair les billets qui éprouvoient déjà une perte de cinquante ou de soixante pour cent.

La nouvelle compagnie reçut du roi la cession de toutes les terres de la Louisiane. Cette contrée que le fameux Cavalier de la Salle avoit découverte (en 1682), et où il avoit péri (en 1687) par un assassinat, s'étend sur les bords du Mississipi, et présente une surface égale à celle de l'Europe. Plus de vingt rivières l'arrosent: ses montagnes renferment

Louis XV. 1717 Régence.

des mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, et des carrières d'une pierre que sa dureté rend propre aux constructions. Soixante peuplades de sauvages étoient disséminées sur cet immense territoire. Les imaginations s'enflammèrent pour une contrée à laquelle des récits mensongers attribuoient des richesses fort au-dessus de celles du Pérou. Le goût du merveilleux s'alimentoit chaque jour par des circonstances fabuleuses. La Louisiane devint le pays d'*Eldorado*, et le Mississipi roula l'or à grands flots.

Cette ivresse générale doit-elle être attribuée à l'adresse du régent, dont la marche habile tendoit à se soustraire aux guerres civiles qui avoient troublé les deux dernières minorités? Ce prince voulut-il que l'agitation des esprits se consumât en calculs d'intérêt, dans l'espérance de prévenir une nouvelle fronde?

Un édit ordonna « aux théologiens des deux » partis, de garder désormais un silence res» pectueux sur les disputes élevées à l'occasion » de la bulle *Unigenitus*. » Mais, loin de soutenir par des mesures sévères cette sage ordonnance, le duc d'Orléans fomenta sous main des divisions qui ne lui inspiroient que du mépris, et ne parut s'appliquer qu'à maintenir une sorte d'égalité entre les adversaires. Les molinistes et les jansénistes se voyoient alternativement les objets de ses bontés, de ses froideurs et de ses plaisanteries.

Louis XV. 1717 Régence.

La noblesse étoit en proie à des orages tout aussi violens que ceux qui agitoient l'église. Tous les membres de cet ordre supportèrent en commun les coups dirigés contre la grandeur des princes légitimés, lorsque leurs droits excessifs étant révoqués, ils ne conservèrent que les honneurs des princes du sang. Cette première atteinte laissa le duc du Maine chef de l'éducation; mais les ducs blessèrent les gentilshommes par des prétentions exagérées. Une guerre intestine déchira le sein de l'auguste famille. Des Châtillon, des Montmorenci, des Beaufremont, des Mally et des Conflans s'avancèrent pour diriger les attaques contre la pairie. Le parlement offrit aux gentilshommes un perfide secours. Dans un mémoire virulent et presque toujours hasardé, cette ambitieuse compagnie dégrada l'origine du plus grand nombre des ducs et pairs. Etrange aveuglement de la passion! les membres de la noblesse applaudirent à des outrages qui en avilissant leurs chefs, les atteignoient eux-mêmes et sapoient les fondemens de la monarchie.

Les divisions de la France ne cessoient d'être fomentées par les menées d'Albéroni. Cet homme, étranger aux convenances comme à toute délicatesse, fit répandre des lettres injurieuses contre le régent. L'aigreur attachée aux querelles particulières, s'introduisit dans les différends de deux grands royaumes.

La rapidité avec laquelle Dubois s'avançoit

vers les honneurs et vers le pouvoir, dévoiloit la foiblesse et l'insouciance du régent, qui connoissoit les défauts et méprisoit les vices du personnage odieux entre les mains duquel étoient compromises les destinées de l'Europe. Où la corruption règne, les hommes vertueux doivent s'attendre à être haïs et redoutés. D'Aguesseau reçut l'ordre de se retirer à Fresnes. Le cardinal de Noailles cessa d'être le président du conseil de conscience, et le désir d'ajouter à l'amertume de sa disgrâce, lui donna pour successeur le cardinal de Bissi son ennemi déclaré. Le duc de Noailles expia par l'exil sa hardiesse de le nommer le favori de l'abbé *Friponneau*, et de lancer des sarcasmes contre le fils de l'apothicaire. Dubois fit reléguer le duc à Brives-la-Gaillarde, et dit avec ironie : « Il y verra » tout à l'aise la boutique de mon père. »

Louis XV. 1717 Régence. 1718

D'Argenson abandonna le ministère de la police, dans lequel il a laissé une si brillante réputation ; il obtint les sceaux, et promit au régent d'entrer dans toutes ses vues avec autant d'énergie que d'activité. Dubois soutenu par un tel appui, hâta les mouvemens des opérations politiques, constitutionnelles et relatives aux finances.

Un traité de quadruple alliance fut signé à Londres entre l'empereur, le roi de France, le roi d'Angleterre et les États-généraux. « Dans ce traité, l'empereur renonçoit à tous » ses droits sur l'Espagne, à condition que le

Louis XV. 1718 Régence.

» roi d'Espagne renonceroit de son côté à » toutes prétentions sur les états qui, dans » l'Italie et dans les Pays-Bas, avoient appar- » tenu autrefois à l'Espagne, à l'exception des » successions éventuelles du grand-duché de » Toscane et du duché de Parme, dont l'em- » pereur s'obligeoit de donner l'investiture » aux enfans de la reine d'Espagne, lorsque » ces successions seroient ouvertes. Il fut sti- » pulé que le duc de Savoie rendroit à l'em- » pereur l'île de Sicile, et qu'en échange on » lui feroit céder par l'Espagne l'île de Sar- » daigne. »

Loin d'accéder à ces conditions, l'Espagne prétendit s'en assurer de plus avantageuses par la force des armes. Mais l'amiral Byng battit sa flotte, et dissipa en un seul jour les chimères que l'imagination du cardinal Albéroni avoit caressées durant plusieurs années.

D'Argenson donna un libre essor à son génie et à sa fermeté, dans le célèbre lit de justice qui brisa toutes les entraves mises à l'autorité du régent. Ce prince, naturellement bon, vouloit épargner au comte de Toulouse l'humiliation d'être témoin d'une scène dans laquelle son frère et lui devoient être sacrifiés. Il lui demanda du ton de l'amitié : « Pour- » quoi il venoit en manteau, lorsqu'il avoit » renoncé à paroître au parlement. » Son cœur fut percé par la réponse du comte : « Quand » il s'agit du bien de l'état, je mets à part » toute autre considération. » Le duc attendri

jusqu'aux larmes ne put se défendre d'une confidence alarmante. Louis XV. 1718 Régence.

Le comte de Toulouse joignit le duc du Maine, et l'entretint quelques instans. La pâleur subite de ce dernier trahit ses craintes. Les deux frères se perdirent sans retour, en courant au-devant des coups de leurs ennemis, et découragèrent leurs partisans.

D'Argenson devenu maître du champ de bataille, ordonna la lecture de ses patentes de garde-des-sceaux; de l'édit qui restreignoit le droit de faire des remontrances; de la déclaration qui réduisoit le rang des princes légitimés à celui de leur pairie; enfin, de l'arrêt qui dépouilloit le duc du Maine de la surintendance de l'éducation, pour en revêtir le duc de Bourbon.

Les passions les plus opposées se peignirent dans les traits des spectateurs. L'assemblée parut stupéfaite. Le maréchal de Villeroi, combattu par l'orgueil, l'effroi et la douleur, balbutia péniblement: « Je ne dirai que ces » deux mots. Voilà toutes les dispositions du » feu roi détruites. Je ne puis le voir sans » douleur; M.r du Maine est bien malheu- » reux. » Le régent reprit avec autant de feu que de dignité: « Monsieur, M.r du Maine » est mon beau-frère; mais j'aime mieux un » ennemi découvert que caché. » A ces paroles, toutes les têtes se baissèrent; Villars lui-même étouffa sa *fureur étincelante*.

Après un effort pénible, le premier prési-

Louis XV. 1718 Régence.

dent entreprit la défense des princes légitimés; mais déjà tremblant, il fut terrassé par cette phrase que l'œil menaçant et la voix forte de d'Argenson rendoit encore plus expressive : « Le roi veut être obéi, et obéi sur-» le-champ. »

Les vertus du comte de Toulouse lui avoient gagné l'estime publique, et les froideurs de M.me de Maintenon l'avoient soustrait à la jalousie des courtisans. Aussi un suffrage unanime applaudit-il à la déclaration particulière que le régent proposa pour le conserver dans la jouissance de ses honneurs. Le comte eut la générosité de refuser une distinction accablante pour son frère, et ne céda qu'aux longues et pressantes prières des personnes qui s'étoient vouées à ses intérêts.

Les dépositaires de l'autorité crurent reconnoître dans le *système* une ressource sur laquelle les finances du royaume devoient s'appuyer désormais. La banque fut déclarée royale : Law en fut nommé le directeur, sous l'autorité du roi et sous les ordres du régent. Des bureaux correspondans de l'entreprise générale s'élevèrent à Lyon, à la Rochelle, à Tours, à Orléans et à Amiens. Les parlemens eurent la fermeté de repousser les bureaux des villes dans lesquelles ils résidoient : Marseille, Nantes, Saint-Malo, Lille et Bayonne montrèrent assez de sagesse pour les proscrire de leur enceinte.

Un édit ordonna la refonte générale des

monnoies ; stipula que les pièces anciennes seroient échangées contre des pièces neuves, moyennant un sixième de retour qui se payeroit avec des billets de banque.

Louis XV. 1718 Régence.

Bientôt un arrêt du conseil donna des entraves au commerce, introduisit la gêne dans les détails journaliers, et annonça des vues extrêmement étroites. Aucun payement au-dessus de six cents livres ne put être fait en argent, et l'on n'eut la permission d'employer dans les marchés des monnoies de cuivre, que jusqu'à la valeur de six livres.

Des mesures si violentes et si précipitées excitèrent une vive fermentation. Les plaintes, les murmures et les menaces retentirent dans Paris. Le régent ne s'en montra point inquiet, parcourut la ville de nuit comme de jour, sans prendre des précautions qui lui sembloient humiliantes. Son caractère intrépide le poussoit à la rencontre des dangers. Une sécurité téméraire lui seroit devenue funeste, si d'Argenson, à la tête de la magistrature, eût dédaigné les utiles travaux de la police. Un homme aussi consommé dans cette intéressante partie, pouvoit seul éventer les intrigues criminelles d'Albéroni.

La plupart des événemens survenus à cette époque, portent un caractère de libertinage et même de crapule, qui afflige ou indigne l'historien.

La conjuration tramée par Albéroni, dirigée par Cellamar ambassadeur d'Espagne, et dans

Louis XV. 1718 Régence. laquelle trempèrent le duc et la duchesse du Maine, avec plusieurs hommes de qualité et quelques magistrats, fut découverte par l'une de ces misérables qui s'abandonnent à la plus vile de toutes les professions. La Fillon, directrice d'une maison de prostitution et familière de Dubois, donna des indices sur lesquelles l'abbé Porto-Carrero fut arrêté à Poitiers. On le trouva chargé de lettres dans lesquelles le comte de Cellamar instruisoit Albéroni, du plan et des auteurs de l'entreprise.

Les principaux papiers que l'on enleva sur Porto-Carrero furent imprimés. Une délicatesse facile à pénétrer commanda de sages suppressions. Les ennemis du duc d'Orléans se sont obstinés à l'accuser d'avoir à plaisir créé ce fantôme de conspiration. Toutes les circonstances s'accordent cependant pour démontrer que les conjurés méditoient de grands desseins. Ils prétendoient enlever l'autorité au duc d'Orléans; casser les deux traités de triple et de quadruple alliance; enfin, proclamer régent du royaume Philippe V, qui se choisiroit un lieutenant et un conseil pour gouverner en son nom. Le duc du Maine devoit être ce lieutenant, et désigner les conseillers parmi ses partisans. Des mesures eussent été prises pour que dans le cas où le jeune roi seroit mort, la branche d'Orléans se trouvât exclue du trône, qui eût été occupé par un fils du roi d'Espagne.

Jusqu'à l'arrivée du duc de Saint-Agnan à

Bayonne, le comte de Cellamar resta détenu dans le château de Blois, d'où il fut conduit par une escorte jusqu'aux frontières de l'Espagne. On conduisit le duc du Maine au château de Doulens, la duchesse à celui de Dijon, et le cardinal de Polignac à son abbaye d'Anchin. La Bastille renferma Malezieux, le marquis de Pompadour, d'Avisart avocat-général du parlement de Toulouse, deux avocats de Paris, le capitaine Saint-George, et mademoiselle de Launay, devenue célèbre sous le nom de M.me Staal, et quelques domestiques du duc du Maine. Le comte de Magni, introducteur des ambassadeurs, et le marquis d'Aidier s'enfuirent en Espagne. Quatre gentilshommes bretons eurent la tête tranchée : leur supplice contint la Bretagne, où l'approche de quelques vaisseaux espagnols avoit répandu de l'agitation.

Louis XV. 1719. Régence.

Le duc de Saint-Simon, d'après la sévérité de ses principes, et Dubois, par une suite du penchant à la cruauté qui naît presque toujours de la débauche, pressèrent le duc d'Orléans de ne point mettre de terme à ses vengeances ; mais l'ame généreuse de ce prince repoussa ces conseils, et leur préféra ceux de la douceur. Au moment où Dubois, en présence du conseil, commençoit la lecture de la liste des conjurés, il l'interrompit : « C'est assez ; on seroit surpris d'entendre les » noms de plusieurs personnes à qui je n'ai » fait que du bien : je veux même leur épar-

Louis XV. 1719 Régence. » gner la peine de demander leur grâce, persuadé que cette conduite les fera rentrer dans le devoir. »

La générosité du duc d'Orléans ne sauva point madame de Maintenon : elle mourut de douleur à la nouvelle de la mort du duc du Maine, qui, depuis bien des années, étoit l'objet de ses tendres affections. Une sensibilité si éloignée de la froideur et de l'égoïsme qu'on lui a souvent reprochés, achèvent de placer cette femme étonnante au rang des phénomènes dont la nature est avare. La grandeur de sa fortune ne mérite peut-être pas de se faire plus remarquer que l'obscurité de ses derniers momens. Durant plusieurs jours on ignora sa mort à Versailles.

Tandis qu'un orage se formoit dans le midi de l'Europe, Charles XII terminoit, au milieu des glaces du nord, sa carrière romanesque. Un trépas, entouré de nuages, abattit sous les remparts de Frederiks-Hall en Norwège, cet homme extraordinaire, qui aimoit avec une passion effrénée la guerre, la gloire et la vertu; qui cherchoit les dangers, supportoit les fatigues, se jouoit des privations et négligeoit toute espèce de jouissance, sans aucun motif d'intérêt personnel; qui voloit aux conquêtes pour obtenir l'honneur de distribuer des royaumes; qui ne savoit imposer aucun frein, ni à ses belles qualités, ni à ses terribles défauts : intrépide, sobre, sage, juste, franc et religieux; mais opiniâtre, inflexible

et dur : plus soldat que capitaine, et plus aventurier que roi ; ses actions héroïques, ses victoires, ses fautes, ses disgrâces furent le produit de la seule inspiration. Cette circonstance interdit à l'historien de le placer parmi les héros. Cependant le peuple qu'il opprima sous le poids de son sceptre de fer, prononce encore son nom avec attendrissement et avec enthousiasme. Les Suédois, fiers de le compter au nombre de leurs souverains, se hâtent d'en parler à l'étranger qui parcourt leurs âpres et pittoresques contrées. Chez toutes les autres nations, son souvenir se transmet de militaires en militaires. Que le jeune homme qui lira l'histoire de ce monarque sans se dire : « Si Charles XII revi» voit, je volerois sous ses enseignes » ; ne pense point à porter les armes ; la nature ne l'a pas fait naître soldat.

Louis XV. 1718. Régence.

En vain le duc d'Orléans se plaignit du cabinet de Madrid et demanda des réparations. Albéroni en obtint l'approbation tacite de ses inconséquences et de ses injustices. La dynastie espagnole, dont l'établissement avoit épuisé les richesses de la France, dépouillé ses campagnes d'habitans, et terni la gloire du règne de Louis XIV, se déclara l'ennemie d'un roi 1719
qui avoit tant de titres à son attachement. Les hostilités furent de part et d'autre précédées par une foule de pièces injurieuses, parmi lesquelles il seroit injuste de confondre le manifeste que Fontenelle dressa sous les yeux

Louis XV. 1719 Régence.

de Dubois; mais l'ingénieux académicien ne sut pas trouver ce ton de simplicité noble, imposant et précis qui annonce à la terre la volonté d'un grand souverain.

Le régent ne consentit à la guerre qu'avec une répugnance qui lui devint honorable. Il proposa le commandement de l'armée d'abord à Villars, ensuite au maréchal d'Asfeld. Tous deux refusèrent de marcher contre le petit-fils de Louis XIV. Le premier de ces généraux fut fidèle à la jactance dont ses procédés les plus nobles, ainsi que ses actions les plus éclatantes, portoient l'empreinte; il ternit la générosité de son refus par cette phrase déplacée : « D'ailleurs, comme cette guerre ne » sera ni fort vive, ni très-difficile, vous trou- » verez bien des officiers qui s'en acquit- » teront aussi bien que moi, et qui n'auront » pas ma délicatesse. »

Le maréchal de Berwick, étranger et dès-lors moins susceptible des affections de cette nature, reçut sans répugnance l'ordre d'attaquer un roi pour lequel il avoit long-temps combattu, et dont il tenoit des bienfaits. Le régent le fit appeler : « Monsieur, sa majesté » vous donne le commandement de son » armée contre l'Espagne. Par là, vous per- » drez apparemment la pension que vous » tenez de sa majesté catholique; mais le roi » vous en dédommagera. — Monseigneur, je » ferai toujours le cas que je dois des marques » de confiance que sa majesté voudra bien

» avoir la bonté de me donner. J'obéirai donc
» à ses ordres. Si je perds une pension de
» cent mille livres, je serai moins sensible
» à cette perte qu'à la gloire qui me revient,
» lorsque je peux donner des preuves de mon
» zèle pour le service du roi et pour le bien
» du royaume. »

Le maréchal de Berwick apprit que le duc de Liria son fils, servoit dans l'armée d'Espagne et s'affligeoit à la pensée de combattre un père qu'il chérissoit. Le vieux guerrier lui manda par un trompette : « Souviens-toi du
» zèle et de la fidélité que tu es obligé d'avoir
» pour le roi d'Espagne, sans avoir aucun
» égard à la nécessité de servir contre moi,
» non plus qu'à celle où je me trouve de
» commander une armée opposée à la tienne. »
Le duc répondit qu'il rempliroit avec honneur les différens devoirs qui lui étoient prescrits.

Les Français s'emparèrent de Fontarabie et de Saint-Sébastien, passèrent les Pyrénées par une marche savante, se rendirent maîtres du château d'Urgel et assiégèrent Roses. Des pluies abondantes se joignirent à la disette de vivres, pour faire échouer l'entreprise et pour mettre fin à la campagne.

Pendant que les armées étoient en présence, Albéroni, indifférent sur le choix de ses moyens, chercha à semer le trouble dans les provinces méridionales. Les protestans furent sollicités, caressés et payés par une

Louis XV. 1719 Régence.

foule d'émissaires du roi *très-catholique*. Le régent voulut employer la persuasion pour ramener les esprits ; il donna l'ordre au comte de Marville, ambassadeur du roi près les États-généraux, de demander à Basnage d'engager les calvinistes et les nouveaux convertis, à respecter le gouvernement et les lois du royaume. Ce ministre connu par ses talens, révéré pour ses vertus et jouissant d'une grande influence, accueillit une invitation aussi flatteuse. Son discours paternel rétablit le calme dans l'une des plus belles parties de la France (1). Ainsi, un pasteur d'une secte condamnée, proscrit lui-même et terminant ses jours dans l'exil, prêcha avec zèle et avec succès la concorde entre les citoyens et l'obéissance au souverain, tandis qu'un prince de l'église agitoit le flambeau de la discorde ! La longue et courageuse résistance que Clément XI avoit opposée, avant d'accorder à l'ambitieux Albéroni la pourpre romaine, parut pour lors être toute à la gloire de ce pontife.

Les événemens de la guerre eussent acquis de l'importance, et les dangers du royaume se fussent accrus, sans que les Français eussent détourné ni leurs regards ni leurs pensées du

(1) Basnage recommandant l'ordre, se montra pourtant fidèle au calvinisme. Catelan, évêque de Valence, crut qu'il étoit de son devoir de répondre. Le mandement du prélat amena d'autres instructions qui condamnèrent l'orthodoxie de Basnage, mais en rendant justice à ses sentimens pour sa patrie et à son respect pour l'autorité légitime.

fatal *système*. La banque venoit d'émettre cent millions, et l'arrêt du conseil portoit : « Les billets ne pourront être sujets à aucune » diminution comme les espèces, attendu que » la circulation des billets de banque est plus » utile aux sujets du roi que celle des espèces » d'or et d'argent, et qu'ils méritent une pro» tection particulière, par préférence aux » monnoies faites des matières apportées des » pays étrangers. »

Louis XV. 1719 Régence.

Lors de cette crise humiliante et désastreuse, les têtes tournèrent, et les cœurs se livrèrent à la corruption. Les trésors du Nouveau-Monde n'enflammèrent jamais la cupidité, au même point que ces richesses purement idéales. On se pressoit en foule dans la rue Quincampoix, sans respect ni pour le rang, ni pour le sexe, ni pour l'âge. Le grand seigneur se confondoit avec la plus abjecte populace ; des gentilshommes ne rougirent pas de prendre la livrée de Law, pour avoir un accès plus facile dans cet antre infernal. L'illusion étoit portée à tel point, que les négocians prêts à conclure des marchés se disoient : « Si c'est » de l'or que vous vouliez me donner, je vous » préviens qu'il me faut des billets de banque. » Je ne veux pas m'embarrasser d'or, encore » moins d'argent. »

La contagion gagna les provinces, arracha de leurs foyers une foule d'hommes utiles, et peupla Paris de quinze cents mille habitans. Le mépris des engagemens, la subversion des

Louis XV. 1719 Régence.

fortunes, le vol, la débauche et le meurtre souillèrent cette malheureuse capitale, et mirent la France à deux doigts de sa perte.

Un petit nombre d'hommes éclairés et généreux résistèrent à la violence du torrent. Le caustique Saint-Simon céda lui-même aux instances de l'amitié : il accepta le remboursement d'une dette de cinq cents mille livres, pour laquelle ses espérances étoient évanouies. Villars mit dans ses refus une inébranlable fermeté. Law, qui apprécioit la valeur de son suffrage, employa vainement pour le séduire, les raisonnemens, les caresses et les flatteries. Le régent, piqué d'une constance qui condamnoit si formellement la conduite de ses favoris, dit un jour avec aigreur : « M.r le » maréchal, je suis d'autant plus surpris de » votre obstination, qu'il y a de grands pro- » fits à faire ; et il a paru que vous ne haïssiez » pas l'argent. » Villars sentit le trait du sarcasme, et le repoussa : « Il est vrai, Mon- » seigneur, que j'ai aimé l'argent ; mais c'é- » toit celui des ennemis du roi, et non pas » celui de ses sujets. »

La banque prêta quinze cents millions au gouvernement, et les dettes de l'état furent acquittées. Les formes employées dans le principe pour l'émission des billets de banque, ne parurent bientôt plus que des entraves inutiles. Quelques esprits habitués aux calculs, évaluèrent que le papier représentoit quatre-vingt fois le numéraire qui pouvoit circuler

dans le royaume. Le zèle se refroidit ; l'or et l'argent ne reparurent qu'avec lenteur : on ranima un moment la banque, par une défense « de faire en argent des payemens au- » dessus de dix francs, et en or au-dessus de » trois cents. » 1719

Le régent se laissa persuader qu'il pouvoit sauver de sa ruine un édifice qui portoit sur des fondemens aussi vicieux : il crut que les énormes et profondes blessures de l'état, pouvoient être au moins palliées par la magnificence. Ses libéralités se répandirent avec profusion : l'Hôtel-Dieu et l'hôpital des Enfans-Trouvés reçurent chacun un million, pendant 1720
que quinze cents mille livres délivrèrent des prisonniers détenus pour dettes. Le marquis de Nacé, le comte de la Mothe et le vicomte de Rose eurent neuf cents mille livres à se partager. Le duc de Bourbon acheta des terres d'un revenu considérable, rebâtit avec somptuosité Chantilly, et plaça cinq cents chevaux de différentes races dans les plus belles écuries de l'Europe (1).

Law abjura la religion anglicane. L'abbé de Tencin regarda comme un grand honneur l'acquisition de ce *néophyte*, qui fut à l'heure

(1) Ce prince fit d'une seule commission acheter cinquante chevaux anglais, qui revenoient à dix-huit cents livres chacun. Ce prix ne paroîtra pas considérable à l'époque où j'écris ; mais je me rappelle que lors de mon entrée au service, on regardoit comme prix de pure fantaisie, toute somme au-dessus de douze cents livres.

Louis XV. 1720 Régence.

même nommé contrôleur-général. Dans la vue d'ajouter à l'éclat de sa nouvelle dignité, l'entreprenant Ecossais acheta plusieurs des plus belles terres du royaume, eut une grande représentation, et donna cent mille écus à la paroisse de St. Roch, qui venoit de le placer au nombre de ses marguilliers d'honneur.

L'étalage des dilapidations ajouta aux inquiétudes générales. Les métaux se resserrèrent, tandis que l'empressement devint extrême pour se faire solder les billets. On eut recours à une mesure aussi violente qu'injuste. Dans la supposition que la cupidité renfermoit douze cents millions, un arrêt du conseil défendit à tout particulier et à toute communauté de conserver plus de cinq cents livres d'argent monnoyé. La peine des contrevenans fut la confiscation des sommes trouvées, et le payement d'une amende de dix mille livres. Comme si les dépositaires du pouvoir eussent obéi au désir de favoriser l'oubli de toute morale, le tiers des confiscations appartint aux dénonciateurs.

Des actes de rigueur obtinrent quelques ressources précaires, mais achevèrent d'aigrir les esprits. Un nouvel arrêt du conseil prononça la diminution graduelle de la valeur des billets, de sorte qu'à la fin de l'année ils furent réduits à moitié. Les représentations du parlement donnèrent une nouvelle force aux plaintes du public; l'arrêt fut révoqué; mais il étoit trop tard, le coup fatal avoit atteint le *système*.

Law crut trouver son salut dans le sacrifice d'une victime. D'Argenson se vit dépouillé des sceaux, quoiqu'il conservât l'estime du régent. Le contrôleur-général alla chercher d'Aguesseau à Fresne, et le ramena dans Paris. Ce magistrat, jusqu'à ce jour la lumière et l'honneur du barreau français, ternit sa gloire, en promettant l'appui de son suffrage à des opérations plus désastreuses encore que chimériques : malheureux sans retour, le siècle qui voit la vertu se démentir!

La ruine générale s'accéléroit avec une effrayante rapidité : les billets de mille livres furent anéantis; une caisse d'amortissement pour les billets de moindre valeur, s'ouvrit à la place Vendôme. D'après l'inhumanité que l'entière dépravation traîne à sa suite, le lieu où une foule d'infortunés cherchoit quelques adoucissemens à leur propre misère et à celle de leur famille, présenta l'étalage d'un luxe sans frein, la réunion des plaisirs bruyans et le rendez-vous des femmes qui rivalisoient par l'effronterie de leur conduite, autant que par la richesse de leur parure. Le régent rougit de semblables excès. « Une déclaration or-
» donna qu'aucun sujet du roi, de quelque
» état, condition et sexe qu'il fût, à l'excep-
» tion de ceux qui auroient obtenu une per-
» mission par écrit, ne pourroit porter des
» diamans, perles et pierres précieuses, à
» peine de confiscation et de dix mille livres
» d'amende. » D'un moment à l'autre, le *sys-*

Louis XV. 1720 Régence.

tème s'embarrassoit de plus en plus dans sa marche. Law employa la ressource désespérée de donner à la compagnie d'Occident le nom de compagnie des *Indes*, et de lui conférer le privilége exclusif de tout le commerce maritime, sous la double condition de se charger de la banque et de rembourser en une année pour six cents millions de billets.

Le parlement refusa d'enregistrer cet édit, ruineux pour tous les commerçans. Le trouble, la terreur et le désespoir du peuple se répandirent dans Paris, et y multiplièrent des scènes affligeantes. Les billets de banque étoient dans un discrédit total, et le pain manquoit. Le plus impérieux des besoins pressoit une foule turbulente, autour de l'unique source d'où découloit lentement quelque numéraire. Dans une crise plus forte que celles qui avoient précédé, trois hommes furent étouffés. La multitude hors d'elle-même porta les cadavres au Palais-royal, et remplit les airs d'invectives menaçantes. Le duc d'Orléans qu'aucun péril n'intimidoit, ordonna d'ouvrir les portes du Palais-royal, que la frayeur de ses gens avoit fermées. Le secrétaire-d'état, le Blanc, et le colonel des gardes-suisses, Reynold, firent enlever les cadavres. Cet acte de fermeté en imposa aux plus furieux, qui se bornèrent à vomir des injures contre Law. Les glaces de son carrosse furent brisées, et il ne dut la vie qu'à l'extrême vîtesse de ses chevaux. Effrayé d'un péril aussi éminent, il se hâta de donner

sa démission de contrôleur-général. Dès que le calme sembla rétabli, le régent punit le parlement de sa résistance. Par un coup d'autorité qui n'avoit point eu d'exemples, il exila à Pontoise le premier corps de magistrature. Les mousquetaires, chargés du soin de garder la grand'chambre, se permirent des plaisanteries contre la justice, dans le sanctuaire même de son temple. On accorda peu d'intérêt à des hommes dont l'ambition avoit foulé aux pieds les dernières volontés de Louis-le-Grand.

Louis XV. 1720 Régence.

Un arrêt du conseil interdit le cours des billets de banque de cent livres et de dix livres. Law s'éloigna chargé du poids de l'exécration publique, et des remords de sa conscience. Une chaise de poste appartenant au duc de Bourbon assura sa fuite. Ses propres trésors avoient disparu. Deux mille louis et un assez beau diamant devinrent l'unique ressource qui lui resta pour traîner à Venise une vieillesse pauvre et méprisée.

Plusieurs écrivains n'ont vu dans le *système*, qu'une combinaison savante, mais machiavélique, pour frustrer les créanciers de l'état d'une grande partie de leurs créances, sans s'exposer au reproche de banqueroute, et avec l'art de jeter l'odieux de ses opérations sur un étranger dont le sacrifice devenoit la justification du conseil du jeune monarque. La légéreté des Français devint l'un des garans de leur résignation. « Le roi, en rembour-

Louis XV. 1720 Régence.

» sant ses dettes en papier, parut avoir suivi » l'exemple que tous ses sujets lui avoient » donné. » Par combien de maux cruels ces avantages incertains n'ont-ils pas été payés !

Durant le cours de cette crise qui occupe dans l'Histoire de France une place trop longue et trop funeste, l'observateur eut lieu de s'assurer à quel point le ministère de Richelieu et le règne de Louis XIV avoient comprimé l'énergie nationale. Le bouleversement entier du royaume ne produisit qu'une secousse sourde. On gémit en silence, ou l'on se plaignit avec mystère, et même on déguisa souvent ses peines sous les dehors d'une fausse gaîté (1).

Les désordres du *système* ne furent pas le seul scandale dont les hommes honnêtes eurent à gémir. Dubois, l'infame Dubois, souilla le siége que Fénélon avoit occupé. Trissan, évêque de Nantes, lui conféra dans une matinée tous les ordres, depuis la tonsure jusqu'à la prêtrise; et le cardinal de Rohan ne

(1) Plus frivoles encore que du temps de la fronde, les Parisiens se vengèrent par des caricatures sur les nouveaux riches, et par des chansons et des vaudevilles. Un couplet sur l'*air des pendus* me semble rendre au naturel, la situation de plusieurs des actionnaires.

« Lundi j'achetai des actions,
» Mardi je gagnai des millions,
» Mercredi j'arrangeai mon ménage,
» Jeudi je pris un équipage,
» Vendredi je m'en fus au bal,
» Et samedi à l'hôpital. »

rougit pas de sacrer archevêque de Cambrai, le plus vil des hommes. La cérémonie se fit avec une grande pompe dans l'église du Val-de-Grâce. Le cœur éprouve un sentiment bien douloureux, lorsque le nom de l'éloquent Massillon se trouve celui du premier acolyte ! Dieu permettroit-il de semblables chûtes, pour apprendre aux hommes que le génie n'oppose qu'une imparfaite défense aux erreurs des passions, et que la vertu la plus pure en apparence, a besoin pour se soutenir du secours constant de la grâce d'en-haut ?

Louis XV.
1720
Régence.

La paix avec les étrangers devint le signal du calme dans l'intérieur du royaume. Le parlement de Paris obtint son rappel, pour prix de sa déclaration en faveur de la bulle *Unigenitus ;* mais les fléaux de la nature troublèrent bientôt cette perspective de bonheur. Le midi de la France fut en proie aux ravages de la peste. La dépopulation de Marseille fut accompagnée de circonstances dont les unes furent horribles et les autres douloureuses, et de plusieurs actions sublimes, dont la sculpture, la peinture, l'histoire, l'éloquence et la poésie se sont emparé pour les célébrer. Belsunce, évêque de cette ville infortunée, donna l'exemple d'une charité, d'un dévouement, d'un courage et d'un oubli de soi-même, que l'orgueil des hommes chercheroit inutilement hors du christianisme. Le commerce versa en peu d'années un baume salutaire sur les plaies de Marseille ; tandis qu'Avignon,

Louis XV. qui avoit partagé ses disgrâces, ne s'est jamais
1720 relevé. Une population réduite de cent mille
Régence. habitans à vingt mille, ne s'élève point encore au-dessus de ce nombre, malgré les beautés d'un site heureux, les richesses d'un sol fertile, la présence d'un fleuve majestueux, et l'intérêt d'un souverain bienfaisant.

Des secours éclairés et généreux suspendirent les ravages de la peste. Pour la première fois, la reconnoissance publique prononça l'éloge du régent. Par malheur les ennemis de ce prince saisirent avec habileté une circonstance qui favorisoit leur désir d'attiser les soupçons et les haines.

Une lettre du roi d'Espagne au conseil de
1721 régence, apporta le consentement de ce monarque à l'union de l'infante sa fille avec le roi, et demanda M.lle de Montpensier fille du duc d'Orléans, pour le prince des Asturies. Ces deux mariages se présentoient si favorables aux intérêts du régent, qu'ils fortifièrent l'idée alarmante que ses vœux constans aspiroient au trône. Louis avoit quinze ans, et l'infante entroit dans sa cinquième année : leur union se trouvoit dès-lors reculée à une époque fort éloignée.

La dévorante ambition de Dubois avoit été contrariée par le caractère de Clément XI. Ce pontife savant et pieux se reprochoit avec trop d'amertume la grandeur d'Albéroni, pour que l'on pût nourrir l'espérance de le séduire, ou de l'intimider au point de

le faire consentir à souiller la pourpre romaine en la donnant à Dubois. La mort du souverain pontife aplanit les difficultés : Dubois prodigue de mensonges, et maître des trésors de l'état, s'assura du cardinal de Rohan, par la trompeuse promesse de le créer premier ministre. L'abbé de Tencin brigua le rôle d'agent de cette basse intrigue, et se fit seconder par l'ex-jésuite Lafiteau. Des manœuvres sourdes précédèrent l'ouverture du conclave, de sorte que la tiare ne s'obtint qu'après l'assurance donnée pour le chapeau de l'archevêque de Cambrai.

Louis XV. 1721 Régence.

Dans cette occasion, le duc d'Orléans montra la foiblesse et la légéreté de son caractère. Les menées de son favori se poursuivoient à son insçu. Le marquis de Torci vint l'instruire que les découvertes qu'il devoit au ministère des postes, lui donnoient la certitude que Dubois faisoit à la cour de Rome, agir des ressorts puissans pour s'assurer la pourpre. Le duc rougit de colère, et s'écria du ton de la fureur : « Si l'impudent avoit » cette pensée, je le ferois périr dans un » cachot. » Dubois rejoignit son maître, l'entretint pendant une heure, et sut rétablir son ascendant. Le lendemain, au conseil, le régent oubliant toute délicatesse, dit à Torci : « Monsieur, il faut écrire de ma part à Rome » pour le chapeau de cardinal de monsieur » de Cambrai. Voyez cela, il n'y a pas un » moment à perdre. »

Louis XV. Une promesse échappée au pape lorsqu'il
1721 étoit cardinal de Conti, et deux millions ha-
Régence. bilement répandus, assurèrent l'élévation si vivement sollicitée. A cette étonnante nouvelle, Dubois se livra aux transports d'une joie immodérée. Le duc d'Orléans exprima une joie bien irréfléchie. La France se tut; Innocent XIII fut dépouillé de la considération publique, et long-temps

« Rome rougit d'avoir rougi Dubois. »

On frémit d'indignation, lorsque l'on apprend que le nouveau cardinal se mit au nombre des membres du conseil de conscience. Aucune de ses nombreuses places ne fit ressortir d'une manière plus frappante tout ce que ses vices eurent d'odieux.

L'échange de l'infante avec M.lle de Mont-
1722 pensier fut fait en grande pompe aux pieds des Pyrénées. Le mariage du prince des Asturies se célébra dans Lermas; au lieu que celui du roi se trouva nécessairement remis, à cause de l'âge de la princesse, qui vint recevoir son éducation au Louvre.

Dubois « agité par sa fièvre continue d'am- » bition, » s'associa le cardinal de Rohan. A son début au conseil de régence, les deux prélats prirent rang immédiatement après les princes du sang, avant les ducs et pairs, les maréchaux de France et le chancelier. Toutes les personnes que cette prééminence usurpée offensoit, se retirèrent du conseil. Le duc

d'Orléans résolut de soutenir « l'homme qui » s'étoit rendu inchassable pour être devenu » nécessaire. »

Louis XV. 1722 Régence.

Le chancelier partit pour Fresne, et recouvra par ce nouveau renvoi, le lustre dont ses complaisances pour Law l'avoient dépouillé. D'Armenonville ne crut pas payer trop chèrement la dignité de garde-des-sceaux, en consentant à prendre rang au-dessous des deux cardinaux. Le duc de Noailles alla dans un second exil, expier à Brives le propos hardi qu'il tint à Dubois : « Cette journée sera » fameuse dans l'histoire ; on n'oubliera pas » de remarquer que votre entrée dans le con» seil en a fait sortir tous les grands du » royaume. » Le maréchal de Villeroi, hautain, orgueilleux et gâté par la longue faveur de Louis XIV, accabla le nouveau cardinal de railleries, d'insultes, de menaces, et finit par lui déclarer une guerre ouverte. « Il n'est » plus temps de nous ménager, de nous » pardonner l'un à l'autre. Vous êtes tout » puissant. Tout plie devant vous, rien ne » vous résiste : assurez votre repos en em» ployant tout ce pouvoir à me faire arrêter. » Oui, croyez-moi, si vous l'osez n'y man» quez pas ; c'est le plus sûr et le meilleur » parti. »

Dubois se proposa bien de suivre ce conseil avec une exactitude, que l'homme qui le donnoit étoit fort éloigné de mettre au rang des choses possibles. Sa vengeance fut, à la vérité,

Louis XV. 1722 Régence.

favorisée par le régent. Le maréchal de Villeroi, d'après d'injurieuses sollicitudes, ne perdoit jamais de vue son élève et soutenoit, comme une des prérogatives de sa charge, le droit d'empêcher que personne ne pût l'entretenir hors de sa présence. Six mois avant la déclaration de la majorité, le duc d'Orléans annonça le dessein « d'initier le jeune roi » dans les mystères du gouvernement. » A la suite du travail ordinaire, il le pria de vouloir bien lui accorder quelques instans d'une conversation particulière. Le gouverneur se récria contre cette demande, et quelques contradictions aiguillonnèrent encore son orgueil excessif. Le duc satisfait de ces imprudences, mit fin à la contestation, le regarda fixement et lui dit avec fermeté : « Monsieur, vous » vous oubliez ; songez que c'est à moi que » vous parlez : j'aime cependant à penser » que vous ne sentez pas la force de vos pa» roles. » Après ce peu de mots, il fit une profonde révérence et se retira. Le maréchal effrayé du ton de voix et du maintien qui accompagnoient ce départ, se rendit le lendemain au Palais-royal dans l'espoir de se justifier ; il y fut arrêté par le marquis de la Farre. Le régent vint annoncer au roi cet événement, et lui présenta le duc de Charost pour être son nouveau gouverneur.

Le plan conçu par Dubois s'avançoit, lorsqu'un incident imprévu devint une nouvelle source de troubles. On chercha vainement,

dans tout Versailles l'évêque de Fréjus. Louis Louis XV.
séparé des deux personnes avec lesquelles il 1722
vivoit depuis son enfance, jeta des cris perçans, Régence.
ne voulut rien manger, passa la nuit dans les pleurs et les sanglots; enfin, donna les signes d'un profond désespoir. L'alarme étoit au comble, lorsque Fleury, qui ne vouloit pas sans doute que ses traces se perdissent, fut découvert à Baville. Il n'opposa qu'une foible résistance, fondée sur un engagement mutuel entre Villeroi et lui de ne point s'abandonner. Le duc d'Orléans le combla de caresses : le roi l'accueillit avec l'attendrissement le plus aimable, et satisfait de posséder son précepteur, il oublia sans peine un gouverneur qui, vieux courtisan, l'étouffoit par de grossières flatteries, et qui pédant minutieux, le tourmentoit pour des bagatelles. Le duc de Charost, poli, spirituel et doux, s'acquit bientôt des droits à son affection.

Dès que Dubois vit ses adversaires abattus, il médita la chûte du prélat qui avoit été assez aveugle pour lier ses intérêts aux siens. Sans nul égard aux espérances dont ses promesses réitérées avoient bercé le cardinal de Rohan, il se fit déclarer premier ministre.

Ce surcroît de puissance avilissant pour les Français, dangereux pour le régent, précéda de peu la cérémonie du couronnement, qui eut lieu dans la métropole de Rheims. Six princes du sang y représentèrent les anciens

Louis XV. pairs de France (1); ainsi la pairie devenoit
1722 chaque jour une dignité plus chimérique, et
Régence. perdoit ses derniers honneurs.

Lorsque le pompeux cortége fut écarté, Fleury s'approcha du roi, prit un maintien grave et lui dit avec fermeté : « Votre majesté peut » prendre congé de la vérité pour toujours. » — Pourquoi ? — C'est qu'elle est chassée du » trône des rois par la flatterie. — Et moi je » vous prie, monsieur, de toujours me la » dire. »

1723 Le roi étant devenu majeur, le duc d'Orléans lui rendit avec autant de grâce que de dignité l'hommage d'un premier sujet, et lui demanda ses ordres pour le gouvernement du royaume. A la fin de cette séance, il le pria de prescrire la conduite à tenir par rapport aux personnes renfermées ou exilées, d'après les ordres de sa majesté, « pour les matières » de religion. » Le jeune monarque répondit avec une touchante candeur : « Je n'ai fait » arrêter ni exiler personne. »

Huit jours après, le roi tint un lit de justice au parlement, déclara sa majorité, annonça la résolution de tenir les rênes de l'état, remercia dans les termes les plus affectueux

(1) Le duc d'Orléans représenta le duc de Bourgogne; le duc de Chartres, le duc de Normandie; le duc de Bourbon, le duc d'Aquitaine; le comte de Charolais, le comte de Toulouse; le comte de Clermont, le comte de Flandre; et le prince de Conti, le comte de Champagne. Villars fit les fonctions de connétable.

l'ancien régent, et le pria de toujours l'éclairer par la sagesse de ses conseils. Louis XV. 1723

Le duc d'Orléans ne tarda pas à reconnoître que l'ingratitude de son abjecte créature le dépouilloit de toute autorité, et l'éloignoit insensiblement des affaires. Ce malheureux prince souffroit de son imprudente foiblesse, sans goûter le soulagement le plus doux des infortunés, la confiance qui permet de déposer ses peines dans le sein d'un ami. Tous les siens s'étoient accordés à lui annoncer les chagrins qu'il se préparoit. Il n'avoit plus la fermeté nécessaire pour briser l'idole que ses mains avoient tirée de la fange. Dans cette situation pénible, il se bornoit à gémir sourdement avec tous les bons Français. Trudaine mettant un jour sous ses yeux des plaintes contre l'injustice qui lui enlevoit la place de prévôt des marchands de Paris, reçut pour unique réponse : « On ne vous a ôté votre » place, que parce que vous êtes trop hon- » nête homme. »

Dubois « qui connoissoit mieux les hommes » que les affaires, » se montra ministre médiocre, et ne mérita quelques éloges que pour l'art avec lequel il ramena dans le trésor royal une partie des fortunes exorbitantes qui, durant le cours du *système*, s'étoient élevées au sein de la détresse générale. Peut-être ses vues se fussent-elles étendues, si la mort ne l'eût frappé. Les suites de ses débauches exigèrent une opération humiliante

Louis XV. et cruelle : un orage survint, et ainsi que le
1723. duc d'Orléans l'avoit prévu, « il emporta son
» drôle. » Son ame étoit encore plus gangrenée que son corps; aussi éluda-t-il sous des prétextes vains, les secours de la religion. Peu d'heures avant d'expirer, il voulut faire à son bienfaiteur l'offre du fruit de ses rapines. Le duc la rejeta : elle ne lui parut qu'un dernier trait d'impudence.

Dubois, fils d'un apothicaire de Brives, marié jeune dans un village du Limousin, puis valet de Saint-Laurent, docteur de Toulouse, ensuite sous-précepteur du duc de Chartres, étoit à sa mort : « cardinal, ar-
» chevêque de Cambrai, prince de l'Empire,
» abbé de St. Just, de Nogent, de Bour-
» gueil, de Fécamp, de Berg - Saint-
» Vinox et de St. Bertin; premier ministre,
» secrétaire d'état pour les affaires étrangères,
» surintendant des postes, l'un des quarante
» de l'académie française, honoraire de l'aca-
» démie des sciences, ainsi que de celle des
» inscriptions et belles-lettres; membre du
» conseil de conscience; enfin, président de
» l'assemblée du clergé. » Ces énormes revenus n'étanchoient pas encore sa soif de l'or. Il toucha constamment la forte pension au prix de laquelle l'Angleterre l'avoit acheté : il prodigua ses menées astucieuses pour envahir les abbayes de Cîteaux et des Prémontrés. Loin de se sentir affaissé sous le poids des grandeurs accumulées sur sa tête par des moyens indi-

gnes, il venoit de charger Chavigni, son agent à la cour de Madrid, d'une négociation pour faire revivre dans sa personne l'ancienne souveraineté de Cambrai. Des obsèques magnifiques terminèrent la carrière d'un homme qui a joué un rôle si révoltant dans l'histoire. Louis XV. 1723

Le duc d'Orléans se seroit peut-être dû à lui-même de mettre plus de mesure dans l'expression de la satisfaction que la mort de Dubois lui causa; au moment même, il écrivit au marquis de Canillac : « Morte la bête, » mort le venin; je t'attends ce soir à souper » au Palais-royal. »

La place de premier ministre, quoique déshonorée par Dubois, ne parut point au duc d'Orléans au-dessous de son rang de premier prince du sang. Le public murmura d'abord de cette nouvelle autorité; mais la manière dont elle fut exercée, fit succéder les éloges aux reproches. Des négociations heureuses avec les étrangers, des soins vigilans pour l'intérieur et une protection éclairée accordée au commerce, donnoient déjà des titres solides de gloire au duc, lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie. Il venoit, à la suite d'un grand travail, de se retirer dans son cabinet avec la duchesse de Phalaris, sa maîtresse.

Le duc de Bourbon court chez le roi demander la place de premier ministre et l'obtient, d'après un signe d'approbation de Fleury. Le comte de la Vrillière présente la

Louis XV. formule du serment. Une heure s'étoit à peine
1723 écoulée, et déjà on ne parloit plus de l'homme qui avoit, huit ans de suite, gouverné le royaume.

La mémoire du duc d'Orléans n'attendit pas long-temps des regrets amenés par les fautes de son successeur. Le duc de Bourbon avide, foible, médiocre et opiniâtre, vivoit dans l'entière dépendance de la marquise de Prie. Cette femme impérieuse, intéressée et corrompue, désola le royaume par l'effet du pouvoir arbitraire, dont l'incapacité de son amant la laissa se saisir.

Les Français eurent lieu de regretter le sang qu'ils avoient répandu à si grands flots, pour fixer la couronne sur la tête de Philippe V,
1724 lorsqu'ils virent ce monarque abdiquer en faveur de don Louis son fils aîné. A peine le petit-fils de Louis XIV se fut-il dépouillé, que les ministres qui lui devoient leur élévation, proposèrent dans le conseil de retrancher la moitié de la pension qu'il s'étoit réservée. A les entendre, ce moyen de rigueur devenoit indispensable, d'après l'épuisement des finances. Le marquis de Leyde, comblé des faveurs du père, appuya fortement pour une mesure que le fils eut la générosité de repousser. Après un règne de quelques mois, Louis I.er mourut et Philippe V remonta sur le trône : il fit avec douceur quelques reproches à l'ingrat de Leyde, qui mourut de chagrin.

Le duc de Bourbon assouvissoit sa cupidité Louis XV.
aux dépens des richesses du royaume, se li- 1724
vroit tout entier à la débauche, aggravoit ses torts par la brusquerie de son humeur, obéissoit à tous les caprices d'une femme effrontée, et affichoit l'intolérance religieuse. Un arrêt cruel rendu « contre les protestans et les autres sectaires, leur défendoit, sous les peines les plus grandes, tout exercice de leur religion; leur enjoignoit de faire élever leurs enfans dans le culte catholique, confisquoit les biens des relaps, et flétrissoit la mémoire de ceux qui mouroient sans avoir reçu les sacremens de l'église. » Les luthériens de l'Alsace réclamèrent la foi des traités, et furent soustraits à cette persécution.

Madame de Prie plus prévoyante que son amant, s'alarma du crédit obscur dont jouissoit l'évêque de Fréjus : elle le redouta comme pouvant être l'auteur de sa ruine, si elle ne parvenoit à balancer son influence. Le mariage du roi avec une princesse qui rapporteroit sa grandeur au duc de Bourbon, lui parut la plus sûre des garanties. Dans le feu et dans l'innocence de la jeunesse, la femme qui la première fait palpiter le cœur de plaisir, exerce un empire aussi doux qu'absolu. Sous le prétexte de sa grande jeunesse, l'Infante fut renvoyée à
Madrid. Les Parisiens virent s'éloigner à re- 1725
gret un enfant aimable qu'ils avoient vu croître, dans l'attente de lui devoir un jour le bonheur. Le nom de Jardin de l'Infante a durant

Louis XV. plusieurs années perpétué le souvenir de l'affection publique. Philippe V se montra profondément indigné.
1725

A la suite d'assez longues recherches sur le choix de la nouvelle reine, le duc de Bourbon et sa maîtresse s'arrêtèrent sur la princesse Marie, fille du roi de Pologne Stanislas Leczinski. Stanislas, par sa belle figure, sa brillante valeur et ses rares qualités, avoit obtenu l'estime, la confiance et l'attachement de Charles XII, qui crut recueillir assez d'avantages de ses travaux, de ses dangers et de ses victoires, en plaçant son ami sur un trône; mais la fortune rapide du Palatin s'évanouit avec la puissance de son protecteur. A l'exemple des rois dépouillés dans tous les siècles de l'histoire moderne, il chercha un asile en France, reçut de la part du régent les prévenances qui consolent l'infortune, et choisit Weissembourg pour le lieu de son habitation. Tranquille au fond de sa retraite, assez sage pour dédaigner les charmes de l'ambition, et presque oublié dans le monde politique, quelles furent sa surprise et sa joie, lorsque le duc d'Antin et le marquis de Beauveau vinrent lui faire la demande solennelle de la princesse sa fille pour le roi de France! Loin que ses vœux se portassent jusqu'à ce degré de grandeur, il avoit, l'hiver précédent, désiré d'acquérir pour son gendre le comte d'Estrées, qui n'étoit encore parvenu qu'au grade de colonel.

Le duc d'Orléans épousa la princesse à Strasbourg au nom du roi, dont le mariage fut célébré à Fontainebleau. Les hommes d'état cherchèrent en vain quelque motif qui justifiât cette alliance. Les Français se plaignirent que le jeune monarque reçût pour sa compagne, la fille d'un prince qui n'avoit goûté quelques instans le pouvoir souverain, que pour se préparer de stériles et longs regrets. Les courtisans se livrèrent aux plaintes, aux railleries, à la vue de leur souveraine, que la nature avoit pourvue de peu d'attraits, et qui comptoit sept années de plus que son époux. Louis XV. 1725

Le duc de Bourbon, sans nul égard aux suites funestes du *système*, peu touché du mécontentement causé par le mariage du roi, et n'ayant plus pour excuse les dépenses de la guerre, chargea le peuple du fardeau d'une imposition qui devoit, durant douze années, prélever le cinquantième de tous les revenus, pour être employé au remboursement des dettes dont l'état se trouvoit encore grévé. Le parlement refusa d'enregistrer l'édit. Le duc franchit les difficultés au moyen d'un lit de justice. A la suite de ce coup d'autorité, les financiers durent à leurs dons et à leurs flatteries, une faveur sans bornes auprès d'un ministre impudemment proclamé par eux un second Richelieu.

Des améliorations de peu d'importance se firent remarquer dans quelques parties du gou-

Louis XV. 1725 vernement. Les milices, dont le premier objet avoit été de suppléer, dans les circonstances critiques, à la lenteur des enrôlemens volontaires, et qui, sous Louis XIV, complétoient les régimens de troupes réglées, furent formées en bataillons. Ces bataillons au nombre de quatre-vingt-treize, étoient composés de douze compagnies de cinquante-sept hommes chacune, sans y comprendre les officiers.

Le duc de Bourbon s'applaudissoit en voyant le roi s'attacher davantage de jour en jour à sa vertueuse épouse. Toutes les fois que des femmes séduisantes cherchoient à captiver son attention, il répétoit : « Elles ne me paroissent pas si belles que la reine. » Cette tendresse ne tarda pas à être cimentée par une estime profonde. La reine spirituelle, douce, modeste et pieuse, offroit le spectacle inappréciable et rare de la vertu placée sur le trône pour répandre des bienfaits, et pour toucher par des exemples. Avec un tel caractére, Marie ne pouvoit s'être précipitée dans le dédale des intrigues ; mais la reconnoissance, cette vertu de toutes les belles ames, l'attachoit aux intérêts de l'auteur de ses grandes destinées : elle suivit donc les conseils du duc de Bourbon, sans soupçonner que la perte de l'évêque de Fréjus étoit le but auquel ils tendoient.

Le roi consentit sans peine à la demande de travailler dans l'appartement de la reine. Fleury ne proféra aucune plainte, et se retira

à sa campagne d'Issi. La foule des courtisans Louis XV. 1725
pensa que sa perte étoit sans ressource. Horace-Walpole eut seul la pénétration de combiner avec justesse, les suites de cet exil volontaire. Il se hâta de porter des protestations de dévouement au prélat, dont la défiance fut désarmée, et qui laissa l'habile Anglais s'emparer d'un ascendant d'où devoit résulter la chûte de la marine et le désastre du commerce de la France.

Tandis que le palais Bourbon s'applaudissoit de son triomphe, et que la maison d'Issi perdoit à chaque heure quelques-unes de ses espérances, le jeune roi étoit dans les larmes. Le duc de Mortemar lui dit avec énergie : » Eh quoi ! Sire, n'êtes-vous pas le maître ? » ordonnez à M.r le duc d'envoyer à l'instant » chercher M.r de Fréjus, et vous allez le » revoir. » Le duc en effet n'osa résister à un ordre positif : du même trait de plume il signa le rappel de Fleury et sa propre chûte. Louis montra dans cette occasion une dissimulation aussi étonnante pour son âge, qu'indigne d'un souverain. Au moment du départ pour un rendez-vous de chasse à Rambouillet, il combla le duc de caresses, lui proposa d'être de la partie, et le quitta en lui disant : « Ne » vous faites pas attendre ; au plaisir de vous » voir. » Comme le crédule ministre sortoit pour répondre à cette invitation, le duc de Charost l'arrêta, et le remit entre les mains d'un exempt, qui le conduisit au lieu de son

Louis XV. 1725 exil. La lettre de cachet étoit signée dès la veille et blessoit par sa sécheresse : « Je vous » ordonne, sous peine de désobéissance, » de vous rendre à Chantilli, et d'y demeu» rer jusqu'à nouvel ordre. »

Madame de Prie fut reléguée en Normandie, où elle expira de douleur et de rage. Paris-du-Vernai se vit renfermé à la Bastille, et ses frères reçurent l'ordre de s'éloigner à quarante lieues de la cour. La reine se livroit à des plaintes, lorsqu'elle reçut une lettre que le roi lui avoit écrite de sa propre main : « Je vous prie, Madame, et s'il le » faut, je vous ordonne de faire tout ce que » l'évêque de Fréjus vous dira de ma part, » comme si c'étoit moi-même. »

Le roi annonça la volonté de gouverner
1726 lui-même ses états, et chargea le cardinal de Noailles de lui attirer la protection du Ciel par des prières publiques.

Fleury au-dessus de la vanité, ne s'attacha qu'à la réalité du pouvoir, et fit supprimer le titre de premier ministre, qu'il conseilla de ne jamais rétablir. A soixante-quinze ans, et d'une santé délabrée, il se saisit de l'exercice du pouvoir, lorsque tout sembloit lui prescrire l'éloignement des affaires. Modeste, doux et désintéressé, il se proposa de répandre un baume salutaire sur les plaies de la France. L'honorable modicité de ses revenus, contrasta fort à son avantage, avec la scandaleuse opulence de Dubois. Le chapeau de car-

dinal parut un hommage que la tendre affection de son auguste élève prescrivoit à la cour de Rome. Louis XV. 1726

La nature, mère tendre pour Louis XV, l'avoit orné de ses dons les plus heureux. Sa figure étoit intéressante et majestueuse ; son regard inspiroit le respect et la confiance ; son esprit se montroit souvent par des saillies piquantes ; il saisissoit avec une étonnante sagacité le point de vue des affaires. Plusieurs fois on l'entendit répéter dans le conseil une phrase extrêmement déplacée dans la bouche d'un roi : « Si vous le voulez, j'y consens ; mais » vous verrez que vous aurez lieu de vous » repentir de cette résolution. » Presque toujours les événemens justifioient ses présages. Par malheur il n'envisageoit qu'en simple spectateur les succès et les revers de la France.

Le cardinal de Fleury chérissoit trop le monarque et l'état, pour ne pas porter une active sollicitude dans les travaux qu'il consacra à leur gloire et à leur prospérité. Dans une conférence secrète, il fit encore entendre à Louis la voix qui l'avoit éclairé dès sa première enfance. Plein d'une énergique chaleur, il lui reprocha son éloignement pour le travail ; il lui rappela l'exemple des rois fainéans que leurs sujets renversoient du trône pour les condamner à la honte de vivre d'une pension alimentaire. Le roi l'écouta fort attentivement, devint rêveur et chercha la solitude. Le lendemain il ordonna de bonne heure d'ap-

Louis XV. peler le cardinal et lui dit d'un ton pénétré:
1726 « J'ai toute la nuit réfléchi sur les représentations que votre zèle pour mon service » et votre dévouement à ma personne vous » ont inspiré. Je conçois à quels dangers » la trop grande négligence de mes devoirs » pourroit un jour m'exposer. » Le cœur de Fleury palpitoit déjà de joie et d'espérance, lorsque le roi ajouta : « Pensez-vous que la » pension d'un roi détrôné fût suffisante pour » suffire à ses besoins et à ses plaisirs? » Le vieillard baissa les yeux, soupira, garda le silence, et quelques larmes coulèrent sur ses joues.

Le nouveau chef du gouvernement, jaloux de perpétuer la paix en Europe, conçut que cet avantage dépendoit essentiellement de la bonne intelligence des deux branches de la maison de Bourbon. Il engagea Louis à faire les premières démarches. Philippe V reçut
1727 une lettre de la main du roi, qui le félicitoit sur l'heureux accouchement de la reine d'Espagne, et s'empressa de déclarer sa parfaite réconciliation avec son neveu. Cette sage mesure arrêta la guerre qui venoit de commencer entre l'Espagne et l'Angleterre. Le siége de Gibraltar fut abandonné ; une suspension d'armes pendant sept années eut pour objet de laisser le temps d'assembler dans Aix-la-Chapelle un congrès qui travailleroit à la pacification générale.

Quelques difficultés firent d'abord substituer

Cambrai à Aix-la-Chapelle. Bientôt la confiance Louis XV.
accordée à Fleury par les cabinets étrangers, 1727.
transporta le congrès à Soissons, afin que le prélat pût en diriger les opérations. Un grand appareil fut déployé à l'ouverture de cette assemblée. Le cardinal, le marquis de Féné- 1728.
lon et le comte de Brancas, plénipotentiaires de la France, reçurent ceux des princes étrangers. Le comte de Sinzzindorf commença la première séance par un discours auquel Fleury répondit avec une grande sagesse. Ces divers préparatifs ne produisirent aucun résultat.

Quoique le ministre parût livré tout entier à des vues pacifiques, il s'occupoit du soin de faire respecter la puissance de son souverain. Le comte de Grandpré partit de Toulon à la tête d'une escadre de onze vaisseaux ou frégates et de deux galères ; parut à la hauteur de Tripoli, demanda que des infractions faites au traité fussent réparées, et sur le refus du gouvernement il foudroya la ville. Les corsaires éperdus implorèrent la pitié du général français. Une députation, composée des membres les plus distingués de la régence, vint embrasser les genoux du roi, qui consentit à recevoir des excuses.

La tranquillité dont les peuples jouissoient fut tout-à-coup altérée par la petite-vérole qui attaqua le roi ; mais avec une telle bégninité qu'elle se guérit sans les secours de la médecine, et qu'elle ne laissa aucune trace sur sa superbe figure. Néanmoins le courrier d'Espa-

Louis XV. gne ayant été retardé, Philippe V crut au
1728 danger de son neveu, et décela son ambition secrète. En grande hâte il convoqua la junte, il y prononça la résolution de se rendre en France avec son second fils, et de placer sur le trône d'Espagne le prince des Asturies, qui fit à l'heure même une renonciation aussi solennelle qu'inutile de ses droits sur la couronne de France.

A peine les craintes furent-elles évanouies,
1729 que le cardinal reprit la marche de son administration paternelle. Les dettes se payèrent, les impôts furent diminués et le commerce prospéra. Aussi les Français se livrèrent-ils sans nul retour sur le passé, sans nulle crainte pour l'avenir, à la joie que leur causa la naissance d'un héritier de la couronne.

L'effet de ces belles destinées n'étoit interrompu que par les tracasseries des querelles religieuses. La bulle *Unigenitus* occupoit une foule d'esprits et appeloit les regards du gouvernement. La faculté de théologie de Paris, lança un décret « portant défense d'ad» mettre à la thèse de résumpte aucun docteur, » les bacheliers à la licence et les candidats au » premier cours, qu'après la signature d'un » formulaire, portant acceptation pure et » simple de la constitution *Unigenitus*. » Telle est l'origine du trop fameux formulaire. Les esprits légers le signoient sans même le parcourir; les caractères ambitieux n'y voyoient qu'un insignifiant usage; une foule

d'hommes éclairés adoptoient ses principes ; mais il alarma plus d'une conscience timorée, et retint loin des dignités ecclésiastiques quelques personnages qui les eussent honorées par leurs lumières. Louis XV. 1729

Les miracles faits sur la tombe du diacre Paris eurent des adversaires et firent des enthousiastes. 1730 Les *nouvelles ecclésiastiques* acquirent de l'importance, d'après les arrêts du parlement qui les condamnèrent à être brûlées par la main du bourreau, et qui en flétrirent les rédacteurs.

L'attention publique se détourna de ces puérils débats pour suivre les événemens de la guerre qui éclata entre les Corses et les Génois. Ces derniers reçurent des secours de 1731 l'empereur Charles VI ; mais les braves insulaires se choisirent pour chefs Hiacynthe Paoli et Giaffori, qui furent vainqueurs, et forcèrent les troupes allemandes à se retirer.

Bientôt un funeste penchant ramena les Français vers le mandement, par lequel Vintimille archevêque de Paris, proscrivoit les *nouvelles ecclésiastiques*. Vingt-deux curés refusèrent de publier cet écrit, le déclarèrent infecté de maximes ultramontaines et le dénoncèrent aux magistrats. Un ordre du roi défendit au parlement de connoître, 1734 sans une permission expresse, des causes qui concernoient la discipline ecclésiastique.

Le parlement crut avoir rencontré une occasion favorable de sonder la portée du carac-

Louis XV. tère de Fleury. Il arrêta que la défense du
1732 roi attentoit à la prérogative de la cour des pairs, et que par conséquent tant qu'elle subsisteroit, les fonctions des membres du premier corps de l'état seroient suspendues. Les conseillers Pucelle et Quiton qui jouissoient d'une grande influence dans leur compagnie, et qui se distinguoient par la chaleur de leurs opinions, furent enlevés. On conduisit le premier à son abbaye, et on enferma le second dans le château de Vincennes. Le parlement resta les chambres assemblées, et sur l'ordre du roi de reprendre le cours de ses fonctions, il condamna le mandement de l'archevêque de Paris. Un arrêt du conseil cassa celui du parlement, et fut signifié à une députation qui avoit été mandée à Compiègne.

Sur le rapport de leurs députés, tous les membres du parlement prirent la résolution de se démettre de leur charge. Revenus de ce premier mouvement, ils adressèrent des remontrances pleines de hardiesse et d'énergie. Le roi n'y répondit que par une déclaration qui statua le mode d'après lequel le parlement auroit à l'avenir droit de traiter les affaires publiques. Sur un refus formel d'enregistrer cette déclaration, le roi manda le parlement à Versailles et y tint un lit de justice. Le lendemain, le parlement protesta contre le lieu où le lit de justice s'étoit tenu, et contre les enrégistremens que cette mesure violente avoient amenés. Il énonça son ferme

dessein de toujours représenter contre la dé- Louis XV.
claration, et suspendit de nouveau le cours 1732.
de la justice. Les présidens et les conseillers des enquêtes furent exilés. La grand'chambre forma seule celle des vacations. Durant les vacances, l'orage s'appaisa. Le parlement marqua le jour de sa rentrée par une députation qui complimenta le roi sur la mort du roi de Sardaigne son aïeul. Louis satisfait de cette marque de déférence, laissa dans un entier oubli la déclaration qui avoit causé des alarmes si bruyantes et si vives.

Ces troubles intérieurs fournirent à Fleury l'occasion de montrer que sa douceur résultoit de ses principes, et non de sa foiblesse. A la même époque, il acquit de la considération auprès des étrangers. Le bailli de Vatan partit avec une escadre pour exiger du sénat de Gènes, des excuses de l'insulte qu'un armateur de la république avoit eu l'audace de faire au pavillon français. Le sénat accorda une réparation entière et prompte.

La fausse politique du mariage de Louis parut dans tout son jour, lorsque la mort
d'Auguste, roi de Pologne, vint troubler une 1733
paix de vingt années et occasionner une guerre sans succès.

Tandis qu'une escadre s'armoit à Brest pour replacer sur le trône de Pologne le beau-père du roi de France, Stanislas suivi du seul chevalier de Solignac et caché sous une énorme perruque, parvint à Varsovie. Reconnu par

Louis XV. ses sujets, il se vit accueilli avec des trans-
1733 ports d'amour, se présente à la diète et s'entend proclamer roi à la presque unanimité des suffrages. Un seul magnat prononce le fatal *veto* et se retire suivi d'une troupe peu nombreuse. La Pospolite offre à Stanislas d'écraser les factieux ; mais ce prince, digne du titre qu'il avoit adopté de *philosophe bienfaisant*, répond : « Je ne veux pas que mon » avénement au trône coûte la vie à un seul » de mes sujets. »

Le nuage qui ne paroissoit qu'un point peu considérable, se grossit et devient menaçant. Le général Lasci se joint aux dissidens avec trente mille Russes. Une nouvelle diète s'assemble à Prague et proclame l'électeur de Saxe sous le nom d'Auguste II. L'empereur d'Allemagne et l'impératrice de Russie embrassent la cause du nouveau monarque, qui se fait couronner dans Cracovie.

La France, au lieu de donner des secours directs à un prince qui combattoit à la tête d'une noblesse affectionnée et courageuse, pensa que la voie de la diversion étoit préférable. Elle s'assura des alliances de l'Espagne et de la Savoie, déclara la guerre à l'empereur, et fit marcher ses troupes contre l'Italie et l'Allemagne.

Le roi renouvela en faveur de Villars la dignité de *maréchal-général des camps et armées*, vacante depuis Turenne. Ce vieillard comblé d'honneurs et de gloire, réunit

dans cette circonstance au titre d'ambassadeur extraordinaire près du roi de Sardaigne, le commandement de l'armée d'Italie avec le droit de disposer des emplois vacans, jusqu'à celui de lieutenant-colonel. Le maréchal de Berwick fut nommé généralissime de l'armée d'Allemagne. Louis XV. 1733

Villars conservant, à plus de quatre-vingts ans, la fougue, l'audace et la jactance de sa jeunesse, partit de chez le cardinal de Fleury, et prêt à monter en voiture, il s'écria devant la cour rassemblée : « Dites au roi qu'il peut » disposer de l'Italie; je vais la lui con» quérir. »

Le roi de Sardaigne livra le passage des Alpes, conduisit un renfort de quinze mille hommes; mais exigea deux millions cinq cents mille livres pour prix de ce double service. L'Espagne ne laissa pas les alliés attendre long-temps sa jonction.

Villars enleva Pizzighitone, ville importante, dont la prise devenoit extrêmement difficile par les inondations de l'Adda. Impatient de terminer un siége mémorable, il s'exposoit au point qu'un officier-général lui fit des représentations auxquelles il répondit : « Vous auriez raison, si j'étois à votre âge; » mais à l'âge où je suis, j'ai si peu de jours » à vivre, que je ne dois pas les ménager, » ni négliger les occasions qui peuvent me » procurer une mort glorieuse. »

Pizzighitone ayant capitulé après douze jours

Louis XV. de tranchée ouverte, Villars parcourut tous
1733 les postes sur l'Oglio, et vint investir le château de Milan. Quinze jours lui suffirent pour faire cette nouvelle conquête.

Du côté de l'Allemagne, le maréchal de Berwick eut à ses ordres une armée que le comte de Charolais, le comte de Clermont, le prince de Conti, le prince de Dombes et le comte d'Eu rendoient brillante par leur présence. Il ouvrit la campagne, enleva Kelh, et assura ses quartiers d'hiver sur les rives du Rhin : son quartier-général fut établi à Strasbourg.

Les soins et les dépenses que la guerre entraînoit, ne suspendirent pas une entreprise qui tendoit à *déterminer géométriquement la figure de la terre*. Les fastes de tous les peuples conserveront les noms des savans qui consacrèrent leurs travaux et hasardèrent leurs jours pour accomplir une découverte consacrée au bien général. MM. de la Condamine, Bouguer et Godin furent envoyés pour le Sud ; et MM. de Maupertuis, Clairaut, Camus et le Monnier partirent pour le Nord. Des pyramides élevées à Quito et à Tornéo, transmettront à la postérité les moyens de vérifier les opérations de ces estimables et habiles astronomes.

L'impératrice de Russie ayant résolu d'assurer la nomination d'Auguste II, le général
1734 Munich amena une armée considérable qui dispersa les nombreux partisans de Stanislas, et le réduisit lui-même à la nécessité de se

renfermer dans la ville de Dantzig. Le siége de cette place fut entrepris et soutenu avec vigueur. Fleury pressé par les prières du roi et par les clameurs de la nation, parut céder; mais il eut le tort de se borner à des demi-mesures. Une escadre transporta quinze cents hommes; le brigadier Lamotte qui commandoit ce secours insuffisant, jugea que l'on ne pouvoit, sans une téméraire imprudence, hasarder de jeter des troupes dans une place que des lignes très-fortes resserroient. Louis XV. 1734

Au-dessus des calculs d'une timide réserve, le comte de Pléteau, ambassadeur de France à la cour de Danemarck, se sentit animer de l'héroïsme de l'antique chevalerie; jaloux de l'honneur de sa patrie, il pensa que des Français ne pouvoient, sans se flétrir d'une honte ineffaçable, abandonner les intérêts du beau-père de leur souverain. Il forma la résolution de s'introduire dans la place assiégée, ou de s'ensevelir aux pieds de ses remparts : il ne se fit aucune illusion sur les dangers qui l'attendoient, et manda au comte de Maurepas : « Je suis sûr que je n'en reviendrai pas; » je vous recommande ma femme et mes » enfans. »

Des prodiges de valeur le rendirent maître de trois retranchemens russes; à l'assaut du quatrième, il tomba percé de mille coups. Cette mort glorieuse immortalisa le nom de Pléteau; mais elle aggrava la situation de Stanislas, qui dut regarder comme un bonheur

Louis XV. 1734 la possibilité de s'échapper sous des habits de paysan. Ses adieux aux habitans de Dantzig portent un caractère à la fois simple, noble et touchant : « J'emporte avec moi la douleur » de vos souffrances, et la reconnoissance » que je vous dois et dont je tâcherai en tout » temps de m'acquitter. Je vous souhaite le » bonheur que vous méritez, qui seul soula- » gera le chagrin que j'ai de m'arracher de » vos bras. Les larmes qui effacent mon écri- » ture me pressent de finir. Vous pourriez » mieux lire ce qui est au fond de mon cœur, » si vous le voyiez. »

Dantzig ouvrit ses portes; le général Munich flétrit son succès par sa férocité. Le droit le plus sacré de toutes les nations fut violé dans la personne du marquis de Nanti, qui déploya de l'esprit, de l'énergie et de l'élévation dans ses discours, dans sa conduite et dans ses écrits.

Stanislas trouva une retraite à Kœnigsberg, où il ne tarda guère à se voir entouré d'une cour que ses partisans lui formèrent. La mémoire de ce monarque ne se présente qu'accompagnée d'éloges et de bénédictions. Le suffrage et l'amitié de Charles XII, sont un garant incontestable que la valeur étoit l'un des traits principaux de son caractère. Néanmoins, dans cette crise difficile et décisive, il parut soumis à une générale et triste fatalité. Depuis Henri IV, les princes dépouillés ont rarement mené aux combats les troupes qui défendoient

leur cause. Pourquoi, lorsque le prince Potoski s'honoroit par sa constance, et que le comte de Tarlo commandoit un corps d'hommes dévoués, Stanislas demeura-t-il spectateur oisif? Nulle excuse pour les princes indolens qui ne puisent pas dans leur ame la résolution de vaincre ou de périr avec leurs partisans. Affectueuse pitié pour les sujets qui, par un zèle respectable en son principe, se sacrifient pour des hommes que la voix de l'honneur et du devoir appelle vainement au poste du danger. Louis XV. 1734

Villars affaissé sous le poids des années, des infirmités et d'une maladie chronique, acheva pourtant la conquête de la Lombardie. Instruit que le prince de Wirtemberg recevoit chaque jour des renforts dans le Mantouan, il se porta de Milan à Colonna, pour surveiller les mouvemens de l'ennemi. Une occasion de les combattre avec avantage se présenta; il voulut la mettre à profit, et se donna pour garant de la victoire. Cette affaire étoit d'autant plus à désirer, que sa réussite eût fourni les moyens de former le siége de Mantoue. Le conseil de guerre n'adhéra point à cette proposition, et le roi de Sardaigne sut mauvais gré au maréchal de la soutenir avec chaleur.

Le vieux guerrier, dans l'habitude de suivre ses plans sans rencontrer d'obstacles; d'ailleurs enivré de tous les temps, d'égards, de louanges et même de flatteries, éprouva une

Louis XV. 1734 profonde douleur de se voir arrêté au moment de cueillir un dernier laurier, et s'indigna des froideurs du roi de Sardaigne. Ses demandes instantes et réitérées obtinrent enfin la permission de revenir en France. Ayant désiré le maréchal de Coigny pour son successeur, il remit lui-même entre ses mains le commandement, et le présenta aux troupes dans le camp de Bozolo. Prêt à s'éloigner de l'armée, il parut devant le roi de Sardaigne, et lui porta les expressions d'une franchise militaire : « Sire, Louis XIV qui étoit un » grand roi, et tous les potentats que j'ai eu » l'honneur de servir, m'ont accordé leurs » bonnes grâces. Votre majesté est la seule » qui m'ait refusé les siennes. — Monsieur » le maréchal, je vous souhaite un bon » voyage. »

Pendant le cours des progrès des armes françaises en Italie, le maréchal de Berwick forçoit les fameuses lignes d'Etlingen, qui s'étendant depuis la montagne de Keplensberg jusqu'aux bords du Rhin, présentoient dix lieues de forts retranchemens, et passoient aux yeux des militaires pour un poste inexpugnable. Une heure avant l'attaque, le maréchal vit arriver le comte de Saxe, et lui adressa cet éloge délicat : « J'allois faire venir » trois mille hommes, mais vous me valez » ce renfort. » L'armée entière s'illustra par la plus rare intrépidité. Au milieu de la gloire générale, le duc de Noailles, le marquis de

Belle-Isle et le comte de Saxe méritèrent une distinction personnelle. Louis XV. 1734

Le prince Eugène fit sa retraite, et laissa les Français libres de poursuivre leurs opérations. Le maréchal de Berwick se saisit du duché de Wirtemberg, jeta des ponts sur le Rhin et investit Philisbourg.

La France eut au même instant des pleurs à verser sur la perte de deux grands capitaines. Villars, le sauveur de la patrie, mourut à Turin, couvert de lauriers et courbé sous le poids de quatre-vingt-deux années, dont soixante-sept avoient été consacrées au service; il porta les armes presque jusqu'à son dernier soupir. Les hommes jaloux des actions trop éclatantes de leurs contemporains, cherchent en général à les rabaisser : aussi, le vainqueur de Denain fut-il souvent traité d'heureux fanfaron; mais l'héroïsme étoit profondément gravé dans l'ame d'un vieillard qui, possesseur de grands biens, parvenu au faîte des honneurs, et jouissant de la plus brillante réputation, se livroit à des travaux fort au-dessus de son âge, pour satisfaire sa passion du bien public, et dont le dernier soupir suivit de près un mot sublime. Il étoit miné par une dyssenterie et couché sur son lit de mort. On lui rapporte que dans la tranchée de Philisbourg, un boulet avoit emporté la tête du maréchal de Berwick, et couvert de son sang lord Edouard son fils : « Ah! » s'écrie le mourant, j'ai toujours dit qu'il » étoit heureux! »

Louis XV. 1734. Sous de nouveaux chefs, les armées françaises soutinrent en partie leur prospérité. Les marquis de Coigny et de Broglie gagnèrent contre le général de Merci, la sanglante bataille de Parme.

Les vainqueurs se rendirent maîtres de Guastalla et s'y fortifièrent. Leurs avantages furent un instant ternis par un léger échec. Le marquis de Broglie se laissa surprendre sur la Sésia, mais il sut réparer par son intrépidité les suites du désordre que sa négligence avoit attiré. Les soldats jurèrent à grands cris de venger un général qui étoit l'objet de leur affection particulière.

Le marquis de Coigny, quoique sensible à ce mouvement de préférence et indisposé contre son collègue, le seconda pour la bataille de Guastalla. Dans cette journée les troupes de l'empereur furent complètement battues, repassèrent avec précipitation le Pô, et laissèrent sur le champ de bataille deux mille morts, trois mille blessés et d'immenses équipages.

En Allemagne, le baron d'Asfeld acquit de nouveaux droits à une grande réputation et mérita le bâton de maréchal de France, par l'habileté, la constance et le calme qu'il apporta dans la poursuite du siége de Philisbourg. Le prince Eugène lui faisoit dire à plusieurs reprises : « Nous irons demain » manger votre soupe. » D'Asfeld se contenta de répondre : « Venez, prince, elle » est toute prête, et nous vous attendons. »

Après six semaines de tranchée ouverte, le baron de Wütgenau arbora le drapeau blanc, et obtint pour prix de sa belle défense les honneurs de la guerre, l'estime de ses ennemis, les bienfaits de son souverain et les éloges de ses contemporains, confirmés par l'histoire. Louis XV. 1734

On vit paroître les premiers symptômes des changemens continuels dans les emplois qui entravèrent la plupart des opérations de ce règne. La défiance de Fleury mit de la modération dans une mesure dont l'insouciante légéreté de Louis, fit depuis un trop grand abus. Cette année le maréchal de Coigny quitta l'Italie pour remplacer en Allemagne le maréchal de Noailles, qui fut son successeur. 1735

Le maréchal de Noailles reconnut dans l'état désastreux des troupes de l'Italie, les conséquences de la désunion qui, dans les derniers temps, avoit régné entre les deux généraux. D'ailleurs, la surprise de la Sésia et les victoires de Guastalla et de Parme laissoient à regretter le vide de quinze cents officiers et de plus de deux cent vingt hommes par bataillon. Les soldats étoient sans habits, les armes en mauvais état et les caisses épuisées. Sept mille hommes de milice, les déserteurs rappelés par une amnistie et des commissions d'officiers distribuées aux fils des bourgeois qui vivoient noblement, ne suffirent pas pour combler le vide, d'autant que les colonels abreuvèrent de dégoûts les officiers qui arri-

Louis XV. 1735 voient de France. En outre, l'avidité des capitaines éluda plusieurs règlemens relatifs à l'administration.

La réunion de ces désavantages n'empêcha pas le roi de Sardaigne et le maréchal de Noailles de pousser devant eux les Impériaux, commandés par le comte de Conigseck ; de les chasser successivement de Reieré, d'Astiglione, de Bergoleste, et de s'établir dans le Mantouan. La seule ville de Mantoue ne leur ouvrit pas ses portes.

Le maréchal de Coigny, que le maréchal d'Asfeld secondoit avec autant de zèle que de subordination, ne put rien entreprendre contre le prince Eugène. Le vieux et savant général sut, avec des forces très-inférieures, contenir les Français par des marches et par des contre-marches habilement combinées. Les deux maréchaux eurent la honte de ne recueillir de leur campagne, que le foible honneur d'avoir exécuté trois fourrages généraux.

L'empereur fatigué par une suite d'efforts malheureux, désiroit la paix, et Fleury répugnoit à la guerre. Ces dispositions amenèrent la signature des préliminaires du traité de Vienne.

Don Carlos, conquérant des royaumes de Naples et de Sicile, fut maintenu sur ce double trône. Le roi de Sardaigne conserva le Novarrois et le Tortonnois. Le duc François de Lorraine céda ses états en échange de la

succession du grand-duc de Toscane, et entra Louis XV.
dans la jouissance d'un revenu de quatre 1735
millions cinq cents mille livres, que la France se chargea de lui payer jusqu'au jour où il posséderoit sa nouvelle souveraineté. Stanislas abdiqua la couronne de Pologne, conserva les honneurs attachés à la dignité royale, fut mis en possession du duché de Bar et reçut la promesse d'y réunir le duché de Lorraine, lorsque le duc François recevroit la Toscane. Ce respectable monarque enrichit la France de deux belles provinces, et eut la consolation de voir sa fille procurer ces précieux avantages au royaume, dont le souverain s'étoit si souvent entendu blâmer sur le choix de son épouse. Les conquêtes, soit en Italie, soit en Allemagne, furent restituées. Les duchés de Parme et de Plaisance demeurèrent réunis au domaine impérial. Le roi garantit à l'empereur la pragmatique-sanction par rapport à l'indivisibilité de ses états après sa mort. Enfin, les puissances intéressées choisirent des commissaires pour fixer les limites des Pays-Bas et de l'Alsace.

La France crut de son intérêt de signer à Stockholm un traité de subsides avec la Suède. Une puissance reléguée dans des contrées lointaines et peu susceptibles de population, devoit l'honneur d'influer sur les destinées de l'Allemagne au génie de quelques-uns de ses rois et à la magnanimité de ses habitans. Une grandeur fondée en partie sur l'opinion ne

Louis XV. inquiétudes, il défendit que les ministres ins-
1738 truisissent le roi des affaires. Cette foiblesse ambitieuse éloigna du gouvernement de son royaume, un prince âgé de vingt-huit ans.

Dès que le cardinal eut goûté les douceurs de la convalescence, il tourna ses regards sur l'île de Corse qui, depuis sept années, soutenoit avec opiniâtreté la guerre contre les Génois. Pendant le cours de cet orage, un homme extraordinaire avoit paru et joué un rôle, dont le succès ne fut pas d'une durée suffisante pour le tirer de la classe des aventuriers.

Théodore, baron de Neuhoff, né dans la Westphalie, commença sa carrière au service de France, visita bientôt l'Espagne, et y rechercha la faveur d'Albéroni. A la chûte de ce ministre, il promena son inquiétude en Italie, en Hollande et en Angleterre. Son imagination ardente se nourrissoit sans cesse de projets : il se livra tout entier à celui de devenir roi de Corse. Après avoir mûri le plan de son entreprise, il se rendit à Tunis; eut l'adresse de se procurer de l'argent, des armes, des munitions, et vint à Leghorn, d'où il écrivit aux chefs des Corses, Giaffori et Paoli, pour offrir un secours considérable à la nation si elle consentoit à le choisir pour son souverain. Ses lettres furent présentées au comte Dominique Rivarol, qui remplissoit les fonctions d'ambassadeur de Corse en Toscane, et qui répondit que si le baron

amenoit les secours qu'il promettoit, les Louis XV.
Corses lui décerneroient volontiers la cou- 1738
ronne.

Sur ces assurances conditionnelles de Rivarol, Théodore débarqua au port d'Aléria (au printemps de 1736). Sa belle taille, sa figure imposante et le costume turc qui rehaussoit son maintien, frappèrent les regards. D'ailleurs, homme instruit, éloquent et habile, il captiva le suffrage des peuples, qui le proclamèrent roi, sans se permettre ni réflexions ni recherches ultérieures. Théodore se revêtit des ornemens des souverains, et en exerça les fonctions avec autant de courage et d'activité, que d'intelligence. Mais la politique des Génois ayant réussi à priver les Corses de tous secours étrangers, le nouveau monarque s'aperçut que ses sujets diminuoient d'affection pour ses intérêts, et n'exécutoient plus ses ordres avec la même ardeur. Il résolut de s'éloigner pour quelque temps, et de chercher des ressources sur le continent. Après un règne de huit mois, il partit et laissa un règlement sur la conduite à tenir durant son absence.

La guerre se poursuivoit avec acharnement et avec des succès variés, quoique les Génois n'eussent pas rougi d'avoir recours au moyen désespéré de promettre le pardon à tous les criminels qui combattroient pour leur république. Les deux partis fatigués d'une si longue lutte, réclamèrent en même temps la protec-

Louis XV. tion de la France. Dans un mémoire fort tou-
1738 chant, les Corses firent la peinture des maux dont leurs oppresseurs les avoient rendus victimes; rappelèrent avec sensibilité les différentes occasions où les rois de France s'étoient prononcés en leur faveur, et supplièrent Louis de briser le joug d'une affreuse tyrannie. Ils joignirent au mémoire des articles d'un accommodement, et terminèrent par cette phrase expressive : « Sire, si les ordres absolus » de votre majesté nous obligent à nous sou- » mettre aux Génois, buvons à la santé du roi » très-chrétien ce calice, et mourons. »

Pour le malheur des Corses, le cabinet de Versailles avoit depuis long-temps les yeux ouverts sur le sort de leur île. Les ministres craignoient qu'elle ne devînt un état indépendant, qui se mettroit sous la protection de quelque puissance considérable, dont elle faciliteroit la supériorité dans la Méditerranée. Les Génois furent donc favorablement accueillis dans la demande de seconder leurs efforts pour ramener des rebelles à l'obéissance que les sujets doivent à leur souverain légitime.

Le comte de Boissieu débarqua trois mille hommes à Bastia. Cet officier joignoit à des talens distingués, un esprit conciliateur et des mœurs douces : ce ne fut qu'après le peu de succès de plusieurs conférences pour ramener la paix, qu'il commença les hostilités. Giaffori, Paoli et Luques Dornano firent retentir de toutes parts le cri généreux : « Plutôt mourir

» les armes à la main, que d'être témoins des Louis XV.
» calamités de nos compatriotes. » Le comte 1738
de Boissieu poursuivoit les opérations de la guerre avec lenteur, mais avec habileté. Déjà la confusion et la crainte se répandoient parmi les Corses, lorsqu'un coup de vent fit échouer des bateaux qui apportoient un secours de France. Quatre cents soldats furent faits prisonniers. Cet échec acheva de détruire la santé chancelante du général qui, à l'heure de sa mort, remit le commandement au marquis de Contades.

La cour envoya le comte de Maillebois, 1739
officier d'une grande pénétration et d'une rare activité; trois semaines lui suffirent pour forcer les habitans à remettre leur sort entre les mains du roi de France, qu'ils reconnurent pour « le souverain arbitre de leurs biens, de » leur vie et de leur honneur. » Les braves insulaires sous un bras tout-puissant et prêt à les anéantir, mirent au grand jour l'énergique et noble fierté de leur ame, dans la restriction qui accompagna leur serment: « Contre » notre propre volonté et comme allant à la » mort. »

Cette soumission forcée ne pouvoit être qu'incertaine; aussi, peu de mois après, plusieurs cantons avoient-ils repris les armes. Ces mouvemens partiels furent bientôt dissipés, par les soins du marquis de Villemur, successeur du comte de Maillebois, qui étoit devenu maréchal de France.

Louis XV. Des intérêts d'une bien plus grande importance appelèrent les sollicitudes de Fleury, et, selon sa propre expression, l'entraînèrent bien loin de ses mesures. La mort de deux souverains vint changer les rapports politiques de l'Europe.

1739

1740

Frédéric-Guillaume avoit préparé la gloire d'un fils auquel il prenoit peu d'intérêt. L'économie de ce roi *caporal* étoit souvent poussée jusqu'à la plus honteuse avarice ; mais elle avoit produit un trésor et une armée. Ces puissans moyens se trouvèrent à la disposition d'un homme que les Allemands se plaisoient à désigner par le surnom d'*Unique*, avant l'époque où sept journées ont suffi pour faire évanouir les fruits de quarante-six années d'un règne à jamais célèbre dans l'histoire. Frédéric doué d'un esprit supérieur, d'un grand caractère et de vastes connoissances, affecta de se montrer bon, affable, ami de la justice, de l'humanité, de la tolérance ; il fut excellent général et profond politique; mais, sous ces dehors éblouissans, il étoit froid, malin, égoïste, plein de vanité, sans respect pour les mœurs, dépourvu de religion, allié peu sûr, voisin inquiet, maître absolu, moins libéral peut-être que son père, sans bonne foi dans ses relations, persécuteur de ses propres créatures, et plein de mépris pour le genre humain. Ses flatteurs l'appelèrent le Salomon du Nord, et les philosophes, avec plus de fondement, le comparèrent à Julien, avec qui

son génie pour la guerre, son esprit subtil, Louis XV.
son caractère inquiet, sa pédanterie orgueilleuse, 1740
son cynisme et sa malpropreté lui donnoient plusieurs traits de ressemblance. Ce monarque étendit par ses victoires les limites de son empire, devint l'admiration de l'Europe, domina les cabinets et fatigua toutes les trompettes de la renommée. Trop tard il regretta amèrement l'erreur qui le porta à ébranler par ses discours, par ses écrits et par ses actions, les deux plus précieux fondemens de tout état, les mœurs et la religion. Ses sujets furent loin de l'aimer pendant sa vie, donnèrent peu de regrets à sa perte ; mais fiers de l'avoir possédé, ils prodiguèrent leurs hommages à sa mémoire (1).

Une maladie violente enleva l'empereur Charles VI, lorsqu'il commençoit à ramener le calme et le bonheur parmi ses nombreux sujets. Il conserva jusqu'à son dernier soupir, la persuasion que l'hérédité de ses états seroit maintenue par les souverains qui s'étoient rendus garans de la pragmatique-sanction : il ne conçut à cet égard aucune inquiétude, en dépit de la prévoyance éclairée du prince

---

(1) Rivarol me semble avoir donné à Frédéric l'éloge le plus approchant de la vérité, dans quatre vers qu'il fit pour mettre au-dessous d'un buste de ce monarque.

« Poète, conquérant, sage, voluptueux,
» Après avoir instruit et ravagé la terre,
» Il se moqua des rois, des vers et de la guerre
» Méprisa ses sujets, et les rendit heureux. »

Louis XV. 1740 Eugène qui ne cessoit de lui répéter : « Pour » faire paisiblement exécuter la pragmatique, » il faut avoir deux cents mille hommes et » point de garantie. »

La fille de Charles VI, Marie-Thérèse, grande-duchesse de Toscane, est reconnue souveraine dans toutes les possessions de la maison d'Autriche ; mais les rivaux se multiplient pour lui disputer plusieurs parties du superbe héritage de son père. Charles-Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne, réclame des fiefs considérables. Philippe V, à titre d'héritier des anciens ducs de Bourgogne, établit ses droits sur les provinces de Flandre, et demande la grande maîtrise de l'ordre de la Toison-d'or. Frédéric II, roi de Prusse, annonce hautement que la Silésie est une de ses propriétés ; tandis qu'il fait, en secret, offrir à la grande-duchesse de s'assurer, par un sacrifice, des secours puissans contre ses nombreux ennemis. Louis dédaigne de faire valoir les titres qui lui ont été transmis par différentes de ses aïeules, issues de la branche aînée de la maison d'Autriche. L'économie et la vieillesse de Fleury favorisent les goûts pacifiques du souverain.

Des mémoires sont répandus, des manifestes inondent l'Europe, et des plaintes menaçantes retentissent jusque dans Vienne. Bientôt Frédéric s'indigne de la hauteur des refus de Marie-Thérèse. Il met ses troupes en marche, sans que personne soupçonne leur destination :

avec cette liberté d'esprit qui ne l'abandonna Louis XV.
dans aucune circonstance de sa vie, il dit au 1740.
marquis de Beauveau, ambassadeur extraordinaire de France à la cour de Berlin : « Je » vais, je crois, jouer votre jeu; si les as me » viennent, nous partagerons. » La Silésie est envahie avec une extrême rapidité. La victoire de Molwitz assure cette conquête, établit la haute réputation de l'armée prussienne, et annonce à l'Europe un prince redoutable.

La France eût persévéré dans la sage résolution de ne point s'immiscer de querelles que la prudence lui rendoit étrangères, si elle n'avoit cédé aux instances d'un homme entreprenant, qui ne craignit pas de sacrifier le repos de sa patrie à sa grandeur personnelle. Un des petits-fils de l'infortuné Fouquet, le comte de Belle-Isle justifioit en partie son ambition par les talens qui caractérisent un général, et par ceux qui constituent un habile négociateur. Son esprit sembloit inépuisable en ressources, son éloquence entraînoit les suffrages : il forma dans son cabinet et plaça sous les yeux du ministre, un plan propre à s'assurer des électeurs, les uns par la séduction, les autres par la crainte, et à disposer ensuite de la dignité impériale, pour en investir l'électeur de Bavière; enfin, à porter un coup décisif à la maison d'Autriche. Plusieurs états devoient accroître la puissance du nouvel empereur, qui auroit rapporté son élévation aux secours de la France.

Louis XV. 1740 Le cardinal ne dissimula ni la répugnance, ni même l'effroi que ces propositions hardies lui inspiroient; mais Belle-Isle, loin de s'abandonner au découragement, s'affermit dans la résolution d'arracher l'aveu du ministre, dont il sut exciter la jalousie et caresser la vanité. Il l'instruisit de l'opinion qui circuloit, et qui chaque jour acquéroit plus de partisans; que dans une circonstance difficile, le roi reconnoissoit le besoin d'enlever le timon des affaires d'entre les mains d'un pilote dont les forces sembloient n'être plus capables de résister aux orages. D'après ce bruit généralement répandu, le cardinal de Tencin, âgé de cinquante-cinq ans, se flatta de l'espoir de remplacer un vieillard affaissé par les glaces de quatre-vingt-sept hivers. Les germes du dépit et de l'inquiétude ayant une fois fermenté, l'artificieux conseiller exagéra les avantages d'une conduite ferme, et traça un tableau plein de force et de chaleur, que terminoit ce trait de flatterie : « L'histoire répé» tera avec admiration : Le cardinal de Ri» chelieu abaissa la maison d'Autriche; mais » le cardinal de Fleury en a créé une nou» velle. »

Fleury n'objecta plus que la crainte de répandre des nuages sur la réputation de probité que Louis avoit acquise, et qui s'accordoit peu avec la violation de la garantie de la pragmatique. Bientôt vaincu dans ce dernier retranchement, il se servit de l'excuse peu

noble : « Que dans sa garantie de l'indivisi- Louis XV.
» bilité des états de Charles VI, le roi avoit 1740
» déclaré qu'il ne préjudicieroit aux droits
» de personne. » Une faute bien plus grave fut, en adoptant le plan de Belle-Isle, celle de mettre une trop grande parcimonie dans les dépenses que nécessitoit son exécution. La rapidité des mouvemens, l'appareil de grandes forces et le sacrifice de sommes considérables, étoient les moyens indispensables pour s'assurer des succès. Cent quatre-vingts mille hommes sur le pied de guerre, et les frais d'une ambassade magnifique, auroient trop contrarié les principes adoptés depuis quatre années.

Belle-Isle parcourut, en sa qualité d'ambassadeur, la plupart des états d'Allemagne, sut captiver Frédéric par la diversité de ses talens, gagna la confiance d'Auguste par les charmes de son entretien, et acquit par son imposante représentation le respect de la diète, où son adresse lui procura bientôt une entière prépondérance.

Pendant que les travaux diplomatiques occupoient les cabinets, la guerre s'alluma entre l'Espagne et l'Angleterre. Cette rupture affecta vivement le ministère de France, qui sentoit le danger d'entreprendre une guerre maritime. D'ailleurs, Fleury accordoit aux Walpole des sentimens qui influoient sur leur nation. « Les Anglais, répétoit-il, auroient
» tort de me croire leur ennemi ; il ne tient

Louis XV. 1740 » qu'à eux d'avoir des preuves réelles du contraire. Qu'ils se mettent pour un moment à notre place, et qu'ils agissent envers nous comme ils prétendroient justement que nous agissions envers eux en pareille occasion. »

Malgré la répugnance du cardinal, le marquis d'Antin mit à la voile avec vingt-deux vaisseaux de ligne. Cette flotte se rendit en Amérique pour y protéger les établissemens espagnols.

1741 L'électeur de Bavière fut déclaré généralissime des troupes de France, auxquelles il s'engagea de joindre cinquante mille hommes. Belle-Isle fut fort affligé de n'obtenir que quarante mille hommes, et de voir que l'armée d'observation, sous les ordres du maréchal de Broglie, ne s'élevoit qu'au même nombre. Vainement représenta-t-il à Fleury que la médiocrité de ces forces contrarioit toutes ses combinaisons militaires : le vieillard fut inflexible. Le chef de l'entreprise poursuivit néanmoins sa marche, dans l'opinion bien fondée que l'homme qui se laissoit arracher le signal de la guerre, ne vivroit plus au moment de la terminer.

Belle-Isle excite la confiance de l'électeur, anime son courage et rehausse les moyens que la France lui destine. La campagne commence avec autant de bonheur que d'éclat. Passau ouvre ses portes ; Lintz est enlevé ; les états d'Autriche prêtent serment de fidélité à l'électeur de Bavière. Déjà les postes

avancés des Français et des Bavarois sont à la vue de Vienne. Cette ville irrégulièrement fortifiée, défendue par peu de troupes et mal pourvue de munitions, n'opposoit qu'une foible résistance. L'écroulement de ses remparts détruisoit les dernières ressources de Marie-Thérèse qui, renfermée dans Presbourg, auroit reçu la loi des vainqueurs. Un ordre parti de Versailles arrêta cette impétuosité, unique source des succès dans les invasions. Fleury craignoit que le Danube ne facilitât l'arrivée des secours, dont la présence retarderoit assez la prise de la place, pour que les Autrichiens et les Hongrois eussent le temps de revenir de leur terreur.

Louis XV. 1741

Belle-Isle sentit l'énormité de la faute que l'on vouloit commettre, en calcula les suites, et se livrant à l'impétuosité de son caractère, exprima franchement son indignation.

L'électeur soumis aux volontés de la France, n'écouta pas les représentations du maréchal de Broglie; laissa le marquis de Ségur dans Lintz avec dix mille hommes, passa le Danube et se porta sur la Bohême. Prague fut investie à la vue du grand-duc qui commandoit trente mille hommes. Le comte de Saxe se chargea d'emporter cette place à la faveur d'un coup hardi.

Par un froid extrêmement rigoureux, il sort du camp à neuf heures du soir, fait mettre pied à terre à six cents dragons et à quatre cents carabiniers. Il descend dans le fossé

Louis XV. avec tant de précaution et de silence, que les
1741 sentinelles des remparts n'en prirent point l'alarme. Pascal, sergent des grenadiers, reçoit l'ordre de planter des échelles contre un bastion, « de ne point tirer quelque chose qu'il » arrive, de poignarder les sentinelles s'il » peut les surprendre, et de ne se défendre » qu'à coups de baïonnette s'il trouve de la » résistance. » Chevert, lieutenant-colonel du régiment de Beauce, s'avance sur les pas des premiers assaillans; lui-même est soutenu par le comte de Broglie qui commandoit quatre cents dragons ou fusiliers. Dès que l'alerte se donne, l'intrépide Chevert renverse les obstacles et abaisse le pont-levis, sur lequel le comte de Saxe se précipite, suivi de huit piquets de dragons. Dix escadrons de cuirassiers occupoient la chaussée; ils profitent du jour qui leur étoit ouvert. Après une longue résistance sur le pont de la Moldau qui sépare la ville en deux parties, la garnison posa les armes et se soumit à l'ordre de se renfermer dans les casernes. Le comte de Saxe accrut l'honneur de cette brillante action, par la fermeté généreuse avec laquelle il protégea les habitans contre la fureur du soldat. Exemple aussi rare que mémorable, d'une ville emportée d'assaut, et traitée avec les mêmes égards que si elle eût été sous la sauve-garde d'une capitulation.

Dans la cathédrale de Prague, l'électeur fut couronné et reçut le serment des états de

Bohême, sans toutefois accorder une grande Louis XV.
confiance à cette faveur de la fortune. Le 1741
comte de Saxe étant venu pour le féliciter, il répliqua : « Je suis roi de Bohême, comme » vous, duc de Courlande. »

Louis se trouva flatté des comptes que l'électeur, devenu roi, lui rendoit comme s'il eût été son simple général. Cette circonstance favorisa la grâce flatteuse que Belle-Isle obtint et à laquelle l'approbation publique donna encore plus de valeur. Le roi le déclara maréchal de France devant un cercle nombreux, et prévint les réflexions de la malignité et de l'envie par ce suffrage : « Je pense que » j'ai eu tort de ne pas laisser faire le siége de » Vienne. Monsieur de Belle-Isle n'en auroit » pas moins pris Prague. Il est trop tard pour » se ranger de son avis ; mais je suis main- » tenant persuadé qu'il avoit raison. »

Après la prise de Prague, le grand-duc distribua son armée dans des cantonnemens, sous les ordres du prince Lobkowitz, et partit pour Vienne. Le comte d'Estrées avec un corps de dragons français, se rendit maître du plat pays. Belle-Isle remit au maréchal de Broglie le commandement des troupes : jaloux de montrer qu'il réunissoit aux talens que l'Europe venoit de lui reconnoître, ceux d'un grand administrateur, il publia pour toutes les parties civiles et militaires du royaume conquis, un règlement qui n'a cessé d'être cité comme un modèle. A la suite de ce travail

Louis XV. 1741 fait avec promptitude, il alla surveiller les démarches de la diète rassemblée à Francfort. Imprimant un caractère majestueux à la dignité de maréchal de France, il prit la main sur l'électeur de Mayence, le doyen du collége électoral.

Le succès de sa négociation lui donna la confiance de presser le retour du roi de Bohême. Ce prince s'établit à Manheim avec la reine son épouse et le prince royal son fils.

Quoique la France ne fût pas en état de guerre avec l'Angleterre, les vaisseaux de cette puissance poursuivirent le pavillon français dans tous les parages. Six vaisseaux de la flotte de la Jamaïque croisant à la vue de Saint-Domingue, feignirent de prendre pour espagnols quatre vaisseaux français : ils les attaquèrent, mais ils furent repoussés. Peu après, deux vaisseaux et une frégate française furent assaillis dans le détroit de Gibraltar par quatre vaisseaux et une frégate anglaise. Malgré l'inégalité du nombre, et quoique M.[r] de Bourdeil chef de l'escadrille, eût été tué dès le commencement de l'affaire, les Anglais, après un combat de trois heures, furent forcés de se retirer. Ces rencontres toutes à l'avantage de la marine française, eussent porté des coups sensibles à celle des ennemis, si la crainte pusillanime d'une rupture n'avoit fait donner aux capitaines l'ordre d'agir avec une grande circonspection.

Les premiers jours de l'année furent marqués par l'élévation de l'électeur de Bavière, que la diète proclama empereur sous le nom de Charles VII. Quoique la pénurie des finances de ce prince, et l'économie de Fleury, eussent beaucoup nui à la pompe de son couronnement et de son entrée dans Francfort, un tel choix donnoit pourtant assez d'éclat et d'importance au monarque français, pour que Belle-Isle pût, sans être accusé de présomption, écrire : « J'avois promis au roi » mon maître de faire couronner son protégé, » j'ai tenu ma parole, et l'on a manqué à » toutes celles que l'on m'avoit données. »

Louis XV. 1742

Marie-Thérèse sembloit au moment de voir sa ruine consommée; lorsque la confiance de ses ennemis, la douleur de ses partisans et la pitié presque générale des peuples étoient à leur comble, la magnanimité de cette auguste princesse la sauva d'un péril évident. Incertaine, suivant son expression, s'il lui resteroit une ville pour y faire ses couches, elle ne se laissa intimider ni par les revers, ni par les dangers.

Elle assemble à Presbourg les quatre ordres du royaume de Hongrie, paroît devant eux en tenant son fils dans ses bras, et leur adresse cette touchante prière : « Je mets » entre vos mains la fille et le fils de vos rois » qui attendent de vous leur salut. » Le cœur des intrépides Hongrois palpite d'enthousiasme, de respect et d'amour; le sabre à la

Louis XV. main et d'une voix unanime, ils s'écrient :
1742 « *Moriamur pro rege nostro Maria-Theresa.* (1) »

L'ardeur des Hongrois fournit un corps redoutable qui augmente la force des troupes autrichiennes. Cette armée marche sous les ordres du prince Charles, le frère du grand-duc. Le marquis de Ségur et le lieutenant bavarois Minussi gardoient la Haute-Autriche et couvroient la Bavière : ils furent attaqués avec vigueur et forcés après plusieurs échecs à se renfermer avec dix mille hommes dans Lintz, qui étoit mal fortifié. La place fut bientôt investie. Le grand-duc hâte par sa présence les opérations du siége ; le marquis de Ségur envoya le chevalier de la Boissonnade, capitaine des grenadiers dans royal-vaisseau, instruire le maréchal de Broglie de sa position, fit une vigoureuse résistance ; mais ne recevant aucun secours, il sortit avec tous les honneurs de la guerre. Cette belle capitulation coûta pourtant la Haute-Autriche et ouvrit la Bavière. Le colonel Steins pénétra par le Tyrol. La garnison et les habitans de Munich se rendirent à la sommation du partisan Munzel, qui ne commandoit que cinq mille chevaux ; chef sans foi et sans honneur, il abandonna le palais électoral et les maisons

(1) « Mourons pour notre roi Marie-Thérèse. » Les Hongrois font un usage familier de la langue latine, et sans égard au sexe de leur souverain, ils lui donnent le titre de roi.

particulières à l'avidité de ses féroces com- Louis XV.
pagnons. Il fit pendre un riche négociant à 1742
la tête d'un pont que ce brave citoyen avoit eu la générosité de défendre.

La possession de la Bohême consola, durant quelques mois, l'empereur Charles VII de la perte de ses états héréditaires. Le prince d'Anhalt-Dessau si fameux dans les fastes militaires de la Prusse, sous le nom de *Prince-Moustache*, s'empara au nom de Frédéric de la ville et du comté de Glatz. Le duc d'Harcourt força les Autrichiens à la levée du siége de Straubing. Le comte de Saxe investit Egra, dont il poussa si vivement les attaques, que le général Dauphing capitula le douzième jour de tranchée ouverte. Le maréchal de Broglie, appréciant toute la valeur de cette conquête, écrivit sur-le-champ au général à qui on la devoit : « A la façon dont les ennemis se sont défendus, sans un homme » comme vous peut-être n'aurions-nous pas » réussi dans cette entreprise, ou du moins » cela auroit duré davantage. »

Le maréchal lui-même rendit nécessaire la retraite des Autrichiens devant Straubing, par l'avantage qu'il remporta près de Sahai sur le prince de Lobkowitz.

Des circonstances malheureuses détruisirent une si belle perspective ; l'appât de la souveraineté de la Courlande attira encore une fois le comte de Saxe vers la Russie. Une maladie contagieuse ravagea l'armée fran-

Louis XV. çaise. Le maréchal de Broglie et ses trois fils
1742 ne sont plus entourés que de morts et de mourans. Le roi de Prusse, content d'avoir atteint l'objet de ses désirs, se rapprocha de la reine de Hongrie. Quelque secrètes que fussent ses négociations, elles n'abusèrent pas le maréchal de Broglie, qui se hâta de mander à sa cour : « Défiez-vous d'un prince dont » l'intérêt est l'unique mobile. »

Le maréchal de Belle-Isle que toute sa pénétration ne sauvoit pas des piéges d'un souverain qui l'appeloit le *législateur de l'Allemagne*, se rendoit garant de la fidélité de Frédéric, avec une chaleur qui produisit entre le maréchal de Broglie et lui, une division funeste. Les motifs de soupçons s'accumulant chaque jour, Belle-Isle partagea enfin les alarmes de son collègue, et se rendit au camp prussien : s'il se fût encore bercé de quelques illusions, elles eussent été dissipées par la réponse de Frédéric : « Je suis quitte envers mes alliés, » par les victoires que mes troupes ont remportées. Je vous avertis que le prince Charles » s'avance sur M.r de Broglie ; et si on ne » profite pas de l'avantage que l'on a eu sur » les Autrichiens, je vais faire ma paix particulière. »

La condition prescrite par le roi de Prusse, présentoit des obstacles impossibles à surmonter, et dénonçoit une mauvaise foi que ce ton d'ironie rendoit encore plus révoltante. L'armée du maréchal de Broglie étoit réduite à

quinze mille hommes ; tandis que les forces du prince Charles, grossies par celles du prince de Lobkowitz, formoient une masse de soixante mille combattans. Belle-Isle instruisit le maréchal du danger qui le menaçoit, et courut à Dresde pour éviter la défection de la Saxe. Louis XV. 1742

Les comtes de Bouflers et d'Aubigny sont attaqués dans les postes avancés au-delà de la Moldau, et se replient sur l'armée. Le maréchal de Broglie rassemble ses quartiers dispersés, forme trois corps, traverse une nuée de Croates, passe le ruisseau de Blanitz, et déploie ses troupes que son calme et sa fermeté remplissent d'assurance. Ce mouvement audacieux étonne les ennemis, qui n'osent franchir le ruisseau. Le maréchal profite de l'obscurité de la nuit, presse sa marche et parvient à Prague.

Des nouvelles alarmantes circulent dans Paris, et y produisent une vive fermentation. Le roi de Prusse trahit ses engagemens. L'armée du maréchal de Broglie est investie dans Prague. Le roi de Sardaigne est au moment de faire l'invasion dont il a menacé le Milanais. La reine de Hongrie s'assure la Lombardie. Les généraux autrichiens arrêtent aux pieds des Alpes quarante mille Français. Le roi d'Angleterre cédant aux désirs de ses peuples, se déclare en faveur de Marie-Thérèse. Seize mille Anglais, seize mille Hanovriens et six mille Hessois forment une armée à la

Louis XV. tête de laquelle le comte de Steins occupe la
1742 Flandre et les Pays-Bas.

Tant de contrariétés, et les plaintes qu'elles produisoient, empoisonnèrent la vieillesse de Fleury : trois personnages abusoient de sa facilité ; la princesse de Carignan le dirigeoit dans les choses qui avoient rapport à la cour. Le chef des sulpiciens, l'abbé Couturier, cachant sous une figure repoussante et sous un ton grossier, beaucoup d'esprit et plus encore d'adresse, avoit la conduite des affaires ecclésiastiques. Barjac, ancien valet-de-chambre de ce prélat, et dépositaire des chagrins comme des plaisirs de son maître, exerçoit un pouvoir presque général. Du reste, le crédit du ministre ne tenoit plus qu'à l'habitude ; mais la timidité du roi lui rendoit difficile à briser un joug qui l'importunoit souvent. La femme dont Fleury avoit conçu peu d'ombrage, n'occupoit plus la place de favorite. Madame de Mailly avoit essuyé une disgrâce d'autant plus douloureuse, qu'elle aimoit le roi avec une tendresse aussi vive que désintéressée, et qu'elle rapportoit ses ennuis à une de ses sœurs, la comtesse de Vintimille. Une couche malheureuse enleva cette seconde maîtresse. Une troisième sœur, la duchesse de Lauraguais, lui succéda pour peu de jours, et seulement par inconséquence et par légéreté. La froideur de la marquise de Flavacourt et l'énergie de son époux, avoient défendu cette quatrième sœur. Comme si Louis eût trouvé des

charmes irrésistibles dans les beautés formées Louis XV.
du même sang, il offrit ses hommages à la 1742
cinquième sœur, la marquise de la Tournelle. Cette femme d'une beauté imposante, d'un esprit supérieur, d'un cœur indifférent et d'un grand caractère, sacrifia tous les principes à l'ambition, calcula les inconvéniens du poste auquel elle aspiroit, et prétendit s'excuser, s'honorer même aux yeux des Français, par la gloire dont ses conseils détermineroient son amant à se couvrir. Le cardinal contrecarra ses desseins et devint l'objet de sa haine : elle voulut détruire une prépondérance si gênante ; mais elle échoua dans ses tentatives.

Fleury effrayé des pertes qu'essuyoit le royaume, attristé par les murmures publics, et plus sensible encore au renversement de ses projets d'économie, osa se flatter que des propositions de paix ramèneroient le calme et l'ordre. Dans cette pensée, il écrivit au comte de Conigseck une lettre qui trahissoit sa foiblesse : « Beaucoup de gens savent combien » j'ai été opposé aux résolutions que nous » avons prises, et que j'ai été en quelque façon » forcé d'y consentir, par des motifs très- » puissans qu'on alléguoit. Votre excellence » est trop instruite de tout ce qui se passe, » pour ne pas deviner aisément que je mis » tout en mouvement pour détourner le roi » d'entrer dans une ligue si contraire à mes » goûts et à mes principes. »

Sans respect pour ses emplois éminens,

Louis XV. 1742

ils amenèrent parmi leurs prisonniers le général Monti, avec deux cents officiers ou grenadiers; ils emportèrent une foule de drapeaux, et traînèrent à leur suite un grand nombre de canons dont ils s'étoient emparés. L'éclat d'un tel succès fut obscurci par les regrets que causa la perte des marquis de Tessé, de Clermont, de Molac et de plusieurs officiers du premier ordre. On trembla aussi quelque temps pour la vie du duc de Biron, qui avoit commandé dans cette sanglante journée. Ses soldats le rapportèrent couvert de blessures.

Aux fatigues et aux dangers que les assiégés éprouvoient, succédèrent bientôt les horreurs de la famine. La résolution des Français n'auroit peut-être pu se soutenir, sans la nouvelle de l'approche d'un puissant secours. Cette attente soutint leur ardeur au point qu'ils rejetèrent les articles de capitulation qu'ils avoient eux-mêmes demandés.

Le maréchal de Maillebois s'avançant à grandes journées, rencontra quinze mille recrues, avec lesquelles le duc d'Harcourt s'étoit, pendant plusieurs mois, soutenu sur les bords du Danube en présence d'un ennemi supérieur. Charles VII se consuma en d'inutiles efforts pour obtenir que cette armée fût de préférence employée à recouvrer ses états héréditaircs. Rejeté dans sa demande, il sollicita l'aveu du ministre, pour sortir du moins de son exil de Francfort, et paroître au nombre

des combattans. La réponse de Fleury fut de nature à l'étonner. « Conviendroit-il à un empereur de paroître à la tête de nos armées, sans tout l'équipage que sa dignité exige ? » Louis XV. 1742

Dès que Marie-Thérèse apprit que les Français touchoient aux frontières de la Bohême, elle envoya au prince Charles et au prince de Lobkowitz, l'ordre de lever le siége de Prague, pour se réunir au corps que commandoit le comte de Kevenhüller. Le maréchal de Maillebois avoit sous ses drapeaux soixante mille hommes pleins d'audace et parfaitement équipés. Le maréchal de Broglie, sorti de Prague avec douze mille hommes, venoit à sa rencontre par la route de Toeplitz : de tels avantages lui prescrivoient de livrer une bataille dont le succès eût été décisif, et dont la perte peu probable n'auroit entraîné que de foibles inconvéniens. Après avoir perdu un temps précieux, et lorsque les magasins ne contenoient plus de vivres que pour six semaines, il assembla le conseil de guerre. Le comte d'Estrées eut seul la fermeté de prononcer : « Je ne vois d'autre parti à prendre que de tout rassembler, de combattre et de ne pas aller plus loin. » Les autres officiers-généraux se rangèrent au sentiment du maréchal : « Dès que nous avons rempli l'objet important de délivrer Prague, il seroit imprudent de s'engager dans la Bohême, pays entièrement ruiné ; tandis qu'une diversion dans la Haute-Autriche ne peut produire que des résultats avantageux. »

Louis XV. 1742 D'après ce faux calcul, le maréchal laissa le marquis d'Hérouville dans Egra, tourna sur sa droite, et se porta du côté du Danube.

Le grand-duc fortifia Passau, qui étoit la clef de l'Autriche. Le général hongrois Bermelau évacua Munich, dont le comte de Seckendorf reprit possession pour l'empereur Charles VII.

Un cri général s'éleva de toutes les parties du royaume, et parvint aux pieds du trône. La honteuse retraite de l'armée française présageoit le triomphe de la reine de Hongrie, enlevoit l'espoir de tirer vengeance de la perfidie du roi de Prusse, et abandonnoit à eux-mêmes des hommes que leur courage et leur constance rendoient si chers à la patrie. Le rappel et l'exil du maréchal de Maillebois appaisèrent d'autant plus aisément l'indignation publique, qu'il fut remplacé par le maréchal de Broglie.

Dès que la Bohême fut évacuée, le prince de Lobkowitz se reporta sur Prague, et coupa la communication ouverte avec la Saxe par Belle-Isle, qui sur-le-champ rendit compte de sa position presque désespérée. Le conseil de Versailles lui adressa cette courte réponse: « Evacuez Prague et sauvez l'armée à quelque » prix que ce puisse être. »

Jamais entreprise n'opposa plus de difficultés à vaincre. Des troupes nombreuses, bien équipées et bien cantonnées, resserroient la ville ; la saison étoit d'une rigueur excessive,

et les routes rompues étoient devenues impraticables. Belle-Isle conçoit et médite en secret le projet le plus savant et le plus hardi : trompant ses ennemis, ses généraux, ses soldats et jusqu'à ses espions, il part à l'entrée d'une des plus longues nuits de l'année (1), emmène quarante ôtages d'entre les plus considérables habitans, et emporte des vivres pour douze jours. Avec trente mille hommes d'infanterie, trois mille deux cents de cavalerie et trente-deux pièces de canon, il traverse des plaines couvertes de neige ; combat sans relâche des milliers de Croates et de hussards, et parvient dans quarante heures à Egra, sans avoir essuyé d'autre perte que celles qui furent l'effet du froid. Six ou sept cents hommes tombèrent victimes de son excessive âpreté, et l'un des ôtages mourut dans le carrosse du maréchal. La retraite de Prague sera à jamais le sujet de l'admiration et de l'étude des vrais militaires.

Louis XV. 1742

Belle-Isle conduisit dans le Haut-Palatinat l'armée qu'il venoit de sauver avec tant d'honneur ; il la laissa poursuivre son chemin vers la France, et courut déployer à Francfort, le caractère d'ambassadeur près des princes de l'Empire. Une maladie grave fut la suite de ses fatigues et de ses chagrins. Son imagination indignée attribuoit à la faute de n'avoir pas fait le siége de Vienne, la ruine de ses projets, et les disgrâces des armes fran- 1743

(1) La nuit du 16 au 17 décembre.

Louis XV. caises. Ainsi que son frère le chevalier de
1743 Belle-Isle, il ne pouvoit supporter la seule pensée que des rivaux jaloux eussent opposé des obstacles à leur noble ambition.

Le vieux ministre fut troublé à la vue des périls auxquels la France étoit exposée, et des atteintes portées au bien qu'il attendoit de la sagesse de son économie. Il assembla un grand conseil, qui, sous la présidence du roi, reconnut le besoin pressant de compléter les anciens corps par des levées nombreuses; et ordonna une augmentation de soixante-seize compagnies dans la cavalerie, autant dans les dragons; la levée de cinq bataillons allemands et de cinquante bataillons de milice. L'unanimité des voix décida que le maréchal de Broglie resteroit en observation sur les frontières de Bohême, pendant que le maréchal de Noailles rassembleroit une armée assez forte pour prendre une attitude offensive.

Ce général que la confiance publique rappeloit au commandement, eut pour instruction de chercher les ennemis, de les combattre dans quelque lieu qu'il pût les joindre, de les éloigner du passage du Mein, et de les rejeter sur l'abbaye de Fulde. L'objet de cette démarche offensive étoit de rendre plus longue et plus pénible, la route pour pénétrer dans le Haut-Palatinat. Quatre-vingt-douze mille hommes d'infanterie et vingt-trois mille de cavalerie furent mis sous les ordres du maréchal.

Les préparatifs de la campagne se suivoient avec vigueur, lorsque Fleury termina sa longue carrière. Pendant le cours de sa maladie, le roi lui prodigua des soins empressés et soutenus. On approcha le Dauphin du lit du cardinal, qui lui adressa ces paroles instructives : « Les princes de votre rang ne sont » guère accoutumés d'honorer de leur pré- » sence un agonisant. Ces visites ne pour- » roient pourtant que leur être utiles, parce » que par là ils apprendroient à connoître » de près la misère humaine, en leur rappe- » lant qu'ils sont hommes, et que le même » sort les attend tôt ou tard. » Louis XV. 1743

Le roi intéressa ses peuples par les larmes qu'il répandit sur la perte de son ministre. Un suffrage unanime applaudit à l'érection d'un superbe mausolée, pour perpétuer le souvenir de la douleur d'un monarque reconnoissant.

Les revers de la guerre empêchèrent les Français de prévoir combien ils donneroient un jour de regrets à l'homme dont les lumières, la sagesse, l'expérience et les vertus avoient versé un baume bienfaisant sur les plaies de l'état. Sa modération retarda la chûte d'un trône miné dans ses fondemens ; mais il l'empêcha de porter, dans cette époque de notre histoire, une de ces physionomies prononcées qui excitent ou l'indignation ou l'enthousiasme. Fleury n'a eu que de froids défenseurs contre ses foibles détracteurs ; son désintéres-

LouisXV. 1743 sement laissa ses revenus au-dessous de cent mille livres de rente : son mobilier ne parut point trop magnifique pour demeurer à l'usage du chef des sulpiciens. Sa probité imprimoit un tel respect, que l'empereur Charles VI et plusieurs autres princes lui donnoient le titre de leur père. Son économie suspendit les progrès des maux qu'aggravoit la nécessité de recourir à des ressources violentes. Sa politique amena la réunion, si long-temps désirée, de la Lorraine avec la France. Le tort d'avoir vu d'un œil trop indifférent la décadence de la marine française, ne peut trouver son excuse que dans l'aveugle confiance qu'il accordoit au comte de Maurepas.

Le roi annonça de nouveau sa résolution de tenir les rênes de l'état; mais sa foiblesse naturelle s'étoit encore accrue par la défiance que ses premiers instituteurs lui avoient inspirée de ses propres forces. Les grands travaux furent distribués entre quatre grands secrétaires-d'état, Amelot, le comte de Maurepas, le comte de Saint-Florentin et le comte d'Argenson.

Dans sa correspondance avec le maréchal de Noailles, Louis se montra sous des rapports estimables dans un homme privé, mais qui laissoient beaucoup à désirer dans un souverain. Des raisonnemens justes, et même surprenans de la part d'un prince qui avoit si peu contracté l'habitude des affaires, y sont souvent entremêlés de traits aimables : « Ma

» lettre n'est pas bien conçue, mais je suis Louis XV.
» pressé ; d'ailleurs je ne suis pas plus spiri- 1743
» tuel que cela : mais ce qui est certain, c'est
» que je fais de mon mieux. » Ce défaut
de confiance en lui-même, s'étendoit par
malheur sur ses contemporains : « Ce siècle
» n'est pas fécond en grands hommes, et il
» seroit bien malheureux pour nous si cette
» stérilité n'étoit que pour la France. » Prévention funeste qui ne pouvoit qu'étouffer les
germes d'une foule de talens que l'œil du
monarque fait éclore, et qui à cette époque
furent au moment d'arrêter la marche d'un
héros. Le comte de Saxe n'eût point occupé
le rang qui l'attendoit, ni obtenu la gloire
qu'il s'est acquise, sans la générosité du maréchal de Noailles, qui détruisit d'injustes
préventions et se montra digne de l'éloge
que son maître lui accordoit : « Ce n'est pas
» d'aujourd'hui que je connois vos bonnes
» qualités ; celle de citoyen est au-dessus de
» toutes les autres. » Louis ne surmonta son
éloignement pour le comte de Saxe, qu'à
la suite de tentatives réitérées. « Il insistoit
» sur sa qualité de huguenot, sur son ambi-
» tion d'être souverain de Courlande, sur ses
» menaces vraies ou supposées de passer à
» un autre service si on le contrarioit. *Est-ce*
» *là du zèle pour la France?* »

Pendant que dix armées recommençoient
les hostilités, Charles VII, le prétexte de ces
ruineux efforts, traînoit une vie monotone

Louis XV. 1743 dans Francfort, regrettoit ses états héréditaires et souffroit d'une cruelle pénurie. Le maréchal de Noailles lui adressa une lettre de crédit de quatre-vingts mille écus ; mais le monarque conservant une noble fierté au sein de l'infortune, n'accepta ce prêt que sous la condition expresse qu'il seroit retenu sur les subsides qui lui reviendroient dans des jours moins difficiles. Pour ne plus effaroucher sa susceptibilité, on donna ordre à l'ambassadeur de France de favoriser l'extrême passion de ce prince pour le jeu, de faire chaque jour sa partie, et d'y perdre des sommes considérables avec assez d'adresse, pour ne pas éveiller de soupçons.

Le maréchal de Noailles détacha le comte de Ségur et lui donna la commission délicate de favoriser l'approche du maréchal de Broglie ; passant ensuite le Rhin, il se porta sur le Mein et trouva l'armée anglaise campée entre Selingstadt et Aschaffenbourg. Le comte de Steins, général formé à l'école du prince Eugène, n'avoit occupé cette position que par obéissance aux ordres exprès du roi d'Angleterre. Les inconvéniens qu'il avoit prévu de cette fausse mesure, se firent bientôt sentir. Les Français maîtres du cours du Mein, coupèrent toutes les communications à l'aide desquelles leurs ennemis se procuroient des vivres. Les soldats furent bientôt réduits à demi-ration, et faute de fourrage plusieurs régimens de cavalerie coupèrent les jarrets de

leurs chevaux. Au moment de cette crise pé- Louis XV, 1743
nible, George vint à l'armée, reconnut l'impossibilité d'effectuer sa jonction avec le prince Charles, craignit que ses troupes ne périssent des suites de la famine, et ordonna un mouvement rétrograde sur Hanau, que douze mille Hanovriens et Hessois lui conservoient. D'après cette résolution, les Anglais décampèrent la nuit; mais à peine avoient-ils fait trois lieues, qu'ils se virent étroitement renfermés sous le village de Dettingen. Le maréchal de Noailles avoit combiné ses manœuvres avec une telle justesse, que l'ennemi ne pouvoit que combattre avec un grand désavantage s'il commençoit l'attaque, ou périr faute de vivres s'il ne faisoit aucun mouvement. Le maréchal-de-camp de Valière, consommé dans son art, plaça des batteries qui foudroyèrent l'ennemi et le renversèrent dans un défilé. George et le duc de Cumberland son fils, frémissoient d'indignation de se voir ainsi exposés et pensoient à poser les armes. L'impétuosité française renouvela les journées désastreuses de Crécy et de Poitiers.

Le maréchal de Noailles, entraîné par ce désir excessif du bien, qui porte un général à tout voir par lui-même, et qui quelquefois devient désavantageux, voulut pour son malheur reconnoître un gué, et laissa le commandement de Dettingen à son beau-frère le duc de Grammont.

Cet officier, jeune, impétueux et peu ré-

Louis XV. 1743 fléchi, méprise l'ordre exprès de conserver sa position avantageuse, passe un ravin avec douze mille hommes, et fond sur les ennemis dans une petite plaine appelée *le Chant du Coq*. La bataille s'engage; l'imprudente attaque du duc de Grammont force au silence les batteries du général de Valière. Les Français sont animés par leur confiance dans une victoire certaine; les Anglais les reçoivent avec l'intrépidité du désespoir. George, plein de valeur, porte par sa présence et par ses exemples, l'audace dans tous les bataillons. Après quatre heures de mêlée, les Français perdent du terrain. Le régiment des Gardes prend la fuite et se jette dans le Mein. Le duc de Duras, à la tête de l'invincible Auvergne et du redoutableLimousin,sauve l'armée d'une entière déroute.

Les Anglais eurent l'honneur de la journée, mais n'en recueillirent qu'une gloire stérile.

George, après avoir dîné sur le champ de bataille, s'obstina à reprendre le lendemain la route de Hanau.

Lord Stairs eut la noblesse de recommander à la générosité française, « les blessés anglais » qui demeurèrent abandonnés, et qui, sui» vant l'expression des historiens leurs com» patriotes, furent traités avec une clémence » sans exemple, dans laquelle on reconnoît » combien les temps actuels surpassent en » humanité les siècles les plus célébrés dans » l'histoire ancienne. »

Le duc de Rochechouart, les marquis de Sabran et de Fleury, les comtes d'Estrades et de Rostaing, avec vingt-sept officiers supérieurs, furent tués. Le comte d'Eu, le duc de Boufflers, le marquis de Gontaut, les comtes d'Harcourt, de Beuvron et de la Mothe-Houdancourt, avec soixante-six officiers de la maison du roi, furent blessés. Leur conduite prouva que les membres de la noblesse n'avoient point dégénéré de leur antique vaillance. « En rappelant cette triste jour-» née, on ne doit pas omettre la mort du » comte de Boufflers, de la branche de Ren-» nancourt. C'étoit un enfant de dix ans et » demi ; un coup de canon lui cassa la jambe ; » il reçut le coup, se vit couper la jambe et » mourut avec un égal sang-froid. Tant de » jeunesse et tant de courage attendrirent tous » ceux qui furent témoins de son malheur. »

Louis XV. 1743

Le maréchal de Noailles attribua sa disgrâce à une entière absence de discipline, qui, sans de prompts remèdes, « feroit tomber les » troupes dans la dernière décadence. » Il s'efforça de pallier la faute de son beau-frère : « Cet événement doit le corriger de la seule » chose qui eût pu l'empêcher de devenir un » bon général. »

Le roi consola le maréchal de sa défaite, rendit hommage à la conduite des princes du sang, et blâma le duc de Grammont. « Je » n'ai jamais douté de la valeur de votre beau-» frère ; mais je crains fort que la précipita-

Louis XV. 1743

» tion avec laquelle il vous a entraîné dans » cette affaire, ne lui fasse grand tort parmi » les troupes. » Le jugement qui avoit dicté ce reproche, l'accompagnoit d'un ordre plein de sagesse. « Ce qu'il vous convient d'étudier » dans nos jeunes seigneurs, c'est les talens » qu'ils développent, pour peu que vous les » cultiviez, et qu'ils deviennent de bons géné- » raux. » Louis terminoit sa lettre par l'offre de se rendre à l'armée; le maréchal se hâta d'y répondre : « Sire, les affaires de votre » majesté ne sont ni assez bonnes ni assez » mauvaises pour qu'elle hasarde cette dé- » marche. »

L'échec de Dettingen entraîna la perte des villes que les Français avoient conquises en Allemagne. Braunau et Straubing ouvrirent leurs portes. Le marquis d'Hérouville, après avoir soutenu dans Egra les horreurs de la famine, se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison. Le marquis de Granville capitula, et obtint des conditions honorables dans Ingolstadt. Le maréchal de Broglie hâta son arrivée aux frontières. A Wimpfen sur le Necker, il mit à la disposition du comte de Saxe, vingt mille hommes dans l'état le plus déplorable, tristes restes de plus de cent trente mille hommes qui s'étoient successivement avancés dans l'Empire.

Le maréchal de Broglie se vit l'objet de la haine de la nation, des regrets de l'armée et de la froideur du monarque. Personne n'eut

la générosité d'élever la voix en faveur d'un Louis XV.
homme qui, dans la Bohême, avoit déployé 1743
des talens supérieurs et une bravoure à toute épreuve. Son frère l'abbé de Broglie sortit de l'abbaye de St. Michel, où il expioit dans une pieuse solitude, les bruyans écarts de sa jeunesse. Ses plaintes éloquentes ne furent point écoutées. Madame de Châteauroux hasarda, mais sans aucun succès, la défense de l'accusé, qu'elle présenta comme une victime de la politique ; son exil fut prononcé.

Pour réparer en partie le grand vide des armées, on ordonna la levée de trente-six mille hommes de milice. Le trésor royal trouva quelques secours dans sa détresse, par la création de rentes viagères en forme de tontine, et par l'établissement d'une loterie.

Les Parisiens furent un peu distraits de leur abattement, par la pompe de l'entrée de deux envoyés de la régence de Tunis, qui firent au roi des réparations pour quelques insultes dont les pirates s'étoient rendus coupables, et qui offrirent de magnifiques présens. Le comte de Massia, suivi de quatre vaisseaux, avoit décidé cette démarche.

Quoique la France regrettât quatre-vingts mille hommes de ses vieilles troupes, cent mille recrues, une foule d'officiers expérimentés, et une dépense de trois cent cinquante millions, l'ardeur publique ne paroissoit point ralentie. Des transports de joie écla-

Louis XV. tèrent de toutes parts, lorsque Louis électrisé
1744 par sa maîtresse, annonça la résolution de faire la campagne, et de partager à son tour les lauriers dont ses aïeux s'étoient couronnés pour s'emparer du trône, pour s'y maintenir ou pour le recouvrer.

Par une de ces bizarreries de forme que le préjugé maintient et que la raison ne sauroit expliquer, le sang couloit à grands flots et la paix n'étoit pas rompue. La cour de France fit enfin une déclaration de guerre, et publia des manifestes contre la reine de Hongrie et contre le roi d'Angleterre.

Les premiers jours de l'année avoient vu une bataille livrée à la flotte de l'Angleterre, par les escadres combinées de France et d'Espagne. Quoique les cinquante-deux vaisseaux anglais eussent la supériorité du nombre, ils ne purent obtenir l'apparence d'un avantage dans ce combat d'une extrême longueur, qui couvrit de gloire le marquis de Court et l'amiral espagnol. Les Anglais prirent la fuite vers Mahon et laissèrent la mer libre.

Peu après une action aussi brillante, le comte de Maurepas reçut l'ordre de faire armer à Brest vingt-six vaisseaux de ligne, quatorze frégates et treize brûlots. Ces forces étoient destinées à protéger la descente du prétendant en Angleterre. Edouard, digne par son courage et par sa magnanimité d'un sort moins rigoureux, accourut de l'Italie, traversa la France *incognito*, et se flatta d'un

brillant avenir, lorsque sur la flotte que le Louis XV.
marquis de Roquefeuille commandoit, il ren- 1744
contra le comte de Saxe à la tête des troupes destinées pour la descente. L'expédition conçue avec sagesse, avoit été préparée avec diligence ; Edouard mit à la voile, et aperçut pour la première fois les côtes de sa patrie, où des partisans nombreux l'appeloient. D'après les rigueurs de la fortune si constamment acharnée à poursuivre les Stuart, les vents tourmentèrent plusieurs jours les bâtimens français, et les repoussèrent sur les côtes de France, où beaucoup de soldats périrent. Les Anglais instruits par ce contre-temps, radoubèrent leurs vieux vaisseaux et se mirent à l'abri de l'invasion.

La sollicitude du ministère français se porta sur le continent. Le maréchal de Noailles sut profiter de la jalousie du grand Frédéric contre la reine de Hongrie : ce monarque voyoit dans le chef de la maison d'Autriche, l'ennemi naturel de ses états ; pendant que son génie lui montroit dans la France un allié puissant, dont la Prusse ne pourroit jamais s'éloigner sans un péril éminent, ou plutôt sans courir au-devant d'une ruine certaine. Habile dans l'art de suivre les sentiers qui lui étoient les plus étrangers, il témoigna de la confiance, de l'amitié, même du respect pour Louis, dont les goûts et les foiblesses ne prêtoient que trop à son humeur caustique. Il protesta « que » le roi pourroit avoir des alliés plus puis-

Louis XV. » sans, mais qu'il n'en auroit jamais de plus
1744 » fidèles, de moins onéreux et de plus atta-
» chés à sa véritable gloire, que lui : je suis
» bien aise, ajoutoit-il, de remplacer les
» Suédois, qui étoient autrefois les alliés de
» la France. A présent c'est un corps sans
» ame ; pour moi, j'en ai une, et l'on en
» sera content. Je ne doute pas que le *fan-*
» *tôme* de la maison d'Autriche ne soit bien-
» tôt détruit ; car, que votre majesté ordonne
» à ses généraux de battre par-tout les en-
» nemis, et ils seront battus. »

Le prince de Conti passa les Alpes avec vingt mille hommes, pour seconder les opérations de l'infant don Philippe.

Le maréchal de Coigny reçut trente mille hommes pour protéger l'Alsace.

Le maréchal de Belle-Isle, à la tête d'un corps considérable, couvrit la Lorraine ; et le comte de Seckendorff, général de l'armée bavaroise, occupa un camp retranché sous Philisbourg.

Le roi accompagné de ses ministres de confiance, prit la route de la Flandre ; il honora le maréchal de Noailles du titre de son lieutenant, et choisit pour ses aides-de-camp les ducs de Meuse, de Richelieu, de Luxembourg, d'Aumont, d'Ayen, de Péquigni et le prince de Soubise. Les acclamations des campagnes et les fêtes que donnèrent les villes, prouvèrent l'enthousiasme des peuples.

Observateur scrupuleux des devoirs de la

religion, Louis prétendit marquer l'ouverture de sa première campagne, par un hommage solennel qu'il offrit à Dieu dans l'église de l'abbaye de Cisoin. A cette *messe du Saint-Esprit*, le marquis de Bissi reçut, d'après une promotion personnelle, le collier des ordres et justifia un honneur si distingué par des services glorieux, que trente-deux blessures attestoient. Louis XV. 1744.

La piété du monarque contrastoit d'une manière assez frappante, avec l'indécence de traîner une maîtresse à sa suite; mais les Français pardonnoient les foiblesses de l'amour à un prince dans la fleur de l'âge, et qui montroit le désir de donner des preuves de sa valeur. Cette maîtresse elle-même étoit chérie, parce qu'on la regardoit comme étant l'auteur d'une démarche unanimement approuvée.

Le maréchal de Noailles attendoit le roi à la tête de quatre-vingts mille hommes; quarante mille formoient le corps d'observation que le comte de Saxe commandoit.

Louis parut à l'armée : il y porta une aimable modestie, et ce touchant embarras qui, dans un jeune souverain, captive l'intérêt. Sa belle figure n'offroit pas le caractère majestueux de celle de Louis XIV, mais elle attiroit les cœurs et savoit les émouvoir.

Les Hollandais effrayés de l'arrivée des Français en Flandre, n'osèrent remplir l'engagement qu'ils avoient contracté de joindre

Louis XV. 1744 leurs troupes aux armées du roi d'Angleterre et de la reine de Hongrie ; ils envoyèrent des députés que Louis étonna par l'énergie de ses discours : « J'ai fait connoître assez long-» temps mon inclination pour la paix ; mais » plus j'ai différé la guerre, moins j'en sus-» pendrai les effets. » La promptitude des opérations militaires, prouva bientôt que la fermeté de sa conduite s'accordoit avec celle de ses discours. Les envoyés de la Hollande furent, avant leur départ, témoins de la prise de Courtrai et de l'enlèvement de Menin. Les fortifications de la seconde de ces villes étoient regardées comme le chef-d'œuvre de Vauban ; cet honneur ne les garantit pas de leur destruction.

Le siége d'Ypres présenta plus de difficultés à vaincre. L'historien y rencontre quelques-uns de ces traits qu'on aime à recueillir.

Le roi acquit une réputation de haute valeur, dut l'amour des soldats à ses bienfaits et inspira le respect par son humanité. Plusieurs fois il approcha des palissades de la place à la portée du pistolet, distribua dans les tranchées des dons auxquels ses grâces ajoutoient une grande valeur, et repoussa la proposition de brusquer une attaque qui, par la perte de quelques hommes, eût assuré quatre jours plutôt la possession de la ville. « Eh » bien, prenons-la quatre jours plus tard ! » j'aime mieux perdre quatre jours devant » une place, qu'un seul de mes sujets. »

Ce vœu touchant ne fut point accompli. Le monarque eut des larmes à verser sur la perte d'un homme, l'honneur de la France, respecté des étrangers et qui inspiroit de la considération à Frédéric. Le marquis de Beauveau, orné des qualités les plus nobles et les plus attachantes, recommandable par de vastes connoissances, d'une supériorité reconnue dans le cabinet et sur le champ de bataille, fut atteint d'un coup mortel à l'attaque d'un chemin couvert. Ses soldats s'empressèrent à lui donner des secours; mais il les refusa: « Mes amis, laissez-moi mourir et allez combattre. »

Louis XV, 1744

On aime par fois à détourner ses pensées des objets élevés pour les reposer sur les belles actions de ces braves, que leur obscurité rend d'autant plus recommandables, qu'elle les prive de la gloire qui seule en est la digne récompense. Belleisle, né à Uzès et grenadier dans le régiment de Limousin, entend un ingénieur offrir cinq louis à l'homme assez entreprenant pour sonder le fossé d'une demi-lune. Il part, exécute la commission à travers une grêle de coups de fusil, rend un compte exact et refuse la récompense qui avoit été promise. Le général de jour se persuadant que la somme est refusée comme trop médiocre, ordonne de la porter à cinquante louis. L'intrépide et généreux Belleisle répond: « Général, cela gâteroit mon action. »

Louis XV. Ypres étoit à peine soumis, que le fort
1744 Kenoque et Furnes reçurent la loi des Français.

L'ardeur des troupes sous les ordres du roi, fut encore animée par la nouvelle des succès que le prince de Conti obtenoit en Italie. Les Français et les Espagnols, animés d'une noble émulation, avoient emporté les châteaux d'Aspremont, d'Utelle, de Nice, de Castel-Nuovo, de Montalban et de Villefranche; ils venoient de pousser les troupes du roi de Sardaigne dans les rochers, les torrens, les gorges étroites et les précipices, malgré le feu d'une artillerie formidable par sa position, et malgré les efforts de l'amiral Mattheus qui s'étoit avancé avec tous les soldats et presque tous les matelots de la flotte anglaise. Le bailli de Givry-Chevert et le brigadier Lacoste gravissent en plein jour le roc du château Dauphin. Les grenadiers de Poitou se pressent sur leurs traces. Deux mille Piémontais retranchés dans ce poste, foudroyent les assaillans qui ne pouvoient répondre à ce feu terrible. Par un prodige que l'intrépidité seule enfante, le lieutenant-colonel de Poitou et ses grenadiers « passent par les » embrasures du canon ennemi, dans l'ins- » tant où les pièces reculoient par leurs mou- » vemens de réfuge. » De trois chefs de cette audacieuse entreprise, le seul Chevert évita la mort et completta le succès, par sa présence d'esprit autant que par sa valeur.

Les barricades formées dans un précipice Louis XV.
de quelques toises d'ouverture, entre deux 1744
montagnes d'une hauteur inaccessible, dans lesquelles la rivière de Sture avoit été amenée, et que trois retranchemens protégés par un chemin couvert défendoient, furent tournées avec une admirable habileté. La prise du château de Demont qui, sur un rocher isolé, dominoit la plaine de Sture, ouvrit aux Français les riantes campagnes du Piémont.

La seule ville de Coni fermoit encore l'entrée du Milanais. Les alliés en formèrent le siége. Le roi de Sardaigne fondit sur les lignes avec des forces supérieures, se vit repoussé malgré la vigueur de ses attaques, chercha la mort par un mouvement de désespoir, fut enlevé du champ de bataille par ses gardes, et y laissa cinq mille morts, tandis que les Français n'eurent que cent hommes à regretter.

Le cours des triomphes du roi fut interrompu par la nouvelle que le maréchal de Coigny accordant une confiance trop illimitée aux promesses du comte de Seckendorf, général bavarois, avoit laissé les Autrichiens maîtres du passage du Rhin sous Philisbourg. Leurs troupes le resserroient de sorte que ses communications étoient coupées avec l'armée que Belle-Isle commandoit sur la Moselle, et le corps aux ordres du duc d'Harcourt.

Le prince Charles à la tête de quatre-vingts mille hommes, qui recevoient chaque jour

Louis XV. des renforts, se trouva maître de la campagne. Trenk, fameux partisan et le successeur du féroce Mentzen, poussa si loin ses courses dans la Lorraine, que Stanislas fut obligé de s'éloigner de Lunéville.

1744

Le roi reconnut de quelle importance il devenoit pour le sort du royaume et pour le salut de ses alliés, qu'une si redoutable invasion fût réprimée. Résolu de marcher en personne vers l'Alsace, il se fit précéder par vingt-six bataillons et trente-six escadrons, sous les ordres du maréchal de Noailles ; indiqua Metz pour le lieu du rendez-vous général, et laissa au maréchal de Saxe la commission difficile d'arrêter avec quarante-cinq mille hommes, les progrès de plus de soixante-dix mille combattans.

Lors de cette crise dangereuse et pressante, Louis montra une résolution aussi noble que franche. Le maréchal de Noailles lui représenta combien il seroit avantageux de diminuer l'énormité des équipages qui encombroient les armées, épuisoient les magasins et gênoient les marches. Il répondit : « Je donnerai l'exemple de la réforme ; on verra » que je sais me passer d'équipages, et s'il » le faut, l'épaule de mouton des lieutenans » d'infanterie me nourrira parfaitement. »

A Metz, le roi trouva le maréchal de Schmettau qui lui apportoit l'assurance que Frédéric son maître fondoit sur la Bohême avec quatre-vingts mille hommes et en faisoit marcher

vingt mille autres en Moravie. Une aussi Louis XV.
puissante diversion nécessitoit la retraite du 1744
prince Charles, relevoit le parti de l'empereur, et menaçoit de nouveau les états de la reine de Hongrie; les cœurs s'ouvroient à la joie comme à l'espérance, lorsqu'une affliction vive, profonde et générale se répandit dans toute l'étendue du royaume. Le roi attaqué d'une fièvre putride, parut être tout-à-coup sur les bords du tombeau. Tous les ordres de l'état se livrèrent à la plus excessive douleur. De toutes parts retentissoit cette plainte expressive : « S'il meurt, c'est pour » avoir marché à notre secours. »

La conduite du roi justifioit pleinement l'intérêt universel et si fortement exprimé, qu'inspiroit sa situation. Dans un moment où les douleurs se faisoient le plus vivement sentir, il dit au comte d'Argenson : « Ecrivez » au maréchal de Noailles, que pendant » qu'on portoit Louis XIII au tombeau, le » prince de Condé gagnoit une bataille. »

Le jour où la mort plana sur la tête d'un souverain chéri, les Français ne purent dissimuler le scandale de le voir entouré de l'objet et des confidens d'une passion illégitime. Les vœux redoublés du public réclamèrent la présence de la reine. Cette vertueuse princesse languissoit abandonnée à une espèce de dénuement, qui se fût opposé à son départ, si Rouillé, receveur-général des finances, n'avoit fait une avance de mille louis.

Louis XV. 1744 Le Dauphin donna des preuves touchantes de la beauté de son ame ; souvent il s'écrioit dans l'effusion de sa douleur : « Ah ! pauvre » peuple, qu'allez-vous devenir ? Quelle res- » source vous reste-t-il ? moi ! un enfant.... » O Dieu, ayez pitié de ce royaume. » Cédant à une sensibilité peut-être trop peu mesurée, il partit pour Metz. Charron, lieutenant de roi de Verdun, interrompit la marche de l'héritier de la couronne. Ce militaire d'une inébranlable fermeté, remplit son devoir sans crainte d'offenser un prince qui, selon toutes les apparences, touchoit au moment de devenir son souverain. Un ordre du roi fit reprendre au Dauphin la route de Versailles. La condescendance du duc de Châtillon au désir de son auguste élève, le fit exiler ; le cordon rouge récompensa l'énergique Charron.

La reine, le duc de Chartres et l'évêque de Soissons jouirent du bonheur de ramener le monarque aux consolations de la religion. La duchesse de Châteauroux, arrachée des pieds du lit de son amant, vit bientôt sa disgrâce momentanée faire autant d'ingrats, des nombreux flatteurs qui l'obsédoient. Elle ne trouva que dans le maréchal de Belle-Isle et le duc de Richelieu les mêmes sentimens qu'ils lui avoient témoignés. Deux domestiques de ce dernier, la dérobèrent aux outrages du peuple ; mais ne purent la garantir des injures et des malédictions que l'on vomissoit de toutes parts contre une femme,

qu'une haine injuste ne voyoit plus que comme l'auteur du désastre public. Louis XV. 1744

La convalescence inespérée du roi fit succéder aux accens de la douleur, une joie si vive, que dans son ivresse un sentiment unanime lui décerna le surnom de Louis-le-Bien-Aimé. Surpris lui-même d'un tel enthousiasme, il répéta différentes fois: « Hélas! je n'ai rien » fait pour qu'ils me chérissent avec tant d'af- » fection (1). » Louis quitta Metz dès que ses forces furent revenues, et parut devant Fribourg que son armée investissoit. Sa maigreur, sa mélancolie et sa sensibilité pour les blessés, pénétrèrent les troupes d'une ardeur héroïque. La résistance des assiégés coûta aux Français cinq cents grenadiers et quinze cents soldats; mais l'intrépidité française, aiguillonnée par les regards du monarque, surmonta les efforts du général d'Amnitz, qui ne parvint point à préserver sa garnison de la disgrâce de se voir prisonnière de guerre.

---

(1) Louis XV conserva toujours dans son cabinet, et se plut souvent à montrer un volume qui contenoit différentes pièces que l'on avoit publiées pour célébrer sa convalescence. On y remarquoit des vers qu'un petit-fils de Racine avoit, à l'âge de dix ans, écrit au-dessous d'un symbole allégorique « qui étoit une fleur de lys qu'un moissonneur sembloit » respecter, avec cette légende : *Est gloria terræ;* elle est » la gloire de la terre. »

« Moissonneur, qu'en ta main cruelle
» La faux s'arrête en ce moment.
» Ah! respecte une fleur si belle;
» De la terre elle est l'ornement. »

Louis XV. 1744

La conquête de Fribourg termina une campagne qui avoit inspiré tant d'intérêt. Le roi, avant d'arriver à Paris, traversa une foule d'individus qui le combloient des témoignages les plus touchans d'admiration et d'amour. Son premier soin fut de donner des éloges à la conduite du maréchal de Saxe, qui avoit contenu dans l'inaction un ennemi extrêmement supérieur en force, et qui venoit de fournir aux officiers une superbe leçon pour la guerre défensive.

Un envoyé de Frédéric annonça que son maître s'étoit vu forcé à rétrograder de la Bohême. « Le marteau d'or des Anglais avoit » ouvert les portes de fer des Saxons, et l'in» térêt d'un moment les avoit aveuglés sur un » intérêt plus durable. »

Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne, manifesta son alliance avec la reine de Hongrie, par l'envoi d'un corps de trente mille hommes, qui valut au prince Charles une entière prépondérance. La Silésie paroissoit menacée, et la perte de cette riche province eût fait évanouir la gloire d'un règne mémorable.

Le cabinet de Versailles redouta l'abandon d'un allié qui avoit déjà changé trois fois de parti. Quarante mille hommes reçurent l'ordre d'occuper les trois électorats ecclésiastiques, et de servir de garans d'une utile diversion, au moment de la reprise des hostilités. Belle-Isle énorgueilli par les marques de la confiance de

Frédéric, nourrissoit l'espérance d'ajouter à sa réputation. Il suivoit avec rapidité la route de Berlin, lorsqu'un détachement de dragons l'enleva au sein de l'électorat d'Hanovre, dans la forêt de Harry, près du village d'Elbingrod. Le chevalier de Belle-Isle son frère l'accompagnoit : tous deux furent conduits en Angleterre et renfermés au château de Windsor.

Louis XV. 1744

La profonde tristesse de Louis et la vive agitation des courtisans, annonçoient d'une manière certaine quelqu'orage dans l'intérieur du palais. Le respect pour des promesses solennelles et le cri de la conscience, luttèrent vainement contre les attraits de l'amour et les piéges de l'intrigue : le retour de la duchesse de Châteauroux fut prononcé. Cette femme avoit de trop graves sujets de plaintes à former, pour que ses ennemis ne redoutassent pas sa vengeance. Mais sa mort mit bientôt un terme à ses projets et aux craintes de ses ennemis.

Le danger de la favorite avoit produit une violente secousse : Louis s'abandonna les premiers jours à la douleur ; mais sa légéreté ramena bientôt le calme : d'après son insouciance, il ne donna aucune suite aux murmures, et aux apparences qui déposoient contre les causes secrètes de ce tragique événement.

Le désir de distraire le roi d'un reste de mélancolie, donna lieu à l'extrême magnifi-

Louis XV. cence des fêtes qui célébrèrent le mariage du
1744 Dauphin avec l'infante Marie-Thérèse d'Espagne. Ce fut au milieu des bals et des spectacles, que la nouvelle de la mort de Charles VII démontra l'inutilité des combats et des négociations qui avoient épuisé la France d'hommes et d'argent, pour la cause d'un prince dont le chagrin venoit de hâter la dernière heure. Dès ce jour, on conçut quelque espérance de voir la paix renaître dans l'Europe.

La France n'avoit plus d'intérêt à soutenir le rôle pénible d'auxiliaire d'un empereur que sa seule politique avoit créé. Le fils de ce monarque sembloit être attaché par les liens les plus sacrés aux intérêts d'une puissance qui, avec tant de générosité, avoit rétabli son aïeul dans la Bavière, et travaillé à l'élévation de son père. La surprise et l'indignation furent à leur comble, lorsqu'on apprit que le jeune électeur venoit de signer un traité d'alliance
1745 avec la reine de Hongrie. Aggravant bientôt ses torts par un acte de trahison, il donna l'ordre à ses troupes de se replier sur Munich, et de laisser cinq mille Français exposés aux attaques de quinze mille Autrichiens.

Le marquis de Ségur ne s'étonna ni de la supériorité des ennemis, ni de la défection du général bavarois, ni des talens reconnus du comte de Bathiani : il opposa de la présence d'esprit, de la valeur et du talent : après avoir tué beaucoup de monde à l'ennemi, il par-

vint à Donawert. Dans cette suite de combats Louis XV.
sanglans et glorieux, le marquis de Rupelmonde fut atteint d'un coup mortel. Distingué par sa naissance, ses services, ses qualités essentielles, ses lumières et son amabilité, il recueillit ses forces pour dire à son aide-de-camp : « Laissez-moi mourir. Courez » avertir le marquis de Ségur qu'il mette ordre » à l'arrière-garde. » Le marquis de Crussol prit la place de l'excellent officier que l'on venoit de perdre, se montra digne de ce choix, et reçut avec les récompenses de la cour, les éloges de l'armée. 1745

La modération naturelle au roi ne tint pas contre un procédé peu généreux. L'attribuant aux démarches secrètes de la reine de Hongrie, il publia la résolution de s'opposer à ce que le grand-duc fût élu empereur, « et d'employer » jusqu'au dernier de ses soldats pour l'em» pêcher de l'être. » L'ambassadeur de France offrit la couronne impériale à ce même Auguste qui avoit dépouillé Stanislas. La tendresse et la vénération que le gendre vouoit à son beau-père, ne purent mettre aucun obstacle aux combinaisons de la politique. Auguste répondit : « Que quoique les charges de » la dignité impériale lui parussent pesantes, » il se prêteroit à les supporter, dans l'espé» rance de contribuer au repos de l'Europe, » et de donner au roi de France une preuve » du prix qu'il attachoit à son estime. Mais, » prince-vicaire de l'Empire, et ayant touché

Louis XV. 1745 » des subsides de l'Angleterre, il formoit le » vœu de ne pas chercher son élévation par » la voie des armes. »

Du moment où le cabinet de Versailles se tint assuré des intentions de l'électeur de Saxe, les préparatifs de la campagne se firent avec une nouvelle activité. Le prince de Conti fut rappelé d'Italie, où ses exploits lui avoient valu le surnom de *moderne Annibal*, mais où son opiniâtreté offensoit la hauteur de don Philippe. Il n'accepta qu'à regret la commission pénible pour son ardeur entreprenante, d'occuper les Autrichiens de manière à empêcher que leurs forces réunies ne tombassent sur le roi de Prusse. Toute affaire décisive fut strictement interdite au prince.

Le maréchal de Maillebois obtint le commandement de l'armée d'Italie; on étoit persuadé que son expédition de Corse l'avoit familiarisé avec la guerre des montagnes.

Le maréchal de Saxe, autant pour la prospérité des armes françaises que pour sa gloire personnelle, fut placé à la tête de l'armée que l'on destinoit à exécuter dans la Flandre les opérations offensives. Ce général, qu'une hydropisie avoit conduit aux portes du tombeau, dit à la réception des ordres du roi : « Il ne s'agit pas de vivre, mais de partir. » Le lendemain, dès la pointe du jour, il subit la ponction : dans la matinée, il travailla cinq heures avec le marquis de Croismar, maréchal-général-des-logis de l'armée, et avec le che-

valier d'Espagnac, major-général, sans que Louis XV.
nulle marque de foiblesse se fît remarquer 1745
dans son maintien, dans ses discours, ou dans ses projets.

Le maréchal rassembla ses forces sous Maubeuge, attira l'attention des ennemis sur Mons et investit Tournai. Les alliés résolurent de délivrer cette place. Les Hollandais démentirent leur circonspection ordinaire, et insistèrent sur la nécessité de livrer une bataille. Le maréchal se hâta d'envoyer à la cour le plan de la position des armées. Le roi quitta Versailles et parut le lendemain au camp devant Tournai. Tous les cœurs s'embrâsèrent d'un nouvel enthousiasme, à la vue du souverain qui amenoit sur le théâtre de la guerre son fils unique.

Dix-huit mille hommes furent chargés de la défense des lignes; l'armée marcha au devant des alliés qui s'avançoient par le chemin de Mons : elle occupa une position avantageuse, et s'y fortifia au moyen de deux redoutes : son aile droite fut opposée au village d'Anthoin, et sa gauche au bois de Barri : la petite ville de Fontenoy formoit un poste en avant du centre, mais plus rapproché du bois que du village. Soixante-huit escadrons de cavalerie étoient rangés en bataille sur deux lignes derrière l'infanterie. La maison du roi et les carabiniers composoient un corps de réserve dont la droite s'appuyoit à la chaussée de Mons.

Louis XV. 1745 Le roi parcourut les postes, approuva les dispositions, donna au château de Pontachin, à souper aux principaux officiers, montra de l'enjouement, et observa que depuis la journée de Poitiers, aucun roi de France n'avoit paru à l'armée avec son fils, et qu'aucun, depuis St. Louis, n'avoit en personne remporté une victoire complète sur la nation rivale. Le lendemain, il se leva dès la pointe du jour, éveilla le comte d'Argenson, et se rendit sur l'élévation où sa place avoit été désignée.

Les Français coururent aux armes, et saluèrent leur roi par de vives acclamations. Non moins animés, les Anglais, les Autrichiens, les Hanovriens et les Hollandais déployèrent à l'envi une généreuse émulation. Leurs bataillons grossis de plusieurs détachemens envoyés par les villes, présentoient une force effective de soixante mille hommes : les Anglais se formèrent à l'aile droite, et laissèrent aux alliés le centre et l'aile gauche. L'armée française accordoit une juste confiance à son général, à qui la nature avoit départi le génie de la guerre, qui devoit à ses réflexions de vastes connoissances, et à l'habitude des dangers un calme imperturbable. L'armée des ennemis suivoit avec empressement les pas du jeune duc de Cumberland, qui, sous les yeux du roi son père, s'étoit distingué à la bataille de Dettingen.

De nombreuses décharges d'artillerie ouvrirent cette mémorable et meurtrière journée.

Le duc de Grammont tomba le premier au nombre des victimes. Auteur, par son imprudence, des revers de Dettingen, il reçut la mort avec un sang-froid héroïque, coûta des regrets au roi, et mérita l'honneur qu'on lui fit, de placer le bâton de maréchal de France sur son cercueil. Louis XV. 1745

Au même instant, les Anglais attaquent Fontenoy, et les Hollandais Anthoin. Trois fois repoussés, ils essuient de grandes pertes. Le maréchal de Saxe, fatigué de plus en plus par son hydropisie, se fait porter dans une litière d'osier. Ce spectacle d'une lutte magnanime entre la force de l'ame et les souffrances du corps, devenoit encore plus touchant par la générosité du maréchal de Noailles, qui, après avoir commandé des armées plusieurs campagnes de suite, faisoit le service de simple aide-de-camp d'un général qui s'étoit pour ainsi dire élevé sous ses regards.

Le duc de Cumberland s'aperçoit que l'unique moyen de vaincre est de s'emparer du bois de Barri. Aussitôt il ordonne au comte d'Ingloski de s'en rendre le maître. Le partisan Grassin, chef d'un corps de volontaires de son nom, avoit pendant la nuit fait des abattis que d'Ingloski ne tente point de forcer, et contre lesquels il demande de l'artillerie.

Le duc de Cumberland frémit de l'incertitude qui dérangeoit son plan. Par un mouvement assez audacieux pour que le maréchal de

Louis XV. 1745 Saxe n'eût pas supposé que personne se sentît la hardiesse de l'exécuter, il se jeta dans l'intervalle de quatre cents toises qui séparoit le bois de Barri du village de Fontenoy. Cette manœuvre donna lieu à la formation de cette colonne à jamais fameuse dans les fastes militaires : exposée par ses flancs à des feux croisés, elle s'avance à pas mesurés et précédée de six pièces de canon. Le général Campbel, le lord d'Albermale et le jeune Churchill fils naturel de Marlborough, règlent ses mouvemens. Elle arrive en présence des gardes-françaises qui avoient à leur droite les gardes-suisses, et à leur gauche le régiment de Courten. Les officiers des deux armées se saluent; le comte d'Albermale prend la parole : « Messieurs les gardes-françaises, » tirez. Le comte d'Anteroche répond : Messieurs, nous ne tirerons jamais les premiers, » commencez vous-mêmes. » Un feu roulant éclate et se nourrit. Les gardes-françaises démentent bientôt leur première audace : ils prennent la fuite. Les gardes-suisses opposent une plus longue résistance. Courten se fait écraser : le marquis de Lutteau, lieutenant-général de jour, amène le régiment d'Aubeterre. Ce respectable officier reçoit une blessure grave, n'y laisse poser qu'un premier appareil, et reste sur le champ de bataille. « Le » service du roi m'est plus cher que ma vie. » Dans cette noble disposition, il reçoit deux coups mortels.

Le marquis de Croy s'avance fièrement à la tête de la brigade de la Couronne. Le duc d'Avray étoit colonel de ce régiment, célèbre par l'honneur qu'il s'étoit acquis sous les remparts de Maestricht (1). Louis XV. 1745

Le chef, tout l'état-major, trente-deux officiers et deux cent soixante soldats sont renversés. La Féronais, de brigade avec la Couronne, essuie une perte très-considérable. Le duc de Biron rend le service important de placer les grenadiers du régiment du Roi à la tête du chemin de Fontenoy, et de les soutenir par les autres compagnies de ce corps distingué.

Le duc de Cumberland presse par ses aides-de-camp, les Hollandais pour qu'ils se portent sur leur droite, et se joignent à sa colonne qui avoit dépassé Fontenoy. Si ses exhortations eussent prévalu sur la lenteur hollandaise, la défaite des Français étoit inévitable.

Le maréchal de Saxe fait un effort surnaturel et se porte aux différentes attaques; tantôt sur son brancard, tantôt à cheval, souvent même à pied; mais frappé de l'éminence du danger, il charge le marquis de Saint-Mexant de supplier le roi de repasser

(1) Cet excellent régiment portoit le nom de la *Reine-mère* : il fit au siége de Maestricht des actions d'une si grande intrépidité, que le roi lui envoya une couronne. Cette couronne donna le nom au corps; elle étoit peinte sur les drapeaux, avec cette devise : *Hanc dedit Maestrica coronam*; Maestricht lui a donné cette couronne.

Louis XV. l'Escaut, tandis qu'il feroit tous ses efforts
1745 pour rétablir l'ordre. Le roi réplique : « Je » suis bien sûr qu'il fera tout ce qu'il pourra, » mais je resterai où je suis. » Avec un calme digne d'éloge, il regarde l'effet de plusieurs boulets qui frappent le pied de la colline qu'il occupoit proche de Barri, et dit gaiement à M.[r] de Chàllié major d'artillerie : « Renvoyez » ces boulets aux ennemis ; je ne veux rien » avoir à eux. »

La froide intrépidité des Anglais dans cette journée, se retrouve difficilement à aucune époque de l'histoire. « On voyoit les majors » appuyer leurs cannes sur les fusils des sol- » dats, pour les faire tirer bas et droit. » La redoutable colonne s'avançoit à pas lents, et « telle que la renommée, elle acquéroit des » forces en marchant. » Les régimens d'Auvergne, de Normandie, de Limousin et de Camille de Rohan viennent quatre fois se briser contre cette masse toujours plus resserrée, toujours plus impénétrable. Royal-vaisseau voit ses rangs entiers tomber, et ne montre pas la plus légère apparence de découragement. Le maréchal de Saxe s'adresse au comte de Guerchi, chef de cette héroïque phalange : « Comment se peut-il que de telles » troupes ne soient pas victorieuses ? » Lord Thomond s'attache à rompre l'aile droite de la colonne ; il marche à la tête des régimens de Berkley, de Clarke, de Dillon, de Roolt, de Berwick et de Lalli : la haine nationale

enfante des prodiges de valeur ; mais enfin les Irlandais cèdent après avoir perdu le comte de Dillon et une foule de leurs camarades. Louis XV. 1745

Le régiment du Roi, et les débris de ceux de la Couronne et d'Aubeterre se retranchent derrière des monceaux de cadavres, dans l'unique espoir de vendre chèrement leur vie. Le maréchal de Saxe ordonne que la cavalerie tente d'emporter par des charges, le succès que l'infanterie n'a point obtenu.

Les troupes à cheval ne parviennent point à des résultats plus heureux. Les différens corps de la maison du roi et les carabiniers, souffrent extrêmement malgré leur vaillance. La gendarmerie arrive de Douai, oublie la fatigue d'une route de sept lieues, se précipite sur l'ennemi, et voit sans aucun avantage périr la fleur de ses escadrons. Bientôt le feu et la fumée vomis du sein de la terrible colonne épouvante les chevaux, qui emportent leurs cavaliers et se dispersent. Le seul marquis de Vignacourt pénètre avec une compagnie du régiment de Noailles, dans le centre des bataillons anglais, mais paye de sa vie ce périlleux honneur.

Les hommes de l'art demandent encore aujourd'hui, si ces charges réitérées et partielles ne méritoient pas des reproches. Mais il est facile de voir que le maréchal n'avoit point la pensée d'entamer la colonne avec des corps isolés ; qu'il vouloit seulement ra-

Louis XV. lentir sa marche, et l'occuper assez pour
1745 qu'elle ne s'assurât pas une victoire complète par la prise de Fontenoy et de la redoute.

Le général craint que la bataille ne soit perdue : son chagrin est aggravé par l'arrivée d'un aide-de-camp du brigadier Florin, qui étoit chargé de la garde du pont de Colonne. Cet officier faisoit annoncer au général que la foule des fuyards avoit forcé la garde, engorgeoit le pont et le rendoit impraticable pour la retraite ; que d'ailleurs il n'osoit le balayer au moyen de deux pièces de canon chargées à mitraille, dans la crainte de sacrifier quelque tête précieuse. Le maréchal suppose alors que l'unique ressource consiste à s'assurer des approches du pont, avec les troupes qui occupent Anthoin. Cette disposition étoit ordonnée : il se rend près du roi, autour duquel se tenoit un conseil tumultueux. Plusieurs voix pressoient le monarque de s'éloigner. Le maréchal trop instruit que le retour n'est pas praticable, avant que les troupes d'Anthoin ayent exécuté leur mouvement, s'écrie : « Qui donne ce conseil ? » Tantôt c'étoit mon avis, il est actuellement » ou trop tard ou trop tôt. Les choses ne sont » pas assez désespérées. »

Le duc de Richelieu accourt rayonnant de joie : « J'apporte, s'écrie-t-il avec assurance, » la victoire. Placez une batterie qui suspende » la marche de la colonne, qui rompe sa » masse jusqu'à présent impénétrable, et que

» la cavalerie se précipite dans les ouver- Louis XV.
» tures que le canon aura faites. » 1745

Le duc de Chaulnes est chargé de l'exécution du projet : il envoie le chevalier de Montaren pour prendre douze pièces de canon qui avoient été mises en réserve près de l'abbaye de Notre-Dame-au-Bois. Le chevalier rapporte que sur les douze pièces huit ont été envoyées au retranchement près des bords de l'Escaut, et que les quatre autres viennent d'être placées par un capitaine d'artillerie sur une hauteur à la gauche de la maison du roi. Le duc de Chaulnes se rend au point indiqué : il s'étonne de voir qu'une première volée avoit déjà ralenti les mouvemens de la colonne. La prévention de Voltaire et la foiblesse de la plupart des hommes en faveur des grands, ont donné au duc de Richelieu une gloire qui lui étoit étrangère, et dont plus modeste il eût rejeté l'hommage pour le renvoyer à l'homme qui le méritoit. Cette idée à la fois heureuse et simple de foudroyer la colonne avec l'artillerie, appartient à Sesseival, gentilhomme artésien et officier subalterne, qui ne recueillit aucune des récompenses et des louanges qu'un service aussi essentiel lui donnoit droit d'attendre.

Le maréchal de Saxe voit la colonne flotter, et apprend que le duc de Biron a eu l'énergie de retenir sous sa garantie, dans Anthoin, le comte de la Marck avec la brigade de Piémont. Le génie du grand homme se relève.

Louis XV. 1745 Malgré son épuisement, il parcourt l'armée de la droite à la gauche, exhorte les troupes à ne plus agir que de concert, et commande que la cavalerie touche les Anglais avec le poitrail de ses chevaux.

Le duc de Richelieu, le marquis de Montisson, le prince de Soubise, le duc de Chaulnes, le chevalier de Grilles, le marquis de Jumillac, le comte de Montboissier et le vicomte de Blot, se précipitent à la tête de la maison du roi, de la gendarmerie et des carabiniers. Le marquis de Croissy et ses deux fils suivent de près avec cinq escadrons de Penthièvre. Le Dauphin tire son épée et prétend charger dans ce superbe rassemblement. On cherche à l'arrêter en lui remontrant combien sa vie est précieuse : « Ha ! s'écrie ce prince âgé de seize ans, « ce n'est pas ma vie » qui est précieuse ; c'est celle d'un général » un jour de bataille. »

La colonne attaquée à la fois de front et de flanc, se rompt dans huit minutes.

Les Anglais abandonnent le champ de bataille, montrent de l'audace dans leur retraite, cèdent la victoire sans trahir leur courage, et laissent neuf mille morts, six mille blessés, deux mille prisonniers, quarante pièces de canon et cent cinquante chariots chargés de munitions de guerre. Mille et mille cris s'élèvent dans les airs : « Vive le roi, vive le » Dauphin et vive le maréchal de Saxe. » Les chapeaux volent dans les airs ; les drapeaux

se déploient avec orgueil, les soldats se livrent aux transports de joie, les officiers s'embrassent et se félicitent. Louis se calme, et serein au milieu de l'ivresse générale, embrasse et relève le maréchal de Saxe qui lui disoit : « Sire, j'ai assez vécu ; je ne souhaitais de » vivre aujourd'hui que pour voir votre ma- » jesté victorieuse : vous voyez à quoi tiennent » les batailles. » Le monarque exprima de la satisfaction et de la reconnoissance aux officiers-généraux. Il reçut brigadier Lalli, colonel d'un régiment irlandais de son nom, et le brave Solémie lieutenant-colonel du régiment de Normandie ; il fit remarquer au Dauphin les trophées sanglans qui l'entouroient : « Apprenez, mon fils, combien » la victoire est chère et douloureuse. » Il acheva de rendre cette journée à jamais mémorable dans l'histoire de sa vie, par une parole sublime : « Traitez les Anglais blessés » aussi bien que les nôtres, ils ne sont plus » nos ennemis. »

Louis XV. 1745

Le même jour, les troupes rentrèrent dans les lignes de Tournai. Le roi annonça au maréchal de Saxe qu'il lui faisoit présent du château de Chambord avec son parc, et qu'il augmentoit ses pensions de quarante mille livres. Un courrier fut expédié au roi de Prusse, qui répondit : « Sire, j'ai acquitté à Friedberg la » lettre-de-change que vous avez tirée sur » moi à Fontenoy. »

La journée de Fontenoy entraîna la prise

Louis XV. de Tournai et prépara la conquête de la
1745 Flandre. Le roi se rendit maître en personne d'Oudenarde et de Nieuport, pendant que ses officiers-généraux emportoient les autres places : le comte de Loewendal prit Gand et Ostende; le marquis de Souvré, Bruges; le marquis de Clermont, Gallérande et Ath.

Louis fit une entrée solennelle dans la ville de Gand, d'où il envoya l'abbé de la Ville réclamer à la Haye les vaisseaux de la compagnie des Indes, *l'Hercule* et *le Jason* que les Anglais avoient pris et que le gouverneur de Batavia venoit d'acheter. Les États-généraux consentirent à la restitution demandée, et signèrent un traité « qui dé» fendoit de donner retraite dans les ports » réciproques des deux nations, à ceux qui » auroient fait des prises sur l'une ou sur » l'autre. »

En Italie, l'archiduc don Philippe et le maréchal de Maillebois eurent des succès soutenus, se rendirent maîtres d'Oneille et pénétrèrent dans le territoire de la république de Gènes, qui grossit leur force de dix mille hommes. Un détachement de douze bataillons sous les ordres du marquis de Mirepoix, força le camp de Monte-Seno que huit mille Piémontais défendoient. L'armée s'empara de Serravole, de Plaisance, de Parme, de Pavie, d'Alexandrie, de Vicence et de Casal. Durant le cours de ces conquêtes, le comte

de Lautrec battit, dans la vallée de Progelas, un corps considérable, et l'intrépide Chevert enleva la forteresse d'Asti dont la garnison se rendit prisonnière. L'entrée de don Philippe dans Milan, couronna cette superbe campagne. Louis XV. 1745

En Allemagne, le prince de Conti eut la douleur d'échouer dans l'entreprise de s'opposer au projet que le grand-duc de Toscane avoit, de recevoir la couronne impériale. L'armée française affoiblie par un détachement de vingt mille hommes, ne put empêcher le développement des forces ennemies, qui couvrirent Francfort où la cérémonie du couronnement se fit avec autant de calme que de majesté.

Jamais les circonstances ne s'étoient montrées si favorables au prince que le cabinet de Versailles annonçoit l'intention de replacer sur le trône de ses ancêtres; mais des promesses fastueuses ne valurent au prétendant qu'une frégate de dix-huit canons, sept officiers, dix-huit cents sabres, douze cents fusils et deux mille louis. Sans être intimidé à la vue d'un secours si disproportionné à la grandeur de son entreprise, Edouard débarqua sur les côtes d'Ecosse, rassembla ses partisans et remporta un avantage considérable à Preston. Avant de se jeter dans la mêlée, il tira son épée et dit à haute voix : « Je ne remettrai ce fer dans le fourreau » que quand vous serez libres. » Sa victoire lui ouvrit la route d'Edimbourg. Les paysans

Louis XV. 1745 descendirent à flots précipités de leurs montagnes. Tous montroient à l'envi la fierté qui caractérise cette courageuse nation.

Deux événemens imprévus répandirent quelques nuages sur les belles destinées du monarque, à qui la nation dans son ivresse prodiguoit le surnom de Trajan dont les courtisans l'avoient décoré. Des cœurs enivrés de bonheur, n'en sentirent que plus douloureusement les caprices de la fortune.

La marine française souffroit des suites de cette négligence d'instruction, qui a si souvent mis en opposition les désastres de ses flottes, avec les triomphes de ses vaisseaux dans les rencontres particulières. L'amiral Rowley, dominant sur la Méditerranée, bombarda Gènes, Savonne, Final et San-Remo. Le chef d'escadre Barnet s'empara du commerce dans les Indes occidentales. Le commodore Touchinde vint à la hauteur de la Martinique, attaqua un convoi expédié pour l'Europe et prit deux vaisseaux de guerre et trente vaisseaux marchands. Dans ces momens affligeans pour le pavillon français, le capitaine Macnemara monté sur *l'Invincible*, soutint seul les efforts de quatre vaisseaux anglais, les mit en fuite et conduisit à sa destination la flotte qu'il étoit chargé de convoyer.

Louisbourg, place importante et la capitale de l'île Royale, se vit réduite, par le défaut de munitions, à la nécessité de capituler, après avoir soutenu durant sept semaines

des attaques vigoureuses. Le jour même où l'on sut dans Paris cette nouvelle désastreuse, le comte de Maurepas, ministre de la marine, eut l'impudence de paroître à l'Opéra, où les spectateurs s'indignèrent des éclats de sa gaieté. Louis XV. 1745

A peine le roi de Prusse s'étoit-il rendu maître de Dresde, que par la médiation et sur la garantie de l'Angleterre, il ne rougit pas d'abandonner encore une fois la France. Un traité dans lequel l'électeur Palatin et le landgrave de Hesse entrèrent, portoit parmi différens articles : « Le roi de Pologne abandonne au roi de Prusse toutes ses prétentions sur la Silésie, et s'oblige à lui payer un million d'écus d'Allemagne, lors de la foire de Leipzig. La reine de Hongrie assure au roi de Prusse la Silésie et le comté de Glatz. Le roi de Prusse garantit à la reine de Hongrie la possession de tous ses états d'Allemagne, et accède, de sa voix électorale, à l'élévation du grand-duc de Toscane à l'Empire. »

Les Français s'empressèrent d'offrir au maréchal de Saxe les témoignages de leur admiration et de leur enthousiasme. Une actrice de l'Opéra osa poser sur la tête du héros une 1746
couronne de lauriers, et les applaudissemens des spectateurs trahirent la légéreté d'un peuple assez frivole pour ne pas apercevoir combien ce puéril hommage étoit peu digne du premier de ses généraux. Ni l'encens de la

Louis XV. 1746

flatterie, ni les charmes de la volupté ne purent ralentir l'ardeur du maréchal. Dès les premiers jours du mois de janvier, l'armée de Flandre investit Bruxelles. Une saison de la plus excessive rigueur et les douleurs d'un rhumatisme qui tourmentoit le maréchal, ne purent ralentir la marche de ses opérations. La tranchée s'ouvrit le sept de février, et trois semaines après, la ville capitula. Une garnison forte de neuf mille hommes, et augmentée de dix escadrons hollandais sous les ordres du général Van-Derduine, se rendit prisonnière de guerre, quoique suivant l'expression de la reine de Hongrie, elle « comptât » plus d'officiers que de soldats. » En effet, le feld maréchal Los-Rios, deux princes de Ligne, le comte de Lannoi gouverneur des Pays-Bas, le général Chantelore, cinq lieutenans - généraux autrichiens et une foule de nobles s'étoient renfermés dans la place. Le comte de Kaunitz, premier ministre de la reine de Hongrie, et l'envoyé de Hollande eurent la liberté de se retirer avec leur suite. Le prince Charles reçut les domestiques ainsi que les équipages qu'il avoit laissés en dépôt, et se montra sensible à ce procédé.

Le roi, après avoir un instant écouté le désir de la paix, ouvert des négociations avec le duc de Savoie, et refroidi sans aucun avantage le cabinet de Madrid, résolut de faire une nouvelle campagne. Au mois de mars, il fit son entrée dans Bruxelles.

Les Français satisfaits et flattés de voir leur souverain mener ses bataillons au combat, lui pardonnèrent une foiblesse scandaleuse. La marquise de Pompadour avoit succédé à la duchesse de Châteauroux : elle accompagnoit son amant à l'armée. Jolie, spirituelle, ambitieuse et vaine, elle ne nourrissoit pas dans son ame les sentimens d'élévation qui anoblissoient presque les erreurs de la dernière favorite : aiguillonnée par un secret pressentiment qu'elle seroit aimée de Louis, elle avoit eu recours à toutes les ruses de la coquetterie pour lui plaire, et ne négligeoit aucune des ressources de l'intrigue pour prolonger la durée de son ascendant. Louis XV. 1746

La possession de Bruxelles assura la conquête successive de Louvain, de Malines et d'Anvers. Louis, au milieu de ses succès, fut forcé de quitter l'armée pour être témoin des couches de la Dauphine ; mais il eut là douleur de recevoir le dernier soupir de cette intéressante princesse. Le désespoir de son fils mit obstacle à son retour en Flandre, d'où il n'avoit pensé s'éloigner que pour peu de momens.

L'ardeur que la présence du roi avoit allumée parmi les troupes, ne se ralentit pas en son absence. Le prince de Conti enleva deux bataillons dans Huy. Saint-Guillain et Charleroi opposèrent une inutile résistance. Le maréchal de Saxe s'assura par ses savantes manœuvres une telle supériorité, qu'il sembla

Louis XV. diriger à son gré les mouvemens du prince
1746 Charles. Il força cet adversaire redoutable à lui laisser le champ libre pour investir Namur. La prise, après dix jours de tranchée ouverte, d'une ville très-forte que dix mille hommes défendoient, et l'enlèvement du château en soixante heures, avoient jusqu'ici mérité d'être cités comme des chefs-d'œuvre de l'art de la guerre.

Trop grand pour ne pas être humain, le maréchal fut touché des fatigues auxquelles les soldats étoient assujettis dans une campagne aussi prolongée. Dès le mois d'octobre, il fit proposer au prince Charles de prendre des quartiers d'hiver, et sur la réponse du prince ; « Je n'ai de conseils à recevoir que » de moi-même, il s'écria : Je le forcerai » bien à prendre ces quartiers qu'il refuse. »

Il marche droit à l'ennemi, s'avance sur les bords du Jar, et se trouve en face de quatre-vingts mille hommes autrichiens, anglais et hollandais. Cette formidable armée avoit sa droite protégée par Maestricht, sa gauche appuyée sur Liége, son front couvert par cinq villages fortifiés, et ses derrières à l'abri de toute insulte, grâce à la Meuse. Trois jours s'étoient écoulés en escarmouches, lorsque M.me Favart, maîtresse du maréchal, se présente sur le théâtre pour annoncer, selon l'usage de ce temps : « Messieurs, il y aura » demain relâche au théâtre, à cause de la » bataille : après demain, nous aurons l'hon-

» neur de vous donner, etc.... » Cette saillie Louis XV.
de gaieté militaire répandit une confiance 1746
générale, qui sembla le présage de la victoire.

Un feu terrible de l'artillerie masque le mouvement de dix colonnes françaises qui traversent le Jar et fondent sur les ennemis avec la baïonnette. Après une mêlée sanglante de neuf heures, le prince Charles fait sonner la retraite, l'exécute en bon ordre et se fortifie sous Tongres.

Les Français restés maîtres du champ de bataille, reconnurent qu'ils n'avoient acheté que par la perte de trois mille des leurs, une victoire éclatante qui coûtoit aux alliés treize mille hommes tués ou blessés, neuf drapeaux et soixante-quatre pièces de canon.

La journée de Rocoux rendit le maréchal de Saxe l'arbitre des opérations de la guerre, et parut le complément de Fontenoy : il établit ses quartiers dans des pays abondans et au centre de ses conquêtes.

Les lauriers cueillis en Flandre ne rendoient que plus amères les disgrâces qu'on avoit éprouvées en Italie. Le maréchal de Maillebois plaça trop de confiance dans les négociations que l'envoyé Champaux avoit ouvertes avec le duc de Savoie. Les plaintes de la cour d'Espagne et un mot de la reine de Hongrie, confirmèrent une dangereuse sécurité. Cette princesse s'étoit récriée sur la conduite de la France. « On veut nous traiter comme des

Louis XV. 1746

» enfans, et on nous menace de nous donner » le fouet, si nous ne faisons pas ce que l'on » veut. » L'aveuglement de Maillebois ne fut dissipé qu'à la triste nouvelle que le marquis de Montal, cerné dans Asti, avoit au bout de deux jours d'attaque, été forcé de se rendre aux Piémontais avec les neuf bataillons qu'il commandoit.

La défection du roi de Prusse avoit assuré à la reine de Hongrie la prépondérance en Italie. Des forces supérieures furent encore soutenues par les ressources d'une prévoyante politique.

Le duc de Savoie poussa si loin la dissimulation, que le roi reçut par le même courrier, le compte que le maréchal lui rendoit de l'affront fait aux armes françaises, et une lettre du duc qui protestoit « qu'il ne désiroit » rien tant que de mettre le dernier affermis- » sement à l'union et à l'amitié qui étoient » rétablies entre la France et la Savoie. »

L'adresse qui venoit de faire illusion au ministère de Louis, parvint à semer le désordre parmi les généraux. L'Infant et le maréchal de Maillebois se livrèrent mutuellement à des soupçons injurieux, qui produisirent une funeste mésintelligence. Les Autrichiens et les Piémontais prirent plusieurs places et eurent l'avantage dans divers combats. Les deux chefs s'étoient séparés pour soutenir cette guerre défensive, lorsque don Philippe, repoussé jusqu'à la vue de Plaisance,

appela le maréchal de Maillebois qui se rendit à ses ordres. Louis XV. 1746

Les armées se déploient dans les superbes plaines de Plaisance, qui deviennent le théâtre de la gloire du prince de Lichtenstein. Ce jeune général, en proie à une maladie cruelle, surmonte ses souffrances, fait des dispositions savantes et attaque ses ennemis trois heures avant le jour. Le maréchal de Maillebois tient le sort de la journée assez long-temps incertain; mais la blessure du duc d'Ahremberg, commandant de l'aile gauche, décide la victoire des Autrichiens. Les Français, les Espagnols et les Napolitains se retirent en désordre. Neuf mille morts, quatre mille blessés, trente drapeaux et une nombreuse artillerie attestent une défaite qui range le Milanais sous la puissance de Marie-Thérèse.

Les troupes vaincues se rallièrent à la portée des batteries de Gènes : elles y reçurent la nouvelle de la mort de Philippe V. Le nouveau roi Ferdinand VI rappeloit ses forces. La retraite présenta une foule d'obstacles qui ne furent surmontés qu'à l'aide d'une suite de manœuvres assez hardies, assez savantes pour établir la réputation militaire du comte de Maillebois, entre les mains duquel son père avoit remis l'exercice du commandement; mais elles ne prévinrent pas la perte entière de l'Italie.

Quarante mille Impériaux pressoient les débris de l'armée des alliés qui se trouvoit

Louis XV. 1746 » malheureux qui étoient sans défense ou
» blessés : on vit des soldats se transformer
» en vils bourreaux. Edouard, vaincu et fu-
» gitif, chercha des asiles au fond des ca-
» vernes, sous les toits des chaumières ou
» dans le sein des forêts. Livré à la merci des
» paysans qui pouvoient le plaindre et non le
» secourir, et poursuivi par des ennemis qui
» avoient mis sa tête à prix pour une somme
» de trente mille livres sterlings, il sauva ses
» jours, grâce à une foule de circonstances
» qui, garanties par l'histoire, gardent néan-
» moins le caractère des aventures romanes-
» ques. A la fin un vaisseau corsaire de Saint-
» Malo, que ses partisans avoient armé, parut
» à Lahmosah, le prit sur son bord et le dé-
» posa sur les côtes de France. »

Depuis ce jour, aucune circonstance favorable n'adoucit les infortunes qui s'appesantissoient sur les Stuart. Repoussés par leurs anciens sujets, et bientôt relégués par les souverains dans la classe des particuliers, ils eussent excité l'intérêt, maîtrisé l'estime et connu le bonheur, si leurs regards ne s'étoient sans cesse tournés vers la couronne. L'honneur renferme les princes proscrits dans un cercle étroit, qui ne leur laisse d'autre choix que de reprendre la puissance par des prodiges de valeur, ou de mourir les armes à la main, ou de renoncer aux chimères de la grandeur.

Sur la mer, les disgrâces et les succès furent balancés de part et d'autre. Une escadre

aux ordres du duc d'Anville aborda les côtes Louis XV.
de l'Amérique ; elle eut à regretter son chef 1746
et perdit deux vaisseaux. Une flotte anglaise répara la honte d'une descente malheureuse sur les côtes de Bretagne, par la prise de plusieurs bâtimens et par la destruction d'un vaisseau de soixante pièces de canon dans la baie de Quiberon.

La Bourdonnaie, gouverneur de l'île de Bourbon, battit une escadre de neuf vaisseaux que l'amiral Barnet commandoit, et s'empara de Madras.

Le marquis de Conflans eut l'honneur de voir fuir devant l'escadre à ses ordres celle du commodore Michel, et de lui brûler un vaisseau de cinquante canons.

Le comte Dubois de la Mothe n'abandonna point un convoi qu'il protégeoit, monté sur *le Magnanime* de soixante-quatorze canons, et secondé par la frégate *l'Etoile* de quarante. Quatre vaisseaux anglais, dont deux de quatre-vingts canons, l'attaquèrent et furent repoussés après un combat qui dura sept heures. L'intrépide breton vainqueur d'ennemis qu'il n'avoit pas comptés, parvint à sa destination.

Ni le nombre, ni l'importance des événemens ne détournèrent les regards de Louis des soins que la nature lui inspiroit pour soulager la douleur de son fils, et des devoirs que la raison d'état lui prescrivoit pour assurer la succession directe au trône. Le Dauphin, le cœur encore gros de soupirs et les yeux

Louis XV. 1747 remplis de larmes, reçut la main de la fille du même Auguste qui avoit ravi la couronne de son aïeul maternel.

Le maréchal de Saxe, oncle naturel de la jeune princesse, vit ses honneurs s'accroître par cette nouvelle alliance. Aux fêtes (1) qui embellirent la cérémonie de ce mariage, le vainqueur de Fontenoy fut décoré de la dignité de maréchal-général des camps et armées.

---

(1) Pour que ces fêtes parussent plus magnifiques, et sous le prétexte spécieux de favoriser les manufactures du royaume, un ordre du roi interdit l'entrée des spectacles, des jeux et des bals à toutes les personnes qui se présenteroient revêtues d'habits uniformes. Le vicomte de Modène brava la défense, et parut avec l'uniforme du régiment de Dauphin infanterie. Arrêté par les gardes-du-corps, il fit assez de bruit pour attirer le duc de Richelieu qui faisoit les honneurs en qualité de premier gentilhomme de la chambre. « Monsieur le duc, » quelle raison peut justifier le refus que l'on me fait d'être » admis au bal ? Mon nom ? il est connu. Mon état ? il est » honorable. Mon habit ? il efface l'éclat des broderies les » plus magnifiques. Reconnoissez l'effet de deux balles des » ennemis. La poussière et la fumée qui obscurcissent sa » blancheur, sont celles de Fontenoy. D'ailleurs, Monseigr. » le Dauphin ne compte-t-il pas au nombre des plus beaux » titres de son rang élevé, le commandement d'un corps » qui a mérité cette superbe devise : *Res non verba* (des » actions et non des paroles). Je ne sortirai donc d'ici que » lorsque l'on m'en arrachera par la violence. » Le duc de Richelieu employa toute son éloquence, épuisa toutes ses grâces, et ne put vaincre une obstination impossible à surmonter. Il rendit compte de cet incident au roi, qui répliqua : « C'est un fou, laissez-le entrer. » Modène, l'imagination exaltée par le spectacle étalé sous ses yeux, ému des obstacles qu'il avoit eu à combattre, et fier d'avoir tous les regards tournés sur lui, se *carra* selon sa propre expression, et produisit dans un élan de verve, ces vers pleins de chaleur :

Durant ces jours de plaisir ou plutôt de représentation, Belle-Isle mettoit une constance bien digne d'éloge à rassembler une armée de soixante bataillons et de vingt-deux escadrons. A la tête de forces si redoutables, il contraignit les Autrichiens et les Piémontais à repasser le Var, à lever le siége d'Antibes, enfin à se retirer dans l'Italie. Il se proposa de les poursuivre dans leur retraite. Plusieurs routes s'offroient à son choix; mais elles lui présentoient des dangers à braver. L'une opposoit la forte place de Coni, et l'autre le poste en avant du col d'Exilles. Ce second chemin fut préféré. Vingt-deux bataillons aguerris, sous les ordres du roi de Sardaigne, placés derrière des retranchemens de dix-huit pieds de hauteur sur treize de profondeur, et couverts par une formidable artillerie, défendoient le pas de l'Assiette. Les Français s'y précipitèrent avec une impétueuse témérité, soutinrent durant deux heures leur attaque et furent tués au gré des Piémontais. Le chevalier de Belle-Isle, livré au désespoir, eut les mains percées dans ses efforts pour arracher les palissades, et tira Louis XV. 1747.

« Serviles instrumens de triomphes nouveaux,
» Victimes des projets dont cette cour abonde,
» A travers mille feux avancez vos travaux,
» Veillez, sautez, creusez et montez aux assauts,
» Sacrifiez vos jours au plus grand roi du monde,
» Louis vous le permet; combattre est votre état.
» Mais ne paroissez pas au grand jour qui s'apprête,
» Votre nombre importun en troubleroit la fête,
» Et vos habits poudreux en terniroient l'éclat. »

Louis XV. le bois avec les dents, jusqu'à ce qu'un coup
1747 mortel l'atteignit. Cette espèce de rage si déplacée chez un militaire, sembloit la conséquence d'une maxime que les amis du chevalier lui avoient souvent entendu répéter : « Un général ne doit point survivre à sa défaite. »

L'armée affoiblie se retira sous Briançon : sa tentative, quoique malheureuse, détermina la levée du siége de Gènes que le comte de Schüllenbourg pressoit du côté de la terre, pendant que l'amiral Medley bloquoit son port. Le duc de Boufiers avoit animé l'audace des républicains ; à la tête de six mille hommes, il étoit parti sur les galères de Toulon et de Marseille. Ce secours introduit dans la place et un million distribué parmi le peuple, avoient ranimé l'activité. L'intelligence, la modestie et la valeur du jeune duc, lui garantissoient la confiance de toutes les classes. A sa voix, les hommes sans distinction d'âge, de fortune et de rang, prenoient les armes. Les ecclésiastiques exhortoient au combat, les femmes sacrifioient leurs bijoux les plus précieux, et un hermite paroissoit transformé en un grand capitaine. Le duc, magnanime imitateur de son aïeul le maréchal de Boufiers, ne recueillit pas les fruits de ses travaux. La petite-vérole le moissonna dans la fleur de l'âge.

Le duc de Richelieu remplaça le duc de Boufiers, établit l'indépendance de Gènes, et

reçut pour prix de ce bienfait le double honneur de voir son nom inscrit sur le livre-d'or du sénat, et sa statue s'élever dans le palais-ducal, parmi celles des hommes qui avoient contribué, soit à la défense, soit à la gloire de la république. Louis XV. 1747

Dès que Belle-Isle vit ses troupes remises du violent échec entraîné par l'imprudence de son frère, il les joignit à celles de l'infant don Philippe. Les deux généraux agirent de concert, chassèrent les Piémontais de Lantosca et de la montagne de Castel-Doppio.

Pendant que l'Italie étoit le théâtre de tant de scènes sanglantes, le roi commençoit en Flandre sa quatrième campagne. Les efforts des alliés leur avoient procuré une armée de cent mille hommes, que durant les rigueurs de l'hiver, le duc de Cumberland venoit de familiariser avec les fatigues des marches et l'intempérie des saisons.

Sous les ordres du prince anglais, le feld-maréchal Bathiani commandoit les Autrichiens et le prince de Waldeck les Hollandais.

Le maréchal de Saxe dirigea toutes ses pensées et fixa toute son attention sur la prise de Maestricht. Les alliés calculèrent également l'extrême importance de cette place, et ne négligèrent aucune précaution pour la garantir

Le maréchal reconnut que les ennemis s'étoient retranchés entre la ville et l'armée française. Leur front étoit couvert par le vil-

Louis XV. lage de Lawfeld que des retranchemens dans
1747 les vergers, des feux croisés sur les flancs et l'élite des troupes anglaises sembloient rendre un poste inexpugnable. Des pluies presque continuelles avoient rendu le terrain assez glissant pour accroître les difficultés. Cette situation menaçante n'ébranla pas l'audace du héros saxon, qui applaudit à l'ordre du roi de livrer une bataille.

Sur les dix heures du matin, le comte de Clermont engagea l'affaire, le combat se soutint avec une égale intrépidité. Les deux partis sentent que le sort de la journée est attaché à la prise de Lawfeld; lord Clarke, les ducs d'Havray et de Fitz-James se portent en avant avec les brigades de Royal-vaisseau et des Irlandais. Ces troupes, constantes dans leur bravoure si souvent éprouvée, se précipitent. Tout-à-coup le maréchal les voit ralentir leur marche. Le comte de Guines accourt lui annoncer que les munitions sont épuisées. Une crise aussi décisive que dangereuse lui fait sentir le besoin d'exciter l'enthousiasme par ses exemples. Aussitôt abjurant la prudence que le devoir prescrit aux généraux, et pensant à bon droit de ne point encourir le reproche de témérité, il s'élance au milieu des dangers dans l'espoir de forcer un poste que le prince Frédéric de Hesse défendoit et que le duc de Cumberland soutenoit.

Le maréchal, jaloux des suffrages du roi de Prusse, se hâta de rendre à ce juge si

éclairé des opérations militaires, un compte Louis XV.
qui nous fournira quelques passages dignes 1747
d'être conservés. « De nouvelles brigades d'in-
» fanterie étoient arrivées; je les envoyai
» pour attaquer le village dans le flanc au-
» dessous du chemin creux: elles firent comme
» les autres et se jetèrent dans les vergers;
» insensiblement il se trouvoit trente-huit de
» nos bataillons dans ce hameau, sans compter
» ceux des ennemis qui faisoient un feu ter-
» rible. Je fis venir encore trois brigades
» d'infanterie, celle du Roi, celle de la Tour-
» du-Pin et celle d'Orléans. Je me mis à la
» tête de celle du Roi que conduisoit le comte
» de Guerchi, et longeai le village par la
» gauche; les deux premiers bataillons étant
» entrés dans les haies, je pris le troisième
» et je le portai à la gorge du village. Il fut
» suivi du quatrième et des deux brigades
» qui marchoient après celle du Roi et que
» menoit le comte de Lorges. Nous atta-
» quâmes, la baïonnette au bout du fusil, les
» troupes qui soutenoient le village et les
» mîmes en désordre. Dans ce moment, les
» ennemis qui soutenoient le combat dans le
» village, entendant tirer derrière eux, aban-
» donnèrent les haies: nos troupes les atta-
» quèrent par l'autre extrémité, les suivirent,
» et dans un instant toute la bordure du vil-
» lage fut occupée par notre infanterie, avec
» des cris et un feu épouvantable. La ligne
» ennemie en fut ébranlée. »

Louis XV. 1747 Plusieurs charges de cavalerie, dans lesquelles se distinguèrent celles des carabiniers et du régiment Royal, assurèrent la victoire.

Le roi parcourut le champ de bataille sur lequel les ennemis abandonnoient dix mille morts, sept mille prisonniers, vingt pièces de canon, deux paires de timbales et trente-cinq drapeaux ou étendards. Il y porta des consolations, des récompenses et des louanges : il adressa ces mots flatteurs au père du jeune marquis de Ségur, qui avoit eu le bras emporté : « Votre fils mériteroit d'être invulné- » rable. » Il se logea dans la commanderie de Jones, où le duc de Cumberland avoit couché la veille, et admit le général Ligonier à l'honneur de manger à sa table. Cet officier qui sans doute souffroit de se voir, quoique Français, obligé de porter les armes contre sa patrie, ressentit la plus vive émotion, lorsque son légitime souverain lui adressa cette parole si touchante : « Général, ne vau- » droit-il pas mieux songer sérieusement à la » paix, que de faire périr tant de braves » gens ? »

Les espérances que donnoit l'heureuse journée de Lawfeld, s'évanouirent en grande partie, à la vue de l'impossibilité d'atteindre l'objet pour lequel tant de flots de sang venoient d'être versés. Les alliés se renfermèrent dans Maestricht, à la faveur des ponts que durant la nuit ils avoient établis à Smarmaès.

Le maréchal de Saxe résolut de chercher un dédommagement à ce contre-temps dans la prise de Berg-op-Zoom. Pour surmonter les oppositions que le prince Charles devoit naturellement hasarder, l'armée française campa sur deux lignes : sa droite à Eyrsoel près du Jar, sa gauche à Spenevoq ; le quartier-général fut établi dans Heeffeldt, au centre des cantonnemens des dragons du Colonel-général, de Beaufremond et des volontaires de Saxe. Le comte de Saint-Germain occupa Kistelq avec un corps considérable, et le comte d'Estrées se porta entre la Meuse et le Jar, à la tête de six bataillons et de quinze escadrons. Louis XV. 1747

L'impétueux Loewendal parut au maréchal de Saxe, celui d'entre les lieutenans-généraux qui s'étonneroit le moins des difficultés à vaincre pour prendre une place que les soldats surnommoient *la Vierge intacte*. Berg-op-Zoom étoit défendu par des fortifications reconnues pour le chef-d'œuvre de Cohorn, et par une garnison considérable qu'un bras de l'Escaut pourvoyoit de munitions de guerre et de bouche ; un camp formé près des glacis pouvoit sans cesse rafraîchir la place. Le baron de Cromstoms qui en étoit gouverneur, jouissoit d'une grande réputation, due à plusieurs belles campagnes et à sa longue expérience.

Le comte de Loewendal s'honora du choix de son général, et s'applaudit de commencer

Louis XV. 1747 le siége avec quarante-deux bataillons, soixante-dix escadrons, un bataillon de Royal-artillerie et les volontaires bretons. Dans l'espace de soixante-six jours, des attaques continuelles avoient fait acheter aux Français par la perte de cinq mille hommes, la possession d'une demi-lune, et le corps de la place n'offroit encore que des brèches à peine praticables. L'Europe s'accordoit donc à voir dans ce siége fameux un acte de témérité.

Loewendal digne de commander des Français, « sait qu'ils n'ont point d'égaux dans ces » coups de main, dans ces entreprises rapides » où l'impétuosité, l'agilité et l'ardeur ren- » versent en un moment les obstacles. » Il ordonne les préparatifs d'un assaut général, dirigé contre trois points; sur la droite, contre le bastion dit *la Pucelle ;* sur la gauche, sur le bastion *de Cohorn*, et sur le centre, contre la demi-lune. A quatre heures et demie du matin, deux salves d'artillerie donnent le signal convenu. Les Français se précipitent dans le fossé, appliquent des échelles et montent avec une irrésistible furie. Le marquis de Lugeac, éclatant de beauté, de jeunesse et de vaillance, se montre le premier sur le haut de la brèche, et arbore les drapeaux de Royal-vaisseau, de Limousin et de Beauvoisis. Les assiégés opposent une forte résistance, qui ne fait qu'irriter l'ardeur des assaillans. Les fortifications sont abandonnées : la ville est emportée. Jour mémorable, et dont le

souvenir se perpétueroit avec bien plus de douceur, si les excès du pillage ne l'avoient flétri, et si les flammes des maisons embrâsées n'avoient prolongé les horreurs durant les ténèbres de la nuit suivante. Louis XV. 1747.

Loewendal rendant compte au maréchal de sa conquête, assura qu'il n'avoit perdu dans l'assaut que quatre cents hommes, tandis que les ennemis en regrettoient cinq mille, tant tués que faits prisonniers; qu'il avoit pris deux cents bouches à feu et une telle abondance de munitions de guerre, que l'on pouvoit dire : « Qu'aucune place en Europe n'étoit » si formidable et si bien pourvue de tout, » que Berg-op-Zoom ; que dix-sept grandes » barques saisies au nom du roi dans le port, » contenoient des rafraîchissemens de toute » espèce : on lisoit sur les coffres en gros ca- » ractère : A L'INVINCIBLE GARNISON DE BERG- » OP-ZOOM. Que son désir eût été de garantir » cette misérable ville du pillage ; mais la » chose n'avoit pas été humainement possible. » Il n'y a pas eu moyen d'empêcher que tous » les équipages des généraux et des officiers, » les approvisionnemens et ce que les habi- » tans y avoient laissé, ne fussent entière- » ment pillés : cela a prodigieusement enrichi » l'armée française. Les trésors du commerce, » les caisses des régimens arrivés quelques » jours auparavant, et les vaisselles, ainsi que » les cassettes des généraux, ont fait une » partie du butin. » Plusieurs des grenadiers

Louis XV. qui enfoncèrent les tonnelets d'or et les ton-
1747 neaux d'argent déposés dans l'hôtel-de-ville, firent des fortunes remarquables. Par un hommage particulier et flatteur, Loewendal marqua que le comte de Périgord, le prince de Robeck, le marquis de Rochechouart, le comte de Puisigneux, le brigadier Faucon lieutenant-colonel de Cambrésis, Piot lieutenant-colonel de Berry, Baligni lieutenant-colonel de Rohan-Rochefort, et sur-tout le marquis de Lugeac, avoient fait des prodiges de valeur. Enfin il reconnut franchement qu'il devoit « une grande partie du succès de cette » expédition à l'intelligence supérieure de » M.r de Valière, et généralement à tous les » corps de l'artillerie. »

La prise de Berg-op-Zoom remplit de surprise et d'admiration les étrangers, et jeta une telle terreur en Hollande, que l'armée des alliés fut obligée de rassurer le peuple par l'envoi de gros détachemens. Les Français parurent plongés dans l'ivresse de la joie. Les spectacles, les habillemens, les meubles et les chansons célébrèrent ce superbe fait d'armes. Le roi dit avec beaucoup de grâce à la comtesse de Loewendal: « Madame, tout le » monde gagnera quelque chose par cette con- » quête de Berg-op-Zoom. Je donne à M.r de » Loewendal le bâton de maréchal de France; » je nomme M.r de Valière maréchal de » camp, et j'espère avoir le bonheur de don- » ner la paix à mes sujets. »

Le gain d'une bataille et la possession d'une Louis XV.
ville du premier ordre, ne valurent cependant aux Français que les forts Lillo, Frédéric-Henri et de Lacroix. Un détachement aux ordres du comte de Lalli enleva dans Santiliet, un général et huit cents hommes.

1747.

Le maréchal de Saxe ramena son armée derrière la Dyle, et la dispersa dans des cantonnemens. Ce préjugé qui terminoit les campagnes avant que les premiers froids se fissent sentir, interrompoit le cours des opérations, prolongeoit les guerres, et contrastoit d'une manière frappante avec cette imposante vivacité qui, depuis, a cherché les nations du Nord dans le sein même des glaces qu'elles mettoient au nombre de leurs moyens de défense. L'empressement du maréchal de Saxe dans cette circonstance, ne sauroit trouver d'excuse que dans les vues secrètes du ministère, qui prétendoit seulement amener par la crainte, les États-généraux à concourir aux vues pacifiques du roi. « C'est un remède ex-
» trême, disoit le maréchal de Noailles, que
» l'on veut administrer avec douceur, sans
» néanmoins préjudicier à la fermeté et à la
» vigueur de l'exécution. Il faut user de beau-
» coup de ménagement à l'égard du pays et
» des peuples. »

L'éclat de ces succès offroit un contraste bien affligeant avec les revers nombreux qui hâtoient la ruine de la marine. Dans un combat près le cap Finistère, le marquis de la Jon-

Louis XV. 1748 » pagne prochaine, les fleurs de lys sur les » remparts d'Amsterdam. »

La France puisa dans ses moyens que l'on croyoit épuisés, les ressources suffisantes pour porter son armée à cent cinquante mille hommes.

Le maréchal de Saxe sut avec un art admirable jeter les ennemis dans l'incertitude. Laissant derrière lui Maestricht, il s'avance jusqu'à Berg-op-Zoom avec vingt-cinq mille hommes, et sembla menacer Breda, tandis que le comte de Saint-Germain marchoit vers Liége, et le marquis de Monteynar vers Luxembourg. Les alliés divisent leurs troupes pour assurer la défense de ces points opposés. A la faveur du trouble que produit cette incertitude, le maréchal de Loewendal investit Maestricht avec cinquante-neuf bataillons, vingt-huit escadrons, le corps de Fischer et dix compagnies d'artillerie. Le maréchal de Saxe, par une marche aussi savante que rapide, met les lignes hors d'insulte. Aussitôt six mille travailleurs ouvrent la tranchée. Le duc de Cumberland a la magnanimité de se joindre aux admirateurs de cette belle manœuvre.

Les Français portèrent dans leurs attaques cette intrépidité qui les rend si redoutables. Le baron d'Aylva gouverneur de la ville, le comte de Marchail lieutenant-général, et le prince d'Ahremberg général-major au service d'Autriche, montrèrent un accord aussi rare que précieux, de talens, de cou-

rage et de volonté. Depuis vingt jours les assiégés faisoient des sorties fréquentes, défendoient pied-à-pied le chemin couvert, se préparoient à soutenir des assauts au corps de la place, et voyoient avec douleur qu'une armée de quatre-vingts mille alliés étoit rendue immobile d'après la position du maréchal de Saxe. Une lettre du duc de Cumberland leur annonça la cessation des hostilités, et l'ordre du prince d'Orange leur prescrivit de remettre la ville aux Français. La garnison, forte de vingt-quatre bataillons, reçut à sa sortie les honneurs de la guerre. Le maréchal de Loewendal prit possession de Maestricht, et le maréchal de Saxe satisfait de l'accomplissement de ses prédictions, ordonna de publier un armistice à la tête de l'armée.

Louis XV. 1748

Si la terre offroit une moisson de lauriers, la mer fut le théâtre d'une perte qui causa des regrets à la marine française, mais qui accrut sa gloire. Le comte d'Albert revenant de l'Amérique sur *le Magnanime*, est assailli par une tempête assez violente pour le démâter. Dans cette situation, quatre vaisseaux anglais l'attaquent, et ne le forcent d'amener son pavillon, qu'après un combat meurtrier qui dura huit heures.

Louis s'honora par le désintéressement de ses prétentions. Peut-être voulut-il expier par là le tort d'avoir sur des motifs injustes et faux, entrepris une guerre qui venoit d'épuiser

Louis XV. 1748 son trésor et son royaume ? Peut-être cédoit-il seulement à son indolence naturelle, qui lui rendoit pénibles d'aussi longs efforts ? Nos doutes n'existeroient pas et nous mêlerions nos éloges à ceux que les peuples, les écrivains et plus particulièrement les poètes ont prodigués à *Louis-le-Pacificateur*, si deux articles du traité d'Aix-la-Chapelle n'eussent profondément blessé l'honneur de la nation. Ne suffisoit-il donc pas de renoncer aux conquêtes de plusieurs campagnes et aux fruits de trois batailles mémorables ; de reconnoître le grand-duc pour empereur ; de mettre la reine de Hongrie en jouissance de tous les avantages que la pragmatique-sanction lui attribuoit ; de maintenir la quadruple alliance pour la succession d'Hanovre ; de laisser à l'Angleterre et à la Hollande la prépondérance du commerce ; de garantir au roi de Prusse la possession de la Silésie et du comté de Glatz ; de conserver au roi de Sardaigne les pays que le traité de Worms lui avoit valu ; de procurer à l'infant don Philippe les duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla ; de rétablir le duc de Modène dans ses états ; enfin, de rendre à Gènes sa première puissance ? D'après quelle loi urgente et rigoureuse le comte de Saint-Séverin, dont la correspondance offre tant de traits dignes de l'immortel d'Avaux, soumit-il sa patrie à la honte de ne pas relever les fortifications de Dunkerque, et à l'infamie de chasser du

royaume le prétendant ? L'antique bonne foi des Français, l'honneur dû à la vertu, le respect imposé par le malheur et les lois saintes de l'hospitalité, furent indignement violés le jour où le marquis de Vaudreuil, major des gardes-françaises, secondé par six sergens de ce régiment, arrêta le prince Edouard. Estimé par les hommes généreux et plaint par ses ennemis les plus acharnés, il se vit enlevé sur l'escalier de l'Opéra de Paris, mené d'abord au donjon de Vincennes, et conduit ensuite au Pont-de-Beauvoisin. Un cri d'indignation prévint les reproches des étrangers, et retentit depuis la capitale jusqu'au fond des provinces (1). Louis XV. 1748

Pendant que les plénipotentiaires des différentes puissances donnoient la paix à l'Europe, l'amiral Boscawen formoit le siége de Pondichéry. Le célèbre Dupleix se défendit

(1) On adressa plusieurs pamphlets à Louis; un vers lui disoit :

« Il est roi dans les fers : qu'êtes-vous sur le trône ? »

La princesse de Conti s'écria : « C'est le seul Anglais que » le régiment des Gardes ait pris depuis la guerre. » La princesse de Talmont eut la hardiesse d'adresser au comte de Maurepas, cet amer persiflage : « Le roi vient, monsieur, » de se couvrir d'une gloire immortelle, en faisant arrêter le » prince Edouard. Je ne doute pas que sa majesté ne fasse » chanter le *Te Deum*, pour remercier Dieu d'une victoire » qui lui vaut tant d'honneur. Mais comme mon laquais, » nommé Picard, qui a été pris dans cette journée, ne peut » rien ajouter aux lauriers de sa majesté, je vous prie de » me le renvoyer. »

Louis XV. avec tant de valeur, qu'après deux mois d'atta-
1748 ques très-vives, les Anglais furent contraints de se retirer : ils avoient perdu douze cents hommes et plusieurs vaisseaux.

La paix éteignit l'ardeur momentanée que
1749 la duchesse de Châteauroux avoit allumée dans l'ame de Louis. Timide, foible et voluptueux, il s'abandonna nonchalamment aux plaisirs et à la paresse. Son caractère se dégradant avec une effrayante promptitude, il parvint rapidement à cette indifférence pour le bien de l'état, qui devient dans un souverain le dernier degré de sa dégradation. Lui-même s'accusoit toutes les fois que son esprit juste saisissoit les fautes de ses ministres : « Ils veulent que cela soit ainsi, j'y con» sens ; mais ils font des sottises, j'en suis » sûr. »

La disgrâce du comte de Maurepas, qui n'avoit pu amener ni les désastres de la marine française, ni les nuages répandus sur la mort violente de la duchesse de Châteauroux, fut l'ouvrage d'une plaisanterie indiscrète, qui blessa la vanité de la marquise de Pompadour. La haine vouée à la favorite, effaçant les torts du ministre, inspira pour lui un intérêt qui devoit dans la suite amener de terribles catastrophes.

Le clergé donna, le premier, le coupable exemple de se prévaloir de la foiblesse du gouvernement. Son assemblée générale, dont l'état attendoit un secours nécessaire pour

guérir une foule de plaies profondes, se prononça contre la levée du vingtième. Dans ses remontrances, l'orateur annonça « que les » ministres des autels pensoient combattre » pour la dignité de l'épiscopat, l'honneur » du sacerdoce, l'intérêt même de la reli- » gion. » Il assura que le succès de ses représentations « écarteroit du sanctuaire tout » ce qui pouvoit en troubler le repos et en » avilir la dignité. »

Louis XV. 1749

Le ministre Machault, par ses talens, et plus encore par les vertus d'une ame forte, sembloit jeté parmi des hommes médiocres ou corrompus pour soutenir du moins l'honneur de la monarchie. Il produisit la preuve évidente que le clergé possédoit dans le royaume le tiers des biens-fonds, et que loin de payer pour chaque année de guerre vingt-huit millions qu'il auroit dû pour le dixième et pour la capitation, à peine en avoit-il payé sept.

L'anarchie marcha rapidement sur les trace de l'insubordination : les chefs de l'église gallicane se livrèrent à des querelles indécentes. Les molinistes et les jansénistes s'abandonnèrent à de nouvelles fureurs. La demande des billets de confession et les refus de sacremens, multiplièrent des scènes de scandale. Le parlement prit en main la cause du jansénisme, dont les jésuites étoient les ennemis les plus acharnés. Dès cet instant, commença la guerre entre le premier corps de la magis-

Louis XV. trature et la plus puissante des congrégations
1749 religieuses.

Quelques camps rassemblés à Compiègne eussent produit dans les troupes un effet salutaire, sans l'espèce de fatalité qui accompagnoit tous les événemens de ce règne. Le maréchal de Saxe profita de la satisfaction que le roi exprimoit en faveur de l'armée,
1750 pour obtenir que les armes anoblissent sous la clause que trois générations de suite seroient parvenues au grade de capitaine.

Un acte de justice en apparence si solennel, parut aux militaires français une espèce de réparation de l'outrage sanglant dont ils avoient à gémir depuis un siècle et demi. Ce dernier trait couronna la vie d'un héros. Il recevoit encore les témoignages de la reconnoissance de ses anciens compagnons d'armes, lorsqu'une mort précipitée l'enleva. Les Français lui donnèrent des larmes; les autres peuples de l'Europe l'honorèrent par leurs regrets. Sa perte fut attribuée à différentes causes. Les personnes attachées à la cour, publièrent qu'il avoit été la victime de ses excès auprès des femmes, et qu'une comédienne lui avoit donné le *coup de grâce*. L'opinion la plus générale, propagea le bruit qu'il avoit succombé dans un duel contre le prince de Conti.

Un démêlé violent entre le prince et le général avoit, dit-on, eu lieu en présence de mademoiselle de Sens, qui n'étoit, malgré

tous ses soins, parvenue qu'à obtenir de la Louis XV.
part des deux adversaires la promesse que 1750
tant qu'elle vivroit ils ne videroient pas leur querelle. A peine cette auguste conciliatrice eut-elle les yeux fermés, que le prince entraîné par la soif de la vengeance, courut à Chambord et combattit avec un fatal succès le maréchal qui, prévenu de cette visite, l'attendoit dans une allée de son parc.

Maurice ne laissa aucun rejeton qui nourrit l'espérance quelquefois trompeuse, mais du moins consolante de voir son sang reproduire un grand homme. Lorsqu'on lui faisoit des reproches sur son éloignement pour le mariage, il répondoit : « Comme le monde » va à présent, il y a peu d'hommes dont je » voulusse être le père, et peu de femmes » dont je voulusse être l'époux. » Contemplant d'un œil serein le terme fatal, il dit à Senac son médecin et son ami : « Docteur, » la vie n'est qu'un songe. Le mien a été » beau ; mais il a été court. »

La religion que professoit le maréchal de Saxe s'opposa à ce qu'on plaçât ses cendres à côté de celles de Duguesclin et de Turenne. Le temple des luthériens à Strasbourg reçut les dépouilles mortelles de ce grand homme. Le ciseau de Pigalle lui éleva un mausolée auquel les militaires se sont constamment empressés de porter leurs hommages. Le monument consacré à la gloire du premier général de son siècle, ne pouvoit être mieux placé que

Louis XV. dans l'enceinte d'une ville, la principale
1750 école de guerre de la France, et l'un de ses plus redoutables boulevards. Que de vieux guerriers sont venus, d'un œil attendri, contempler en silence ce superbe tombeau! Nous en attestons nos vieux camarades : dans leurs foyers paisibles, se rappellent-ils sans émotion les heures qu'ils ont passées à contempler l'image du vainqueur de Fontenoy, de Rocoux et de Lawfeld ?

La fortune sévère pour la famille des Bourbon, ravit au même instant à la France un guerrier, son plus ferme appui, et à l'Espagne une grande partie de sa flotte. L'ambassadeur de cette puissance comparoit ces deux malheurs. Le roi répliqua : « Monsieur, on » peut refaire des vaisseaux, mais on ne re» feroit pas des hommes tels que le maréchal » de Saxe. » Ce mot est heureux, quoiqu'il ne soit qu'une répétition de celui de Louis XIV au moment où la bataille de la Hogue lui fut annoncée; mais il contraste étrangement avec les plaintes qu'élève un homme franc et honnête sur l'espèce d'oubli dans lequel le maréchal étoit tombé. Saint-Foix s'écrie : « Je l'ai » vu, ce général, dont le nom sera si cé» lèbre dans l'histoire : je l'ai vu après la » paix traverser, presque seul, les apparte» mens de Versailles. Cette espèce d'aban» don, cette indifférence affectée des cour» tisans me le faisoit paroître encore plus » grand : je le voyois au milieu de cette soli-

» tude, entouré de ses victoires et de ses Louis XV.
» actions. » 1750

Le roi parut un instant jaloux de donner à son règne, quelques-uns de ces traits de grandeur qui distinguent celui de son aïeul. A côté de l'Hôtel des Invalides, on vit s'élever l'École Militaire, où cinq cents jeunes gens, fils d'of- 1751
ficiers peu favorisés de la fortune, furent, aux frais du gouvernement, élevés dans l'art de la guerre : ainsi, l'œil des Français pouvoit embrasser d'un seul regard l'asile ouvert aux vieux défenseurs de la patrie, et le berceau où se formoient leurs successeurs.

L'amour ou plutôt la manie des lettres se répandit de toutes parts, et la décadence du goût rendant cette carrière plus accessible, on vit se multiplier les académies de provinces. Il sembloit que le ministère convaincu de sa foiblesse, sentît la nécessité d'éloigner, par des distractions frivoles, des discussions plus sévères et plus utiles. Déjà une secte entreprenante s'annonçoit comme une puissance dans l'état. Tout concouroit à favoriser la rapidité de sa marche. Les divisions du clergé, les désordres des grands-seigneurs, l'insubordination des parlemens et la voluptueuse indolence du monarque, fournissoient des armes redoutables entre les mains de plusieurs chefs véritablement éloquens.

Malgré l'éclat dont brillera à jamais le siècle de Louis XIV, il seroit injuste de ne pas apprécier les efforts entrepris pour l'égaler. Si

Louis XV. 1751 les succès obtenus par Œdipe, Alzire, Mérope, Zaïre; si la terreur poussée au plus haut degré par Crébillon dans Électre, dans Rhadamiste et sur-tout dans Atrée; si les palmes obtenues pour la comédie par Piron, par Gresset et par Palissot; si les fleurs de la littérature légère cueillies par Bouflers, Parny et quelques autres, ne balancent pas la gloire que se sont acquise Corneille, Racine, Boileau, La Fontaine et Molière, osons-le dire, la supériorité du siècle de Louis XIV ne s'étend pas au-delà de la poésie. Celui de Louis XV ne redoute aucune comparaison dans les autres branches de la littérature, encore moins dans la carrière des sciences. Quatre illustres prosateurs s'élèvent au-dessus de leurs généreux émules.

Voltaire qui, durant soixante-dix années, fit les délices de ses contemporains, vola de succès en succès, et réalisa l'attente, jusqu'alors frustrée, d'un talent heureux dans presque tous les genres.

Jean-Jacques, qui charma les esprits, subjugua les volontés, embrâsa les cœurs, égara l'imagination par ce style de feu et capable *de brûler le papier*, que néanmoins les partisans éclairés de cet homme éloquent rejettent parmi les titres secondaires de sa gloire.

Montesquieu, qui porta la clarté dans le dédale de la législation, et dont les traits perçans donnèrent une étendue illimitée à la pensée.

Buffon, qui remplit l'univers du son de sa voix noble, imposante et harmonieuse. La nature parut avoir pris plaisir à le former digne de célébrer ses beautés, ses richesses et sa profusion. Louis XV. 1751

Sous les magnifiques enseignes de ces écrivains supérieurs, se disputèrent des rangs honorables Helvétius, Diderot, d'Alembert, Duclos, Marmontel et les innombrables élèves d'une école dont la Harpe mérita l'honneur d'être reconnu l'Aristarque. Hélas! flambeaux trop souvent allumés par l'orgueil, ils ont ébloui les peuples : à leur trop séduisante clarté, lès simples ont pensé suivre le sentier de la vertu, pendant que les méchans se précipitoient sur les routes du crime. Les distinctions sociales, les sentimens de la nature, le respect pour l'ordonnateur suprême, et la confiance dans la religion, furent mille et mille fois dénoncés comme des préjugés qui courboient le genre humain sous un sceptre odieux et qu'il falloit briser.

Le chef de la monarchie, les grands-seigneurs et les premiers ordres du royaume, sembloient d'intelligence pour favoriser les progrès des systèmes destructeurs de l'autorité souveraine. Le roi oublioit ses devoirs et languissoit dans les bras de sa maîtresse : les ministres rampoient autour de la favorite. Les grands-seigneurs se dépouilloient de la contrainte du rang, et ne s'occupoient que de nouvelles jouissances dans la recherche d'un

Louis XV. luxe voluptueux, mais uniquement personnel.
1751 Le clergé prit le ton d'empire qui le caractérisoit dans les siècles d'ignorance. Il ne craignit pas d'avancer, dans ses représentations,
1753 que « la charge des évêques est d'autant » plus grande, qu'ils doivent rendre compte » des rois mêmes au jugement de Dieu. Car » vous, Sire, encore que votre dignité vous » élève au-dessus du genre humain, vous » baissez la tête devant les prélats; vous re» cevez d'eux les sacremens, et vous leur êtes » soumis dans l'ordre de la religion : vous » suivez leur jugement, et ils ne se rendent » pas à votre volonté. »

Des divisions intérieures déchiroient et affoiblissoient le corps dont les représentans s'exprimoient avec cette hauteur. Beaumont, archevêque de Paris, fort d'un caractère inébranlable, doué de qualités éminentes et riche des vertus du christianisme, étoit animé d'un zèle qu'il portoit jusqu'à l'intolérance. La loi imposée pour les billets de confession sans lesquels les mourans étoient privés des dernières consolations de la religion, parut un acte de fanatisme et de cruauté. Le parlement s'arrogea la qualité d'arbitre dans ces scandaleuses querelles. La cour offensée d'un ton impérieux qui attentoit à la puissance royale, cassa les délibérations du parlement, et lui défendit, sous peine de désobéissance, de s'immiscer dans l'affaire du refus des sacremens. Loin d'enregistrer ces lettres-patentes,

les magistrats osèrent déclarer « que dans l'im- Louis XV. 1753.
» possibilité où ils se trouvoient de faire par-
» venir la vérité aux pieds du trône, par les
» obstacles qu'opposoient des gens mal inten-
» tionnés, ils n'avoient plus de ressources que
» dans leur vigilance et dans leur activité con-
» tinuelle ; que pour vaquer à cette fonction
» importante et indispensable, les chambres
» demeureroient assemblées, et tout autre
» service cesseroit jusqu'à ce qu'il eût plu audit
» seigneur-roi de recevoir leurs remon-
» trances. »

Les mousquetaires portèrent pendant la nuit des lettres-de-cachet aux membres du parlement : ceux qui composoient la grand'-chambre avoient été exempts de cette proscription ; mais ils demandèrent à subir le même sort que leurs collègues, et lancèrent des décrets de prise-de-corps contre quelques évêques et contre plusieurs curés. Pour châtiment d'une telle obstination, ils furent transportés à Pontoise. Loin d'être abattus par ce coup d'autorité, ils ne s'occupèrent que des refus de sacremens. Le roi créa, pour rendre justice à ses sujets, une chambre des vacations, composée de conseillers d'état, que secondoient les maîtres des requêtes, et qui tint ses séances aux Grands-Augustins.

Les défenseurs des nouvelles opinions mirent à profit le trouble des principaux ordres, et le mécontentement général. Un ecclésiastique sans lumières, sans principes et sans

Louis XV. expérience, se rendit l'instrument du premier
1753 attentat hasardé contre la religion. L'abbé de Prades soutint une thèse dont il étoit incapable de sentir tout le danger et de prévoir les conséquences.

Nous ne pouvons passer sous silence la célèbre entreprise de l'Encyclopédie, dont l'anglais Bacon avoit conçu le plan, et qui fut commencée en 1750 par Diderot et par d'Alembert qui s'est immortalisé par le discours préliminaire qu'il a placé à la tête de l'ouvrage, et par les articles de mathématiques dont il l'a enrichi. Plusieurs savans concoururent avec eux à l'exécution de cette entreprise trop vaste pour ne pas prêter également aux éloges et à la critique, trop répandue pour que la coupable hardiesse d'un grand nombre d'articles n'ait pas également influé sur l'esprit du siècle et sur la propagation des erreurs qu'il a vu naître, digne enfin d'être remarquée par la réunion de tant de gens de lettres entraînés par le goût du temps, et habilement appelés à le servir en travaillant au grand œuvre de la subversion de tout principe.

Palissot eut la pénétration de calculer à quels périls cet esprit d'innovation exposoit le repos public, et il eut le courage de se porter l'accusateur d'une secte déjà puissante.

« On voit à la tête de quelques productions » philosophiques, un ton d'autorité et de décision, qui jusqu'à présent n'avoit appartenu qu'à la chaire..... Comme il est de ces

» grands qui sont peuple, il a fallu aussi leur Louis XV.
» dire des vérités dures, et rappeler cette 1753
» puérile et dangereuse question de l'égalité
» primitive. »

Le roi réveillé de sa léthargie par les rumeurs qui retentissoient autour du trône, et raffermi contre sa foiblesse par les énergiques exhortations de Benoît XIV, imposa silence sur les disputes relatives à la religion, rappela le parlement et chargea cette compagnie du soin de ramener le calme. Le désir de montrer une grande impartialité, dicta des arrêtés qui, le même jour, proscrivirent l'Encyclopédie, et livrèrent aux flammes une instruction pastorale de l'évêque de Troyes. 1754

L'archevêque de Paris fut relégué à Conflans; mais, loin que les rigueurs ébranlassent sa résolution, elles donnèrent à cette âme ardente une nouvelle énergie.

Pendant que le ministère cherchoit à assoupir les divisions domestiques, rassembloit les troupes dans quatre camps de plaisance, et s'applaudissoit de l'état florissant auquel le fameux Dupleix avoit élevé la compagnie des Indes, un attentat commis par les Anglais, alluma la première étincelle d'un incendie qui, bientôt après, embrâsa les quatre parties de la terre.

Par la paix d'Utrecht, la France avoit fait en faveur de l'Angleterre, le sacrifice de l'Acadie. La proximité de cette contrée avec le Canada, ouvrit un vaste champ aux disputes

Louis XV. sur les limites respectives des deux colonies.
1754 Les Anglais, dévorés du désir d'accroître leur territoire et de s'emparer du commerce, firent élever sur les terres contestées un fort dont le major Washington eut le commandement. Le maréchal de camp, chef des troupes françaises sur l'Ohio, députa le lieutenant Jumonville avec une escorte de trente hommes, et le chargea de présenter une lettre dans laquelle il demandoit aux Anglais de ne point troubler la paix, et de se retirer de dessus les terres qui appartenoient à la France. Cet officier jeune, intéressant, et revêtu d'un caractère sacré chez les nations les plus barbares, fut indignement assassiné. Les soldats qui l'accompagnoient furent jetés dans des cachots infects.

Le chevalier de Villers, frère du malheureux Jumonville, reçut la double commission de venger le meurtre et de délivrer les prisonniers. Il attaqua le fort de la *Nécessité*, et l'emporta de vive force; mais, trop généreux pour devenir cruel, il accorda une capitulation à la garnison vaincue. Le major Washington contracta l'engagement de renvoyer à Quebec les trente Français qu'il avoit fait transporter à Boston. Devenu libre, sa promesse ne fut point effectuée. Le duc de Mirepoix, ambassadeur de France à Londres, forma sans succès des plaintes contre tant de noirceur et de perfidie. Des réclamations soutenues ne rompirent les fers que de trois de

ces infortunés. Ainsi, une parole violée, sans égards, il est vrai, pour les prières et les plaintes de celui qui l'avoit donnée, marqua dans les annales du monde les premiers pas d'un homme qui, dans la suite, a rempli de si grandes destinées.... Libérateur de l'Amérique, objet de l'idolâtrie de ses compatriotes et de l'admiration de tous les peuples, sa gloire et sa réputation ne sont pas étrangères aux secousses épouvantables qui ont couvert de ruines la plus belle des contrées, inondé de sang plusieurs parties du globe, et changé la face du monde politique. Louis XV. 1754

Le sacerdoce et la magistrature prolongeoient leur lutte indécente; le luxe de la cour augmentoit journellement le vide des finances, et l'indolence de Louis laissoit languir toutes les branches de l'administration. Ces circonstances désastreuses n'empêchèrent pas le ministère de hasarder quelques entreprises qui grossirent l'orage. Les fortifications de Dunkerque furent relevées. Comme maîtres des embouchures du Mississipi, les Français prétendirent à la possession des pays qui s'étendent depuis l'est de ce fleuve jusqu'au Nouveau-Mexique, et à l'ouest jusqu'aux monts Apalaches; ils chassèrent les Anglais 1755
de quelques comptoirs dispersés dans ce pays fertile, et ils construisirent des forts dans la vue d'assurer leur souveraineté. Les Anglais en témoignèrent un profond ressentiment. Le duc de Maillebois reçut l'ordre de faire

Louis XV. 1756. aux plaintes et aux menaces du cabinet de Londres, cette fière réponse : « Mon maître » regardera le premier coup de canon tiré » en mer d'une manière hostile, comme une » déclaration de guerre. » Cependant, par l'effet d'une inconséquence assez ordinaire chez les hommes foibles, Louis envoya Bussi, premier commis des affaires étrangères, pour négocier avec le roi d'Angleterre qui venoit d'arriver dans son électorat. Bussi traita et se conduisit en commis.

Un emprunt de trente millions sur les postes, des droits imposés sur les secrétaires du roi et les conditions onéreuses mises au renouvellement du bail des fermes, réparèrent en partie le vide du trésor royal.

Le ban et l'arrière-ban furent rassemblés. Cette masse embarrassante et tumultueuse marcha sous les ordres du maréchal de Senneterre. On s'aperçut bientôt que les Français ayant tous les goûts, et plusieurs les talens militaires, servoient de préférence dans les corps disciplinés. L'antique soutien du trône se traîna quelques mois sans parvenir à aucune considération, et sans espérer d'acquérir une ombre de sa gloire passée : il expira pour ne jamais reparoître.

Des pertes dont la crise actuelle augmentoit la valeur, amenèrent un deuil général. Le maréchal de Loewendal mourut au moment où la fortune lui préparoit l'avantage de montrer à ses nombreux rivaux, que l'élève et

l'émule de Maurice ne devoit pas uniquement ses succès aux avis de ce grand homme. Dupleix, victime d'accusations calomnieuses, ramena deux vaisseaux, des Indes que son génie avoit rendu si florissantes. Dépouillé de ses emplois, et menacé d'une cruelle persécution, il succomba dans les accès d'un sombre désespoir; fin cruelle, mais qui n'inspire aucune pitié, parce qu'elle rappelle involontairement le souvenir des rigueurs exercées par Dupleix contre l'illustre la Bourdonnaie. Louis XV. 1755.

Le Ciel parut vouloir, par des phénomènes effrayans, annoncer les calamités dont les habitans de la terre se préparoient à couvrir sa surface. Un tremblement de terre, dont le souvenir seul fait éprouver un mouvement d'effroi, engloutit la moitié de Lisbonne. Trente mille individus périrent dans cette épouvantable secousse, dont les ramifications se firent sentir dans plusieurs lieux de l'Espagne et sur les côtes d'Afrique. La terre s'entr'ouvrant près de Maroc, engloutit une horde d'Arabes. Les contre-coups de cette violente commotion se répandirent sur plusieurs points du globe avec plus ou moins de force. Le Rhône s'élançant hors de son lit, inonda le territoire d'Arles, couvrit l'île entière de la Camargue et ravagea la Provence. Des habitations disparurent; des familles se virent privées de leurs moyens d'existence; des troupeaux considérables et un grand nombre

Louis XV. de malheureux trouvèrent la mort dans les
1755 flots courroucés.

La guerre étant déterminée, cinq escadres
1756 françaises parcoururent les mers. La première occupa la Manche, la seconde croisa dans l'Océan, la troisième menaça les îles de la Méditerranée, la quatrième porta des secours en Amérique, et la cinquième fit voile pour les Indes. Le comte du Chaffaut ouvrit la campagne par une action mémorable, généralement regardée comme un présage heureux du cours que prendroient les opérations militaires. Monté sur *l'Athalante*, frégate de trente-quatre canons, il attaqua et enleva, près les attérages de la Martinique, le vaisseau de guerre *le Warwick*, qui portoit soixante-quatre canons et que commandoit le capitaine Shullam, officier d'une réputation distinguée. Le comte d'Aubigny rendit hommage à la valeur et à l'habileté de son camarade; il ne voulut pas lui enlever, en venant à son secours, l'honneur d'une si belle victoire.

Quatre-vingts mille hommes se portèrent sur les côtes de l'Océan et sur celles de la Méditerranée; Belle-Isle fut nommé commandant depuis Dunkerque jusqu'à Bayonne, et le maréchal de Richelieu de toute la partie méridionale du royaume.

Le caractère entreprenant de Belle-Isle et les ressources que la confiance du roi laissoient à sa disposition, firent croire aux Anglais que la menace si souvent renouvelée

d'une descente dans leur île alloit s'effectuer. Louis XV.
Le patriotisme anglais si vanté par d'aveugles 1756
enthousiastes, s'évanouit à la seule apparence du danger. Leurs propres écrivains se sont vus forcés par l'évidence à faire des aveux bien humilians pour leur orgueil. « Les pré-
» paratifs de la France obtinrent le succès
» que l'on en désiroit, puisqu'ils remplirent
» la nation de désordres, de troubles et de
» terreur. Le peuple trembloit de se voir
» exposé avec une armée sans chefs et sans
» discipline, pendant que les ministres étoient
» timides, impopulaires et flottans. Dans cette
» situation, les Hollandais furent sommés de
» fournir les six mille hommes que par le
» traité de paix ils devoient envoyer à l'An-
» gleterre, dès qu'elle se verroit menacée
» d'une invasion. Cette demande fut retardée
» par tant de délais affectés, que le roi ne
» voulant pas en venir à une rupture avec la
» république, se désista...... Les ministres
» cherchèrent alors un autre secours. Un corps
» d'environ dix mille Hanovriens ou Hessois
» fut amené pour protéger plusieurs milliers
» d'Anglais, qui l'épée à la main eussent été
» capables de se défendre eux-mêmes; mais
» tels étoient à cette époque les vices du cabi-
» net, de la cour, en un mot, de toutes les
» classes, que le royaume entier ne présentoit
» qu'un tableau de mécontentement, d'effroi
» et de désespoir. »

Une expédition, pour le moins étonnante,

Louis XV. favorisa les vues de la France. Le maréchal
1756 de Richelieu ayant pour ses lieutenans le comte de Maillebois et le marquis du Menil, partit de Toulon, débarqua douze mille hommes à Minorque, s'empara de l'île sans presque éprouver de résistance, et forma le siége du fort Saint-Philippe. Ce poste que Magon, frère du grand Annibal, jugea assez avantageux pour consolider l'empire de la Méditerranée, avoit reçu tous les moyens de défense que les ingénieurs modernes ont pu employer. D'une voix unanime, l'Europe le disoit imprenable. Les Anglais venoient de le ravitailler de vivres, de troupes et de munitions. Les Français toujours trop prompts à se décrier eux-mêmes, peignirent dans leurs discours et dans leurs épigrammes, le chef de cette superbe entreprise sous les traits « d'un voluptueux raffiné, » qui n'avoit d'autres talens qu'une audace » extrême, une imagination fertile quand il » s'agissoit d'inventer des amusemens ; dont » la plus grande gloire étoit de se rendre le » directeur et l'arbitre des plaisirs d'une cour, » et de se connoître mieux qu'homme de » France en magnificence et en galanterie. »

Richelieu trompe la rage de ses détracteurs, répond à la confiance de son maître, et justifie les prédictions de Voltaire. Le siége s'ouvre et se poursuit avec autant d'audace que d'habileté. Les vins abondans et généreux de cette contrée donnent lieu à des scènes indécentes. On met à l'ordre de l'armée :

« Tout soldat coupable d'ivrognerie sera Louis XV.
» privé de l'honneur de monter à l'assaut. » 1756
Ce mot suffit, et personne ne boit plus qu'avec sobriété. L'auteur de cette mesure, attribuée par quelques écrivains au maréchal de Richelieu, et par d'autres au prince de Beauveau, étoit digne de marcher à la tête des Français dont il apprécioit et connoissoit si bien le caractère.

Les Anglais malgré leur confiance dans la bonté de la place, reconnurent le besoin de lui porter des secours. L'amiral Byng partit avec dix vaisseaux de guerre, embarqua des troupes à Gibraltar et se joignit à l'escadre que l'amiral West commandoit dans la Méditerranée. » Byng, bon écolier, mais jamais » éprouvé par aucun service sérieux où il » eût eu le commandement de l'armée, » s'avança contre le marquis de la Galissonnière, à qui une longue expérience et des talens distingués promettoient l'espérance de soutenir encore la gloire de la marine française. La bataille s'engagea. Les Français attendirent un ennemi supérieur, et firent à la nécessité de bloquer l'entrée du port, le sacrifice de l'avantage du vent. « Byng se tenant en arrière » et donnant des raisons prudentes pour ne » pas entrer dans l'action, » fut battu, fit sa retraite en désordre, et chercha un abri sous le canon de Gibraltar.

La défaite de la flotte anglaise n'affoiblit point la résolution des assiégés : un feu sou-

Louis XV. 1756 tenu et des sorties fréquentes retardoient les progrès des assaillans. Le maréchal de Richelieu rappelle à ses troupes que tous les peuples de la terre fixent sur eux leurs regards ; il annonce un assaut général. A cet ordre imprévu, la joie règne dans le camp. Officiers et soldats s'embrassent, et répètent avec transport : « Camarades, à demain l'assaut. » Quatre coups de canon et une fusée donnent le signal désiré. En vain l'artillerie anglaise tonne et vomit la mort ; on se précipite dans le fossé ; des échelles de treize pieds de hauteur sont appliquées à quatre points principaux des fortifications. Les grenadiers parvenus au dernier échelon s'élancent sur le roc, et montent « sur les épaules les uns des autres. » Les ouvrages avancés sont emportés. Depuis sept heures on combattoit, lorsque le lieutenant-général Blackney, gouverneur de la place, arbora le drapeau blanc et fit demander une entrevue au maréchal, qui lui dit avec sa grâce séduisante : « Général, j'accorde à » votre garnison tous les honneurs de la » guerre. Vous êtes d'ailleurs le maître de » vous rendre où vous le jugerez à propos. » Je crois devoir ces distinctions à un aussi » brave homme que vous. »

A la vue des obstacles qu'ils avoient surmontés, les vainqueurs furent étonnés de leur conquête. Huit jours après l'assaut, le maréchal voulut dans une petite guerre donner l'image de cette fameuse journée. Alors pa-

rurent au grand jour les moyens et les forces que toute grande passion communique. Aucun des grenadiers ne put atteindre le sommet de ce même rocher, d'où leur intrépidité avoit su chasser un ennemi redoutable.

Après avoir laissé la garde de l'île de Minorque au comte de Lannion, le maréchal de Richelieu traversa la France en triomphe, fut couronné sur les théâtres et plia sous le poids des récompenses. Dans le même temps, l'infortuné Byng reçut la mort avec une généreuse fermeté. Le sang de cette victime immolée à la raison d'état, prépara les nombreuses victoires des flottes anglaises.

Aux Indes, M.r de Bussy assura par plusieurs avantages la supériorité de la compagnie française : il enleva aux Anglais Calcutta, le fort Guillaume et tous les établissemens du Bengale. Le commerce anglais essuya, dans cette circonstance, une perte de cinquante millions.

En Amérique, le marquis de Montcalm déploya les talens d'un militaire du premier ordre, et fut secondé par les intrépides Canadiens. Le comte de Vaudreuil, traversant à la nage la rivière de Chonagen, assura la prise des forts Ofwego, Ontario et George. Enfin, le chevalier de Villiers vengea la mort de Jumonville par une victoire sanglante qu'il remporta sur la rivière de Chonagen.

La cour de Londres mit les armes à la main de l'ennemi le plus implacable de la maison

Louis XV. d'Autriche, ce Frédéric dont l'ambition vaste,
1756 mais toujours raisonnée, tendoit à l'accroissement de ses états, et qui, avide de gloire, brûloit du désir de prendre parmi les grands hommes le rang auquel son génie et ses talens l'appeloient. Avec la rapidité qui prépara toujours ses triomphes, il envahit la Saxe et attaqua la Bohême.

Dès ce jour, deux guerres furent distinctes: l'une entre la France et l'Angleterre, l'autre entre le roi de Prusse et l'impératrice-reine. Dans cette dernière, le roi d'Angleterre intervint comme allié de la Prusse, et le roi de France, comme garant du traité de Westphalie et d'après son alliance défensive avec la cour de Vienne.

Le baron de Kniphausen, le seul de ses négociateurs dont Frédéric reconnut le mérite et qu'il honora de sa confiance, reçut l'ordre de quitter Paris. Le marquis de L'Hôpital se rendit à St-Pétersbourg, avec le caractère d'ambassadeur et la mission de presser la marche des secours que l'impératrice de Russie s'étoit engagée à fournir à l'Autriche.

Ce fut dans ces instans de crise et de trouble, que le parlement, égaré par d'aveugles ressentimens, refusa l'honneur de siéger au lit de justice que le roi tint à Versailles, et tenta de faire échouer les ressources nécessaires pour le soutien des hostilités. Le corps ne voulut point enregistrer les nouveaux impôts que la crise actuelle rendoit d'une indispensable nécessité.

La cour s'indigna de l'association que les parlemens se permirent de former sous le nom de *Classes*. Le parlement de Paris composoit à lui seul la première classe, et tous réunis prétendoient se substituer aux états-généraux. Le roi convoqua dans Paris un second lit de justice, et fit enregistrer sous ses yeux trois déclarations qui réprimoient les abus d'autorité dont les magistrats se rendoient coupables. A la sortie du monarque, le peuple, par son maintien, son regard et son silence, exprima un mécontentement sombre et bien plus éloigné du caractère des Français, que ne le sont les explosions tumultueuses auxquelles les Parisiens s'étoient souvent abandonnés.

Louis XV. 1756

Cent quatre conseillers signèrent la démission de leurs charges ; les seuls présidens et un petit nombre de conseillers demeurèrent fidèles à leur poste. Les magistrats et les ministres se causèrent réciproquement de nombreuses inquiétudes. Le parlement affecta de montrer du calme et de la dignité, pendant que ses partisans se répandoient en propos injurieux. Plus d'un grand seigneur, une foule de membres de la noblesse, les restes des partis formés dans le sein de l'église et les hommes des classes subalternes, se permirent des murmures indécens.

Cette fermentation presque générale, égara l'esprit à la fois ardent et foible d'un misérable, et en fit bientôt un régicide. Damiens,

Louis XV. né dans l'Artois, avoit atteint l'âge où l'ima-
1756 gination paroît être le moins susceptible de s'enflammer (1). Il s'approcha du roi au
1757 moment où ce prince montoit en carrosse pour se rendre de Versailles à Trianon, et le frappa d'un coup de canif qui pénétra de quatre lignes sur les côtes. L'obscurité, la foule tumultueuse et le froid excessif qui forçoit tout le monde à s'envelopper dans des redingotes, alloient assurer la fuite du scélérat; mais il garda son chapeau sur la tête. Ce contraste de maintien n'échappa point au roi, qui dit d'un accent calme : « Cet homme m'a » frappé ; qu'on l'arrête, mais qu'on ne lui » fasse pas de mal. »

Les gardes le saisirent, le fouillèrent et trouvèrent sur lui trente-sept louis d'or avec un livre de prières. Le misérable voulant exciter encore plus d'alarmes, s'écria : « Prenez » garde à Monseig.r le Dauphin, et qu'il ne » sorte pas du reste de la journée. »

Le conseil chargea le parlement de suivre le procès de l'assassin. Les interrogatoires et les recherches fournirent des preuves certaines que Damiens, laquais de profession, n'avoit ni plan ni complice ; mais qu'il étoit dominé par une humeur sombre et féroce, qui le portoit au crime : sa vie en offroit plusieurs exemples, précurseurs de son dernier

(1) Damiens, né à la Tieuloy, dépendant de Monchy-le-Breton, en 1715 ; commit son assassinat le 5 janvier 1757, à six heures du soir.

attentat ; il périt dans les horreurs d'un supplice aussi long que cruel. Louis XV. 1757

Cet événement sinistre produisit une foible sensation dans le royaume ; Louis profondément offensé d'une indifférence si opposée à l'amour dont il avoit jadis reçu des témoignages touchans, conçut du dégoût pour ses sujets qu'il accusa de légéreté ; mais le coup étoit sans remède.

L'intérêt public parut absorbé par la guerre. La terre et la mer touchoient au moment d'être abreuvées de sang humain.

En Allemagne, le maréchal d'Estrées se porta sur la Westphalie, à la tête de soixante mille hommes. Brave officier, homme vertueux, mais général médiocre ; il a consigné la preuve de sa foiblesse dans cet aveu : « Le » conseil me pressa d'aller investir Hameln, » et de faire arriver les convois par la rive » gauche du Weser, je répondis : *Quoique* » *je sois sûr que ce projet soit mauvais, si* » *les quatre lieutenans-généraux des plus* » *anciens et des plus sages jugent que je* » *dois le suivre, j'y consentirai.* »

Le duc de Cumberland abandonnoit la Westphalie prussienne, et se retiroit dans le dessein de couvrir l'électorat de Hanovre. Le maréchal d'Estrées le suit et l'atteint. L'armée française passe le Weser, et se saisit d'une position avantageuse : sa droite est appuyée au Weser ; le village d'Hastembeck et une redoute défendent son front ; la ville

Louis XV. 1757 d'Hammenen assure ses derrières. Le marquis de Contades traverse des marais réputés impraticables, et renverse l'aile droite des ennemis. Leur centre est forcé par les grenadiers de France, et le duc de Broglie tient leur aile gauche en échec. Déjà les charges de la cavalerie annonçoient une déroute complète, lorsque la rumeur répandue que les ennemis avoient tourné l'armée, produit de l'hésitation. Les grenadiers hanovriens se reportent sur le champ de bataille. Leur dévouement donne au duc de Cumberland la facilité de faire sa retraite en bon ordre : il ne perd que cinq mille hommes; mais forcé de se réfugier à Minden et bientôt après à Niembourg, il livre l'électorat de Hanovre à la discrétion des Français.

Quoique les militaires rapportassent en grande partie l'honneur de la victoire d'Hastembeck, à la valeur de Chevert et à la sagesse du comte de Bréant, des murmures s'élevèrent lorsque le maréchal d'Estrées fut rappelé huit jours après cette affaire. Les lettres du camp fomentèrent l'indignation ; quelques-unes accusoient le comte de Maillebois de s'être rendu coupable de perfidie, dans l'intention de prévenir un succès complet. Cette inculpation extrêmement grave fut funeste à la France, en la privant des services du plus habile homme de guerre de son temps. Le comte n'a jamais cessé de la repousser comme calomnieuse. Deux circonstances lui donnèrent un

grand poids, la probité reconnue du maréchal Louis XV.
d'Estrées et la déposition du duc d'Orléans, 1757
dont le caractère moral obtenoit l'estime.
« M.r de Maillebois lui dit en propres termes :
» *Ceci est une affaire manquée. Il y a
» encore une colonne des ennemis qui a
» passé le Weser et qui se porte sur le corps
» du duc de Broglie ; nous n'avons d'autre
» parti à prendre que celui de nous re-
» tirer.* »

Le comte de Maillebois n'a rien négligé pour se laver de l'attentat d'avoir voulu, au moyen « d'une fausse nouvelle, arracher la » victoire des mains de son général, ou l'em- » pêcher au moins d'en tirer tout le fruit qu'il » pouvoit. » Mais si ce grand officier n'a laissé subsister que des doutes sur ses intentions, il se dénonce lui-même comme ayant encouru le reproche d'avoir manqué à la discipline. « Il y avoit trois-quarts d'heure que je n'étois » pas avec M.r le maréchal ; je ne tardai pas » à le rejoindre, et je le trouvai ordonnant » les dispositions de retraite que je pris la » liberté de blâmer comme tous ceux qui » étoient autour de lui. »

Le maréchal d'Estrées reçut avec calme la nouvelle de sa disgrâce, et ne témoigna aucun mécontentement au maréchal de Richelieu, qui sans doute eut quelques scrupules des triomphes de sa faveur ; pour les appaiser, il écrivit au roi : « M.r le maréchal d'Estrées m'a » remis un état de son armée et de ses pro-

Louis XV. » jets, en bon citoyen. Rien n'est plus sage;
1757 » il est parti comme un héros. »

Le maréchal de Richelieu fondit sur l'électorat de Hanovre, moins en général qu'en chef de bande. Flétrissant les lauriers de Mahon par des rapines honteuses, il se laissa en outre éblouir par l'idée qu'il termineroit en moins d'un mois la guerre dans cette partie d'Allemagne : il signa la trop fameuse convention de Closter-Seven. « Ce traité laissoit » les Français maîtres de l'électorat de Hanovre, du landgraviat de Brennen et de la » principauté de Werden. Les troupes de » Brunswick, de Hesse, de Saxe-Gotha, » et en général tous les alliés de l'Hanovre, » s'engagèrent à garder la plus stricte neu- » tralité jusqu'à la fin de la guerre. » La garantie du roi de Danemarck fut agréée sans que l'on songeât qu'une puissance d'un ordre inférieur, ne peut remplir ses propres engagemens, et reste par conséquent bien éloignée d'imprimer aux souverains, la crainte qui est le seul frein politique. Le comte de Maillebois avoit trop de pénétration et de lumières pour ne pas reconnoître le danger d'accorder quelque confiance à des engagemens forcés, et de laisser ralentir l'ardeur des troupes. Aussi essuya-t-il dans la suite de nouveaux reproches, pour ne point s'être opposé à des fautes qui lui donnoient l'espérance de se frayer la route des honneurs.

L'arrière petit-fils du marquis de Brande-

bourg se vit tout à coup chargé du poids Louis XV.
entier de la guerre. Sans autre secours que 1757
celui des subsides de Londres, il compta au nombre de ses ennemis la France, l'Autriche, la Russie, la Suède et le plus grand nombre des princes de l'Allemagne. Son génie embrassa l'immensité de l'abîme et en mesura la profondeur. Sa grande ame ne conçut plus d'autre moyen de salut que la victoire ou la mort. Dès-lors il jouit de la satisfaisante certitude de satisfaire son ardente passion pour la renommée.

Berlin, somptueuse résidence, mais fréquemment envahie, tomba entre les mains du général autrichien Hadig, et ne se racheta du pillage qu'au prix d'une forte contribution.

Les troupes prussiennes firent une perte considérable à Landshut. Frédéric avoit livré aux Russes une bataille sanglante, et assez indécise, pour qu'il répétât plusieurs fois: « Il est moins difficile de les tuer que de les » vaincre. » Dans cette crise, en apparence désespérée, il laissa des étrangers pénétrer dans le cœur de ses états; abandonna la Silésie, et vola à la rencontre de l'armée combinée de la France et des cercles de l'Empire. La supériorité du nombre de ses ennemis, lui causa d'abord quelque surprise; mais ses espérances furent ranimées par la juste appréciation du degré de talent des deux généraux qu'il avoit à combattre, le prince de Soubise et le prince de Saxe-Hildburghausen.

Louis XV. La journée de Rosbach flétrit un moment
1757 l'honneur des armes françaises, mais prépara l'abaissement des puissances de la Germanie: la colonne érigée par un insolent orgueil, répandit en Allemagne une fausse idée de la valeur des Français, et remplit les souverains de cette contrée d'une trompeuse assurance. C'est les armes à la main, et au bruit des chants de la victoire, que Napoléon a transformé en un glorieux trophée, le monument d'un revers et d'une disgrâce.

Le prince de Soubise ne chercha ni à faire illusion sur sa défaite, ni à pallier ses erreurs; il manda au roi : « J'écris à votre majesté, » dans l'excès de mon désespoir; la déroute » de votre armée a été totale. Je ne puis dire » combien d'officiers ont été tués ou perdus. » Il épancha sa douleur dans le sein de madame de Pompadour son amie : « Je n'entreprendrai point ma justification; j'ai été malheureux et mal secondé. Je veux bien qu'on » croye que j'ai été ignorant et mal adroit. » Pendant que la populace vomissoit des imprécations contre le général vaincu, la partie saine du public répétoit : « Pourquoi le prince » de Soubise ne se contente-t-il pas de sa » réputation d'honnête homme, de sujet » fidèle d'un roi qui l'aime, de seigneur » affable, obligeant et inaccessible à la voix » de l'intérêt? Par quelle fatalité ambitionne-t-il un commandement dont il est incapable ? »

La déroute de Rosbach changea le cours des événemens. Les Français perdirent le fruit des succès qu'ils avoient obtenus en Westphalie. La capitulation de Closter-Seven fut impunément violée. Louis XV. 1757.

En Amérique, le marquis de Montcalm, fort des ressources de son génie militaire, et secondé par l'intrépidité du chevalier de Levi et du comte de Vaudreuil, se soutenoit avec des forces bien inférieures à celles de ses ennemis, et sollicitoit en vain les secours de la métropole. Soit négligence de la cour, soit supériorité de la marine anglaise, aucun des convois ne parvint à sa destination. Cinq mille hommes échappèrent à cette fatalité. Le comte de Dubois de la Mothe les transporta sur neuf vaisseaux de ligne et sur trois frégates. Ce renfort fit échouer les entreprises contre Quebec et contre Louisbourg. Le marquis de Montcalm se rendit aussitôt maître du fort Saint-George, malgré deux mille sept cents Anglais qui défendoient ce poste établi pour protéger le lac du Saint-Sacrement, sur lequel les Français prirent quatre brigantins et cinquante bâtimens de transport.

Quoique le comte d'Apchier eût déposé trois mille hommes aux Indes, les Anglais se saisirent dans cette contrée d'une prééminence qui rendit plus évidente, la faute d'avoir rappelé Dupleix. Chandernagor tomba entre les mains des ennemis, ainsi que le vaisseau *le Pondichéry* qui rapportoit de la Chine une cargaison extrêmement riche.

Louis XV. 1757 M.[r] de Kersaint parcourut la Méditerranée avec trois vaisseaux et trois frégates. Après avoir ruiné un fort que les Anglais avoient construit sur la côte d'Afrique, il enleva plusieurs bâtimens. Ayant reçu l'ordre de se rendre à Saint-Domingue pour en ramener une flotte marchande, il dispersa près du cap Français, une escadre ennemie de cinq vaisseaux de ligne et de quatre frégates; enfin, il fit rentrer dans les ports de la France, le convoi dont il avoit été chargé.

Le chevalier de Beaufremond, commandant cinq vaisseaux et trois frégates, avoit transporté un gouverneur et des troupes dans l'île de Saint-Domingue. Il s'étoit à la hauteur de Louisbourg, joint à l'escadre du comte de Dubois de la Mothe, pendant que le chevalier de Revest, fatigué par des vents contraires, relâchoit à Malaga.

Le ministère britannique consomma des mois entiers et des sommes considérables aux préparatifs d'une expédition secrète. Après une longue attente, cent bâtimens de transport partirent de Portsmouth sous l'escorte de dix-huit vaisseaux de ligne : à la tête de ce formidable armement, les amiraux Hawke, Broderk et Knowles menacèrent les côtes de la Normandie, de la Bretagne, de l'Aunis, et débarquèrent douze mille hommes dans l'île d'Aix, à l'embouchure de la Charente. Les Anglais, satisfaits de dévaster une île de médiocre étendue, et de renverser quelques

redoutes, n'osèrent se hasarder sur le continent de la France, et firent voile vers Sainte-Hélène. Louis XV. 1757

En Angleterre, l'indignation fut aussi vive que générale, à la nouvelle que des sacrifices énormes ne rapportoient d'autre résultat que cinq cents prisonniers.

Louis fatigué des seules discussions sur les mesures nécessitées par la guerre, fut encore livré aux tiraillemens de l'intrigue. Machault, le comte d'Argenson et M.r Rouillé reçurent l'ordre de se démettre de leurs emplois. Le marquis de Paulmi eut le département de la guerre ; M.r de Moras, celui de la marine, et l'abbé de Bernis, celui des affaires étrangères. Le roi se réserva le soin de tenir les sceaux, qui n'auroient jamais dû sortir d'entre les mains de l'habile et vertueux Machault. L'abbé de Bernis tarda peu à donner un essor plus brillant à sa fortune. La dignité d'archevêque et la pourpre romaine décorèrent ce nouveau ministre d'état.

La cour venoit à peine de nommer le maréchal de Richelieu généralissime des armées françaises en Allemagne, et le prince de Soubise commençoit à honorer son caractère par la soumission de servir en qualité de lieutenant-général, lorsque les plaintes et les murmures forcèrent de donner un autre chef aux troupes. Louis occupé de l'attention délicate et rare chez un souverain, d'adoucir la force du coup qu'il portoit à son favori et à l'ami de

Louis XV. la marquise, eut la coupable foiblesse de
1757 compromettre l'honneur de ses armes, par la nomination d'un prince du sang, que la nature n'avoit point destiné aux fonctions du com-
1758 mandement.

Le comte de Clermont, humain, affable, populaire et bon, étoit aussi déplacé à la tête des troupes, qu'à la tête des moines de son abbaye de St. Germain-des-Prés. Être amphibie, mauvais ecclésiastique et détestable général (1), il fut complètement battu à Crevelt par le prince Ferdinand de Brunswick. Cette journée si funeste à la France, lui coûta un héros à son aurore. Le comte de Gisors chargeant avec les carabiniers, reçut des blessures mortelles. Du champ de bataille, il trace de son sang un billet pour son père : « Je suis » expirant ; ne pleurez point ma mort ; j'ai » repoussé trois fois les ennemis avec le corps » que j'ai l'honneur de commander. Ah ! si » je pouvois vous embrasser encore ! » Transporté par les soins du partisan Luckner dans la petite ville de Reuss, il expira peu de jours après, et laissa de profonds regrets.

Le malheur de Crevelt sembla d'autant plus grand, que la victoire n'auroit point échappé

(1) On fit circuler dans Paris, des couplets et des épigrammes dont une des plus piquantes disoit :

« Moitié plumet, moitié rabat,
» Aussi peu propre à l'un qu'à l'autre,
» Clermont se bat comme un apôtre,
» Et sert Dieu comme il se bat. »

aux Français, si le comte de Clermont eût Louis XV.
secondé par quelques secours les prodiges 1758
que le comte de Saint-Germain exécuta, quoique ses forces fussent réduites à quatre bataillons.

Le Dauphin profondément affecté de la douleur publique, sollicita auprès de son père la permission de rejoindre l'armée. Il terminoit l'expression de ses vœux par cette phrase touchante : « Je suis sûr qu'il n'y a point de Français dont le courage ne soit ranimé, et qui ne devienne invincible, à la vue de votre fils unique qui les mène au combat. » Cette marque de dévouement et de zèle reçut pour réponse : « Votre lettre, mon fils, m'a touché jusqu'aux larmes; il ne faut pas se laisser accabler par le malheur. C'est aux grands maux qu'il faut de grands remèdes. Ceci n'est qu'une échauffourée. Je suis ravi de reconnoître en vous les sentimens de mes pères, mais il n'est pas temps que je vous sépare de moi. »

Belle-Isle chercha dans les plus grands travaux quelques adoucissemens à la perte affreuse d'un fils dont l'éducation avoit occupé ses momens les plus précieux. Parvenu à acquérir un pouvoir absolu sur l'esprit de Louis, il domina au conseil, il devint l'arbitre des destinées du royaume : le premier, il reconnut la nécessité d'employer la ressource délicate d'un changement de général. Le marquis de Contades fut à la fois investi de

Louis XV. 1758 la dignité de maréchal de France et du commandement des armées. Ce choix eut une approbation unanime. Le nouveau maréchal s'étoit formé à l'école du comte de Saxe, qui le citoit comme le plus distingué des lieutenans-généraux. Son courage calme, ses études approfondies, son esprit juste et son honnêtêté scrupuleuse, lui avoient obtenu cet illustre suffrage. Peut-être la gravité de son maintien, qui tenoit plus du magistrat que du militaire, et à quelques égards son costume, présentoient-ils des inconvéniens d'un assez grand poids chez un peuple qui se montroit encore si frivole.

Les premiers jours de l'arrivée du maréchal de Contades furent marqués par un avantage d'une assez grande importance. Le prince de Soubise sauva les magasins de l'armée, que le comte de Créni avoit établis dans la Hesse, et que le général Halberg vouloit enlever. Une marche rapide prévint les projets des ennemis.

Le comte de Broglie, commandant l'avant-garde du prince, attaque près de Sunders-Hausen huit mille Hanovriens. Ce corps est battu malgré la ferme résolution de son chef le prince d'Isembourg.

A la vue du village de Lutlzelberg, des attaques vives et parfaitement combinées renversèrent l'armée hessoise-hanovrienne. Dans sa fuite, elle abandonna deux mille blessés, quinze cents prisonniers, vingt pièces de canon

et ses équipages. « A peine parla-t-on de cette Louis XV.
» victoire dans Paris. » Les partisans du prince 1758
de Soubise s'élevèrent contre cet injuste silence; résultat des souvenirs trop profonds que le désastre de Rosbach avoit gravés dans tous les cœurs, des relations artificieuses que les ennemis publioient pour pallier leur défaite, et de la persuasion que l'intrépide Chevert étoit le véritable auteur du succès. Louis s'empressa de réparer l'ingratitude de ses sujets, par l'envoi du bâton de maréchal de France.

En Amérique, la longue résistance de Louisbourg établit la réputation de M.r Drucourt, gouverneur de la place, et rangea la femme de cet officier dans le petit nombre des personnes de son sexe auxquelles la nature a départi des qualités héroïques. On la voyoit à toute heure sur les remparts, animer par ses prières et par ses exemples le courage des soldats, et inspirer de la confiance aux habitans. Chaque jour elle tiroit deux coups de canon. Enfin elle n'approuva les articles d'une capitulation honorable, qu'au moment où le succès de l'assaut général fut démontré certain. Durant le cours du siége, quatre vaisseaux et une frégate sous les ordres du chevalier de Beaussier, avoient été ou coulés à fond ou brûlés.

La perte de l'une des principales clefs du Canada, parut compensée par la victoire que le marquis de Montcalm remporta. Vingt

Louis XV. 1758 mille Anglais attaquèrent six mille Français retranchés sous le fort de Ticonderago ; ils furent complètement battus, et laissèrent sur le champ de bataille quatre mille morts, parmi lesquels se trouva le général Howe qui les commandoit. Peu de jours après, le chevalier de Ligneris culbuta un détachement de mille Anglais, à la vue du fort du Quesne.

Le comte de Lalli, pour sa propre infortune et pour le malheur de la France, fut nommé gouverneur des Indes. Cet Irlandais distingué par sa valeur, d'un esprit entreprenant et d'une probité au-dessus des soupçons, se laissoit subjuguer par une imagination fougueuse et un caractère emporté. L'espoir d'acquérir des richesses, l'attente des honneurs militaires et la soif de la gloire, l'entraînèrent loin de l'Europe. *Jacobite* ardent, il portoit au nouveau gouvernement de la Grande-Bretagne une haine implacable. A son arrivée, il écrivit au marquis de Bussy : « Ma politique est dans cinq mots, *plus* » *d'Anglais dans la péninsule.* » Son activité répondoit à ses menaces, et il s'empara des forts de Goudelour, de Divicot et de Saint-Denis. Ce dernier causoit un tel ombrage à Pondichéry, que sa destruction fut sur-le-champ ordonnée, et servit dans la suite de prétexte pour ruiner la capitale des établissemens français.

Sur les mers, la perte du *Foudroyant* et de *l'Orphée* ne porta point atteinte à l'hon-

neur de la marine française, parce que ces deux vaisseaux ne furent enlevés qu'après un combat de cinq heures, que le marquis de la Clue soutint avec trois vaisseaux de guerre et deux frégates, contre une flotte anglaise de seize vaisseaux et de cinq frégates. L'amiral Osborn essuya des reproches sur ce qu'une partie des vaisseaux français que les vents avoient conduits au milieu de ses forces, s'étoient dégagés. Louis XV. 1758

Le pavillon français dut quelque éclat à un capitaine de corsaire. Le brave Thurot de Dunkerque, monté sur *le Belle-Isle*, fit sur les Anglais un grand nombre de prises, fut attaqué sur les côtes d'Ecosse par deux vaisseaux de ligne, leur résista durant quatre heures, et les mit hors d'état de le poursuivre.

Pendant le cours de cette année, les Anglais osèrent tenter trois descentes sur les côtes de France. Lord Anson mouilla dans la baie de Cancale avec vingt-deux vaisseaux, et débarqua quinze bataillons. Le duc de Marlborough commandant les troupes, campa sous les murs de Saint-Malo, « brûla trois frégates » du roi de vingt-quatre canons, soixante-» dix navires marchands, quarante petits bâ-» timens, ainsi que des magasins de chanvre » et de goudron. » Dans sa conduite envers les habitans, le duc fit remarquer l'humanité douce, compatissante et modeste qui lui a mérité d'être cité dans le nombre des hommes

Louis XV. 1758 célèbres de sa nation, comme doué du caractère le plus aimable et le plus intéressant de son siècle.

Les Anglais retirés sans avoir essuyé aucun échec, et s'applaudissant de coûter à la France un dommage de plus de douze millions, parurent devant Cherbourg. Le vice-amiral Howe commandoit l'escadre, et le général Bligh les troupes de terre, dont l'audace étoit animée par la présence du duc d'Yorck et d'une foule de volontaires. La ville et les campagnes payèrent de fortes contributions. Vingt-sept navires furent brûlés, cent soixante-treize canons de fer furent encloués, et deux mortiers du même métal brisés. Vingt-deux canons et deux mortiers de bronze fournirent un trophée d'autant plus précieux aux Anglais, que plusieurs siècles s'étoient écoulés depuis les jours de leurs triomphes sur le continent de la France.

Des concerts de louanges retentirent dans toute l'Angleterre en l'honneur du général Bligh. Londres couronna son buste, et son portrait parvint jusque dans les plus humbles chaumières. Enivré de tant d'hommages, il prit l'engagement indiscret de se surpasser dans une troisième expédition : pour le remplir, il débarqua près de Saint-Brieuc avec trois mille hommes. Les Bretons surpris, mais soutenus par leur bravoure naturelle, et animés par leur haine contre les Anglais, coururent grossir les troupes de ligne dont

l'infanterie arriva sur des chariots de poste, Louis XV.
et dont la cavalerie vint à marche forcée. Le 1758
duc d'Aiguillon, gouverneur de la province, attaqua les ennemis près de la baie de Saint-Cast, leur tua quatre mille hommes et leur fit sept cents prisonniers. Les vainqueurs, après avoir déployé dans cette journée une valeur brillante, s'assurèrent des titres de gloire encore plus positifs, par la conduite qu'ils tinrent envers des ennemis malheureux. Les Anglais se sont empressés de leur rendre cette justice. « Le feu de nos vaisseaux n'eut pas plutôt » cessé, que les Français prêtèrent tous les » secours imaginables à nos blessés, et à ceux » qui étoient sur le point de périr dans la » mer. »

Le cabinet de Versailles se ressentit de l'instabilité du caractère de Louis. Belle-Isle remplaça le marquis de Paulmi dans le ministère de la guerre ; mais, comme il étoit l'ame de toutes les délibérations, il chargea le marquis de Crémille de tout le matériel de son nouveau département.

M.r de Boulogne eut assez de courage pour accepter la place de contrôleur-général.

Le comte de Massiac lieutenant-général, courbé sous le poids des années, et rongé de vapeurs, se lassa de supporter la fatigue de la représentation de ministre de la marine, pour favoriser les vues ambitieuses d'un parent de la marquise, qui se nommoit le Normand de Méric, et qui avoit été intendant de Roche-

Louis XV. fort. Cette créature de la faveur n'avoit que
1758 des idées étroites, et se paroit d'une morgue ridicule. Ses protecteurs parvinrent cependant à le revêtir du titre fastueux d'intendant-général de la marine et des colonies.

Le duc de Choiseul fut rappelé de l'ambassade de Vienne, pour être ministre des affaires étrangères : l'éloignement du cardinal de Bernis fut blâmé par les hommes honnêtes, affligea les amis des lettres, et produisit une surprise générale. Dans une foule de circonstances, la marquise s'étoit fait gloire de son affection pour un homme intéressant sous tant de rapports. Mais différens motifs furent supposés avoir produit dans le cœur de Louis une haine si profonde, qu'il ne cessa jamais de répéter: « L'abbé de Bernis s'est » rendu coupable d'une noire ingratitude. »

Les ressentimens de la marquise contre son ancien ami, s'étoient encore aigris par les principes de ceux qui l'environnoient. Le cardinal de Tencin écrivoit : « Madame de Pom» padour ne veut dans le ministère, ni d'un » cardinal, ni d'un ami du Dauphin, ni d'un » partisan de Louis XIV, pas même du ma» réchal de Noailles. Elle perdra le clergé, » et avec le clergé la religion et la mo» narchie. »

Les troubles de l'église n'étoient appaisés, ni par les revers des armées, ni par la misère des peuples. La paix sembla plus reculée que jamais, par la mort de Benoît XIV. Prosper

Lambertini s'étoit montré digne du trône pontifical. Ses lumières avoient produit d'heureux établissemens et d'avantageuses réformes. La modération de son caractère s'étoit toujours éloignée de toute intolérance, et des vertus aimables rehaussoient encore sa piété. Protecteur des lettres qu'il avoit cultivées dans sa jeunesse, on le vit ne point dédaigner l'honneur que lui faisoit Voltaire de lui dédier Mahomet. Energique dans ses expressions, il répétoit : « Est-il besoin d'autres preuves » de l'existence d'une Providence, que de » voir prospérer le royaume de France sous » Louis XV ? » Louis XV. 1758

L'exil de l'archevêque de Paris dans une terre en Périgord, sembloit une mesure propre à ramener le calme. Mais les vœux des ecclésiastiques, et plus encore les gémissemens des pauvres mirent bientôt un terme à l'absence du vertueux prélat.

Le duc de Broglie releva un moment l'honneur des armes françaises. Général habile dans l'art de tracer des plans de campagne, il avoit prévu que le prince Ferdinand réuniroit ses troupes à celles de la Prusse, dans le dessein d'accabler l'armée de l'Empire, et de se porter ensuite contre les Français. D'après cette conjecture, il fortifia le village de Berghen, occupa des positions imposantes, et répara par ses talens l'infériorité du nombre de ses troupes. 1759

Vingt-cinq mille Français attendent qua-

Louis XV. 1759 rante-cinq mille Hanovriens, repoussent trois attaques, et ont la sagesse de ne pas poursuivre l'ennemi qui, par sa fuite simulée, pensoit les priver de l'avantage de leur position.

La journée glorieuse de Berghen fit échouer les projets d'un général habile, qui se reporta dans le centre de l'Hanovre, et par sa retraite, laissa les Français maîtres de la Hesse. Divers états des alliés de la France se virent délivrés d'un grand nombre de vexations. Les vainqueurs n'eurent à regretter que trois mille morts, tandis que les vaincus en perdirent six mille tués ou faits prisonniers.

Le duc de Broglie sut mettre à profit la confiance des troupes, emporta de vive force Minden et sauva les habitans des horreurs du pillage. Le prince Ferdinand s'avança dans le dessein de recouvrer cette place; mais, sur les nouvelles de l'approche de l'armée française, il occupa un camp fortifié à Todenhausen. Le maréchal de Contades résolut de le forcer dans ce poste. Plusieurs tacticiens se sont accordés pour louer la sagesse et l'excellence des préparatifs du maréchal. Ces suffrages sont difficiles à concilier avec le billet que le prince Ferdinand écrivit la veille du jour de l'affaire : « Demain, je bats les Français. »

Malgré les efforts de la cavalerie que le duc de Fitz-James enflammoit de sa haine contre les Anglais; malgré le dévouement héroïque

des gendarmes et des carabiniers qui se pré- Louis XV.
cipitoient sur les pas du prince de Condé, 1759
l'infanterie se livra tout-à-coup à une terreur panique. La déroute fut promptement déterminée. Le maréchal de Contades perdit toute espérance de ramener la fortune ; mais il conserva sa présence d'esprit, et parut dans sa retraite le digne élève de Maurice. Les vaincus repoussèrent des attaques extrêmement vives, et parvinrent jusque près de Cassel.

La journée de Minden, fatale à la réputation militaire du maréchal de Contades, et honteuse pour les armes françaises, entraîna une longue suite de résultats affligeans. La cassette du maréchal fut enlevée et forcée : on y trouva sa correspondance avec Belle-Isle. Les lettres du ministre parurent imprimées. Un cri d'indignation s'éleva dans l'Allemagne, et les alliés se sentirent blessés de cet ordre machiavélique : « S'il y a des pertes, de la » fatigue, ou des hasards à risquer, il vaut » mieux qu'ils tombent sur les troupes étran» gères que sur celles du roi. » La détresse de la France se montra au grand jour dans cet aveu : « Il faut toujours revenir à dire » qu'il est très-incommode d'avoir à faire la » guerre chez ses amis, et de n'avoir pas » d'argent. » Enfin, on lut avec un sentiment d'horreur : « Le roi vous laisse le maître de » consumer, de détruire ou d'enlever la plus » grande partie des ressources des pays que » vous abandonnerez. »

Louis XV. 1759 Fidèle à la coupable division qui, dans le cours de cette guerre, rendit les généraux français accusateurs les uns des autres, le maréchal de Contades dénonça le duc de Broglie comme coupable d'avoir, par son inaction, préparé les désastres de Minden. L'opinion publique força la cour de terminer ce débat, par le rappel du maréchal de Contades, et par l'élévation du duc de Broglie à la dignité de maréchal de France. Des suffrages unanimes portèrent ce jugement : « Cette dignité » a prévenu dans le duc de Broglie le nombre » des années et l'ancienneté du rang; mais » elle n'a devancé ni les preuves de ses talens » supérieurs, ni l'éclat de ses services. »

Toutes les ressources furent épuisées et tous les moyens forcés, dans l'espoir de procurer à la marine française, sinon la prépondérance, du moins l'égalité. Les revers n'en devinrent que plus sanglans et plus funestes.

Le chef d'escadre de la Clue rencontra l'amiral Boscawen à la hauteur du cap Sainte-Marie. Par une confusion dans les signaux du général français, cinq de ses vaisseaux et trois de ses frégates se retirèrent à Cadix. L'intrépidité avec laquelle les vaisseaux demeurés dans la ligne soutinrent les forces supérieures des Anglais, fournit la preuve que sans cette fatale séparation ils eussent remporté la victoire. La Clue perdit une jambe, eut l'autre blessée, et mérita par sa généreuse constance l'excuse de ses fautes. Trois vaisseaux tom-

bèrent au pouvoir des ennemis. *L'Océan* et Louis XV.
le Redoutable se retirèrent sous les forts des 1759.
Portugais, qui ne se sentirent pas la générosité de les protéger dans cette détresse, et souffrirent que les Anglais les brûlassent.

Par une distinction aussi rare que précieuse, le comte de Sabran se couvrit de gloire au milieu de la défaite de l'escadre. Seul, il combattit cinq vaisseaux anglais, au nombre desquels étoit leur amiral de quatre-vingt-dix canons : il ne baissa son pavillon qu'après une défense héroïque.

Le maréchal de Conflans vint à Brest prendre le commandement de vingt-un vaisseaux de guerre. Ce général odieux à la marine, vit éclore chez les officiers un dangereux esprit d'insubordination. Les cafés et les places publiques retentirent de plaintes, de murmures, de menaces et d'annonces de malheurs. L'amour de la patrie, le respect des devoirs et les lois de l'honneur cessèrent durant quelques instans d'être entendus. Le maréchal étant sorti sous des pronostics si défavorables, se trouva bientôt en présence de l'amiral Hawke à la vue de la baie de Quiberon. La bataille se soutint pendant six heures avec égalité ; mais un désordre attribué à la violence du vent, dispersa la flotte française. Le maréchal de Conflans se couvrit d'ignominie par sa fuite ; il fit échouer et brûler sur les côtes de la Bretagne, le *Soleil-Royal* qu'il montoit. Ce vaisseau d'une superbe structure, armé de

Louis XV. quatre-vingt-dix canons et monté de douze
1759 cents hommes, n'avoit point souffert dans ses mâtures, et n'avoit point essuyé de pertes dans son équipage. *Le Formidable* amena; *le Héros* se brûla lui-même; *le Superbe* et *le Thésée* coulèrent à fond. Le malheur du *Thésée* devint d'autant plus sensible, qu'il étoit commandé par le capitaine Kersaint, qui jouissoit d'une réputation confirmée par plusieurs actions mémorables. Dans cette circonstance, un faux orgueil l'empêcha de profiter des avis de son pilote, qui le prévint qu'il avoit négligé d'ordonner que les sabords de sa première batterie fussent fermés : un vaisseau du premier rang périt à l'embouchure de la Loire; trois trouvèrent un asile dans la rade de l'île d'Aix; enfin, une division s'embourba dans les eaux de la Vilaine. La France gémit de cette honteuse catastrophe, et les hommes éclairés ne conservèrent plus d'espérance, lorsqu'ils virent que le maréchal de Conflans ne portoit pas sa tête sur l'échafaud. L'anéantissement de la marine française rendit inutiles les préparatifs d'une descente en Angleterre. Cette expédition avoit été préparée à grands frais : le duc d'Aiguillon commandoit quarante mille hommes dans la Bretagne; Chevert, vingt mille à Dunkerque, et le chevalier de Flobert s'étoit, avec huit cents hommes, embarqué sur la flotille aux ordres du capitaine Thurot, pour reconnoître les côtes de l'Irlande.

Quelques succès aux Indes balancèrent un moment ces revers. Le comte d'Apchier remporta un avantage sur l'amiral Pococke, força l'escadre anglaise à se retirer, et jeta dans Poudichéry des troupes, des munitions et des vivres. Louis XV. 1759

Le chevalier de Geoghegan, capitaine de grenadiers au régiment de Lalli, marchoit à la tête de onze cents Français; il battit, dans la province d'Arcate, seize cents Anglais et quatre mille Noirs: il leur enleva quatre pièces de canon et plusieurs chariots du service de l'artillerie.

En Amérique, où les triomphes coûtent de si pénibles efforts, pour ne produire qu'un foible éclat, et où la gloire reste presque inconnue, se mesuroient deux hommes dignes d'être placés parmi les plus grands capitaines dont l'histoire consacre le souvenir: Montcalm et Wolf également valeureux, éclairés, prévoyans, humains et mûris par l'expérience. Après une foule de rencontres dans lesquelles les succès avoient été variés, Montcalm est prêt à forcer son adversaire à la levée du siége de Quebec: Wolf se promet de maintenir sa ligne; le combat s'engage sous les murs de la ville qui doit être la récompense du vainqueur: des manœuvres savantes suspendent le sort de la journée. Les deux chefs animent leurs troupes par des prodiges de vaillance; tous deux trouvent une mort glorieuse. L'un et l'autre rendent leurs derniers momens remarquables

Louis XV. 1759 par une présence d'esprit et une sérénité peut-être moins admirables dans le héros anglais qui avant d'expirer s'assure de la victoire des siens, que chez le Français qu'aucune illusion ne séduisoit sur la défaite de ses troupes. D'une voix affoiblie il prononça : « Messieurs, je vous recommande de mé- » nager l'honneur de la France, et de tâcher » que mon armée puisse se retirer cette nuit » au-delà du cap Rouge. Pour moi, je vais » la passer avec Dieu. » D'après les ordres de Montcalm, un trou de bombe reçut ses dépouilles mortelles.

Quebec assiégée depuis soixante-six jours, aux trois quarts détruit par l'artillerie anglaise, et privé de tout espoir de secours, capitula. Le chevalier de Ransai, gouveneur de la place, n'eut que quatre heures pour préparer son départ. Les Français et les Canadiens élevèrent quelques retranchemens à une lieue de Quebec, et se retirèrent ensuite dans les murs de Mont-Réal.

Les événemens d'une guerre aussi sanglante, firent reconnoître l'injustice qu'il y avoit à frustrer de la décoration militaire les hommes qui, pour être séparés du culte catholique, n'en servoient pas moins l'état avec zèle et avec honneur ; mais la voix des préjugés rendit les mesures imparfaites. De tous les protestans, les seuls officiers des régimens étrangers furent récompensés par une croix qui reçut le nom de *Croix de mérite* : elle

étoit attachée à un ruban gros bleu, et n'offroit, avec la croix de St. Louis, que de légères différences, soit dans la forme, soit pour la devise. Ce nouvel ordre fut composé de deux grands-croix, de quatre commandeurs et d'un nombre indéterminé de chevaliers. Louis XV. 1759

FIN DU TOME QUATRIÈME.